



Université d'Ottawa • University of Ottawa



Université d'Ottawa • University of Ottawa

FACULTÉ DE ÉTUDES SUPÉRIEURES
ET POSTDOCTORALES

FACULTY OF GRADUATE AND
POSTDOCTORAL STUDIES

Nicole RICHARDSON

AUTEUR DE LA THÈSE - AUTHOR OF THESIS

Ph.D. (lettres françaises)

GRADE - DEGREE

Département des lettres françaises

FACULTÉ, ÉCOLE, DÉPARTEMENT - FACULTY, SCHOOL, DEPARTMENT

TITRE DE LA THÈSE - TITLE OF THE THESIS

Césarine Dietrich de George Sand : édition critique

R. Rhéault

DIRECTEUR DE LA THÈSE - THESIS SUPERVISOR

CO-DIRECTEUR DE LA THÈSE - THESIS CO-SUPERVISOR

EXAMINATEURS DE LA THÈSE - THESIS EXAMINERS

P. Berthiaume

R. Grutman

D. Laporte

Y. Lepage

I.-M. De Koninck, Ph.D.

LE DOYEN DE LA FACULTÉ DES ÉTUDES
SUPÉRIEURES ET POSTDOCTORALES

SIGNATURE

DEAN OF THE FACULTY OF GRADUATE
AND POSTDOCTORAL STUDIES

***Césarine Dietrich* de George Sand: édition critique**

Nicole Richardson

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures
et postdoctorales de l'Université d'Ottawa
en vue de l'obtention du Doctorat en Lettres françaises (Ph.D)

Département des lettres françaises
Faculté des arts
Université d'Ottawa

© Nicole Richardson, Ottawa, Canada, 2003



National Library
of Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services

Acquisitions et
services bibliographiques

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file *Votre référence*
ISBN: 0-612-90010-X
Our file *Notre référence*
ISBN: 0-612-90010-X

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this dissertation.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de ce manuscrit.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the dissertation.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.

Canada

***Césarine Dietrich* de George Sand : édition critique**

Depuis les années cinquante de nombreux ouvrages de George Sand ont fait l'objet d'éditions critiques. Dans la plupart des cas, la recherche s'est attachée aux romans de la première manière comme *Lélia* et *Indiana*, entre autres.

Pendant les années soixante-dix s'effectue un retournement de situation. Les romans de la maturité de Sand attirent de plus en plus l'attention des éditeurs. Néanmoins, ses tout derniers romans n'ont pas fait l'objet d'éditions critiques au sens rigoureux du terme. Dans cette partie négligée de la production romanesque de George Sand figure *Césarine Dietrich*. Rédigé en 1870, ce roman, mentionné incidemment dans certains ouvrages, a été très peu étudié. Il nous a paru qu'il était temps de le faire connaître et de le rendre enfin accessible aux lecteurs.

REMERCIEMENTS

Je dois beaucoup à mon directeur de thèse, Monsieur Raymond Rheault, dont l'inépuisable érudition m'a sans cesse aidée. Je lui suis également redevable pour son infinie patience et l'appui qu'il m'a apporté dans les moments critiques de la rédaction de cette thèse.

George Sand avait raison de dire que ses plus beaux moments ont été passés avec parents et amis. Que les miens trouvent ici l'expression de ma reconnaissance pour l'encouragement qu'ils m'ont accordé tout au long de ce travail.

ABRÉVIATIONS ET SIGLES

BF	<i>Bibliographie de la France</i>
BNF	Bibliothèque Nationale de France
Corr.	SAND, George, <i>Correspondance</i> , 1964-1991, 25 vol.
DAF	<i>Dictionnaire de l'Académie française</i>
DD (Paul Guérin)	<i>Dictionnaire des dictionnaires</i>
DN	<i>Dictionnaire national</i>
GDU	<i>Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle</i>
HMV	<i>Histoire de ma vie</i>
O. aut.	SAND, George, <i>Oeuvres autobiographiques</i> , 1970-1971, 2 vol.
RDM	<i>Revue des Deux Mondes</i>
TLF	<i>Trésor de la langue française</i>
cf.	<i>confer</i>
col.	colonne
éd.	édition
et al.	<i>et alii</i> (et collaborateurs)
ibid.	<i>ibidem</i>
id.	<i>idem</i>
ill.	illustration(s)
l.	ligne(s)
loc. cit.	<i>loco citato</i> (passage cité)
n.p.	non paginé

<i>op. cit.</i>	<i>opere citato</i> (ouvrage cité)
p.	page(s)
[sic]	mot ou passage cité textuellement
t.	tome
vol.	volume
[...]	passage supprimé délibérément dans une citation
[]	élément reconstitué par l'éditeur de la présente édition

Introduction

«J'entre dans une nouvelle phase de ma vie, la dernière», écrit George Sand à François Buloz, directeur de *La Revue des Deux Mondes*, dans une lettre de février 1866. L'année suivante, en 1867, la romancière revient à Nohant pour le premier anniversaire de sa petite-fille. Ce moment est considéré comme «le début de la plus heureuse et dernière période de sa vie¹», si l'on fait l'exception de *l'année terrible* (1870-1871) bien sûr. Entourée de la vénération générale, de l'admiration de ses amis, de l'adoration de son fils, de sa belle-fille et de ses petites-filles, et les adorant elle-même, Sand vit tranquillement de 1867 à 1876. Pendant ses dernières années, elle continue d'écrire au moins un roman par année comme par le passé : *Mademoiselle Merquem* en 1868, *Pierre qui roule* et sa suite *Le Beau Laurence* ainsi que *Malgrétout* en 1869, *Césarine Dietrich* en 1870, *Francia* en 1871, *Nanon* en 1872, *Ma soeur Jeanne* en 1874, *Flamarande - Les Deux Frères* et *Marianne Chevreuse* en 1875, *La*

¹ Cf. Wladimir Karénine [Mme Varvara Dmitrievna Komarova-Stasova], *George Sand, sa vie et ses oeuvres, 1848-1876*, t. IV, Paris, Plon et Nourrit, 1926, p. 516. Karénine cite quelques lettres de Sand adressées à Armand Barbès et à Louis Viardot qui témoignent de son état de contentement. «Sereine et lumineuse elle le fut», écrit Karénine en faisant allusion aux années 1867 à 1876 (*Ibid.*, p. 521).

Tour de Percemont en 1875 et le roman épistolaire inachevé, *Albine*, commencé en 1876, et cela sans compter pièces de théâtre et articles.

Au cours de ces dernières années émerge un côté assez obscur de la pensée de Sand, qui semble vouloir explorer une veine seulement hasardée auparavant². C'est pour cette raison qu'elle rappelle au directeur de la *Revue des Deux Mondes* : «j'aurai ce que vous appelez des accès de colère et ce que j'appelle, moi, *des retours de vitalité* [...] Réfléchissez et choisissez : mon silence ou ma liberté». Malgré son âge avancé, George Sand aura de nombreux «retours de vitalité³», expression qui s'applique si bien à l'écriture de l'un de ses derniers romans, peut-être le plus violent de tous, entrepris dans sa soixante-sixième année, *Césarine Dietrich*.

* *
*

Les circonstances assez particulières entourant la composition de ce roman ne sont certes pas indifférentes. Georges Lubin signale que *Césarine Dietrich* est déjà en cours le 29 juin 1870, quelques jours après que «le petit Buloz», c'est-à-dire Charles, est venu «relancer⁴» la romancière. «Il faut travailler [...] J'ai trop flâné après

² Dans *Le Dernier Amour* par exemple. Pour les citations qui suivent, voir *ibid.*

³ *Corr.*, t. XIX, à François Buloz, 21 février 1866, p. 727.

⁴ *Corr.*, t. XXII, p. 105, note 2.

mes fatigues de garde-malade⁵», confiera-t-elle à Flaubert, en parlant des soins prodigués à son «hôpital», c'est-à-dire à ses petites-filles, et surtout à son cher fils Maurice, qui avait souffert d'une «angine couenneuse» pendant un certain temps. Et c'est en plein ce qu'elle fera lorsqu'elle ne sera pas aux bains de rivière – vingt-huit en juillet seulement – avec Edmond Plauchut et Lolo, lorsqu'elle ne jouera pas aux mots à deviner ou au grand domino avec famille et amis, ou encore lorsqu'elle ne sera pas occupée à amuser ou à enseigner ses chères petites. Mais le plaisir de s'attarder dans le jardin en fleurs, d'accompagner les adorables fillettes dans le pré, de s'adonner à la chasse aux papillons avec Maurice ne peut durer. Dès le 13 juillet, on constate un premier signe d'inquiétude chez George Sand : «Aurons-nous, n'aurons-nous pas la guerre?», se demande-t-elle. Et ses angoisses seront de plus en plus vives :

la guerre est déclarée et le mauvais Paris voyou, payé, se réjouit à grand bruit. Je travaille un peu; pas de bain. (samedi 16 juillet)

On n'est pas si tranquille à la frontière, on se bat peut-être déjà, que de malheurs! (dimanche 17 juillet)

Les Prussiens ont passé la frontière, on les a repoussés; escarmouche, récit de départ des troupes, enthousiasme des Parisiens, on en parle. Je travaille un peu. (lundi 18 juillet)

⁵ *Corr.*, t. XXII, à Gustave Flaubert, 29 juin 1870, p. 105.

Pas de travail ce soir. Pas de nouvelles de la guerre.
(mardi 19 juillet)

Pas de la nouvelles de la guerre. (samedi 23 juillet)

Que devait retenir George Sand de l'expérience de l'écriture en temps de guerre? D'abord de ne pas traîner en longueur: il faut écrire ... et remettre les manuscrits à *La Revue des Deux Mondes*⁶ qui lui a déjà avancé trop d'argent, malgré la chaleur étouffante de cet été tragique, malgré la sécheresse saharienne et les incendies qui en résultaient⁷. Le 18 juillet, Christine Buloz implore déjà Sand de lui envoyer la première partie de *Césarine Dietrich* pour le numéro du 1^{er} août, qui est «si difficile à faire dans les circonstances⁸». Connaissant la «vive répugnance» qu'éprouve la romancière à commencer à publier avant d'avoir écrit le dernier mot, on la prie de se départir de cette règle qu'elle observe si strictement car le moment est «sérieux», il faut à la *Revue des Deux Mondes* «un nom qui porte». Mme Buloz a

⁶ Les bons rapports d'autrefois avec la *Revue des Deux Mondes* se sont rétablis en 1858 avec la publication de *L'Homme de neige* - dont le premier titre était *Le Château des Étoiles* - dans les numéros parus entre le 1^{er} juin et le 1^{er} septembre. Cela n'a pas pour autant empêché Sand d'envoyer ses manuscrits à d'autres journaux, dont *Le Siècle* et *La Presse* où paraîtront *Narcisse* et *Constance Verrier*, entre autres. Par contre, elle reconnaissait les défauts des périodiques : morcellement du texte, épreuves insuffisamment corrigées, etc. Si elle publiait encore quelques oeuvres en dehors de la *Revue*, c'était pour tirer un profit de son travail, profit qu'elle voulait pour sa famille et non comme bénéfice personnel.

⁷ *Agenda*, t. IV, vendredi 15 juillet 1870, p. 284.

⁸ Un fragment de cette lettre de Christine Buloz à George Sand figure dans *Les Derniers Romantiques* de Marie-Louise Pailleron, Paris, Perrin, 1923, p. 166.

raison : le 19 juillet 1870 vient la déclaration de guerre tant appréhendée, après une rupture des négociations avec la Prusse. En dépit de ces circonstances exceptionnelles, Sand devra refuser d'expédier la première partie de *Césarine*, par peur de compromettre gravement la suite de son roman. Avouant qu'elle n'a «plus de mémoire», elle aura besoin des premières parties du roman pour en rédiger la fin. *La Revue* devra attendre.

Le 31 juillet 1870, pendant que Maurice, Lolo et Titite passent la journée à la Fête de Ste-Anne, George Sand relit la deuxième partie de *Césarine Dietrich* et envoie la première à François Buloz, en le priant de «faire composer bien vite» et de lui faire tenir deux exemplaires de chaque épreuve. Ils lui «sont absolument nécessaires» puisque, pour écrire la fin, il lui «faut le commencement sous les yeux⁹». L'agenda du jeudi 4 août atteste qu'elle travaille à corriger les épreuves de la 1^{re} partie pendant que les couvreurs réparent le toit. Elle va ensuite prendre un «excellent bain» dans la rivière avec Lina¹⁰. Malgré le vacarme des enfants, Sand n'aura pas de difficulté à accomplir ses tâches ménagères et familiales, tout en travaillant à la rédaction de *Césarine*. Par contre, la situation politique ainsi que les

⁹ *Corr.*, t. XXII, à François Buloz, 31 juillet 1870, p. 131. L'*Agenda* du dimanche 31 juillet 1870, t. IV, p. 287 confirme l'envoi de la première partie.

¹⁰ *Agenda*, t. IV, p. 288.

chaleurs insupportables - entre 40 et 45 degrés centigrades à l'ombre

- accablent toujours la romancière :

Ah ! qu'on est fier d'être le peuple le plus tueur de l'Europe !» (vendredi 5 août).

À la frontière, c'est pire ; nous avons été battus. Au camp de Châlons, la mobile, manquant de pain et d'abri, a envoyé Canrobert à Chaillot. Tout va très mal – ou très bien – on ne sait rien. Les journaux sont bâillonnés. (samedi 6 août)

Journée sinistre, nouvelles noires de tous côtés. Nos généraux battus, les Prussiens en France, des nouvelles refusées obstinément jusqu'au désastre. Paris troublé, indigné, la Bourse annonçant une victoire frauduleuse, démentie par les révélations funestes. (dimanche 7 août)

Désastre et désarroi complet. [...] Les Prussiens sont peut-être près de Paris. La République est peut-être proclamée. Tout est possible, on ne sait que penser. (lundi 8 août)

Quel temps pour se livrer à la création littéraire! Mais Sand avance dans son travail, comme elle en fait part à Edmond Plauchut : «Moi je suis plongée jour et nuit dans mon roman dont la fin approche. Je ne vis pas, je ne pense pas, j'ai hâte de finir cet abrutissant manège de pressoir¹¹». Pourquoi George Sand a-t-elle daté *Césarine Dietrich* du 15 juillet 1870, puisque la correspondance avec François Buloz indique bien que le roman n'est que «presque terminé» le 31 juillet? De fait, la date d'achèvement du roman est donnée dans l'*Agenda* le

¹¹ *Corr.*, t. XXII, à Edmond Plauchut, 6 août 1870, p. 136.

jeudi 11 août 1870: «*Césarine Dietrich*, commencé dans les premiers jours de juillet, fini le 11¹²». Vendredi 12 août, elle corrige les épreuves de la deuxième partie. Samedi 13 août, encore des corrections en gardant les petites pour Maurice et Lina qui vont à la Châtre et reviennent consternés de la peur qui y règne. La romancière se «hâte pour être au courant avec la *Revue [des Deux Mondes]* avant le branlebas¹³». «J'achève ce soir de paginer *Césarine [Dietrich]* et je l'emballer enfin! jusqu'à la dernière heure j'aurai pioché; mais quelle fatigue avec tout ce qu'on souffre du dehors¹⁴!», notera-t-elle dans son agenda, à la date du lundi 15 août 1870. Cette souffrance sera rappelée dans une lettre à Gustave Flaubert, écrite le même jour: «J'ai fini un roman au milieu de cette tempête, me hâtant pour n'être pas brisée avant la fin. Je suis lasse comme si je m'étais battue avec nos pauvres soldats¹⁵». La *Revue des Deux Mondes* ne tardera pas à en entreprendre la publication: la première partie de *Césarine Dietrich* paraîtra dans la livraison du 15 août. Le carnet d'enregistrement atteste l'envoi des deux dernières parties de *Césarine* par la poste le 16 août, parties reçues le lendemain par

¹² *Agenda*, t. IV, jeudi 11 août 1870, p. 291. Il s'agit de la fin de la rédaction de la quatrième et dernière partie du roman.

¹³ *Agenda*, t. IV, samedi 13 août 1870, p. 291.

¹⁴ *Agenda*, t. IV, lundi 15 août 1870, p. 292.

¹⁵ *Corr.*, t. XXII, à Gustave Flaubert, 15 août 1870, p. 146.

François Buloz. D'après des documents de la collection Lovenjoul, on voit que son roman terminé, George Sand exprime des doutes quant à la réception de *Césarine Dietrich* «en cette période troublée¹⁶» pendant laquelle tout s'effondre. Buloz sera le premier à la rassurer en lui rappelant le prestige dont elle jouit auprès des lecteurs de la *Revue* : «On vous lira *malgré tout*, croyez-moi», lui écrit-il en faisant allusion au précédent roman de Sand, *Malgré tout*.

Que d'inquiétudes pour elle, inquiétudes qui lui permettront à peine de réfléchir et de travailler lorsqu'elle pensera au sang versé par les soldats. La République est proclamée le 4 septembre. Les Prussiens avancent toujours. «Toute effarée, disant que tout est perdu, ne songeant qu'à effrayer, à consterner, à tout blâmer et critiquer, comme toujours», Solange arrive le mercredi 7, au dessert¹⁷. Fièvre, mal d'entrailles, rhume violent ajouteront à la situation déjà très effrayante. Pour comble, on craint qu'une épidémie de variole ne se déclare à Nohant. C'est en faisant effort sur elle-même que la romancière corrigera les épreuves de la 3^e partie à la fin août¹⁸; elle recevra des épreuves, celles de la quatrième partie sans doute, le 17 septembre, et les renverra le 19. Malgré tout, elle continuera à réviser

¹⁶ Georges Lubin donne un fragment de la lettre de Buloz à Sand dans l'annotation de *Corr.*, t. XXII, 16 août 1870, p. 147.

¹⁷ *Agenda*, t. IV, mercredi 7 septembre 1870, p. 299.

¹⁸ *Agenda*, t. IV, lundi 29 août 1870, p. 296.

son roman en laissant grandes ouvertes les portes de Nohant, afin d'accueillir les Lambert, Charles Marchal, et ses nombreux amis, heureuse de remplir sa fonction d'hôtesse incomparable et d'amie généreuse, et cela en ne négligeant pas son rôle de grand-mère attentive.

Entre-temps, Solange Biaud, ancienne domestique de Sand, meurt de l'affreuse variole charbonneuse qui se propage à Nohant et qui a déjà fait un mort, André Caillaud, tisserand, décédé le 7. Plusieurs personnes en sont atteintes, dont la filleule de Maurice, qui mourra le 19. La vaccination ne protégeant pas contre cette affreuse variété de variole, George Sand et son fils fuient le village, précédés de leurs chères petites et de Lina afin de se rendre chez des amis, les Maulmond, à Saint-Loup, dans la Creuse, le lundi 19 septembre 1870. Ils s'absenteront pour une durée de six semaines. «Pauvre cher Nohant, s'écriera George Sand, tu nous chasses! tu es devenu en 8 jours plus redoutable que la guerre¹⁹».

Aucune trace du roman dans l'*Agenda* ou la *Correspondance* dans les mois qui suivent. *Césarine Dietrich* paraît dans la *Revue*

¹⁹ *Agenda*, t. IV, lundi 19 septembre 1870, p. 303. Anne Chevereau notera que Sand n'a pas emporté son agenda en quittant Nohant. Il faut se reporter à un petit carnet portant sur le premier plat «1870 – Journal – 12».

entre le 15 août et le 1^{er} octobre 1870²⁰. Sand en reparlera seulement en mars de l'année suivante, dans une lettre adressée à Christine Buloz : elle informe sa destinataire qu'elle a enfin reçu la quatrième partie de *Césarine*, c'est-à-dire le numéro du 1^{er} octobre 1870 de la *Revue des Deux Mondes*, avec un retard de cinq mois, retard imputable à la quasi-interruption des communications entre la capitale et la province en ces temps de guerre²¹.

Pourquoi donc attend-on au 23 septembre 1871 pour annoncer la mise en vente du roman (dont la première édition semble être passée inaperçue) et au 25 novembre de la même année pour l'inscrire à la Bibliographie de la France en deuxième édition²² chez Michel Lévy frères, si le laps de temps entre la parution d'un roman sandien dans la *Revue* et la publication en volume est fixé à au moins trois mois? Cela tient à la conjoncture : la guerre, le siège de Paris, la capitulation et le sursaut de la Commune.

Aussi faut-il noter qu'en vertu d'un accord conclu en 1860, l'éditeur Michel Lévy avait acquis un droit exclusif sur les oeuvres de Sand, ce qui assurait à celle-ci un honnête revenu. C'est en 1869 que

²⁰ Première publication : *Revue des Deux Mondes*, du 15 août au 1^{er} octobre 1870, 40^e année, t. LXXXVIII, p. 769-808, t. LXXXIX, p. 5-50, 201-242, 393-439.

²¹ Cf. *Corr.*, t. XXII, 10 mars 1871, p. 334.

²² Georges Lubin signale que la première édition de *Césarine Dietrich* n'a pas été enregistrée dans la B.F. La deuxième y est recensée sous le n° 6142. Cf. *Corr.*, t. XXII, «Chronologie: Janvier-décembre 1871», p. 251-252.

George Sand renouvelle le traité²³, ce qui donne à Lévy le droit exclusif de publier et d'exploiter toutes les oeuvres de Sand parues et à paraître jusqu'au 31 décembre 1870²⁴. Mettant toujours beaucoup d'intelligence et de connaissance des affaires dans ses négociations, Sand ajoute bien sûr des conditions à cet accord avec son éditeur, dont voici quelques-unes: les dix années de propriété des oeuvres de Sand ne commenceraient pour Lévy qu'à partir du 1^{er} janvier 1871; le premier tirage ne pourrait être inférieur à trois mille exemplaires; la durée de ces dits privilèges de publication serait de dix ans; Sand ou un mandataire exercerait un droit de contrôle sur tous les tirages; 25 exemplaires de chaque ouvrage lui seraient remis à la fois dans le cas

²³ Jean-Yves Mollier note bien que pour devenir l'éditeur exclusif de George Sand, «Michel Lévy devra mettre plus d'acharnement que pour l'ensemble de ses autres auteurs, et surtout lutter contre une mauvaise volonté évidente de la romancière pendant de longues années». Cf. Jean-Yves Mollier, *Michel et Calmann Lévy ou la naissance de l'édition moderne, 1836-1891*, Paris, Calmann-Lévy, 1984, p. 263. Voir ces traités dans *Corr.*, t. XVI, p. 110-119, et *Corr.*, t. XXI, p. 788-792 pour le renouvellement des conditions.

²⁴ Dans *Tableau de la vie littéraire en France de l'avant-guerre à nos jours*, Jacques Brenner rappelle les coutumes éditoriales du temps de George Sand, coutumes qui diffèrent grandement de ce qui se passe de nos jours dans le monde de l'édition: «Propriétaire de son oeuvre, l'auteur ne cédait à son libraire qu'un tirage donné (un certain nombre d'exemplaires) ou l'exploitation d'un titre pour une durée limitée (qui pouvait aller toutefois jusqu'à dix ans). Le même livre pouvait paraître successivement chez des éditeurs divers et le premier éditeur se plaignait souvent qu'un auteur donnât chez un confrère une nouvelle édition d'une oeuvre dont le tirage original n'était pas épuisé» (*Tableau de la vie littéraire en France de l'avant-guerre à nos jours*, Paris, Luneau Ascot Éditeurs, 1982, p. 16).

d'une première parution et dans le cas où l'on réédite dans un nouveau format un livre déjà paru²⁵.

Entre la remise des dernières épreuves de *Césarine Dietrich* et sa publication l'année suivante, la bonne entente entre George Sand, les responsables de la *Revue des Deux Mondes* et l'éditeur Michel Lévy semble se dissoudre à cause d'une mésentente relative à leurs droits respectifs sur les manuscrits. La correspondance pendant l'année comprise entre la publication en revue et l'édition Lévy explique les rapports de plus en plus tendus entre les trois partenaires.

Après *Césarine Dietrich*, la *Revue des Deux Mondes* publiera le *Journal d'un voyageur pendant la guerre* du 1^{er} mars au 1^{er} avril 1871, le roman *Francia* du 1^{er} mai au 1^{er} juin 1871, mais *Rêveries et souvenirs*, *Nanon* ainsi que quelques articles seront confiés au *Temps*. Le roman de Maurice, *Mademoiselle de Cérignan*, et la brochure anonyme d'Alexandre Dumas fils, *Nouvelle Lettre de Junius à son ami A.D.*, tous deux fortement recommandés par George Sand à Christine Buloz mais que la *Revue* ne retient pas en raison de l'«austérité du moment²⁶», le désaccord quant à la somme due à la romancière pour

²⁵ Jean-Yves Mollier signale que, contrairement à bien des auteurs de cette époque, George Sand «prendra toujours garde à faire rédiger des contrats séparés pour l'impression de ses romans dans les journaux, en revue et en librairie». Cf. Jean-Yves Mollier, *op. cit.*, 1836-1891, 1984, p. 184.

²⁶ Un fragment de la lettre de Mme Buloz du 4 juillet 1871 figure dans la note 1 de la p. 449 du t. XXII de la *Corr.* annotée par Georges Lubin.

ses romans et articles - on lui dit qu'on ne devait plus la payer que 500 francs la feuille au lieu de 600 francs -, le silence de Charles Buloz, ont sans doute provoqué le «départ» de George Sand qui, mettant à profit cette période de bouleversement et de changement, prendra ses distances avec la *Revue* pour un certain temps. À contre-cœur, François Buloz et sa famille devront s'incliner devant sa prise de position. Sand enverra dorénavant ses manuscrits au *Temps*, ce qui lui permettra de contenter sa «soif de reprendre [sa] liberté²⁷». Ce désistement de sa part ne durera pas. *Ma Soeur Jeanne*, *Flamarande*, *Les Deux Frères*, *Marianne*, *La Tour de Percemont* paraîtront tous dans la *Revue* quelques années plus tard²⁸.

Par contre, les problèmes avec la *Revue* seront éclipsés par d'autres malentendus, cette fois avec l'éditeur Michel Lévy. L'article premier du traité signé en janvier 1870 stipule que Sand cède et vend à Michel Lévy les oeuvres qui seraient en cours de publication à la date du 31 décembre 1870 et que les dix années de propriété de ses oeuvres commençaient pour MM. Lévy frères à partir du 1^{er} janvier 1871. D'après une entente spéciale, nullement mentionnée dans le

²⁷ *Corr.*, t. XXII, à Michel Lévy, 25 août 1871, p. 520. Sand avoue qu'elle n'avait pas la liberté de dire son opinion dans la *Revue*. «J'avais soif de reprendre ma liberté et je l'ai reprise», écrira-t-elle à Michel Lévy en lui annonçant son «début» dans le *Temps*.

²⁸ Entre le 1^{er} janvier 1874 et le 1^{er} janvier 1876.

contrat établi entre Sand et Lévy, les romans de la dernière moitié de l'année 1870, dont *Césarine Dietrich*, ne seraient pas affectés par le nouveau contrat. De plus, George Sand elle-même, et non le directeur de la *RDM*, vendrait directement ses romans à partir du 1^{er} janvier 1871. La romancière «persiste[ra] à considérer que *Césarine Dietrich* lui appartient, et Lévy persistera à s'en tenir aux termes du traité²⁹».

Entre temps, *Césarine Dietrich* paraît en mai 1871, en trois volumes, dans une édition non autorisée, imprimée chez G. Paetz, libraire-éditeur³⁰. La maison Lévy finira par publier ce roman à l'automne de cette même année³¹. On voit donc comment la guerre et les disputes nombreuses concernant les droits de chacune des parties

²⁹ Cf. *Corr.*, t. XXII, p. 509, note 1,

³⁰ Dans sa *Bibliographie des premières publications des romans de George Sand*, Georges Colin signale que cette édition est datée de mai 1871 «mais n'est pas enregistrée dans l'A.B.D». Par la contrefaçon de *Francia*, il est possible de voir qu'elle porte les n^{os} 1083 à 1085 dans la Bibliothèque choisie. La Bibliothèque choisie ayant publié un volume par semaine, le volume 1085, qui contient le troisième tome, a dû paraître vers juin ou juillet 1871 (Bruxelles, Société des bibliophiles et iconophiles de Belgique, 1965, p. 161-163).

³¹ D'après Georges Colin (1965), la première édition autorisée porte les indications suivantes : in-18, 2 f.n.c., 319 p., 1 p.bl. (Bibliothèque contemporaine). Présentée sous une couverture saumon, dans un cadre de deux filets, on trouve : Bibliothèque contemporaine//[filet]// George Sand // Oeuvres choisies // *Césarine* // *Diétrich* (sic) [marque de Michel Lévy] // Paris // Michel Lévy frères // Éditeurs // rue Auber, 3, Place de l'Opéra // [filet] // Librairie Nouvelle // Boulevard des Italiens, 15, au coin de la rue de Grammont // 1871 //. La quatrième page de couverture donne une liste des «Oeuvres choisies de George Sand» ; au bas : «Clichy. – Imp. Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12». Au dos : «George Sand. *Césarine Dietrich*. 3 Francs. Michel Lévy Éditeurs. 1871.» En ce qui concerne la deuxième édition autorisée, également imprimée par Paul Dupont et Cie, on note qu'elle a été enregistrée dans la *B.F.* du 25 novembre 1871 sous le n^o 6142 ; cette notice est répétée le 16 décembre, sous le n^o 6785.

ont eu un effet non négligeable sur la publication du roman. Il faudra donc attendre avec patience les échos de la critique, quelque maigres qu'ils soient. Bien que *Césarine Dietrich* soit l'un des meilleurs romans de la maturité de George Sand³², il s'avère que la critique de l'époque l'a largement ignoré. Il est sûr que la situation politique et sociale ne compte pas pour peu dans cette désaffection.

* *
*

Césarine Dietrich comporte quatre parties, à peu près d'égale longueur (I-1608 lignes, II-1936 lignes, III-1826 lignes, IV-1991 lignes). Une narratrice³³, nommée Pauline de Nermont, raconte l'histoire de ses proches et surtout de l'héroïne dont le roman porte le

³² Le cousin de Christine Buloz, le baron Louis Robert, le constate dans le numéro de mai 1871 de *La Ruche*. Georges Lubin mentionne l'existence d'une lettre écrite par Sand de Nohant au baron Louis Robert, datant du 25 mai 1871 et attestée dans le carnet d'enregistrement de Sand. On suppose qu'il s'agit d'un remerciement pour un article sur *Césarine Dietrich* publié par le baron dans *La Ruche*, numéro de mai 1871. Cf. *Corr.*, t. XXII, p. 391, note 1. L'article du baron Louis Robert est malheureusement introuvable.

On trouve dans l'index des correspondants du tome XXII de la *Correspondance* : «ROBERT (Louis-Vincent-Benoît, baron) Né à Ménerbes (Vaucluse) le 21 janvier 1818, ce cousin de Christine Buloz a été sous-préfet honoraire le 25 janvier 1864, puis percepteur dans plusieurs villes, dont Le Puy. Il écrivait des articles littéraires dans plusieurs journaux de province et correspondait avec des célébrités comme George Sand, Sainte-Beuve, etc. Il est mort en 1892.» Cf. *Corr.*, t. XXII, p. 818. Une recherche approfondie portant sur les échos de la presse en ce qui concerne *Césarine Dietrich* dans le *Figaro*, *La Presse*, *La Revue des Deux Mondes*, entres autres, n'a pas donné les résultats escomptés.

³³ Dans les romans précédant 1863, les narrateurs sont soit anonymes, soit de sexe masculin. Fait assez surprenant, ce n'est qu'à partir de *La Confession d'une jeune fille* qu'un «je» féminin narrera les événements. Mireille Bossis le constate également dans son introduction de *Dernier Amour*.

nom deux ans après avoir quitté son emploi de gouvernante dans une riche famille bourgeoise, les Dietrich. Le recul qui s'établit dans le temps mène à une évocation rétrospective minutieuse des années passées auprès de Césarine. Puisque la narratrice connaît l'aboutissement des tumultueuses péripéties, ses commentaires moraux sont des plus sévères et des plus négatifs, compte tenu de l'écart entre le temps de l'histoire et le temps de la diégèse. Opinions, actions, paroles, passent donc toutes par un prisme déformant, c'est-à-dire qu'elles s'avèrent teintées par le désespoir de la narratrice qui, malgré la pondération dont elle tente de faire preuve, devait être dans tous les états pendant la durée de sa charge de gouvernante.

Le roman s'ordonne d'une façon tout à fait classique : un personnage-témoin raconte une histoire déjà résolue à un destinataire anonyme. Au passage, Pauline de Nermont juge, elle conseille. Mais que représente cette demoiselle noble devenue gouvernante? Sans doute la conscience et l'ordre. Son rôle ambivalent lui permet de tout évaluer d'après les conceptions de deux sphères différentes³⁴ : celle de la gouvernante et celle de la fille d'une mère noble.

³⁴ Les origines nobles de Pauline de Nermont prennent souvent le dessus. «Peut-être ai-je eu des préventions qui, à mon insu, prenaient leur source dans un reste de préjugés de naissance ou d'éducation», avouera Pauline. Cf. IV/1976-1978. Si la romancière a recours à des narrateurs ayant des points de vue problématiques, c'est aussi pour montrer, à travers la façon dont ils racontent l'histoire, comment ils se transforment peu à peu, comment ils se débarrassent de

Il faut dire que le recul temporel lui donne beau jeu. Pourtant, comme si elle était affligée de remords pour son manque de vigilance dans certains moments d'aveuglement devant l'«incomparable» Césarine, Pauline ne cesse de se justifier et rappelle amplement sa clairvoyance à l'égard des manigances de son élève. N'a-t-elle pas été prise en défaut comme M. Dietrich, comme le marquis de Rivonnière, comme Paul Gilbert, son filleul, bref comme tout l'entourage de Césarine?

* *
*

D'après les indications temporelles livrées par la narratrice à la fin du roman, on peut estimer que l'histoire des années passées chez les Dietrich que raconte Pauline se déroule entre le début de 1857 et 1864. Mais c'est deux ans plus tard que Pauline de Nermont en fait le récit comme elle le précise à la fin du roman : «Aujourd'hui, 5 août 1866».

Le récit se divise en trois grands mouvements. Dans le premier, Pauline de Nermont, demoiselle noble âgée de trente-cinq ans, arrive à l'hôtel Dietrich - en dépit de bien des préjugés - pour faire l'éducation d'une jeune fille de quinze ans qui a perdu sa mère

leurs préjugés. C'est le cas notamment de deux narrateurs-témoins dans *Adriani* (1853) et dans *Flamarande* (1875).

quelques mois plus tôt. Pendant l'année qui suit la mort de Madame Hermann Dietrich, gouvernante et élève s'examineront, se testeront pour finir par s'aimer malgré les quelques fluctuations dans leur amitié causées par l'abus de pouvoir de la jeune Césarine. Arrivera la fin du deuil, ce qui permettra d'ouvrir à nouveau les portes de l'hôtel. Soupers, soirées «informelles» auront lieu malgré les réticences de la gouvernante et le désaccord du père. Pendant que Césarine s'occupe de ses bijoux et de ses belles robes, Pauline nous présente le double inversé de son élève, c'est-à-dire son neveu Paul Gilbert, dont les lettres et le constant refus de se présenter chez les Dietrich piquent déjà la fierté de mademoiselle Césarine.

Entrée d'un autre personnage, le marquis Jacques de Rivonnière, qui fera la cour à Césarine, en vain pourtant, et qui, désespéré par le manque d'égards de celle-ci, se lancera dans une aventure dont il aura bien des remords et entretiendra pour son plus grand malheur un jeu de va-et-vient continuel qu'il sera forcé de jouer avec Césarine, qui rejettera systématiquement toute idée de mariage pour garder son indépendance. Malgré ses tentatives pour oublier mademoiselle Dietrich dans les bras d'une autre femme, Jacques ne pourra rompre la chaîne qui l'unit à elle.

Ayant l'habitude de mettre fin à toute résistance masculine par un jeu de séduction qui se révèle une véritable lutte pour le pouvoir, Césarine se heurtera à son premier obstacle le jour de son vingt et unième anniversaire. Lors d'un bal pour célébrer sa majorité, elle tentera de charmer le neveu de Pauline, sans succès. Après ces tentatives infructueuses, Pauline, qui ressent particulièrement l'agitation causée par cet affrontement, s'inquiètera pour le bien-être de son neveu. Cette scène déplaisante donnera lieu à un événement qui marquera le début du deuxième mouvement du récit. Césarine déclarera son amour pour Paul Gilbert à sa gouvernante et à son père : «Paul me convient tout à fait, je l'aime, et c'est le mari qu'il me faut³⁵».

Mais comment conquérir Paul, qui la traite de coquette perverse? Césarine concoctera une stratégie qui aura ses succès et ses revers. Elle se heurtera d'abord à un empêchement sérieux : Pauline annonce que Paul a épousé une jeune et belle femme dont il a sauvé la vie après une tentative de noyade; de plus, il est père d'un enfant d'un an, qu'il adore. Autant cette annonce provoque une crise de nerfs chez Césarine, autant elle redouble son goût du défi, défi qu'elle relève parfaitement en prouvant que Paul et Marguerite ne

³⁵ II/1743-1744.

sont pas légalement unis. Tout espoir n'est pas mort à ses yeux. L'obstacle ne fait qu'aiguiser son appétit pour le «combat».

Pourtant Jacques de Rivonnière gênera l'exécution de son plan en cherchant à éliminer toute compétition et en n'hésitant pas à épier tous les mouvements de la belle Césarine. Maîtrisant l'art de l'apprivoisement, Césarine fera en sorte de neutraliser les instincts de vengeance du marquis, du moins pour un certain temps. Ayant fait place nette, elle pourra maintenant relancer son plan d'attaque.

La même question se pose toujours : comment se rapprocher de l'incorruptible Paul Gilbert? Pourquoi pas, pensera Césarine, en circonvenant son épouse, l'«élémentaire» Marguerite qui, en raison d'une aventure honteuse avec un «étudiant», se voit déchue et souillée à cause de sa faute. Se doutant que la Marguerite de Paul est également celle de Jacques, elle organisera une rencontre «fortuite» qui placera l'épouse de Paul devant son ex-amant. Cette rencontre, ainsi que les manigances du marquis, inciteront Paul à provoquer le marquis en duel. Il n'y a pas mort d'homme dans ce duel, mais Jacques est touché gravement.

Le temps est propice pour Césarine à nier son amour pour Paul, sentiment qui d'après elle est une pure invention de la part d'une mère adoptive s'étant laissé emporter par son imagination. Le ridicule

retombe entièrement sur Pauline. Encore un triomphe pour Césarine, qui réussit à semer le doute dans l'esprit de Paul.

En croyant que ce geste généreux lui vaudra l'attention de l'objet de son désir, Césarine décide de «faire son devoir» en épousant le marquis de Rivonnière, l'homme dont elle a fait le malheur depuis plusieurs années déjà. L'ironie du sort aura voulu qu'elle soit punie doublement : non seulement le moribond qu'elle a épousé semble-t-il retrouver partiellement la santé le lendemain de son mariage, mais de plus Paul et Marguerite ont, de leur côté, légitimé leur liaison en se mariant. Encore une fois, les plans de la marquise de fraîche date tombent à l'eau. Elle en est désemparée. Les crises de désespoir se multiplient sous les yeux de Pauline, un peu soulagée de la défaite de son élève.

Ces péripéties nous entraînent dans le troisième et dernier mouvement. Son mariage avec le marquis de Rivonnière n'ayant pas eu l'effet escompté sur Paul, Césarine reprendra la situation en main, en tentant de le ramener à elle par la confiance et l'amitié. Pour se remettre de la fatigue occasionnée par sa participation active à la campagne électorale de son père, la marquise, allongée sur sa chaise longue, s'entourera de livres et de cahiers, ce qui lui permettra de fomenter un nouveau plan d'attaque. Il faut atteindre Paul dans ce

qui le passionne le plus, c'est-à-dire le travail sérieux. Quel meilleur juge et critique que Paul : n'est-il pas précisément attaché à la librairie Latour en qualité de lecteur? Penchés sur un même manuscrit, ils se rapprocheront pour le plus grand plaisir de Césarine... et de Paul qui se plaît à discuter dans les salons de l'hôtel Dietrich et à dîner régulièrement avec sa tante, tout en laissant inconsciemment son épouse dans le désespoir. En attirant le neveu de Pauline chez elle, la marquise réussit là où Césarine avait échoué. Ses soins assidus auprès du petit Pierre, l'enfant de Paul, pendant sa maladie, ne font qu'ajouter à son succès. Son dévouement héroïque lui permet de triompher auprès de tous. Malgré toutes les préventions que Paul entretient à son sujet, il faiblit et il la verra dorénavant avec les yeux de la reconnaissance et de l'admiration, à la grande déception de la pauvre Marguerite qui décidera de se sacrifier en se laissant mourir d'inanition, afin de donner à son mari la chance de connaître l'amour passionné avec Césarine.

Envahie par le vertige qu'éveille en elle son total ascendant et ne sachant plus s'imposer de limites, Césarine commettra une erreur monumentale, qui mettra fin à ses grands projets. Elle s'offrira à Paul avant de consommer son mariage avec le marquis, qui a recouvré la santé après avoir suscité quelques inquiétudes au sujet de son

équilibre mental. Tour à tour, Paul, Pauline et le plus fidèle valet de Césarine, Bertrand, prendront congé d'elle en constatant sa perversité. Mariée, elle continuera ses manoeuvres. Toujours puissante «dans le monde» pour qui ne comptent que les apparences, elle se verra réduite à jouer le rôle de la parfaite épouse, malgré son aversion pour son époux, et elle prendra comme nouvel «esclave» le vicomte de Valbonne, l'ami de son mari.

La grande question qui sert de fil conducteur au récit est donc la suivante : l'intrigante Césarine arrivera-t-elle à posséder l'objet de sa poursuite, c'est-à-dire le «fils adoptif» de la narratrice, Paul Gilbert, seul homme qui lui résiste? George Sand a toujours reconnu le caractère essentiel de cette quête. Dans les romans comme dans la vie, ce que l'on fait ou ne fait pas ne repose pas sur une autre question que la suivante, écrira-t-elle à Gustave Flaubert: «Posséderont-ils [les personnages], ne posséderont-ils pas l'objet de leurs ardentes convoitises? que ce soit amour ou gloire, fortune ou plaisir, dès qu'ils existent, ils aspirent à un but³⁶».

* *
*

³⁶ *Corr.*, t. XX, à Gustave Flaubert, 29 novembre 1866, p. 206.

Comme l'écrit Sand dans *Histoire de ma vie* : «Le désir est beaucoup, la possession peu de chose³⁷». Et elle poursuit : «On ne désire que ce qu'on ne peut pas avoir³⁸». Voilà une phrase qui résume bien le personnage de Césarine. «Admirablement jolie et même belle», elle a beaucoup d'ascendant sur son entourage, malgré son jeune âge³⁹. Sa beauté et son instinct calculateur sont ses plus grands atouts. Aspirant à tout dominer, elle associe ces deux buts : soumettre le monde et vaincre Paul Gilbert par l'éclat de son génie. Bref, elle veut écraser tous les gens qui osent s'opposer à elle. Habitée à tout dominer, elle veut «mettre son pied mignon sur toutes les têtes⁴⁰», précisera Paul. George Sand qui croit avant tout dans la possibilité du changement chez une personne, qui affirme à maintes reprises que «rien n'est jamais perdu sans retour, que personne n'est absolument incorrigible⁴¹», peint ici le portrait d'une femme impénitente. Contrairement à bien des héroïnes sandiennes, Césarine demeure la même du début à la toute fin du roman. Lorsque le lecteur aperçoit une lueur de tendresse ou de

³⁷ *HMV*, IIe partie, ch. XI, *O.aut.*, t. I, p. 532.

³⁸ *HMV*, IIIe partie, ch. X, *O.aut.*, t. I, p. 851.

³⁹ Elle est âgée de quinze ans lorsque Pauline de Nermont arrive à l'hôtel Dietrich. Cf. I/note 49.

⁴⁰ II/278-279.

⁴¹ *Corr.*, t. XXII, au prince Napoléon (Jérôme), 1er décembre 1870, p. 223-224. Sand ajoute : «Où que nous soyons et quelle que soit notre destinée, croyons, mon ami, croyons à l'humanité, car, qui n'y croit plus doute de soi-même.»

désintéressement chez elle, par exemple lorsqu'elle soigne l'enfant de Paul et de Marguerite, il y a revirement, l'enfant gâtée et capricieuse reprend le dessus. En effet, Césarine est de ces personnes qui n'ont le sentiment de s'accomplir que dans la domination.

Qui ne peut reconnaître Solange dans ce portrait de fille difficile qui fait tout pour contrarier ce que l'on attend de sa part? Certes, il ne s'agit pas de la première «caricature» de la fille de Sand. Nous avons déjà observé des héroïnes égoïstes, capricieuses, jalouses, chargées de tous les défauts que Sand reprochait à Solange dans de nombreux romans, surtout les plus tardifs, comme *Le Dernier Amour*, *Mont-Revêche*, *La Filleule*, *Mademoiselle Merquem*, *Malgrétout*, entre autres. Pourtant ces ressemblances très fortes entre Césarine, femme tyrannique et, disons-le, parfois odieuse, et Solange surprennent, compte tenu du fait qu'il s'instaure, à la faveur des velléités littéraires de Solange⁴², une relative accalmie dans les relations habituellement si tendues entre la mère et la fille. L'oeuvre qui nous occupe ici ne fait pas l'impasse sur cette pénible réalité. Par certains traits, la protagoniste s'apparente à Solange: même caractère altier, capricieux, voire incorrigible, même tendance à heurter les valeurs de son milieu; tout comme elle, elle est calculatrice et impulsive. De fait,

⁴² Solange Clésinger écrit son premier roman, *Jacques Bruneau*, sous la tutelle de sa mère.

dans ses *Mémoires*, Marie d'Agoult, alors compagne de Liszt, trace un portrait de la jeune Solange qui correspond tout à fait au personnage de Césarine : «caractère passionné, indomptable, Solange est destinée à l'absolu dans le bien et le mal. Sa vie sera pleine de luttes, de combats. Elle ne se pliera pas aux règles communes; il y aura de la grandeur dans ses fautes, de la sublimité dans ses vertus⁴³.» La description qu'en fait Sand reprend les grandes lignes de celle de la comtesse d'Agoult: «Ma fille est d'une beauté majestueuse et son caractère est celui d'une impératrice absolue. Elle est fort dédaigneuse de l'espèce humaine en général et passionnée pour les rares objets de son affection. C'est une haute intelligence, à 8 ans⁴⁴.» En effet, aucune véritable évolution ne se fera de l'enfance à l'âge adulte. Ces traits ont toujours semblé innés chez elle.

Césarine n'est peut-être pas le seul personnage à ne pas évoluer dans l'histoire de Pauline. Il faut dire que, si l'on s'en tient aux sept années passées chez les Dietrich, Paul Gilbert et sa tante ne sont pas des plus flexibles dans leur comportement, notamment dans leurs jugements sur autrui. Ce ne sera qu'à la toute fin qu'ils se rendront

⁴³ Nous empruntons cette citation de Marie d'Agoult au livre de Bernadette Chovelon, *George Sand et Solange, mère et fille*, St-Cyr-sur-Morin, Christian Pirot éditeur, coll. «Voyage immobile», 1994, p. 113.

⁴⁴ *Corr.*, t. III, à Zoë Leroy, fin mai 1836, p. 410. Georges Lubin suppose que cette lettre a été écrite entre le 21 mai et le 1er juin 1836.

compte de leur opiniâtreté et de leur préjugés dans leurs rapports aux autres, particulièrement dans le cas de l'«élémentaire» Marguerite.

De fait, Marguerite, celle que l'on présente comme dénuée de «sens commun», est le seul personnage du roman à connaître une évolution dans sa façon de voir les choses et le monde. Il faut dire que George Sand choisissait souvent ses héros parmi les marginaux qui, d'après elle, semblaient avoir quelque chose de l'être primitif, un cœur pur, une langue qui ne savait pas mentir, mais leur cerveau, bien qu'inculte, abrite souvent une intelligence spontanée. Dans ce cas, le personnage de Marguerite n'est que secondaire. Par contre si cette «enfant» se situe en marge de la communauté des femmes, si elle ignore complètement les artifices de la séduction, et surtout si elle semble ne pas pouvoir raisonner compte tenu de son manque d'éducation, elle est le seul personnage à accéder à un nouveau statut à la fin du roman⁴⁵. Dotée d'un courage, d'une abnégation sans pareil, Marguerite deviendra un personnage «sublime», en raison de son désir de poursuivre son propre apprentissage intellectuel, de sa métamorphose de «villageoise» «élémentaire», déchue et «trop

⁴⁵ Cette façon de rehausser surtout la figure des ouvriers «a pour fonction d'inviter le lecteur – bourgeois ou noble - à se débarrasser de ses préjugés et à regarder désormais le peuple autrement» (Anna Szabò, *Le Personnage sandien : constantes et variations*, Debrecen, Kossuth Lajos Tudományegyetem, Studia Romanica, 1991, p. 29). Une constante chez Sand : «L'enfant pauvre et méprisé finit par accéder au rôle du sauveur ou de l'initié» (*Ibid.*, p. 102).

impressionnable, trop peu défendue par l'expérience et le raisonnement, pour sortir de la sphère où elle était heureuse et sage⁴⁶», en une épouse et une mère aimante et aimée pour son don de soi dans l'épreuve, se situant sur un plan d'égalité avec Paul et Pauline. Cette transformation est encore plus admirable, comme le constatera un peu tardivement la narratrice, puisque Marguerite n'est pas «de ces natures exceptionnelles que le contact d'un esprit élevé transforme rapidement⁴⁷». Elle n'acceptera pas de demeurer une «déclassée» à qui on fait toujours sentir son infériorité autant sociale qu'intellectuelle, et c'est bien dans ce constat que l'on reconnaît sa valeur. Certes le tout se fait en douceur, mais le changement a bien lieu.

Néanmoins, Marguerite n'est pas le seul personnage à qui est confié le rôle de servir de figure contrastante à la fantasque Césarine. Paul Gilbert, époux de Marguerite, père du petit Pierre, filleul bien-aimé de la narratrice, affrontera les valeurs et les principes de l'héroïne, qui le voit comme un original dont la fierté ne lui déplaît pas, ainsi que comme quelqu'un de plus fort qu'elle. Si, d'une part, Césarine s'arrange, par des calculs instinctifs, pour gouverner tout le monde, d'autre part, Paul se met en mesure, avec une hauteur peut-

⁴⁶ IV/245-247.

⁴⁷ II/1306-1307.

être irréfléchie d'après sa tante, de n'être dirigé par personne. Ce jeune stoïcien, «fort en tout⁴⁸», «un peu rigide dans sa vertu, même un peu misanthrope pour son âge⁴⁹» est bien le double inversé de l'«incomparable⁵⁰» Césarine Dietrich. Il sait toujours ce qu'il veut et ce qu'il est, se renferme dans son droit et dans son devoir avec une certaine étroitesse. Modèle de droiture, de courage, de modestie, de désintéressement, Paul se met en mesure de n'être l'obligé de personne. Voulant être la plus noble et la plus pure affection de Paul, Césarine le poursuivra dans ses derniers retranchements. La description que donne Pauline des personnages laisse croire au lecteur qu'elle se met des oeilères lorsqu'il s'agit de tracer le portrait de son neveu. Paul sera le premier à avouer que malgré ses convictions, il demeure homme : «Rien de ce qui est humain ne m'est étranger [...] Je donne la préférence à ce qui est bien sur ce qui ne serait qu'agréable. Le devoir avant le plaisir, toujours! et, grâce à ce système, tout devoir me devient doux⁵¹...». Il faut souligner que ces paroles servent bien à caractériser le personnage de Paul : le devoir avant tout; le point d'honneur avant les plaisirs éphémères.

⁴⁸ II/325-327.

⁴⁹ I/1037-1038.

⁵⁰ I/996.

⁵¹ IV/1468-1473.

Il est à remarquer que les personnages masculins ne se dessinent que peu à peu, surtout avec le développement de l'action. Ce sera le cas pour le personnage de Jacques de Rivonnière. «Il est... ce qu'au temps de Louis XIII ou de Louis XIV on eût appelé un seigneur accompli⁵²», affirme Césarine, et voici comment elle le dépeint : «beau cavalier, adroit à toutes les armes, bel esprit, agréable causeur, homme de grandes manières, admirable à la danse⁵³!». Par contre, le raffinement du gentilhomme ne touche que très peu Césarine qui ne sait de M. de Rivonnière que ce qu'on en dit : il a un «noble caractère⁵⁴», on ne lui connaît pas de «causes sérieuses de désordre⁵⁵», il est «charitable, bienveillant, généralement aimé des pauvres du pays, estimé de toutes les classes d'habitants⁵⁶». Encore, cela ne lui suffira-t-il pas. Peu à peu, Césarine le prendra en pitié et surtout en dégoût lorsqu'elle se rendra compte qu'elle a affaire à une nature d'esclave. Les dépits du marquis la feront rapidement revenir de cette opinion. Réduit à épier tous les gestes de Césarine, cherchant sans cesse à lire dans ses regards, il donnera libre cours à sa passion ardente, bref il ne se désistera pas facilement de ses projets de vengeance: empêcher à tout prix sa bien-aimée de faire

⁵² I/1104-1105.

⁵³ I/1106-1108.

⁵⁴ I/1120.

⁵⁵ I/1121-1122.

⁵⁶ I/1121-1122.

choix d'un autre que lui pour époux. Si un personnage se dégrade aux yeux de tous, c'est bien le marquis.

Que de contrastes entre les personnages de *Césarine Dietrich* : Jacques le désespéré et Paul l'invincible, Césarine la calculatrice et Marguerite la désintéressée illustrent une fois de plus le désir de George Sand d'ausculter la nature humaine par l'emploi d'oppositions frappantes qui font ressortir davantage les traits caractéristiques de chaque personnage. Marie-Paule Rambeau le constate dans son édition de *La Filleule* : «George Sand aime opposer dans l'amitié qui les unit deux individualités dissemblables mais complémentaires. Cet effet d'opposition fonctionne comme un procédé de peinture des caractères, dès les premières oeuvres⁵⁷.» Il faut dire que George Sand savait ce dont elle parlait en créant ses personnages puisqu'elle est présente au coeur de ceux-ci, autant dans leurs qualités que dans leurs défauts. On la retrouve dans les jugements moralisateurs et dans le rôle maternel et protecteur de la narratrice, dans la volonté délibérée de Paul Gilbert de ne pas se plier aux usages et de préférer

⁵⁷ George Sand, *La Filleule*, texte établi, présenté et annoté par Marie-Paule Rambeau, Meylan, Éditions de l'Aurore, 1989, p. 238, note 14. L'éditrice en donne des exemples : André et Joseph Marteau, Guillaume de Boussac et Léon Marsillat dans *Jeanne*, Karol de Roswald et Salvator Albani, Joset et Tiennet. Et nous ajouterons Julia et Juliette dans *Narcisse*, Tonino et M. Sylvestre dans *Le Dernier Amour*.

le devoir à tout, et même dans les excès de zèle du marquis de Rivonnière⁵⁸.

* *
*

Dans une analyse approfondie des romans de George Sand, Nicole Mozet suggère qu'à l'époque où écrit Sand arrive dans le domaine socio-littéraire la remise en question de la femme et de son «nouveau» rôle dans la société et dans la vie intime. Chez George Sand, cette thématique se situe au coeur de ses préoccupations dès ses premiers romans. Pourtant, d'après Mozet, les tâtonnements de Sand aboutissent à la présence dans son oeuvre du premier personnage féminin qui s'autosuffit: la Célie de *Mademoiselle Merquem*, qui paraît en 1868. Les femmes des romans de George Sand présentent plusieurs visages, de la victime à la véritable usurpatrice qui veut tout dominer ou qui a simplement un penchant pour le Mal. Pourtant, Sand n'a-t-elle pas toujours chargé ses personnages de ses rêves demi-conscients⁵⁹? Il y a loin de la femme-esclave d'*Indiana*, soumise à son mari ou à son amant, «en proie à des

⁵⁸ Dans une lettre du 15 juin 1833 à François Rollinat, elle écrit : «Magnus, c'est mon enfance, Sténio, ma jeunesse, Lélia est mon âge mûr ; Trenmor sera ma vieillesse peut-être. Tous ces types ont été en moi. Toutes ces formes de l'esprit et du coeur, je les ai possédées à différents degrés suivant le cours des ans et les vicissitudes de la vie». Cf. *Sketches and hints*, dans *O. aut.*, t. II, p. 615.

⁵⁹ Béatrice Didier le constate dans «Ophélie dans les chaînes», *Sade, une écriture du désir*, Paris, Denoël-Gonthier, 1976, p. 147-155.

sévices, à des souffrances morales et physiques⁶⁰» à la tyrannie de *Césarine Dietrich*. Une main de fer dans un gant de velours, une femme vraiment «supérieure» par son habileté perverse à écraser son entourage sous son pied mignon, remplacera Delmare le mari brutal et Raymon l'amant féroce, bref les bourreaux masculins des premiers romans sandiens. La violence physique et psychologique cède au despotisme affectif, à la coquetterie effrénée et perverse. Certes on ne trouve pas chez Césarine le modèle habituel des femmes, mais les rôles inversés donnent lieu à une surprise chez le lecteur de Sand, surprise préparée, disons-le, car bien d'autres auteurs ont mis en scène des héroïnes tyranniques⁶¹.

Mais pour quelles raisons Sand choisit-elle de faire de ce personnage la figure centrale d'un roman écrit dans un temps de «branle-bas» politique? Le portrait des tensions socio-politiques de 1870 n'est-il pas reflété dans le désir de domination de Césarine? L'enfant indomptable veut dominer avant tout. Menaces, leurres, dissimulations et surtout séduction lui serviront d'outils pour réduire ses «sujets», pour vaincre leurs résistances. De fait, un champ lexical se reliant à cet abus de pouvoir se constitue avec des qualificatifs comme «victime», «esclave», «vassal», «souveraine», «force»,

⁶⁰ *Ibid.*, p. 155.

⁶¹ Entre autres, les héroïnes des *Diaboliques* de Barbey d'Aurevilly.

«supériorité», et avec des verbes comme «dominer», «trionpher», «gouverner», «vaincre». Les abus de pouvoir que connaît la romancière dans la situation politique de son temps se transposent donc dans ses choix esthétiques.

Dans son étude traitant du despotisme dans les romans sandiens écrits sous le Second Empire, Nicole Mozet est d'avis qu'il faut tenir compte de la date à laquelle Sand écrit ce roman, c'est-à-dire un mois avant l'effondrement du Second Empire. En faisant le procès de Césarine la despote qui vise à se soumettre les personnages de son entourage, Sand condamnerait-elle le régime impérial ? Nicole Mozet suppose que oui : «la volonté de puissance est omniprésente, dans une assimilation complète de la coquetterie féminine et du despotisme», et cela dans plusieurs passages de *Césarine Dietrich*⁶². Sous de fausses apparences, le personnage le plus infâme arrive à briller dans le «monde», à séduire la simple Marguerite, à manipuler le féroce marquis de Rivonnière, à duper son propre père en redoublant de séduction. La ligne entre coquetterie et perversité reste longtemps

⁶² Nicole Mozet note deux passages importants : «il avait vu Césarine n'employer que des moyens avouables et ne travailler à dompter les autres qu'en les rendant heureux. Telle était du moins sa prétention, son illusion, la sanction qu'elle prétendait donner, comme font tous les despotes, à ses envahissements, et dont elle était la première dupe» (III/573-577). «Encore un peu de progrès, et les coquettes, comme tous les tyrans, n'auront plus pour adorateurs que des hommes corrompus ou efféminés!» (IV/1495-1497). Cf. N. Mozet, *George Sand, écrivain de romans*, St-Cyr-sur-Morin, Christian Pirot Éditeur, [1997], p. 145.

brouillée, la mégalomanie se situant à la fois dans le narcissisme et le despotisme. Le charme et le vice se chevauchent sans cesse dans le personnage de Césarine Dietrich, coquette qui ressemble aux conquérants tant elle est assoiffée de triomphe, tant elle se livre à des combats acharnés et ne se repose qu'après la victoire. Rien ne lui coûte pour réussir. Larmes et sang couleront, elle assiste à des désastres terribles, de sang-froid, tant sa férocité est aiguë. Trouvant des armes partout, elle profite des faiblesses et des fautes des autres pour mieux les soumettre, pour mieux faire ployer les genoux devant elle. C'est lorsqu'elle s' imagine que tout lui est possible, qu'aucun frein ne l'arrête que Césarine devient véritablement tyrannique. Puisque les personnages, Pauline la première, n'osent croire que Césarine soit réellement méchante, sa tyrannie s'infiltré insidieusement dans leur vie, ce qui rend ce personnage central encore plus odieux aux yeux du lecteur.

Si le thème de la domination revient constamment, il faut noter que la coquetterie et surtout la tyrannie n'ont pas toujours libre cours. Elles sont inexorablement punies et condamnées, même si elles continuent leurs manigances par la suite. Sand est la première à avouer qu'elle ne peut se passer de faire un peu de morale dans ses fins de romans. Si le résultat n'est pas toujours heureux, il reste que

le mal ne triomphe pas entièrement. La grande Césarine parvient peut-être à s'immiscer et à briller dans le monde, par contre elle échoue dans sa lutte pour rallier à ses fins Paul et sa famille.

* *
*

La perversité de Césarine, l'abnégation totale de Marguerite, le positivisme effroyable de Paul, tout est porté à l'extrême dans ce roman de Sand, comme dans bien d'autres. Nombre de héros se laissent aller à la passion et à tout ce qu'elle suppose : abandon à la fatalité, désordre émotif, velléité suicidaire⁶³. «Enfin je reconnus que cette passion devenait une monomanie, et que je n'avais pas en moi les forces suffisantes pour m'y soustraire⁶⁴», s'exclame Jean de la Roche en pensant aux sentiments qu'il éprouve pour Love Butler. Cette même exaltation est ressentie par nombre de personnages sandiens, surtout masculins⁶⁵, entre autres par Jacques de Rivonnière dans *Césarine Dietrich*. Chez Sand, la passion dévorante ne s'avère qu'une des facettes de l'amour, sans doute son côté le plus

⁶³ Seulement pour n'en nommer que quelques-uns : Jean de la Roche dans le roman homonyme, Montroger et Armand dans *Mademoiselle Merquem*, Laurence dans *Pierre qui roule* et *Le Beau Laurence*.

⁶⁴ *Jean de la Roche* texte établi, présenté et annoté par Claude Tricotel, Meylan, Les Éditions de l'Aurore, 1988, p. 88.

⁶⁵ M. Sylvestre a peur des sentiments à la fois amoureux et violents qu'il éprouve à l'égard de Félicie dans *Le Dernier Amour*. Abel avoue son amour délirant à Sarah dans *Malgrétout*. Jacques a des sueurs froides et des palpitations à la simple pensée d'Impéria dans *Pierre qui roule*.

sombre. Et c'est en plein cela que veut décrire la romancière : l'amour dans toutes ses manifestations. Ainsi, elle reconnaît la grande place qu'occupe ce thème dans son oeuvre romanesque. Dans un même roman, on passe souvent de l'amour-passion à la tendresse amoureuse. De la passion à l'amour-amitié, en passant par l'amour obligatoire et/ou non partagé, le sentiment amoureux ne cesse de se transformer⁶⁶. Peut-être s'agit-il d'un procédé permettant d'observer les contrastes, comme on le voit dans son emploi des personnages, contrastes qui mettent en évidence l'idéal de Sand : chercher une vive et solide amitié qui apporte la joie des sens, la sécurité de l'esprit, le contentement du cœur, et mettre de côté les amours de tête, les folles passions qui ne font que tourmenter l'esprit. Aimer d'amour et surtout d'amitié serait l'idéal de l'affection⁶⁷.

Les amours contraires ou impossibles entre personnages de milieux différents constituent un ressort romanesque constant dans l'univers sandien. La différence de fortune entre amoureux pose un

⁶⁶ Dans la pièce *Cadio*, on voit aussi les changements que connaît l'amour. À Paul Meurice, George Sand écrit : «Cet amour-là ne serait-il pas un faux amour, un amour de tête au commencement, puis un amour de devoir [...] puis un amour obligatoire». Cf. *Corr.*, t. XXI, 5 août 1868, p. 85.

⁶⁷ Comme l'amour de Pierre Sorède et d'Aldine Vallier dans *Monsieur Sylvestre*, d'Armand et de Célie dans *Mademoiselle Merquem*, de Juliette et de Narcisse dans *Narcisse*. La jeune Lucienne de Valangis de *La Confession d'une jeune fille* décrira ce genre d'amour qui d'après elle serait «la même chose que l'amitié, ou tout au plus une amitié quintessenciée, romanesque et capable de faire accomplir de grandes choses» (*La Confession d'une jeune fille*, Paris, Michel Lévy frères, 1865, t. I, p. 80).

obstacle au bonheur dans ce roman, comme c'était le cas dans *La Confession d'une jeune fille*, *André*, *Pierre qui roule* et *Le Beau Laurence*, *Malgrétout*, et l'on pourrait allonger la liste. Pourtant, comme d'habitude, le problème ne réside pas simplement dans les rapports amoureux. L'écueil entre les classes se fait sentir partout. C'est sans doute pourquoi la romancière présente toutes les couches sociales dans *Césarine Dietrich* : le marquis Jacques de Rivonnière est propriétaire de terres en Normandie, Pauline de Nermont, fille noble et destinée à une existence aisée, a été dépouillée par un prétendu ami de son père et s'est résignée à devenir gouvernante chez des Alsaciens établis à Paris, la famille Dietrich appartient à la bourgeoisie industrielle, Paul Gilbert gagne son pain en occupant un modeste travail de commis-libraire et Marguerite, véritable fille du peuple, raccommode des guipures afin de subvenir à ses besoins. George Sand a bien choisi son «échantillon». Les différences existant entre les groupes sociaux s'établissent particulièrement dans le domaine matériel. Le vêtement, le mobilier, la société, les activités des riches et des pauvres s'entrechoquent constamment. Par exemple, si Césarine porte «une fabuleuse activité en toutes choses⁶⁸», si elle s'habille avec un goût exquis et se couvre de pied en cap de

⁶⁸ I/1283.

diamants, sa gouvernante revêt «une petite robe retournée qui n' [est] guère digne des tentures de satin de l'hôtel Dietrich⁶⁹.» À cet hôtel, «une des plus belles villas du nouveau Paris⁷⁰», qui est qualifié de «palais des fées⁷¹», s'oppose l'appartement microscopique que louent Paul et Marguerite rue d'Assas. Les statues et les objets d'art de l'hôtel Dietrich sont incompatibles avec le modeste mobilier de Pauline de Nermont. Le même scénario se présente dans d'autres romans sandiens : la barbe, la coiffure, les habits d'Armand, «le Parisien», forment un contraste avec les vêtements goudronnés de Stéphen Morin dans *Mademoiselle Merquem*, l'allure d'histriens de la troupe de Bellamare jure avec la toilette de la riche Mme de Valdère dans *Pierre qui roule* et *Le Beau Laurence*. Il faut souligner que ces contrastes socio-économiques se présentent en filigrane dans *Césarine Dietrich*, l'objectif de la romancière étant de faire le point sur les contrastes sans dénoncer les inégalités de façon militante.

Enfin, instruire et disons-le tracer «le droit chemin» à son lecteur éventuel, devient presque une nécessité pour George Sand, tout particulièrement dans les romans de la maturité. En 1869, la bonne dame de Nohant avoue :

⁶⁹ I/988-989.

⁷⁰ I/44.

⁷¹ II/246-247.

J'ai eu beaucoup de devoirs à remplir. Je ne les ai pas héroïquement cherchés. Ils sont venus par la force des choses se placer au milieu de mon chemin. Je les ai remplis, je n'aurais pas pu faire autrement sans être mal avec moi-même⁷².

Savoir se sacrifier pour autrui, avoir une haute notion du devoir, voilà ce qui est nécessaire au bonheur dans l'univers sandien. Marguerite devient le modèle du sacrifice dans *Césarine Dietrich* par son désir de placer son mari devant non seulement son bonheur, mais également devant sa propre vie. Les sacrifices de Paul Gilbert sont rapidement éclipsés par ce véritable acte de désintéressement. Pauline sera la première à l'avouer malgré ses réticences initiales. «Personne n'est dispensé de remplir un devoir, quelque pénible qu'il soit⁷³», comme cela se vérifie dans *Césarine Dietrich* et ailleurs dans l'oeuvre de George Sand.

* *
*

Mais n'a-t-on pas déjà vu cette histoire? et ces personnages? Dans *George Sand, écrivain de romans*, Nicole Mozet constate que dans *Césarine Dietrich* la romancière n'a pas hésité à reprendre en grande partie l'intrigue de *Jacques Bruneau*, premier roman de sa fille

⁷² *Corr.*, t. XX, à M***, mai 1869, p. 492.

⁷³ Paroles de Hermann Dietrich à sa fille Césarine en apprenant les accès de folie du marquis de Rivonnière (IV/1238-1239).

Solange, d'une façon qui laisse planer l'idée d'une «réécriture⁷⁴». Avec le nom et l'appui de sa mère, Solange voudra se lancer dans la même voie qu'elle, celle de l'écriture⁷⁵. Peut-être réussirait-elle enfin à se valoriser aux yeux de sa mère⁷⁶. De fait, par l'entremise de l'un de ses personnages, Maria Tasca, fille d'une cantatrice célèbre, elle donne une idée de ses préoccupations et essaie de justifier la raison pour laquelle elle a pris la plume :

l'insouciance, le goût du monde, la possibilité de vivre sans rien faire l'[avaient] empêchée de travailler assez sérieusement pour suivre la carrière de sa mère. [...] Le public attendra d'[elle] plus que d'une autre et [la] bafouera de n'être pas à la hauteur de [sa] mère⁷⁷.

La commerce épistolaire qui s'établit entre les deux femmes permet de voir que George Sand assiste sa fille, malgré quelques réactions d'impatience, dans ses premiers pas littéraires. Ainsi que l'atteste la *Correspondance*, George Sand a lu et corrigé

⁷⁴ Le roman de Solange est publié en feuilleton dans *La Presse* en décembre 1869. Il paraît chez Michel Lévy frères en 1870. «La thématique sado-masochiste [de *Césarine Dietrich*] vient directement de *Jacques Bruneau*», affirme Nicole Mozet dans *George Sand, écrivain de romans* (St-Cyr-sur-Morin, Christian Pirot Éditeur, [1997], p. 117).

⁷⁵ En 1860, sous le pseudonyme de Dubois de Vavray, Solange Clésinger fera de la chronique pour le *Courier de Paris*. Sand s'en réjouit : «Solange fait de la chronique avec zèle ; c'est un début qui doit l'encourager» (*Corr.*, t. XV, au Capitaine Stanislas d'Arpentigny, 13 juin 1860, p. 831).

⁷⁶ Nicole Mozet croit que la réaction de George Sand en ce qui concerne les premiers pas littéraires de sa fille fut favorable : «*Césarine Dietrich* apporte la preuve qu'elle [Solange] fut entendue» (N. Mozet, *op. cit.*, p. 118).

⁷⁷ Ce sont les paroles de Maria Tasca, narratrice du roman (Solange Clésinger-Sand, *Jacques Bruneau*, Paris, Michel Lévy frères, 1870, p. 18 et 95).

minutieusement le manuscrit de *Jacques Bruneau*, du 30 avril 1869 au 20 août de la même année⁷⁸. C'est alors que, penchées sur un même manuscrit, mère et fille laisseront de côté leurs ressentiments pour travailler, au moins pour une fois, au même projet. Le 30 décembre 1869, George Sand écrit à sa fille qu'elle a lu son roman en feuilleton et, le 13 juillet 1870, qu'elle l'a relu en volume. La minutieuse révision qu'elle en a faite et les relectures de *Jacques Bruneau* ont-elles constitué pour George Sand un déclencheur de l'écriture de *Césarine Dietrich*?

Les ressemblances et les dissemblances entre les deux romans sont à souligner. On voit que dans ses choix onomastiques, George Sand n'a pas changé les noms de deux des personnages masculins de premier plan du roman de Solange : Jacques et Paul. Seule différence, ils sont frères dans *Jacques Bruneau*. Il faut dire que le Paul de *Césarine Dietrich* n'a de commun avec l'autre que le prénom, puisque Paul Bruneau est un «joueur réellement vicieux⁷⁹» et ne possède pas les qualités exemplaires de Paul Gilbert. Ce sera Jacques Bruneau qui sera, comme Jacques de Rivonnière, un «original» et un

⁷⁸ «J'ai lu ce soir le roman de Solange qui est assez original mais écrit de façon impossible» (*Corr.*, t. XXI, à Maurice, 30 avril 1869, p. 438). «J'ai passé toute l'après-midi avec Solange pour lui parler de son roman qui est bon quant au fond, impossible quant à la forme» (*Corr.*, t. XXI, à Maurice, 3 mai 1869, p. 446). Faute du manuscrit, il n'est pas possible de démêler la part de George Sand dans l'élaboration du roman.

⁷⁹ Solange Clésinger Sand, *op.cit.*, p. 24.

«sanguinaire à froid⁸⁰». Parmi les caractéristiques que partagent les deux Jacques, on trouve leurs accès de folie, leur comportement agressif et leurs velléités suicidaires⁸¹. Comme Jacques Bruneau, Jacques de Rivonnière fait son apprentissage de l'amour un peu tard dans la vie⁸². Tous deux sentent les «inflexibles aiguillons de la jalousie⁸³» de l'amour non partagé au point que leur vie est transformée en enfer par les tortures cruelles que leur infligent des coquettes perverses. On dira d'eux qu'ils souffrent d'un «mal sans remède⁸⁴». Cette maladie qui les fait pâlir, qui trempe leur front de sueur et qui altère leurs traits a un nom : la jalousie⁸⁵. Cette jalousie les rend effrayants et horribles, au point où ils envisagent tous deux d'*écarter* tous les prétendants qui aspirent à la main de leur bien-aimée, bref la souffrance et la jalousie les entraînent jusqu'à la démence. S'ils se calment pour un instant en laissant croire à l'objet de leur poursuite qu'il est délivré d'un cauchemar, il n'en est rien; ils

⁸⁰ *Ibid.*, p. 25.

⁸¹ Jacques «parlait de se faire sauter la cervelle pour aller voir si l'on s'amusait mieux dans l'autre monde» (*Ibid.*, p. 25).

⁸² En entendant le marquis lui avouer qu'«en fait de femmes [il] n'[a] jamais aimé que [s]a mère et [s]a soeur» et qu'il ne sait rien de l'amour qu'une femme peut inspirer», et cela à l'âge de trente ans, Pauline s'exclamera : «Voici une mauvaise note pour mon carnet personnel ... jamais aimé à trente ans!» (I/1240-1242, 1247-1248).

⁸³ *Jacques Bruneau*, p. 53.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 65.

⁸⁵ Jacques Bruneau avoue être «jaloux de tout le monde [...] jaloux comme un tigre» (*Ibid.*, p. 66). D'après Césarine Dietrich, Jacques de Rivonnière «a les instincts d'un tigre sous son air charmant» (III/225-226).

se remettent à parler de leur passion de façon plus ardente. Poussés à bout, ils deviennent fous. En dépit de ce côté grotesque, les deux Jacques n'hésitent pas à pleurer à chaudes larmes, les coudes sur les genoux et la tête dans les mains⁸⁶. Comme Jacques Bruneau ne réussit pas à quitter Maria en ne tenant plus après quelques jours d'absence, le marquis de Rivonnière ne peut pas se passer de Césarine. Malgré lui, il finit toujours par céder.

Les ressemblances entre ces deux personnages ont leur pendant chez les personnages féminins. Comme Césarine Dietrich, l'héroïne de Solange, Maria Tasca, est une femme capricieuse et fantasque, une coquette au suprême degré. De fait, George Sand utilise les mêmes qualificatifs pour décrire Césarine. «C'est un démon!... un démon spirituel et charmant, un démon adorable et adoré, un démon plein de grâce et d'attraits... mais un démon⁸⁷», dira-t-on de Maria. Mais si Maria est un «démon», Césarine sera une âme perverse. Les hommes qui aiment Maria et Césarine deviennent des esclaves de leurs caprices, et cela pendant plusieurs années. Comme Maria Tasca qui déclare : «je jure de n'épouser jamais ni lui, ni vous, ni personne⁸⁸», Césarine a horreur du mariage. Toutes deux éloignent

⁸⁶ S. Clésinger-Sand, *op. cit.*, p. 72. Cf. II/note 83.

⁸⁷ S. Clésinger-Sand, *op. cit.*, p. 19.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 265.

d'elles les hommes dont l'amour les ennuie⁸⁹. Dans *Jacques Bruneau*, il s'agira du prince d'Egmont et de Jacques Bruneau; dans *Césarine Dietrich*, de Jacques de Rivonnière et du cortège de prétendants qui se présentent à l'hôtel Dietrich. Jacques Bruneau et Jacques de Rivonnière ennuieront, excéderont, feront peur, et surtout n'inspireront que la pitié et le dégoût.

Mais, à certains moments, Maria Tasca avoue souffrir d'un «mal inconnu» qui la rend encore plus perfide que Césarine Dietrich; pourtant, comme elle, elle ne dissimule pas son dédain et son mépris pour son prétendant. Par contre, il faut souligner un écart considérable entre les deux romans : vers la fin de *Jacques Bruneau*, Maria Tasca deviendra amoureuse de Jacques Bruneau, amour qui la fera réellement souffrir. Lorsque Jacques ne sera plus sous ses yeux, elle en sera tourmentée. Maria a une conscience, si flottante qu'elle soit. On ne peut en dire autant de Césarine.

De la première tentative littéraire de sa fille, George Sand retiendra les qualités⁹⁰, voilà l'essentiel de la comparaison entre

⁸⁹ *Ibid.*, p. 19.

⁹⁰ De Nohant, le 20 août 1869, Sand écrit à sa fille : «J'ai tout relu avec soin et encore corrigé deçà et delà quelques mots un peu trop mauvaise compagnie. Par malheur, tous tes personnages sont mal élevés et ont le ton grossier ; quand ils ne l'ont pas, ils sont emphatiques. Ils peuvent être vrais, mais un seul est intéressant, c'est Jacques, dont la brutalité s'explique et se motive très bien. [...] Avec tous ses défauts, que j'accuse pour ton instruction de narrateur, le roman a

Jacques Bruneau et Césarine Dietrich. Si Solange a choisi Maria Tasca, l'un des personnages les plus impliqués dans l'action de son roman pour raconter l'histoire de la passion de Jacques Bruneau pour elle, George Sand, qui trouve choquant que «La Tasca» raconte elle-même l'histoire, «et sans s'expliquer suffisamment sur les causes de son caprice⁹¹», rectifiera la situation dans *Césarine Dietrich* en cédant la parole à Pauline de Nermont, une narratrice-témoin pouvant vraisemblablement sonder à la fois les pensées du personnage central de Césarine et celles de tous les personnages, puisqu'elle maintient un contact très intime avec eux⁹². Si, en peignant le portrait de la coquette Maria Tasca, Solange lui donne soit peu, soit trop de conscience et de remords, George présente une coquette perfide, sans un grain de conscience dans *Césarine Dietrich*.

Mais Sand ne s'est jamais cachée d'avoir emprunté des idées ici et là. Si sa mémoire a retenu certains passages lus et relus dans *Jacques Bruneau*, elle serait la première à l'avouer. Si Solange a fait la sourde oreille aux recommandations de sa mère lors de leurs

beaucoup gagné comme ensemble et vraisemblance ; et, tel qu'il est, il a du mérite et de l'émotion» (*Corr.*, t. XXI, p. 586-587).

⁹¹ *Corr.*, t. XXI, à Solange Clésinger, 17 juillet 1869, p. 540.

⁹² Sand elle-même avait déjà utilisé cette technique narrative, c'est-à-dire le récit raconté par le personnage le plus impliqué dans l'histoire, dans *La Confession d'une jeune fille* en accordant la parole à Lucienne de Valangis qui se situe au centre du roman. Rétrospectivement, elle constate qu'il ne s'agissait pas d'un choix judicieux de sa part.

séances de travail⁹³, celle-ci n'a pu faire l'impasse sur les idées directrices et les personnages de premier plan qu'avait esquissés sa fille d'une main incertaine. *Jacques Bruneau* n'a pas été un succès de librairie, toutefois il a un certain mérite que Sand elle-même reconnaît. Le 1er mai 1869, elle écrira à Émile Aucante : «Le roman de Sol[ange] est remarquable comme conception et personnages. C'est la forme qui n'existe pas et je ne vois de remède que dans une volonté d'apprendre sa langue, dont je ne sais pas si elle est capable⁹⁴.» La mère, en pleine possession de ses dons de romancière, donnera donc un roman qui ressemble étrangement à celui de sa fille, en lui ajoutant bien sûr les «ingrédients secrets» qu'elle seule connaît.

* *
*

Lorsque l'on parle de George Sand, on essaie souvent de faire revivre ses amours, on s'attarde à décrire la femme passionnée et amoureuse, à mettre de l'avant ses convictions politiques et sociales, plutôt que de faire valoir sa production romanesque. Dans les cas où les romans sandiens occupent le premier plan, on s'attarde aux

⁹³ «J'ai vu Solange aujourd'hui. Elle demande toujours conseil sans écouter la réponse, elle veut écrire sans savoir écrire, et gagner de l'argent avant de savoir» (*Corr.*, t. XXI, à Maurice, 13 mai 1869, p. 465).

⁹⁴ *Corr.*, t. XXI, à Émile Aucante, 1^{er} mai 1869, p. 440.

romans les mieux connus tels *Indiana*, *Lélia*, *Consuelo* et la *Comtesse de Rudolstadt*. Les études consacrées à *Césarine Dietrich* et aux romans de la maturité sont peu nombreuses. De fait, bon nombre de livres faisant l'analyse de la production littéraire sandienne semblent carrément oublier ce roman écrit en 1870. Il faut cependant mentionner que quelques critiques lui ont accordé une place dans leurs ouvrages, par exemple Albert Le Roy, qui résume *Césarine Dietrich* dans *George Sand et ses amis*, en 1903⁹⁵, et Wladimir Karénine, qui réserve quelques lignes au roman dans *George Sand, sa vie et ses oeuvres*, comme elle le fait pour toute la production de Sand⁹⁶. À ce jour, seule Nicole Mozet a produit une étude approfondie de ce roman ignoré de bien des lecteurs⁹⁷. Il reste seulement à espérer que quelques lecteurs curieux se fassent le plaisir de lire *Césarine Dietrich*. Le simple fait de voir s'agiter sous leurs yeux le personnage féminin le plus irréductible et le plus inatteignable de la production sandienne devrait leur suffire.

⁹⁵ Albert Le Roy, *George Sand et ses amis*, Paris, Société d'éditions littéraires et artistiques, Librairie Paul Ollendorff, 1903, p. 521.

⁹⁶ Wladimir Karénine, *George Sand, sa vie et ses oeuvres*, Paris, Librairie Plon, t. IV, 1926, 757 p.

⁹⁷ Nicole Mozet, *op. cit.*, chapitre 5, «Solange ou la déchirure : tragédie familiale et mise en roman de la violence», p. 93-129 ; chapitre 6, «Les Romans du Second Empire, ou comment dénoncer le despotisme malgré la censure», p. 131-158.

GEORGE SAND
*CÉSARINE DIETRICH*¹

¹ Roman dédié à Maxime Du Camp (1822-1894), écrivain, poète, ami de Gustave Flaubert, un des fondateurs de la seconde *Revue de Paris*, élu à l'Académie en 1860. Cf. Anna Szabó, «Appendice I», *Préfaces de George Sand*, Édition établie et annotée par Anna Szabó, Debrecen, Kossuth Lajos Tudományegyetem, *Studia Romanica*, 1997, t. 2, p. 302.

I

J'avais trente-cinq ans¹, Césarine Dietrich² en avait quinze et venait de perdre sa mère³, quand je me résignai à devenir son institutrice et sa gouvernante⁴.

5 Comme ce n'est pas mon histoire que je compte raconter ici, je ne m'arrêterai pas sur les répugnances que j'eus à vaincre pour entrer, moi fille noble et destinée à une existence aisée, chez une famille de bourgeois enrichis dans les affaires⁵. Quelques mots suffiront pour dire ma situation⁶ et le motif qui me détermina bientôt à sacrifier ma liberté.

¹ La femme de trente ans est dans sa plénitude d'être d'après Sand. Dans *Consuelo. La Comtesse de Rudolstadt*, il est dit de Consuelo, qu'elle était plus belle à trente ans que dans sa première jeunesse. Dans *Le Dernier Amour*, Tonino del Monte croit qu'en épousant une femme de trente ans, M. Sylvestre n'aura pas à supporter les envies et les caquets d'une jeune fille, opinion qui sera reprise par Stephen Morin dans *Mademoiselle Merquem* : «Une femme de trente ans qui est une jeune fille, cela doit être la perfection pour le mariage. Pas de nerfs, pas de curiosités sottes, pas d'exigences fantasques» (*Mademoiselle Merquem*, texte établi, présenté et annoté avec le relevé intégral des variantes par Raymond Rheault, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1981, p. 256).

² Le prénom donne des indices sur le caractère du personnage. Le lecteur pense au césarisme, gouvernement d'un dictateur qui s'appuie ou tente de s'appuyer sur le peuple, par exemple le césarisme des Bonaparte.

³ Un bon nombre des personnages sandiens, féminins surtout, ont perdu leur mère à un jeune âge: Flavie, Ann et Lucy n'ont jamais connu leurs mères; Lucie a à peine connu sa mère qui est décédée dans un état de délire dans *Mademoiselle la Quintinie*; la mère de Sarah et d'Adda Owen est morte dans les bras de leur père dans *Malgrétout*; après avoir perdu sa mère, Célie Merquem est élevée par son grand-père l'amiral Merquem; la mère d'Impéria s'est enlevé la vie à la suite de l'assassinat de son amant par son mari dans *Pierre qui roule*; la mère de Lucienne de Valangis est morte de chagrin en entendant dire que sa jeune enfant a disparu et est probablement morte dans *La Confession d'une jeune fille*.

⁴ D'après les indications données à la fin du roman, la rédaction du texte se situe en 1866 (IV/1968). Mademoiselle de Nermont rédige son récit deux ans après avoir quitté l'hôtel Dietrich en 1864. D'après les précisions que fournit la narratrice, l'action débute à l'hiver 1857: «Les sept années que j'ai passées auprès d'elle ont été sinon les plus pénibles, du moins les plus agitées de ma vie» (IV/1902-1903).

Il est possible de serrer la chronologie de plus près; en effet on lit en I/162-163: «il [M. Dietrich] aspirait au printemps, pour se retirer durant toute la belle saison à la campagne». Le texte de la *Revue des Deux Mondes* fournit une précision importante pour l'identification de la date d'ouverture du roman: «il (M. Dietrich) aspirait au printemps, qui était proche [nous soulignons], pour se retirer durant toute la belle saison...» (*RDM*, p. 773). L'arrivée de Mademoiselle de Nermont se situe donc vers la fin de l'hiver 1857.

⁵ «La nature du rapport entre le rôle et le nom relève, chez George Sand, d'une pratique conforme à celle de l'époque: désigner la qualité du personnage, entre autres son appartenance sociale ou éventuellement nationale. Les savants et les hommes d'affaires portent par exemple plus d'une fois des noms étrangers, comme Butler, Junius Black (*Jean de la Roche*), Alexis Hartz, Walter, Tungsténus (*Laura*) pour les savants; les deux Juifs, Gédéon Nuñez et Moserwald (*Valvèdre*) ou Ruyter (*Leone Leoni*), les Dietrich (*Césarine Dietrich*) pour les banquiers et les commerçants», précise Anna Szabó (*Le Personnage sandien: constantes et variations* (Debrecen, Kossuth Lajos Tudományegyetem, Studia Romanica, 1991, p. 22).

10 Fille du comte de Nermont⁷ et restée orpheline avec ma jeune soeur,
je fus dépouillée par un prétendu ami de mon père qui s'était chargé de
placer avantageusement notre capital, et qui le fit frauduleusement
disparaître. Nous étions ruinées; il nous restait à peine le nécessaire, je
m'en contentai. J'étais laide⁸, et personne ne m'avait aimée. Je ne devais
15 pas songer au mariage; mais ma soeur était jolie; elle fut recherchée et
épousée par le docteur Gilbert, médecin estimé, dont elle eut un fils, mon
filleul bien-aimé, qui fut nommé Paul; je m'appelle Pauline.

Mon beau-frère et ma pauvre soeur moururent jeunes à quelques
années d'intervalle, laissant bien peu de ressources au cher enfant, alors
au collège⁹. Je vis que tout serait absorbé par les frais de son éducation,

À cette époque, bon nombre de juifs alsaciens enrichis dans les affaires
s'installent à Paris. De fait, la population parisienne générale passe de 1 174 000
habitants en 1854 à 1 696 000 en 1860. Cf. Yvan Combeau, *Histoire de Paris*, Paris, PUF,
coll. «Que sais-je?», 1999, p. 62. Autre ouvrage récent à ce sujet: Alfred Fierro, *Histoire et
dictionnaire de Paris*, Paris, Robert Laffont, coll. «Bouquins», 1996. Le Fonds Le Senne de
la Bibliothèque nationale de France réunit des centaines de livres consacrés à tous les
aspects de la vie parisienne.

⁶ Pauline de Nermont donne très peu d'indices sur elle-même. Les discours
directs du marquis, de Césarine et d'Hermann Dietrich ainsi que les lettres de Paul seront
les seules mentions de la gouvernante qui est économe de confidences sur elle-même,
comme George Sand d'ailleurs qui affirmait dans *Histoire de ma vie*: «J'ai toujours trouvé
qu'il était de mauvais goût non seulement de parler beaucoup de soi, mais encore de s'en
entretenir longtemps avec soi-même» (HMV, Ire partie, ch. I, dans *O. aut.*, t. I, p. 7). «Se
confier seulement pour parler de soi ne sert qu'à nous amollir», écrira-t-elle à sa fille
Solange (*Corr.*, t. XX, à Solange Clésinger, 14 octobre 1851, p. 482). Pauline, comme un
bon nombre de personnages féminins sandiens, semble ne pas avoir de prétentions et se
contente de ne pas exister pour son compte.

⁷ *Nermont*: nom de domaine ou de hameau (noir mont) d'après Albert Dauzat
(*Dictionnaire étymologique des noms de familles et prénoms de France*, Paris, Librairie
Larousse, 1972, p. 449). Sand pensait-elle ici au Noirmont, cette montagne qui sépare la
France de la Suisse?

⁸ De fait, dans *Histoire de ma vie*, George Sand se décrit de la même façon: «[...]
durant toute mon enfance, j'annonçais devoir être fort belle, promesse que je n'ai point
tenue», et encore: «Je n'eus qu'un instant de fraîcheur et jamais de beauté» (HMV, Ie
partie, ch. VIII, dans *O. aut.*, t. I, p. 466-467, *passim*). Comme Mademoiselle de Nermont,
elle n'aime pas beaucoup parler de son apparence physique: «J'ai parlé de ma figure afin
de n'avoir plus du tout à en parler. Dans le récit de la vie d'une femme, ce chapitre,
menaçant de se prolonger indéfiniment, pourrait effrayer le lecteur [...]» (HMV, Ie
partie, ch. VIII, dans *O. aut.*, t. I, p. 467). Dans *Nanon*, la narratrice revient également souvent
sur le fait qu'elle n'est point belle du tout. Dans *Narcisse*, on dira que les laides ne sont
«mariables» que si elles ont de l'argent. Une laide n'a donc habituellement aucune
espérance de trouver un mari dans l'univers sandien: il n'y a «pas d'illusions pour les
laides ou les contrefaites», rappelle Juliette d'Estorade (*Narcisse*, texte établi, présenté et
annoté avec le relevé des variantes par Raymond Rheault, Sainte-Foy/Paris, Les Presses
de l'Université Laval/Klincksieck, 1994, p. 152).

⁹ Pourquoi Paul a-t-il fréquenté un collège plutôt qu'un lycée? Certes il est
d'origine noble, mais il est pauvre. Le collège est un établissement payant tandis que le
lycée est gratuit à cette époque.

20 et que ses premiers pas dans la vie sociale seraient entravés par la misère; c'est alors que je pris le parti¹⁰ d'augmenter mes faibles ressources par le travail rétribué. Dans une vie de célibat et de recueillement, j'avais acquis quelques talents et une assez solide instruction¹¹. Des amis de ma famille, qui m'étaient restés dévoués, s'employèrent pour moi. Ils négocièrent avec
25 la famille Dietrich, où j'entrai avec des appointements très honorables.

Je me hâte de dire que je n'eus point à regretter ma résolution; je trouvai chez ces Allemands¹² fixés à Paris une hospitalité cordiale, des égards, un grand savoir-vivre, une véritable affection. Ils étaient deux frères associés, Hermann¹³ et Karl¹⁴. Leur fortune se comptait déjà par
30 millions, sans que leur honorabilité eût jamais pu être mise en doute. Une soeur aînée¹⁵ s'était retirée chez eux et gouvernait la maison avec

¹⁰ *Prendre un parti* : «prendre une résolution» (DN, t. II, p. 787, col. 4).

¹¹ Comme l'indique Bernadette Chovelon dans *George Sand et Solange. Mère et fille*, les jeunes filles sans fortune mais «bien nées» comme l'est Pauline, fille du comte de Nermont, n'avaient que la voie de l'éducation pour gagner leur vie. «Les plus pauvres allaient vivre dans les familles auprès de mademoiselle, leur élève. L'enseignement est la seule carrière libérale ouverte à la femme ou alors il lui faut poursuivre une aléatoire carrière artistique» (B. Chovelon, *op. cit.*, p. 111). Dans *Jean de la Roche*, on dit de Love Butler que la fortune de son père dissipée, il lui faudrait probablement «aller remplir quelque obscure fonction d'institutrice pour gagner péniblement le pain de l'année.» (p. 113). Dans *Monsieur Sylvestre*, mademoiselle Vallier, issue d'une famille fort riche mais ruinée, a donné des leçons de musique à Paris à l'âge de dix-huit ans et deviendra la gouvernante des enfants de Gédéon Nuñez, et cela malgré elle.

En 1837, George Sand décrit la gouvernante idéale qu'elle cherche pour ses enfants dans une lettre adressée à Franz Grast : «Si vous connaissez une personne joignant à une moralité parfaite, un caractère *tolérable* et *tolérant* et les qualités d'enseignement et d'administration que je vais vous expliquer, veuillez me le faire savoir» (*Corr.*, t. IV, début de novembre 1837 [date proposée par G. Lubin], p. 250-252). Six heures de leçon de calcul, de français, de géographie, de musique (piano), d'anglais et d'histoire élémentaire par jour seraient parfaites pour Solange. Compte tenu du tempérament de sa fille qu'elle qualifie de «lutin», Sand ajoute qu'«un caractère grave et ferme est de rigueur pour la personne intéressée». Et de préciser : «Il faudrait que ce ne fût pas une *très* jeune personne». Cf. B. Chovelon, *op. cit.*, p. 119.

¹² Pourquoi la narratrice les appelle-t-elle des Allemands s'ils sont alsaciens? Parce que le dialecte alsacien appartient au domaine germanique?

¹³ Les Hermann dans la vie de George Sand : Hermann Cohen, qu'elle appelait familièrement «Puzzi», élève de Liszt; Hermann Müller-Strübing avec qui elle s'était liée à 45 ans; Herman Keller.

¹⁴ George Sand n'est pas insensible au prénom Karl qui évoque pour elle le «jeune fanatique dont la mort fut si belle», «symbole du poignard de l'illumination», soit Karl-Ludwig Sand (1795-1820), héros national et martyr. En expliquant le choix de son pseudonyme, elle écrit : «J'ai gardé, moi, celui de l'assassin de Kotzebue qui avait passé par la tête de Delatouche et qui commença ma réputation en Allemagne, au point que je reçus des lettres de ce pays où l'on me pria d'établir ma parenté avec Karl Sand, comme une chance de succès de plus» (H.M.V., IVe partie, ch. XIV, dans *O. aut.*, t. II, p. 139).

¹⁵ Il s'agit de Helmina Dietrich qui sera décrite ainsi par son frère Hermann : «Ma pauvre soeur Helmina n'est ni jeune, ni belle, ni brillante de conversation». Cf. I/272-273.

beaucoup d'ordre, d'entrain et de douceur; elle était à tous autres égards assez nulle¹⁶, mais elle recevait avec politesse¹⁷ et discrétion, ne parlant guère et agissant beaucoup, toujours en vue du bien-être de ses hôtes.

35 M. Dietrich aîné, le père de Césarine, était un homme actif, énergique, habile et obstiné. Son irréprochable probité et son succès soutenu lui donnaient un peu d'orgueil et une certaine dureté apparente avec les autres hommes. Il se souciait plus d'être estimé et respecté que
40 d'être aimé; mais avec sa fille, avec sa soeur et avec moi il fut toujours d'une bonté parfaite et même délicate et courtoise.

Je me trouvai donc aussi heureuse que possible dans ma nouvelle condition, j'y fus appréciée, et je pus envisager avec une certaine sécurité l'avenir de mon filleul.

45 L'hôtel Dietrich était une des plus belles villas du nouveau Paris¹⁸, dans le voisinage du bois de Boulogne¹⁹ et dans un retraits de jardins²⁰ assez bien choisi pour qu'on n'y fût pas incommodé par la poussière et le bruit des chevaux et des voitures. Au milieu d'une population affolée de

¹⁶ *Nulle* : contrairement à la version de 1798, le *DAF* de 1835 précise que la personne nulle n'est pas seulement sans mérite, mais qu'elle n'a dans sa compagnie ni autorité, ni considération (t. II, p. 281). Dans un entretien entre le père de Césarine et Pauline, apparaît encore ce qualificatif de «nulle» pour décrire Helmina. Cf. I/275-277 : «plus il y a de monde pour rendre hommage à ses talents de ménagère et de majordome, plus elle est fière, plus elle est consolée de sa nullité sous tous les autres rapports».

La nullité est chose commune chez bien des personnages secondaires sandiens. De sa grand-mère, Lucienne de Valangis dit : «elle passait pour une personne affable, bien élevée, hospitalière et douce, mais parfaitement nulle» (*La Confession d'une jeune fille*, t. I, p. 42). On dira la même chose de miss Agar Burns, l'une des gouvernantes de Lucienne : «une bonne personne, assez nulle et un peu affectée» (*Ibid.*, t. I, p. 171).

¹⁷ *Politesse* : certaine manière de vivre, d'agir, de parler, civile et honnête, acquise par l'usage du monde (*DAF*, 1835, t. II, p. 452).

¹⁸ Sand mentionne ici le «nouveau Paris» et utilise le substantif «villa» pour décrire la maison des Dietrich. On donne le nom de villa «à des maisons de campagne élégantes, moins étendues que des châteaux : *Les villas des environs de Paris.*» (*GDU*, t. XV, p. 1044, col. 4). Depuis 1854, Paris avait totalement changé d'aspect. Le baron Haussmann avait transformé les rues tortueuses et étroites de la capitale en rues larges et droites, construit et rebâti de nombreux ponts, agrandi et créé des parcs, fait élever de nouveaux théâtres. De ce fait, de nombreux marchés et casernes se sont multipliés. On a reproché à Haussmann les sommes énormes qui avaient été investies dans les travaux d'embellissement de la capitale. On assiste donc à cette époque à un véritable foisonnement de luxe qui entraîne les classes aisées dans une «frénésie de luxe». Émile Zola, comme George Sand, associera souvent l'étalage du luxe et le «Paris nouveau».

¹⁹ Les beautés parisiennes, les aristocrates comme le demi-monde élégant défilent dans des équipages luxueux pour voir et se faire voir au bois de Boulogne qui a été considérablement embelli depuis que la ville de Paris en a pris possession. Il a sur les jardins publics l'immense avantage qu'on le trouve ouvert à toute heure du jour et de la nuit.

²⁰ Remarquons ici l'usage du pluriel qui donne une indication du luxe du cadre de vie des Dietrich. Le bruit causé par le roulement constant des voitures sur les pavés est atténué par cette véritable frontière de verdure séparant la villa du reste de Paris.

50 luxe et de mouvement* ²¹, on trouvait l'ombre, la solitude et un silence relatif derrière les grilles et les massifs de verdure de notre petit parc. Ce n'était certes pas la campagne, et il était difficile d'oublier qu'on n'y était pas; mais c'était comme un boudoir mystérieux, séparé du tumulte par un rideau de feuilles et de fleurs.

55 La défunte madame Dietrich avait aimé le monde²², elle avait beaucoup reçu, donné de beaux dîners, et des bals dont parlaient encore les gens de la maison quand je m'y installai. À présent l'on était en deuil, et il n'était pas à présumer que M. Dietrich reprît jamais le brillant train de vie que sa femme avait mené. Il avait des goûts tout différents et ne souhaitait pour société qu'un choix de parents et d'amis*; les grands salons étaient fermés, et, tout en me les montrant à travers l'ombre bleue
60 des rideaux un moment entrouverts²³, il me dit :

– Cela ne vaut pas la peine d'être regardé par une femme de goût et de bon sens comme vous; c'est de l'éclat, rien de plus; ma pauvre chère compagne aimait à montrer que nous étions riches. Je n'ai jamais voulu la priver de ses plaisirs; mais je ne m'y associais que par
65 complaisance. Je désire que ma fille ait comme moi des goûts modestes, auquel cas je pourrai vieillir tranquille chez moi, – triste consolation au malheur d'être seul, mais dont il m'est permis de profiter.

– Vous ne serez pas seul, lui dis-je, votre fille deviendra votre amie, je suis sûre qu'elle l'est déjà un peu.

²¹ Pendant ce temps, à Paris, on s'amusait follement et il semblait qu'une véritable frénésie de plaisirs se fût emparée de la ville. Non seulement la France était-elle prospère, le régime instauré par Napoléon III redonnait confiance aux bourgeois et l'argent mis de côté pendant les gouvernements précédents sortait de ses réserves. Le pouvoir d'achat augmenta, la monnaie se multiplia et la prospérité rejaillit sur les investissements. La folie de l'argent semblait avoir saisi la France entière. Sur l'avenue du Bois et aux Champs-Élysées défilaient sans cesse des équipages luxueux dans lesquels trônaient l'aristocratie et l'élégante bourgeoisie.

²² *Le monde* : la «bonne société», le «Tout-Paris» (selon *Littré*, l'expression date de 1820). Dans *Histoire et dictionnaire de Paris*, A. Fierro écrit que *Le Siècle* définit le Tout-Paris comme un «bataillon sacré» de quatre cents à cinq cents personnes, «dandy, gens de lettres, merveilles, bas-bleus et célébrités de tout genre», qui se retrouvent pour les soirées de l'Opéra, les premières de théâtre, les réceptions à l'Académie, les courses de chevaux, etc. La saison mondaine allait de décembre à Pâques. En mai, on commençait à désertier Paris pour émigrer à la campagne ou dans les villes d'eau (A. Fierro, *Histoire et dictionnaire de Paris*, p. 1180-1181).

Ce vocable, «le monde», revient sans cesse. Tour à tour, la narratrice et les personnages pourront donner leurs impressions sur la haute société. Cf. I/217, 265, 271, 475, 681, 731, 869, 888, 1109, 1251, 1260, 1404, 1408, 1423, 1430, 1442, 1452, 1499, 1536; II/29, 127, 139, 318, 319, 320, 368, 584, 631, 752, 777, 828, 977, 1083, 1410, 1416, 1524, 1548, 1653, 1816; III/147, 1390, 1401, 1446, 1464, 1821; IV/48, 228, 238, 381, 640, 808, 1012, 1021, 1120, 1803, 1882.

²³ La graphie *entrouverts*, qui est celle de l'édition Lévy, est aujourd'hui désuète. Les dictionnaires du XIXe siècle la préfèrent à la forme soudée.

70 – Pas encore, reprit-il; ma pauvre enfant est trop absorbée par sa propre douleur pour songer beaucoup à la mienne. Espérons qu'elle s'en avisera plus tard.

C'était comme un reproche involontaire à Césarine; je ne répliquai pas, ne sachant encore rien du caractère et des sentiments de cette jeune
75 fille, que je voulais juger par moi-même et que j'eusse craint d'aborder avec une prévention quelconque.

On nous avait présentées l'une à l'autre. Elle était admirablement jolie et même belle, car, si elle avait encore la ténuité de l'adolescence, elle possédait déjà l'élégance et la grâce. Ses traits purs et réguliers avaient le
80 sérieux un peu imposant de la belle sculpture²⁴. Son deuil et sa tristesse lui donnaient quelque chose de touchant et d'austère, tellement qu'à première vue je m'étais sentie portée à la respecter autant qu'à la plaindre.

Quand je fus pour la première fois seule avec elle, je crus devoir établir nos rapports avec la gravité que comportait la circonstance.

85 – Je n'ai pas, lui dis-je, la prétention de remplacer, même de très loin, auprès de vous, la mère que vous pleurez; je ne puis même vous offrir mon dévouement comme une chose qui vous paraisse désirable. On m'a dit que je vous serais utile, et je compte essayer de l'être. Soyez certaine que, si l'on s'est trompé, je m'en apercevrai la première, et tout ce
90 que je vous demande, c'est de ne pas me croire engagée par un intérêt personnel à vous continuer mes soins, s'ils ne vous sont pas très sérieusement profitables.

Elle me regarda fixement comme si elle n'eût pas bien compris, et j'allais expliquer mieux ma résolution, lorsqu'elle posa sa petite main sur
95 la mienne en me disant :

– Je comprends très bien, et si je suis étonnée, ce n'est pas de ce que vous êtes fière et digne, on me l'avait dit, je le savais; mais je vous croyais tendre, et je m'attendais à ce que, avant tout, vous me promettiez de m'aimer.

100 – Peut-on promettre son affection à qui ne vous la demande pas?

²⁴ Césarine, beauté sculpturale. À l'époque, il faut comprendre qu'il existe des beautés qui sont dignes du pinceau mais il y en a aussi qui inspirent la sculpture. Il ne faut pas laisser de côté les connotations suggérées par ce mot : l'oeuvre sculptée est souvent faite de marbre, ce qui suppose que Césarine est froide. Dans *Lélia*, Sand parle du «plus beau profil que jamais sculpture antique ait reproduit» (version de 1833, *Lélia*, texte établi, présenté et annoté par Pierre Reboul, Paris, Garnier frères, 1960, p. 143). Dans *Jean de La Roche*, le narrateur dit de Love Butler qu'elle lui rappelle «certains bronzes antiques, plutôt égyptiens que grecs, qui semblent avoir servi de type à une époque de la statuaire française» (p. 41). Dans *Tamaris*, le narrateur dit que Nama Roque est «belle comme une statue grecque» (texte établi, présenté et annoté par Marie-Paule Rambeau], Meylan, Éditions de l'Aurore, 1989, p. 53).

– C'est-à-dire que j'aurais dû parler la première? Eh bien! je vous la demande, voulez-vous me l'accorder?

105 Si sa physionomie eût répondu à ses paroles, je l'eusse embrassée avec effusion, cette charmante enfant; mais j'étais beaucoup sur mes gardes, et je crus lire dans ses yeux qu'elle m'examinait et me *tâtait*²⁵ au moins autant que je l'éprouvais et l'observais pour mon compte²⁶.

110 – Vous ne pouvez pas désirer mon amitié, lui dis-je, avant de savoir si je mérite la vôtre. Nous ne nous connaissons encore que par le bien qu'on nous a dit l'une de l'autre. Attendons que nous sachions bien qui nous sommes; je suis résolue à vous aimer tendrement, si vous êtes telle que vous paraissez²⁷.

115 – Et qu'est-ce que je parais? reprit-elle en me regardant avec un peu de méfiance; je suis triste, et rien que triste : vous ne pouvez pas me juger.

– Votre tristesse vous honore et vous embellit. C'est le deuil que vous avez dans l'âme et dans les yeux qui m'attire vers vous.

120 – Alors vous désirez pouvoir m'aimer? Je tâcherai de vous paraître aimable; j'ai besoin qu'on m'aime, moi! J'étais habituée à la tendresse, ma pauvre mère m'adorait et me gâtait. Mon père me chérit aussi, mais il ne me gâtera pas, et je suis encore dans l'âge où, quand on n'est pas gâtée, on a peine à comprendre qu'on soit aimée véritablement. Est-ce que vous ne comprenez pas cela?

– Si fait, et me voilà résolue à vous gâter.

125 – Par pitié, n'est-ce pas?

– Par besoin de ma nature. Je n'aime pas à demi, et je suis malheureuse quand je ne peux pas donner un peu de bonheur à ceux qui

²⁵ *Tâter* : figurément, «essayer de connaître la capacité, les sentiments d'une personne», «faire des mouvements, de petites attaques pour connaître les dispositions de l'ennemi» et encore «commencer à l'offenser, à l'attaquer, pour voir comment il se défendra» d'après le *Dictionnaire de l'Académie* de 1835 (t. II, p. 818). L'emploi de l'italique par la narratrice qui a le souci de la langue soutenue est à noter.

²⁶ Tout au long du texte, le lecteur remarquera divers indices annonciateurs puisqu'il s'agit d'un récit rétrospectif.

²⁷ Une situation semblable se produit dans *La Confession d'une jeune fille*. La grand-mère de Lucienne de Valangis lui demande d'aimer sa gouvernante, Jennie Guillaume, sans la connaître. «Est-ce qu'on peut promettre d'aimer quelqu'un que l'on ne connaît pas?», lui demandera Lucienne qui est d'avis qu'il faut connaître à fond les personnes qu'on veut associer. En arrivant devant son élève, la gouvernante s'exclamera : «Je pensais bien que je vous aimerais; mais voilà déjà que je vous aime, et c'est pour toute la vie, si vous voulez» (t. I, p. 92-100). Dans *Jean de La Roche*, Love Butler est surprise des sentiments de Jean à son égard, compte tenu du fait qu'ils ne se connaissent pas: «J'ai donc votre estime, moi, reprit-elle avec beaucoup de hauteur, et je vous inspire donc des sentiments quelconques? Je ne le croyais pas, puisque vous ne me connaissez pas plus que je ne vous connais» (p. 58).

m'entourent; mais quand je crois voir qu'ils abusent, je m'enfuis pour ne pas leur devenir nuisible²⁸.

130 – C'est-à-dire que vous croyez dangereux d'aimer trop les
gens?²⁹ Vous pensez donc comme mon père, qui s'imagine des choses
bizarres selon moi? Il dit que l'on est au monde pour lutter et par
conséquent pour souffrir, et qu'on a le tort aujourd'hui de rendre les
135 enfants trop heureux. Il prétend que beaucoup de contrariétés et de
privations leur seraient nécessaires pour les rompre au travail de la vie.
Voilà les paroles de mon cher papa, je les sais par coeur; je ne me révolte
pas, parce que je l'aime et le respecte, mais je ne suis pas persuadée, et,
quand on est doux et tendre avec moi, j'en suis reconnaissante et
heureuse, meilleure par conséquent. Vous verrez! Puisque vous ne voulez
140 vous engager à rien, attendons, vous m'étudierez, et vous verrez bientôt
que la méthode de ma pauvre chère maman était la bonne, la seule bonne
avec moi.

 – Puis-je vous demander? ... Mais non, vos beaux yeux se
remplissent de larmes et me donnent envie de pleurer avec vous, par
145 conséquent de vous aimer trop et trop vite.

²⁸ Telle est la pensée de Sand pour qui aller jusqu'au bout d'un sentiment ou d'une situation est essentiel. Pauline n'est pas la seule à traduire à plusieurs égards les pensées de George Sand. Comme l'affirme l'héroïne de son premier roman, il faut aimer «sans partage, sans retour, sans réserve; il faut être prêt à [...] sacrifier tout, fortune, réputation, devoir, affaires, principes, famille, tout» (p. 148). Dans *Mademoiselle la Quintinie*, Émile Lemontier déclare à sa fiancée Lucie : «je ne peux pas vous aimer à demi!» (Paris, Calmann Lévy, 1880, p. 138). Stéphane Morin affirme bien dans *Mademoiselle Merquem* que «quand les femmes se mettent à être quelque chose, ce n'est jamais à demi» (p. 143). Jean Morgeron dira de sa soeur Félicie qu'elle «ne sent rien à demi» (*Le Dernier amour*, présenté par Mireille Bossis, Paris, Des femmes, 1991, p. 112), comme le dira Lucienne de sa gouvernante Jennie dans *La Confession d'une jeune fille*. Dans sa *Correspondance* et ses écrits autobiographiques, Sand insiste sur cette impossibilité d'aimer à demi et surtout sur le fait que le bonheur des autres importe plus pour elle que le sien propre.

²⁹ Nous connaissons les vues de Sand sur l'amour et les façons de le vivre. «... je m'étais juré de ne plus trop aimer, c'est impossible. La passion me domine encore dans la fibre maternelle. Heureux ceux qui aiment faiblement», déclare-t-elle à Pauline Villot. (*Corr.*, t. XXI, le 22 juillet 1868, p. 63).

Elle me jeta ses bras autour du cou³⁰ et pleura avec effusion. Je fus vaincue. Elle ne me disait rien, ne pouvant parler; mais il y avait tant d'abandon et de confiance dans ses pleurs sur mon épaule, elle avait tellement l'air, malgré l'énergie³¹ et la physionomie, d'un pauvre être brisé
 150 qui demande protection, que je me mis à l'adorer dès le premier jour sans me demander si elle n'allait pas s'emparer de moi au lieu de subir mon influence.

Cette crainte ne me vint qu'après un certain temps, car, durant les premières semaines, elle fut d'une douceur angélique et d'une amabilité
 155 vraiment irrésistible. Il est vrai que je n'exigeais pas beaucoup d'elle; elle avait encore tant de chagrin que sa santé s'en ressentait, et d'ailleurs je la voyais douée d'une telle intelligence que je ne pouvais croire à la nécessité de hâter beaucoup ses études.

Nous vivions presque tête à tête dans ce petit palais, devenu trop
 160 grand. On avait reçu toutes les visites de condoléance, et, sauf quelques vieux amis, on ne recevait plus personne; M. Dietrich le voulait ainsi. Profondément affecté de la perte de sa femme, il aspirait au printemps, pour se retirer* durant toute la belle saison à la campagne, dans une solitude plus profonde encore. Il quittait les affaires, il les eût quittées
 165 plus tôt sans les goûts dispendieux de sa femme. Il se trouvait assez

³⁰ Bon nombre de filles gâtées dans l'oeuvre de la romancière – et dans la réalité, Solange toute la première - utiliseront le charme irrésistible de leurs caresses pour arriver à séduire et à dominer leur entourage. Ainsi en est-il dans *Malgrétout* avec le personnage d'Adda. Dans ce roman, la narratrice montre comment sa soeur manipule son père : «[...] elle déploya toutes ses séductions, caressa tendrement le cher papa qui l'avait grondée». (*Malgrétout*, Préface de Jean Chalon, notes et dossiers de Claude Tricotel, Grenoble, Éditions de l'Aurore, 1992, p. 67). Cette façon d'agir est répétée sans cesse par Césarine jusqu'à devenir un des moyens caractéristiques par lequel elle tente de vaincre les siens. George Sand connaît le pouvoir des caresses sur les adultes. Elle écrira à Lina le 25 mai 1870 : «Titite [Gabrielle, sa petite-fille] est toujours la même, charmante quand on peut satisfaire ses mille envies par minute, exaspérée devant l'impossible. Mais comme ça ne dure pas, on peut plus aisément lui résister. Elle est plus caressante que Lolo et c'est par là qu'elle prendra sa revanche» (*Corr.*, t. XXII, 25 mai 1870, p. 72).

³¹ L'énergie, voilà donc un mot qui n'est pas du tout innocent. L'énergie comme thème apparaît dès le siècle des Lumières et sera repris souvent par Sand qui s'inspire grandement de l'héritage de ce siècle et de ses valeurs. Élevée par une grand-mère qui avait vécu la plus grande partie de sa vie au XVIIIe siècle, la romancière connaît très bien ce thème. Il faut noter que l'énergie formait un couple avec l'inertie, son double inversé comme on le voit particulièrement chez Diderot. Dans son édition de *Lélia*, Béatrice Didier signale un passage intéressant où Lélia explique les rapports existant entre inertie et énergie à Sténio. Cf. *Lélia*, texte de l'édition 1839 établi, présenté et annoté par Béatrice Didier, Meylan, Éditions de l'Aurore, 1997, p. 128. Dans *Jean de La Roche*, le personnage principal avoue : «Il y avait donc en moi une certaine énergie, mais dont je ne me rendais pas bien compte, et que la plupart du temps je regardais comme un malheur de mon organisation» (p. 33). Cf. Michel Delon, *L'idée d'énergie au tournant des Lumières (1770-1820)*, Paris, P.U.F., 1988, 528 p.

riche, trop riche, disait-il, il comptait s'adonner à l'agriculture et régir lui-même sa propriété territoriale³².

Il eut même l'idée de vendre ou de louer son hôtel, et pour la première fois je vis poindre un désaccord entre lui et sa fille. Elle aimait la campagne autant que Paris, disait-elle, mais elle aimait Paris autant que
170 la campagne, et ne voyait pas sans effroi le parti exclusif que son père voulait prendre. Elle avait dès lors des raisonnements très serrés qui paraissaient très justes, et qu'elle exprimait avec une netteté dont je n'eusse pas été capable à son âge. M. Dietrich, qui était fier de son
175 intelligence, la laissait et la faisait même discuter pour avoir le plaisir de lui répondre, car il était obstiné, et ne croyait pas que personne pût jamais avoir définitivement raison contre lui.

Quand la discussion fut épuisée et qu'il crut avoir répondu victorieusement à sa fille, prenant son silence pour une défaite, il vit
180 qu'elle pleurait. Ces grosses larmes qui tombaient sur les mains de l'enfant sans qu'elle parût les sentir le troublèrent étrangement, et je vis sur sa belle figure froide un mélange de douleur et d'impatience.

— Pourquoi pleurez-vous donc? lui dit-il après avoir essayé durant quelques instants de ne pas paraître s'apercevoir de ce muet reproche. Voyons! dites-le, je n'aime pas qu'on boude, vous savez que
185 cela me fait mal et me fâche.

— Je vous le dirai, mon cher papa, répondit Césarine en allant à lui et en l'embrassant, caresse à laquelle il me parut plus sensible qu'il ne voulait le paraître; oui, je vous le dirai, puisque vous ne le devinez pas. Ma
190 mère aimait cette maison, elle l'avait choisie, arrangée, ornée elle-même. Vous n'étiez pas toujours d'accord avec elle, vous entendiez le beau autrement qu'elle. Moi je ne m'y connais pas : je ne sais pas si notre luxe est de bon ou de mauvais goût; mais je revois maman dans tout ce qui est ici, et j'aime ce qu'elle aimait, par la seule raison qu'elle l'aimait. Vous êtes
195 si bon que vous ne vouliez jamais la contrarier, vous lui disiez toujours : —

Après tout, c'est votre maison... Eh bien! moi, je me dis : — C'est la maison de maman. Je veux bien aller à la campagne, où elle ne se plaisait pas : je m'y plairai, mon papa, parce que j'y serai avec vous; mais, à l'idée

³² Pendant les mois précédant la rédaction de *Césarine Dietrich*, le fils de Sand, Maurice, s'adonne à l'agriculture et y travaille avec diligence. Cf. *Corr.*, t. XXI, à Edmond Plauchut, 11 juin 1869, p. 501 : «Maurice est agriculteur jusqu'à la moelle. Il se lève à 7 h., va aux foires et marchés, et se porte à ravir. Ça l'a rajeuni de dix ans [...]»; *Agenda*, t. IV, jeudi 21 avril 1870, p. 264: «Maurice fait des calculs agricoles» et mardi 10 mai 1870, p. 268: «Maurice jardine, il sème toute la journée...».

Comme Solange, Césarine ne supporte la campagne qu'à deux heures de la ville. Dans *Monsieur Sylvestre*, Pierre affirme que «la belle Rébecca Nuñez est fort mondaine et ne se plaît à la campagne que les jours où Paris vient l'y trouver» (Édition présentée par Simone Vierre, Paris/Genève, Slatkine Reprints, coll. «Ressources», 1980, p. 229). Au contraire, comme George Sand dans sa maturité, M. Dietrich aime la vraie campagne, l'absence de bruit, la vie d'étude, de recueillement et de liberté.

200 que je ne reviendrai plus ici, ou que je verrai des étrangers installés dans la maison de ma mère, je pleure, vous voyez! je pleure malgré moi, je ne peux pas m'en empêcher; il ne faut pas m'en vouloir pour cela.

- Allons, dit M. Dietrich en se levant, on ne vendra pas* et on ne louera pas³³!

205 Il sortit un peu brusquement en me faisant à la dérobée un signe que je ne compris pas bien, mais auquel je crus donner la meilleure interprétation possible en allant le rejoindre au jardin au bout de quelques instants.

J'avais bien deviné, il voulait me parler.

210 - Vous voyez, ma chère mademoiselle de Nermont, me dit-il en me tendant la main; cette pauvre enfant va continuer sa mère, elle n'entrera dans aucun de mes goûts*. La sagesse de mes raisonnements entrera par une de ses oreilles et sortira par l'autre.

- Je n'en crois rien, lui dis-je, elle est trop intelligente.

215 - Sa mère aussi était intelligente. Ne croyez pas que ce fût par manque d'esprit qu'elle me contrariait. Elle savait bien qu'elle avait tort, elle en convenait, elle était bonne et charmante, mais elle subissait la maladie du siècle³⁴; elle avait la fièvre du monde, et, quand elle m'avait fait le sacrifice de quelque fantaisie, elle souffrait, elle pleurait, comme Césarine pleurait et souffrait tout à l'heure. Je sais résister à n'importe
220 quel homme, mon égal en force et en habileté; mais comment résister aux êtres faibles, aux femmes et aux enfants?

Je lui remontrai que l'attachement de Césarine pour la *maison de sa mère* n'était pas une fantaisie vaine, et qu'elle avait donné des raisons de sentiment vraiment respectables et touchantes.

³³ Le désir de maîtrise absolue de Césarine sur tout et sur tous sera l'unique motivation de ses moindres actions. On assiste ici à sa première victoire - son propre père devient sa victime - qui ne sera sans doute pas sa dernière. Dans *George Sand, écrivain de romans*, Nicole Mozet compare la faiblesse et l'imprévoyance de Hermann Dietrich à celles de deux personnages balzaciens : le minotier enrichi du *Père Goriot* et Hulot de *La Cousine Bette* (N. Mozet, *op. cit.*, p. 155-156). Tour à tour, les personnages de *Césarine Dietrich* reconnaîtront la «supériorité» et la «force» que Césarine exerce avec subtilité sur eux. Césarine elle-même le fera remarquer à quelques reprises. Cf. I/336-337, 342-343, 489, 746, 1170-1171, 1175, 1489; II/366, 1787-1788, 1794-1795; IV/1021-1022. L'«enfant fantasque» le proclamera elle-même à Pauline, la « petite tante», dans un moment de colère : «je suis plus forte que toi, te dis-je; je n'ai pas les petits scrupules, les inquiétudes puériles» (II/1787-1788). Pauline la croira : «N'avait-elle pas raison en effet? n'était-elle pas plus forte que moi, que Marguerite, que Paul lui-même?» (II/1794-1795). Paul Gilbert sera le seul à contester la supériorité de Césarine : «elle n'est pas si forte qu'elle le croit, elle ne l'est du moins pas plus que moi» (IV/1491-1492).

³⁴ Dans *Les Dames vertes*, Just Nivière est atteint par ce que l'on a nommé la *maladie du siècle*, l'ennui, le doute, comme l'est Francis dans *Valvèdre*.

225 – Si ces motifs sont bien sincères, reprit-il, et vous voyez que je n'en veux pas douter, c'était raison de plus pour qu'elle me fit le sacrifice de subir le petit chagrin que je lui imposais.

 – Vous êtes donc réellement persuadé, monsieur Dietrich, que la jeunesse doit être habituée systématiquement à la souffrance, ou tout au moins au déplaisir?

230 – N'est-ce pas aussi votre opinion? s'écria-t-il avec une énergie de conviction qui ne souffrait guère de réplique.

 – Permettez, lui dis-je, j'ai été gâtée comme les autres dans mon enfance; je n'ai passé par ce qu'on appelle l'école du malheur³⁵ que dans
235 l'âge où l'on a toute sa force et toute sa raison, et c'est de quoi je remercie Dieu, car j'ignore comment j'eusse subi l'infortune, si elle m'eût saisie sans que je fusse bien armée pour la recevoir.

 – Donc, reprit-il en poursuivant son idée sans s'arrêter aux objections, vous valez mieux depuis que vous avez souffert? Vous n'étiez
240 auparavant qu'une âme sans conscience d'elle-même? ... Je me rappelle bien aussi mon enfance; j'ai été nul jusqu'au moment où il m'a fallu combattre à mes risques et périls.

 – C'est la force des choses qui amène toujours cette lutte sous une forme quelconque pour tous ceux qui entrent dans la vie. La société
245 est dure à aborder, quelquefois terrible : croyez-vous donc qu'il faille inventer le chagrin pour les enfants? Est-ce que dès l'adolescence ils ne le rencontreront pas? Si la vie n'a d'heureux que l'âge de l'ignorance et de l'imprévoyance, ne trouvez-vous pas cruel de supprimer cette phase si courte, sous prétexte qu'elle ne peut pas durer?

250 – Alors vous raisonnez comme ma femme; hélas! toutes les femmes raisonnent de même. Elles ont pour la faiblesse, non pas seulement des égards et de la pitié, mais du respect, une sorte de culte. C'est bien fâcheux, mademoiselle de Nermont, c'est malheureux, je vous assure!

³⁵ Cf. I/132-135 : «Il [M. Dietrich] dit que l'on est au monde pour lutter et par conséquent pour souffrir, et qu'on a le tort aujourd'hui de rendre les enfants trop heureux. Il prétend que beaucoup de contrariétés et de privations leur seraient nécessaires pour les rompre au travail de la vie». George Sand est d'accord avec Hermann Dietrich sur l'«école du malheur». Selon elle, les femmes pauvres qui ont «tâté de la rude école du malheur [...] sont toutes faites et leurs têtes ne sont pas évaporées comme celles des héritières, lesquelles généralement gâtées s'entendent à vous mener un honnête homme par le bout du nez et à le faire donner au diable» (*Corr.*, t. I, à Charles Meure, 20 mai 1831, p. 873). Dans la préface de *La Petite Fadette*, elle affirme que l'école du malheur est bonne et développe «des forces que le calme finit par engourdir» (Paris, Gallimard, 1981, p. 5). Pourtant certains de ses personnages ne seront pas d'accord, par exemple, la gouvernante de Lucienne, Jennie Guillaume, qui croit qu'il faut rendre heureux les enfants pour les rendre bons, et Frumence Costel qui pense qu'on devrait empêcher les enfants de voir le malheur, peu importe sa forme (*La Confession d'une jeune fille*, t. I, p. 137).

255 – Si vous blâmez ma manière de voir, cher monsieur Dietrich, je regrette de n'avoir pas mieux connu la vôtre avant d'entrer chez vous; mais...

260 – Mais vous voilà prête à me quitter, si je ne pense pas comme vous? Toujours la femme avec sa tyrannique soumission! Vous savez bien que vous me feriez un chagrin mortel en renonçant à la tâche qu'on a eu tant de peine à vous faire accepter. Vous savez bien aussi que je n'essayerais même pas de vous remplacer, tant il m'est prouvé que vous êtes l'ange gardien nécessaire à ma fille. Ce n'est pas sa tante qui saurait l'élever. D'abord elle est ignorante, en outre elle a les défauts de son sexe, elle aime le monde...

265

– Elle n'en a pourtant pas l'air.

– Son air vous trompe. Elle a d'ailleurs aussi à un degré éminent les vertus de son sexe³⁶ : elle est laborieuse, économe, rangée,

³⁶ Enfin, les femmes auraient des vertus d'après M. Dietrich, qui incarne la mentalité de son époque en donnant une vision réductrice du «sexe faible» : «hélas! toutes les femmes raisonnent de même» (I/250-251); «toujours la femme avec sa tyrannique soumission!» (I/259); «elle a les défauts de son sexe, elle aime le monde» (I/264-265); «je vous dis qu'elle aime le monde parce que toute femme, si sérieuse qu'elle soit, aime les satisfactions de l'amour-propre» (I/270-272). Il semblerait que la défunte madame Dietrich confirmait par son comportement les opinions de son mari selon les dires de Césarine: «si elle me voyait réfléchir, elle me parlait des belles robes de ma poupée ou des miennes; elle voulait que je fusse une femme et rien de plus, rien de mieux» (I/397-399). Le marquis de Rivonnière se défait un peu de ces stéréotypes, pourtant il juge la femme de son temps assez sévèrement en affirmant que, si elle n'est pas vertueuse, elle s'adonne à pavaner soit sa beauté, soit sa bourse pour se trouver un mari. «Ce sont les adonnes qui l'emportent parce qu'il est plus facile de s'en débarrasser» (I/1254-1255) d'après lui. La vision de la femme de M. Dietrich semble sévère, pourtant celle de Célestin Aubry dans *Monsieur Sylvestre* est tout à fait odieuse. Selon lui, le véritable rôle qui convient à la femme est de «ne rien dire, ne rien faire et ne rien savoir». De plus, il croit fermement que «de midi à quatre heures, une femme doit dormir; autrement, elle s'ennuie et vous tracasse» (p. 54-55). Gédéon Nuñez est du même avis et ajoute que les femmes sont trop vaines. Le colonel Delmare est du même avis dans *Indiana*. «Ah! comme la ruse est innée chez ces êtres-là», s'exclamera le colonel qui croit que les femmes «sont faites pour obéir et non pour conseiller» (Édition présentée par Béatrice Didier, Paris, Gallimard, 1984, p. 69, 204). Dans *Albine Fiori*, dernier roman de Sand, les amis de Flaminien d'Autremont lui diront, en faisant allusion à sa défunte épouse: «la femme est un enfant qu'il faut toujours amuser pour qu'elle vous aime, ou laisser à son confesseur pour qu'elle ne vous aime pas trop» (édition établie et annotée par Aline Alquier, Tusson, Éditions Du Lérot, 1997, p. 25). Ce sera aux hommes de la nouvelle génération qu'il reviendra de défendre «les êtres faibles», par exemple, Pierre Sorède de *Monsieur Sylvestre* qui fera preuve d'ouverture d'esprit quant à la femme et à son rôle. Ce dernier se dit de l'avis de Béranger, c'est-à-dire que la femme idéale ne doit être ni une maîtresse ni une esclave, mais une amie (p. 102). Bien sûr, George Sand ne laisserait pas régner d'affirmations sexistes dans ses romans sans céder la parole aux femmes. La vision qu'ont de l'homme de leur temps Césarine et Pauline, par exemple, n'est certainement pas des plus flatteuses. Mais y a-t-il quelqu'un de plus sévère envers le sexe féminin que Sand elle-même?

- ingénieuse dans les devoirs de l'hospitalité. Ne croyez pas que je ne lui rende pas justice, je l'aime et l'estime infiniment; mais je vous dis qu'elle aime le monde parce que toute femme, si sérieuse qu'elle soit, aime les satisfactions de l'amour-propre. Ma pauvre soeur Helmina n'est ni jeune, ni belle, ni brillante de conversation; mais elle reçoit bien, elle ordonne admirablement un dîner, un ambigu³⁷, une fête, une promenade; elle le sait, on lui en fait compliment, et plus il y a de monde pour rendre hommage à ses talents de ménagère et de majordome, plus elle est fière, plus elle est consolée de sa nullité sous tous les autres rapports.
- Vous êtes un observateur sévère, monsieur Dietrich; et je crains que mon tour d'être jugée avec cette impartialité écrasante ne vienne bientôt; cela me fait peur, je l'avoue, car je suis loin de me sentir parfaite.
- Vous êtes relativement parfaite, mon jugement est tout porté; vous gâterez Césarine d'autant plus. Ce ne sera pas par égoïsme comme les autres, qui regrettent le plaisir et rêvent de le voir repousser avec elle dans la maison; ce sera par bonté, par dévouement, par tendresse pour elle, car elle a déjà, cette petite, des séductions irrésistibles³⁸...
- Que vous subissez tout le premier!
- Oui, mais je m'en défends; défendez-vous aussi, voilà tout ce que je vous demande; faites cet effort dans son intérêt, promettez-le-moi.
- Oui, certes, je vous le promets, si je vois qu'elle abuse de ma condescendance pour exiger ce qui lui serait nuisible; mais cela n'est point encore arrivé, et je ne puis me tourmenter d'une prévision que rien ne justifie encore.
- Vous comptez pour rien sa résistance à mon désir de vendre l'hôtel?
- Dois-je l'engager à se soumettre sans faiblesse à ce désir?
- Oui, je vous en prie.
- Oserai-je vous dire que cela me semble cruel?
- Non, car je ne le vendrai pas; je veux faire semblant pour que Césarine apprenne à me céder de bonne grâce. Soyez certaine que, si on n'apprend pas aux enfants à renoncer à ce qui leur plaît, ils ne

³⁷ *Ambigu*: s. m.: repas qui n'est à proprement parler ni un déjeuner, ni un dîner, mais qui tient le milieu entre l'un et l'autre par l'heure où il a lieu et la nature des mets dont il se compose. Tous les services y sont confondus en un seul, et l'on y sert à la fois tous les mets chauds ou froids, ainsi que le dessert tout entier.

³⁸ Cette description de l'enfant gâtée est repérable dans le roman qui précède celui-ci, *Malgrétout*. Rétrospectivement, la narratrice Sarah y décrit sa soeur Adda : «vous la gâtiez aussi, vous subissiez le charme irrésistible de ses caresses victorieuses et de ses grâces mignonnes. N'a-t-elle pas toujours été une merveille de séduction?» (p. 16). Ce côté «irrésistible», qui donne déjà des indices sur la «toute-puissance» de Césarine (I/286, 425), se heurtera à la «résistance» que lui opposera Paul Gilbert, le neveu de la narratrice.

l'apprendront jamais d'eux-mêmes. Le bonheur qu'on prétend leur donner en fait des malheureux pour le reste de leur vie.

305 Il avait peut-être raison. Je n'osai pas insister, et j'allai rejoindre mon élève avec l'intention de faire ce qui m'était prescrit, mais je la trouvai souriante.

– Épargnez-vous la peine de me persuader, me dit-elle dès les premiers mots; j'ai entendu par hasard tout ce que papa vous a dit et tout ce que vous lui avez répondu. J'étais dans le jardin, à deux pas de vous, 310 derrière la fontaine, et le petit bruit de l'eau ne m'a pas fait perdre une de vos paroles³⁹. Il n'y a pas de mal à cela, vous êtes deux anges pour moi, mon père et vous : lui, un ange à figure sévère qui veut mon bonheur par tous les moyens, – vous, un ange de douceur qui veut la même chose par les moyens qui sont dans sa nature; mais voyez comme vous êtes plus 315 dans la vérité que mon père! Vous vouliez le faire renoncer à sa méthode, vous sentiez bien qu'elle pouvait me conduire à l'hypocrisie. Où en serait-il, mon pauvre cher papa, si, après m'avoir vue bien résignée, il découvrirait que je n'ai pas pris au sérieux ses menaces? Vraiment, si je dois être gâtée, comme on dit, c'est-à-dire corrompue moralement, ce sera par lui! 320 Il m'habitue à faire semblant d'être sacrifiée et à lui imposer ainsi, sans qu'il s'en doute, le sacrifice de sa volonté. Allons, Dieu merci, je suis

³⁹ On semble épier tout le monde dans les romans sandiens : dans *Indiana*, le colonel Delmare se glisse derrière un rideau pour mieux observer les activités de Noun et de Raymon de Ramière (p. 70); le personnage principal de *Jean de La Roche* s'appuie contre une charrette dans l'attitude d'un homme qui dort afin de ne pas perdre un mot de la conversation de M. Butler et de son fils Hope (p. 135); dans *Mademoiselle la Quintinie*, Moreali «sans chercher à écouter», entend toutes les réflexions que Valmare, Élise Marsanne et sa mère échangent sur le compte de Lucie (p. 81); à son tour, Valmare se tient à l'écoute pour mieux entendre un échange mystérieux entre Moreali et Misie (p. 274, 277); dans *Flavie*, la curiosité de Gaetana et de Flavie les pousse à guetter les allers et venues du «colporteur sans gants» au moyen d'une «longue-vue braquée dans la galerie de la villa» (Paris, Michel Lévy frères, 1866, p. 65); dans *Malgrétout*, Sarah Owen assiste secrètement à un tête-à-tête entre son fiancé Abel et une femme inconnue; Laurence, protagoniste de *Pierre qui roule*, se cache dans la «chambre bleue» pour écouter une conversation entre Bellamare et une dame mystérieuse éprise de lui; Bellamare découvre à son tour la passion cachée d'Impéria pour lui dans une situation semblable dans *Le Beau Laurence*; dans *Monsieur Sylvestre* Pierre épie son oncle et Gédéon Nuñez qui veulent empêcher son mariage avec mademoiselle Vallier; dans *La Ville noire*, Sept-Épées surprend des paroles échangées entre Tonine et Lise et à un autre moment entre Gaucher et son épouse. Les cachettes et les portes peu solides ne font qu'encourager les indiscretions et qu'aiguiser la curiosité des personnages sandiens. Dans ce roman, que d'entretiens sont entendus «par hasard» : le marquis de Rivonnière épie Césarine et le vicomte de Valbonne (IV/1356-1357); Paul Gilbert se cache derrière un rideau pour mieux surprendre une conversation entre son épouse Marguerite et sa tante Pauline (IV/1725-1727). Dans l'introduction de son édition critique de *Tamaris*, Georges Lubin note qu'il s'agit de l'une des ficelles héritées des conventions du théâtre qui reviennent sans cesse dans le roman sandien (Texte établi, présenté et annoté par Georges Lubin, Meylan, Éditions de l'Aurore, 1984, p. 8).

meilleure qu'il ne pense, je céderai à tout par amitié pour lui, je vous chérirai pour celle que vous me montrez sans pédanterie, je vous rendrai très heureux, seulement...

325 - Seulement quoi? dites, ma chérie.

- Rien, répondit-elle en me baisant la main; mais son bel oeil caressant et fier acheva clairement sa phrase; je vous rendrai très heureux, seulement vous ferez toutes mes volontés.

330 Elle savait bien ce qu'elle disait là, l'énergique, l'obstinée, la puissante fillette! Elle réunissait en elle la souplesse instinctive de sa mère et l'entêtement voulu de son père. Au dire du vieux médecin de la famille, que je consultais souvent sur le régime à lui faire suivre, elle avait comme une double organisation, toute la patience de la femme adroite pour arriver à ses fins, toute l'énergie de l'homme d'action pour renverser
335 les obstacles et faire plier les résistances. - En ce cas, pensais-je, de quoi donc se tourmente son père? Il la veut forte, elle est invincible. Il cherche à la bronzer⁴⁰, elle est le feu qui bronze les autres. Il prétend lui apprendre à souffrir, comme si elle n'était pas destinée à vaincre! Ceux qui savent dominer souffrent-ils?

340 Elle m'effraya; je me promis de la bien étudier avant de me décider à graviter comme un satellite autour de cet astre. Il s'agissait de savoir si elle était bonne autant qu'aimable⁴¹, si elle se servirait de sa force pour faire le bien ou le mal.

345 Cela n'était pas facile à deviner, et j'y consacrai plus d'une année. Un jour, à la campagne, je fus importunée par les cris d'un petit oiseau qu'elle élevait en cage et qui n'avait rien à manger⁴². Comme il troublait la leçon de musique et que d'ailleurs je ne puis voir souffrir, je me levai pour lui donner du pain. Césarine parut ne pas s'en apercevoir; mais après la

⁴⁰ *Bronzer* : figurément, endurcir, rendre dur comme du bronze d'après le *DN*, le *GDU* et le *DD*.

⁴¹ *Aimable* peut être pris ici dans ses deux sens : qui est digne d'être aimé et particulièrement, dans le langage de la société, «qui plaît par ses agréments». Cf. *DAF* (1835), t. I, p. 46 et *DN*, t. 1, p. 107, col. 4.

⁴² Petite-fille par sa mère d'un oiseleur du Pont-Neuf, George Sand a entretenu des rapports avec l'oiseau qu'elle qualifie d'«être supérieur dans la création» (*HMV*, Ire partie, ch. I, dans *O. aut.*, t. I, p. 17). Elle se montre l'apprivoisant, mais le capturant aussi dans *Histoire de ma vie*, où il fait l'objet de longs développements. Les oiseaux tiennent une place capitale dans l'imaginaire de Sand, voilà ce qui explique pourquoi ils reviennent dans un grand nombre de ses romans, par exemple, *Consuelo*, *Simon et Teverino*, un roman sur les oiseaux peu connu datant de 1846. Elle n'est pas la seule à avoir cette passion des oiseaux. Lolo la développera également pendant son enfance comme l'atteste une lettre écrite par Sand à sa bru Lina en mai 1870 : «Aurore s'est passionnée pour les oiseaux et je passe des heures à lui montrer les gros livres à images de Buffon, elle n'en a jamais assez» (*Corr.*, t. XXII, 27 mai 1870, p. 74). On trouve un exemplaire de l'*Histoire naturelle des oiseaux* de Buffon dans le catalogue de sa bibliothèque (*Catalogue de la bibliothèque de Mme George Sand et de M. Maurice Sand*, Paris, Librairie des Amateurs, A. Ferroud, librairie-expert, 1890, p. 92).

- leçon elle emporta la cage dans sa chambre, et j'entendis bientôt que le
 350 jeûne et les cris de détresse recommençaient de plus belle⁴³. Je lui
 demandai pourquoi, puisque cette petite bête savait manger, elle ne lui
 laissait pas de nourriture à sa portée.
- C'est bien simple, répondit-elle. S'il peut se passer de moi, il
 ne se souciera plus de moi.
- 355 – Mais si vous l'oubliez?
 – Je ne l'oublierai pas.
 – Alors c'est volontairement que vous le condamnez au supplice
 de l'attente et aux tortures de la faim, car il crie sans cesse.
- C'est volontairement; j'essaye sur lui la méthode de mon père.
- 360 – Non, ceci est une méchante plaisanterie; cette méthode n'est
 pas applicable aux êtres qui ne raisonnent pas. Dites plutôt que vous
 aimez votre oiseau d'une amitié égoïste et cruelle. Peu vous importe qu'il
 souffre, pourvu qu'il s'attache à vous. Prenez garde de traiter de même les
 êtres de votre espèce!
- 365 – En ce cas, dit-elle en riant, ma méthode diffère de celle de
 mon père, puisqu'elle ne s'applique qu'aux êtres qui ne raisonnent pas.
 J'essayai de lui prouver qu'il faut rendre heureux les êtres dont on
 se charge, même les plus infimes, et surtout les plus faibles.
- Qu'est-ce que le bonheur d'un être qui ne songe qu'à manger?
 370 reprit-elle en haussant doucement les épaules.
- C'est de manger. Les enfants à la mamelle n'ont point d'autre
 souci. Faut-il les faire jeûner pour qu'ils s'attachent à leur nourrice?
 – Mon père doit le penser.
- Il ne le pense pas, vous ne le pensez pas non plus. Pourquoi
 375 cette taquinerie obstinée contre votre père absent? Admettons que sa
 méthode ne soit pas incontestable...
- Voilà ce que je voulais vous faire dire!
 – Et c'est pour cela que vous torturez votre petit oiseau?
 – Non, je n'y songeais pas; je voulais me rendre nécessaire, moi
 380 exclusivement, à son existence; mais c'est prendre trop de peine pour une
 aussi sottise bête, et, puisqu'il a des ailes, je vais lui donner la volée.
- Attendez! Dites-moi toute votre idée; en le rendant à la liberté,
 faites-vous un sacrifice?
 – Ah! vous voulez me *disséquer*⁴⁴, ma bonne amie?
- 385 – Je tiens à ce que vous vous rendiez compte de vous-même.

⁴³ Césarine n'est pas la seule à faire souffrir un animal. Dans *Tamaris*, la Zinovèse attache son âne à un arbre, lui donne des coups de bâton, lui jette des pierres, lui enfonce des épines dans les narines, le pousse à briser sa corde et à sauter dans la mer (p. 74).

⁴⁴ *Disséquer quelqu'un* : comme plus haut le verbe *tâter*, *disséquer* est placé en italique compte tenu de son usage à l'époque. Le *DAF* de 1835 qualifie cet emploi de *familier*.

– Je me connais.

– Je n'en crois rien.

– Vous pensez que c'est impossible à mon âge? Est-ce que vous ne m'y poussez pas en m'interrogeant sans cesse? Cette curiosité que vous avez de moi me force à m'examiner du matin au soir. Elle me mûrit trop vite, je vous en avertis; vous feriez mieux de ne pas tant fouiller dans ma conscience et de me laisser vivre, j'en vaudrais mieux. Je deviendrai si raisonnable avec vos raisonnements que je ne jouirai plus de rien. Ah! maman me comprenait mieux. Quand je lui faisais des questions, elle me répondait :

– Tu n'as pas besoin de savoir.

Et si elle me voyait réfléchir, elle me parlait des belles robes de ma poupée ou des miennes; elle voulait que je fusse une femme et rien de plus, rien de mieux. Mon père veut que je pense comme un homme, et vous, vous rêvez de m'élever à l'état d'ange. Heureusement je sais me défendre, et je saurai me faire aimer de vous comme je suis.

– C'est fait, je vous aime; mais vous l'avez compris, je vous veux parfaite, vous pouvez l'être.

– Si je veux, peut-être; mais je ne sais pas si je le veux, j'y penserai.

Ainsi je n'avais jamais le dernier mot avec elle, et c'était à recommencer toutes les fois qu'une observation sur le fond de sa pensée me paraissait nécessaire. L'occasion était rare, car à la surface et dans l'habitude de la vie elle était d'une égalité d'humeur incomparable, je dirais presque invraisemblable à son âge et dans sa position. Jamais je n'eus à lui reprocher un instant de langueur, une ombre de résistance dans ses études. Elle était toujours prête, toujours attentive. Sa compréhension, sa mémoire, la logique et la pénétration de son esprit tenaient du prodige. Elle me paraissait dépourvue d'enthousiasme⁴⁵ et de sensibilité, mais elle avait un grand sens critique, un grand mépris pour le mal, une si haute probité d'instincts qu'elle ne comprenait pas que l'héroïsme parût difficile et méritât de grandes louanges. J'osais à peine solliciter son admiration pour les grands caractères et les grandes actions; elle semblait me dire :

– Que trouvez-vous donc là d'étonnant? est-ce que vous ne seriez pas capable de ces choses si naturelles?

Ou bien :

⁴⁵ L'enthousiasme, voilà bien un thème cher au XVIIIe siècle et à Mme de Staël surtout. Dans son édition de *Narcisse*, Raymond Rheault souligne qu'il s'agit d'un mot clé du romantisme : «L'enthousiasme est susceptible de se porter sur de multiples objets et de s'exercer en une infinité de circonstances. Il est un moteur de l'action» (*Narcisse*, p. 159, note 274). Dans son édition du *Secrétaire intime*, Lucy Schwartz suggère que le Sténio de *Lélia* représente l'enthousiasme (Grenoble, Les Éditions de l'Aurore, 1991, p. 185, note 18).

– Me croyez-vous inférieure à ces hautes natures qui vous confondent⁴⁶?

425 Tant que l'on ne s'attaquait pas à son for intérieur, elle était calme, polie, délicate et charmante. Elle avait des prévenances irrésistibles, des louanges fines, des élans de tendresse apparente, et, si parfois elle était mécontente de moi, je ne m'en apercevais qu'à un redoublement de déférence et d'égards.

430 Comment gouverner, comment espérer de modifier une telle personne? J'avais lutté contre moi-même dans ma vie de revers et de douleur. Je ne m'étais jamais exercée à lutter contre les autres. Ce qui me consolait de mon impuissance, c'est que M. Dietrich, avec toute l'énergie acquise dans sa vie de travail et de calcul, n'avait pas plus de prise que moi sur les convictions de sa fille.

435 Ces convictions étaient fort mystérieuses, je ne réussissais pas à m'en emparer, tant elles étaient contradictoires. À l'heure qu'il est, je ne saurais dire encore si le désordre de ses assertions sur elle-même tenait à l'incertitude où flotte une vive intelligence en voie d'éclosion trop rapide, ou bien simplement au besoin de prendre le contre-pied de ce qu'on voulait
440 lui persuader. Cette grande logique qu'elle portait dans l'étude disparaissait de son caractère dans l'application. Elle avait des goûts qui se contrariaient sans l'étonner.

– Je veux m'arranger, disait-elle alors, pour vivre en bonne intelligence avec les extrêmes que je porte en moi. J'aime l'éclat et l'ombre,
445 le silence et le bruit. Il me semble qu'on est heureux quand on peut faire bon ménage avec les contrastes⁴⁷.

– Oui, lui disais-je, c'est possible dans certains cas; mais il y a le grand, l'éternel contraste du mal et du bien, qui ne se logeront jamais dans le même cœur sans que l'un étouffe l'autre.

450 – Je vous répondrai, reprenait-elle, quand je saurai ce que cela veut dire. Vous me permettrez, à l'âge que j'ai, de ne pas savoir encore ce que c'est que le mal.

Et elle s'arrangeait pour ne pas paraître le savoir. Si je surprénais en elle un mouvement d'égoïsme et de cruauté, comme dans l'histoire du
455 petit oiseau⁴⁸, sa figure exprimait un étonnement candide.

– Je n'avais pas songé à cela, disait-elle.

⁴⁶ *Confondre* : causer un grand étonnement, une sorte d'effroi, de stupeur.

⁴⁷ Toutes les natures puissantes ont une organisation compliquée et remplie de contrastes, écrira la romancière dans *Consuelo. La Comtesse de Rudolstadt* (Texte annoté par Simone Vierne et René Bourgeois, Grenoble, Éditions de l'Aurore, 1991, t. III, p. 14). Dans *Histoire de ma vie*, Sand souligne que sa mère était «pleine de contrastes» (*HMV*, IIe partie, ch. XIV, dans *O. aut.*, t. I, p. 609). C'est pour cela qu'elle a été beaucoup aimée et beaucoup haïe, précise-t-elle.

⁴⁸ Cf. I/345-381.

Mais jamais elle ne s'avouait coupable ni résolue à ne plus l'être. Elle promettait d'y réfléchir, d'examiner, de se faire une opinion. Elle ne croyait pas qu'on eût le droit de lui en demander davantage, et protestait assez habilement contre les convictions imposées.

460 Nous passâmes huit mois à la campagne dans un véritable Éden et dans une solitude qu'interrompaient peu agréablement de rares visites de cérémonie. M. Dietrich se passionnait pour l'agriculture, et peu à peu il ne se montra plus qu'aux repas. Mademoiselle Helmina Dietrich était
465 absorbée par les soins du ménage. Césarine était donc condamnée à vivre entre deux vieilles filles, l'une très gaie (Helmina aimait à être taquinée par sa nièce, qui la traitait amicalement comme une enfant), mais sans influence aucune sur elle; l'autre, sérieuse, mais irrésolue et inquiète encore. J'avoue que je n'osais rien, craignant d'irriter secrètement un
470 amour-propre que la lutte eût exaspéré.

Nous revînmes à Paris au milieu de l'hiver. Césarine, qui n'avait pas marqué le moindre dépit de rester si longtemps à la campagne, ne fit pas paraître toute sa joie de revoir Paris, sa chère maison et ses anciennes connaissances; mais je vis bien que son père avait raison de penser qu'elle
475 aimait le monde. Sa santé, qui n'avait pas été brillante depuis la mort de sa mère, prit le dessus rapidement dès qu'on put lui procurer quelques distractions.

Cette victoire, qui fut définitive dans son équilibre physique, la rendit en peu de temps si belle, si séduisante d'aspect et de manières, qu'à
480 seize ans elle avait déjà tout le prestige d'une femme faite⁴⁹. Son intelligence progressa dans la même proportion. Je la voyais éclore presque instantanément. Elle devinait ce qu'elle n'avait pas le temps d'apprendre; les arts et la littérature se révélaient à elle comme par magie. Son goût devenait pur. Elle n'avait plus de paradoxes, elle se corrigeait de

⁴⁹ À seize ans, Césarine a déjà beaucoup d'ascendant sur les autres personnages. Comme elle le fait pour les trente ans chez la femme, la romancière accorde beaucoup d'importance à cet âge, puisque d'après son *Histoire de ma vie* et sa *Correspondance*, c'est à seize ans qu'elle commença à sentir et à raisonner, qu'elle s'aperçut de la beauté des choses qui l'entouraient, qu'elle développa un goût prononcé pour la littérature. Consuelo du roman homonyme, Fanchon et Nanette de *La Petite Fadette*, Nama Roque dans *Tamaris*, Love Butler de *Jean de La Roche*, Galathée Capeforte dans *La Confession d'une jeune fille*, entre autres, ont seize ans. Marguerite a seize ans lorsqu'elle tente de se noyer dans la Seine. Dans *Monsieur Sylvestre*, on présente Irène de Magneval, fillette semblable à Césarine qui, à dix ans, est «belle et remplie de séductions». Déjà coquette, elle agit «comme une femme qui calcule et intrigue pour soumettre tout le monde à ses fantaisies. On essaye en vain de prendre de l'ascendant sur elle; on n'en a jamais» (p. 163). Douée d'une énergie diabolique, elle désespérera son père.

485 poser l'originalité⁵⁰. Enfin elle devenait si remarquable qu'au bout de mon
année d'examen je me résumai ainsi avec M. Dietrich :

– Je resterai. Je ne suis pas nécessaire à votre fille. Personne
ne lui est et ne lui sera peut-être jamais nécessaire, car, ne vous y trompez
pas, elle est une personne supérieure par elle-même; mais je peux lui être
490 utile, en ce sens que je peux la confirmer dans l'essor de ses bons
instincts. S'il venait à s'en produire de mauvais, je ne les détruirais pas, et
vous ne les détruiriez pas plus que moi; mais à nous deux nous pourrions
en retarder le développement ou en amortir les effets. Elle me le dit du
moins, elle a pris de l'affection pour moi et me prie avec ardeur de ne pas
495 la quitter. Moi, je me dis qu'elle mérite que je m'attache à elle, fallût-il
souffrir quelquefois de mon dévouement.

M. Dietrich m'exprima une très vive reconnaissance, et je m'installai
définitivement chez lui. Je donnai congé du petit appartement que j'avais
voulu garder jusque-là, j'apportai mon modeste mobilier, mes petits
500 souvenirs de famille, mes livres et mon piano à l'hôtel Dietrich, et je
consentis à y occuper un très joli pavillon que j'avais jusque-là refusé par
discrétion. C'était le logement de mademoiselle Helmina, qui prenait celui
de sa défunte belle-soeur et se trouvait ainsi sous la même clef que
Césarine.

505 J'eus dès lors une indépendance plus grande que je ne l'avais
espéré. Je pouvais recevoir mes amis sans qu'ils eussent à défiler sous les
yeux de la famille Dietrich. Le nombre en était bien restreint; mais je
pouvais voir mon cher filleul tout à mon aise et le soustraire aux critiques
probablement trop spirituelles que Césarine eût pu faire tomber sur sa
510 gaucherie de collégien.

Cette gaucherie n'existait plus heureusement. Ce fut une grande
joie pour moi de retrouver mon cher enfant grandi et en bonne santé. Il
n'était pas beau, mais il était charmant, il ressemblait à ma pauvre
soeur⁵¹ : de beaux yeux noirs doux et pénétrants⁵², une bouche parfaite de

⁵⁰ Césarine se contredit sans cesse quant à l'«originalité». Elle se corrige de la
poser, la voit tantôt comme un défaut, tantôt comme une qualité. Une chose est
certaine : elle cherche ce trait chez autrui (I/884) ; le neveu de Pauline est «original»
(I/1012) et le marquis de Rivonnière constatera que ce trait de personnalité est essentiel
pour éveiller l'intérêt de la belle Césarine (I/1157-1158).

⁵¹ La laideur serait-elle un trait de famille? Pauline elle-même se dit laide (I/13).
De fait, bien des personnages sandiens seront qualifiés de laids ou se diront laids et
même affreux, par exemple, le baron de La Rive dans *Tamaris*, Frumence Costel et
Galathée Capeforte dans *La Confession d'une jeune fille*, Bellamare et Lambesq dans
Pierre qui roule et *Le Beau Laurence*, Stéphane Morin dans *Mademoiselle Merquem* et
Juliette d'Estorade dans *Narcisse*.

⁵² Ce n'est pas par hasard si George Sand mentionne les yeux en premier dans la description du personnage de Paul Gilbert. Disciple de Lavater et de son art de connaître les hommes d'après les traits de leur physionomie, elle a souvent souligné l'importance des yeux, véritables miroirs de l'âme. Dans *Le Dernier Amour*, Jean Morgeron dira à M. Sylvestre qu'il ne faut que regarder dans le fond des yeux d'un homme pour savoir s'il est honnête. Tout peut se lire dans les yeux selon la narratrice (I/106, 117; IV/676, 1765). Pourtant ce qu'on y lit peut être très effrayant d'après Pauline (II/205-206).

Dans ce roman, les yeux servent souvent à décrire l'état d'âme des personnages comme l'expliquait Lavater dans sa *Physiognomonie*: «C'est surtout dans les yeux que se peignent les images de nos secrètes agitations, et qu'on peut les reconnaître : l'oeil appartient à l'âme plus qu'aucun organe; il semble y toucher, et participer à tous ses mouvements; il en exprime les passions les plus vives et les émotions les plus tumultueuses, comme les mouvements les plus doux et les sentiments les plus délicats; il les rend dans toute leur force, dans toute leur pureté, tels qu'ils viennent de naître; il les transmet par des traits rapides qui portent dans une âme de feu, l'action, l'image de celle dont ils partent» (Johann Caspar Lavater, *La Physiognomonie ou l'Art de connaître les hommes d'après les traits de leur physionomie, leurs rapports avec les divers animaux, leurs penchants, etc.*, Rééd. en fac-sim., Delphica-L'Âge d'Homme, 1979, p. 477). Ainsi, chez Césarine, l'oeil est beau (I/143, 1350; IV/482), caressant et fier (I/327), brillant et froid (II/204), grand et bleu (II/456), pénétrant (II/576). Césarine et le marquis de Rivonnière partagent une caractéristique : un feu sombre s'amasse dans leurs yeux lorsque la jalousie leur mord le coeur. La narratrice ajoute une nuance dans la description de ceux du marquis qui, «étranges», ne cessent de l'étonner (IV/1105). Les yeux de Jacques de Rivonnière sont «remplis de feu» (II/918-919). «Creusés» après le duel, ils changent l'expression de sa physionomie (III/1553). Plus les mêmes depuis son départ, ils ont un brillant extraordinaire et «semblent s'isoler de la paupière supérieure» (IV/1089-1096).

L'association du feu et des yeux se fait souvent dans le roman sandien dans lequel les personnages ont un «feu sombre» qui brille dans leurs yeux (*Lélia*, version de 1833, p. 13), de «grands yeux pleins de feu» (*Consuelo. La Comtesse de Rudolstadt*, t. III, p. 444), des «yeux enflammés» (*Les Beaux messieurs de Bois-Doré*, texte établi, présenté et annoté par René Bourgeois, Grenoble, Éditions de l'Aurore, 1990, t. II, p. 216), des yeux projetant un «feu subit et fugitif» (*Valentine*, texte établi, présenté et annoté par Aline Alquier, Grenoble, Éditions Glénat, coll. de l'Aurore, 1995, p. 135), des yeux saillants et «remplis d'un feu sauvage et doux» ou qui «brillent du feu de l'enthousiasme» (*Monsieur Sylvestre*, p. 32 et 175). Le feu est remplacé par l'éclair lorsque M. Sylvestre décrit les yeux de son ennemi, le mystérieux Tonino, dans *Le Dernier Amour* : «son bel oeil noir laissait jaillir un sombre éclair» (p. 101). En parlant des yeux de Moreali, le narrateur dit que «des flammes s'[en] échappaient comme des décharges de lumière électrique» (*Mademoiselle la Quintinie*, Paris, Calmann Lévy, 1880, p. 245). Dans *Consuelo*, les yeux de la cantatrice «lanc[e] de sombres éclairs» (t. I, p. 113).

515 distinction et de finesse, une pâleur intéressante⁵³ sans être malade, des
cheveux fins et ondulés sur un front ferme et noble⁵⁴. Il n'était pas destiné
à être de haute taille, ses membres étaient délicats, mais très élégants, et
tous ses mouvements avaient de l'harmonie comme toutes les inflexions de
sa voix avaient du charme.

520 Il venait de terminer ses études et de recevoir son diplôme de
bachelier. Je m'étais beaucoup inquiétée de la carrière qu'il lui faudrait
embrasser. M. Dietrich, à qui j'en avais plusieurs fois parlé, m'avait dit :

– Ne vous tourmentez pas; je me charge de lui. Faites-le moi
connaître, je verrai à quoi il est porté par son caractère et ses idées.

525 Toutefois, quand je voulus lui présenter Paul, celui-ci me répondit
avec une fermeté que je ne lui connaissais pas :

– Non, ma tante, pas encore! Je n'ai pas voulu attendre ma
sortie du collège pour me préoccuper de mon avenir. J'ai eu pour ami
particulier dans mes dernières classes le fils d'un riche éditeur-libraire qui
530 m'a offert d'entrer avec lui comme commis chez son père⁵⁵. Pour
commencer, nous n'aurons que le logement et la nourriture, mais peu à
peu nous gagnerons des appointements qui augmenteront en raison de
notre travail. J'ai six cents francs de rente, m'avez-vous dit; c'est plus
qu'il ne m'en faut pour m'habiller proprement et aller quelquefois à l'Opéra

535 ou aux Français⁵⁶. Je suis donc très content du parti que j'ai pris, et
comme j'ai reçu la parole de M. Latour, je ne dois pas lui reprendre la
mienne.

– Il me semble, lui dis-je, qu'avant de t'engager ainsi tu aurais
dû me consulter.

540 – Le temps pressait, répondit-il, et j'étais sûr que vous
m'approuveriez. Cela s'est décidé hier soir.

⁵³ Cet adjectif a une connotation qui touche de près aux sens. En parlant du visage d'une personne, l'adjectif «intéressant» signifie «qui a du charme, qui attire sans être d'une grande beauté» (TLF, 1971, t. 10, p. 419, col. 1). D'après Anna Szabó, «la norme c'est évidemment la blancheur, signe de pureté et de distinction, dont une variante, la pâleur, annonce des organisations maladives, fines et trop sensibles comme celle des artistes. George Sand «s'est employée à éviter l'écueil des portraits trop schématiques [...], elle a même fait de réels efforts pour varier l'image de la beauté, la rendre «intéressante», voire problématique» (*Le Personnage sandien : constantes et variations*, p. 49).

⁵⁴ Signe de sagesse et d'intelligence d'après Lavater. Même caractéristique chez Moreali et le père Orio dans *Mademoiselle la Quintinie* ainsi que chez Astolphe dans *Gabriel*.

⁵⁵ *Entrer comme commis chez un libraire-éditeur* : les gens de faibles ressources cherchent ce genre de poste subalterne pour s'insérer dans la mouvance de la vie intellectuelle. Émile Zola lui-même a exercé cet emploi chez Hachette à compter de 1862 où il gagne 100 F par mois et découvre le monde du livre, de l'intérieur. En 1864, son salaire est doublé, il est porté à 200 F.

⁵⁶ Le Théâtre de l'Opéra de Paris, situé à l'époque rue Le Peletier, et la Comédie-Française.

– Je ne suis pas si sûre que cela de t'approuver. J'ignore si tu as pris un bon parti, et j'aurais aimé à consulter M. Dietrich.

– Chère tante, je ne désire pas être protégé; je veux n'être
 545 l'obligé de personne avant de savoir si je peux aimer l'homme qui me
 rendra service. Vous voyez, je suis aussi fier que vous pouvez désirer que
 je le sois. J'ai beaucoup réfléchi depuis un an. Je me suis dit que, dans
 ma position, il fallait faire vite aboutir les réflexions, et que je n'avais pas le
 droit de rêver une brillante destinée difficile à réaliser. Je m'étais juré
 550 d'embrasser la première carrière qui s'ouvrirait honorablement devant moi.
 Je l'ai fait. Elle n'est pas brillante, et peut-être, grâce à la bienveillance de
 M. Dietrich, aviez-vous rêvé mieux pour moi. Peut-être M. Dietrich, par
 une faveur spéciale, m'eût-il fait sauter par-dessus les quelques degrés
 nécessaires à mon apprentissage. C'est ce que je ne désire pas, je ne veux
 555 pas appartenir à un *bienfaiteur*, quel qu'il soit. M. Latour m'accepte parce
 qu'il sait que je suis un garçon sérieux. Il ne me fait et ne me fera aucune
 grâce. Mon avenir est dans mes mains, non dans les siennes. Il ne m'a
 accordé aucune parole de sympathie, il ne m'a fait aucune promesse de
 protection. C'est un positiviste⁵⁷ très froid, c'est donc l'homme qu'il me
 560 faut. J'apprendrai chez lui le métier de commerçant et en même temps j'y
 continuerai mon éducation, son magasin étant une bibliothèque, une
 encyclopédie toujours ouverte. Il faudra que j'apprenne à être une
 machine le jour, une intelligence à mes heures de liberté; mais, comme il
 m'a dit que j'aurais des épreuves à corriger, je sais qu'on me laissera lire
 565 dans ma chambre : c'est tout ce qu'il me faut en fait de plaisirs et de
 liberté.

Il fallut me contenter de ce qui était arrangé ainsi. Paul n'était pas encore dans l'âge des passions; tout à sa ferveur de novice, il croyait être toujours heureux par l'étude et n'avoir jamais d'autre curiosité.

⁵⁷ Selon Auguste Comte (1798-1857), le travailleur, comme l'expérimentateur en science, est positiviste dans la mesure où il s'appuie sur tout ce qui est efficace. Il ne connaît que l'utile et ne se perd ni dans le flou ni dans l'imprécis ou la seule théorie. La connaissance scientifique constitue la seule méthode pour acquérir des connaissances. Comte fait de nombreux disciples : Émile Littré, Taine, Renan. Son influence est considérable dans le domaine de la pensée de son temps. L'histoire positiviste sera développée par Fustel de Coulanges dans sa *Cité antique* (1864). On trouve un exemplaire de *l'Essai critique sur la philosophie positive* (1864) de Pellarin dans le catalogue de la bibliothèque de Sand (*Catalogue de la bibliothèque de Mme George Sand et de M. Maurice Sand*, p. 22). Césarine Dietrich traitera de «positifs» son cousin peintre de genre (I/876) et Paul Gilbert qui en est le parfait exemple. Dans ce dernier cas, elle précisera qu'il est «d'un positivisme effroyable» (I/1036). Dans *Monsieur Sylvestre*, George Sand a déjà créé un personnage de la même trempe que Paul Gilbert. Il s'agit de Pierre Sorède, le plus positif des jeunes hommes de son temps qui dédaigne les entraînements du cœur et de l'imagination, qui étouffe en lui le germe des passions jusqu'à sa rencontre avec mademoiselle Vallier. M. Sylvestre affirme que Pierre a un esprit très sérieux, un caractère très énergique, d'une droiture à toute épreuve et nullement disposé à se laisser gouverner par les passions.

570 M. Dietrich, à qui je racontai notre entrevue sans lui rien cacher, me dit qu'il augurait fort bien d'un caractère de cette trempe, à moins que ce ne fût un éclair fugitif d'héroïsme, comme tous les jeunes gens croient en avoir; qu'il fallait le laisser voler de ses propres ailes jusqu'à ce qu'il eût donné la mesure de sa puissance sur lui-même, que dans tous les cas il
575 était prêt à s'intéresser à mon neveu dès la moindre sommation de ma part.

Je devais me tenir pour satisfaite, et je feignis de l'être; mais la précoce indépendance de Paul me rendait un peu soucieuse. Je faisais de tristes réflexions sur l'esprit d'individualisme qui s'empare de plus en plus
580 de la jeunesse⁵⁸. Je voyais, d'une part, Césarine s'arrangeant, avec des calculs instinctifs assez profonds, pour gouverner tout le monde. D'autre part, je voyais Paul se mettant en mesure, avec une hauteur peut-être irréfléchie, de n'être dirigé par personne. Que mon élève, gâtée par le bonheur, crût que tout avait été créé pour elle, c'était d'une logique
585 fatale⁵⁹, inhérente à sa position; mais que mon pauvre filleul, aux prises avec l'inconnu, déclarât qu'il ferait sa place tout seul et sans aide, cela me semblait une outrecuidance dangereuse, et j'attendais son premier échec pour le ramener à moi comme à son guide naturel.

Peu à peu, l'influence de Césarine agissant à la sourdine et sans
590 relâche, aidée du secret désir de sa tante Helmina, les relations que sa mère lui avait créées se renouèrent. Les échanges de visites devinrent plus fréquents; des personnes qu'on n'avait pas vues depuis un an furent adroitement ramenées : on accepta quelques invitations d'intimité, et à la

⁵⁸ Individualisme et positivisme, voilà des tendances de l'époque que dénonce Sand. Par les courants de pensées qui y sont reliés, on les associe souvent à la jeunesse, ce qui met en évidence un décalage certain entre les générations. D'après Pauline, Paul est trop positif. Son indépendance précoce suscite la crainte chez Mademoiselle de Nermont. Même chose dans *Monsieur Sylvestre* où l'ermite Sylvestre ainsi que Philippe, âgé de quelques années de plus que Pierre, reproche à ce dernier une trop grande indépendance et un trop absolu positivisme. Ainsi l'esprit bohémien et la soif d'indépendance de Pierre Laurence inquiètent son père et suscitent les commérages dans *Pierre qui roule*.

⁵⁹ Comme Sand dans sa *Correspondance* et son *Histoire de ma vie*, ses personnages romanesques croient à la fatalité, à la «destinée fantasque» qui les «frappe», qui les «appelle ailleurs», qui pèse sur eux ainsi qu'aux événements qui «doivent s'accomplir». Marguerite tente de se noyer «pour échapper au mauvais destin qui la poursuit» (II/1172-1173) et «sans autre lumière que son instinct, devina ou plutôt sentit la fatalité qui l'enveloppait» (IV/323-324); Paul «n'espère pas de salut, il accepte la triste destinée qu'il s'est faite» (II/1771); Césarine voit que «la destinée se chargeait d'écarter indéfiniment un des principaux obstacles à sa volonté» (III/1160-1161). L'adjectif «fatal» ponctue le texte.

595 fin du deuil⁶⁰ on parla de payer les affabilités dont on avait été l'objet en
rouvrant les petits salons et en donnant de modestes dîners aux personnes
les plus chères. Cela fut concerté et amené par la tante et la nièce avec
tant d'habileté que M. Dietrich ne s'en douta qu'après un premier résultat
obtenu. On lui fit croire que la réunion avait été, par l'effet du hasard,
600 plus nombreuse qu'on ne l'avait désiré. Un second dîner fut suivi d'une
petite soirée où l'on fit un peu de musique sérieuse, toujours par hasard,
par une inspiration de la tante, qui avait vu l'ennui se répandre parmi les
invités, et qui croyait faire son devoir en s'efforçant de les distraire.

La semaine suivante, la musique sacrée fit place à la profane. Les
jeunes amis des deux sexes chantaient plus ou moins bien. Césarine
605 n'avait pas de voix, mais elle accompagnait et déchiffrait on ne peut mieux.
Elle était plus musicienne que tous ceux qu'elle feignait de faire briller, et
dont elle se moquait intérieurement avec un ineffable sourire
d'encouragement et de pitié.

Au bout de deux mois, une jeune étourdie joua sans réflexion une
610 valse entraînante. Les autres jeunes filles bondirent sur le parquet.
Césarine ne voulut ni danser, ni faire danser; on dansa cependant, à la
grande joie de mademoiselle Helmina et à la grande stupéfaction des
domestiques. On se sépara en parlant d'un bal pour les derniers jours de
l'hiver.

615 M. Dietrich était absent. Il faisait de fréquents voyages à sa
propriété de Mireval⁶¹. On ne l'attendait que le surlendemain. Le destin
voulut que, rappelé par une lettre d'affaires, il arrivât le lendemain de cette
soirée, à sept heures du matin. On s'était couché tard, les valets
dormaient encore, et les appartements étaient restés en désordre. M.
620 Dietrich, qui avait conservé les habitudes de simplicité de sa jeunesse,
n'éveilla personne; mais, avant de gagner sa chambre, il voulut se rendre

⁶⁰ Le deuil d'un parent durait un an. «Les premiers mois, le deuil se porte tout en laine; la façon et les ornements doivent être très simples. Les manches se font justes, avec manchettes et cols en crêpe lisse soutaché, ou, ce qui est mieux, ruché de tulle gaufré. Pour coiffure, chapeau de cachemire ou capote de crêpe avec un voile de crêpe lisse tombant plus bas que le voile ordinaire. Châle de cachemire uni ou mantelet pareil à la robe» (Ph. Perrot citant «Des usages» dans *Le Magasin des demoiselles*, n° 10, t. IX, 25 juillet 1853 dans *Les Dessus et les dessous de la bourgeoisie, Une histoire du vêtement au XIXe siècle*, [Bruxelles], Éditions Complexe, 1984, p. 219, note 47).

⁶¹ Typonyme attesté. On connaît un Mireval, petit village qui se situe dans la région Languedoc-Roussillon, dans le département de l'Hérault, arrondissement de Montpellier, canton de Frontignan. Dans *Les Noms de lieux en France*, Ernest Nègre précise qu'«un grand nombre de noms de lieux, en pays d'oïl comme dans le Midi, commencent par *mire*. Ils expriment l'admiration pour l'objet désigné par le second terme» (Paris, Librairie Armand Colin, 1963, p. 149). George Sand donne des indications plus précises au début de la quatrième partie du roman : «Mireval était, par le confort élégant du château, la beauté des eaux et des ombrages, un lieu de délices, à quelques heures de Paris» (IV/2-4).

compte par lui-même du tardif réveil de ses gens, et il entra dans le petit salon où la danse avait commencé. Elle y avait laissé peu de traces, vu que, s'y trouvant trop à l'étroit, on avait fait invasion, tout en sautant et
 625 pirouettant, dans la grande salle des fêtes. On y avait allumé à la hâte des lustres encore garnis des bougies à demi consumées qui avaient éclairé les derniers bals donnés par madame Dietrich. Elles avaient vite brûlé jusqu'à faire éclater les bobèches⁶², ce qui avait été cause d'un départ précipité : des voiles et des écharpes avaient été oubliés, des cristaux et
 630 des porcelaines⁶³ où l'on avait servi des glaces et des friandises⁶⁴ étaient encore sur les consoles. C'était l'aspect d'une orgie d'enfants, une débauche de sucreries, avec des enlacements de traces de petits pieds affolés sur les parquets poudreux. M. Dietrich eut le coeur serré, et, dans un mouvement d'indignation et de chagrin, il vint écouter à ma porte si
 635 j'étais levée. Je l'étais en effet; je reconnus son pas, je sortis avec lui dans la galerie, m'attendant à des reproches.

Il n'osa m'en faire :

– Je vois, me dit-il avec une colère contenue, que vous n'avez pas pris part à des folies que vous n'avez pu empêcher...
 640 – Pardon, lui dis-je, je n'ai eu aucune velléité d'amusement, mais je n'ai pas quitté Césarine d'un instant, et je me suis retirée la dernière. Si vous me trouvez debout, c'est que je n'ai pas dormi. J'avais du souci en songeant qu'on vous cacherait cette petite fête et en me demandant si je devais me taire ou faire l'office humiliant de délateur.
 645 Nous voici, monsieur Dietrich, dans des circonstances que je n'ai pu prévoir et aux prises avec des obligations qui n'ont jamais été définies. Que dois-je faire à l'avenir? Je ne crois pas possible d'imposer mon autorité, et je n'accepterais pas le rôle désagréable de pédagogue trouble-

⁶² *Bobèche* : petite pièce cylindrique et à rebord qu'on adapte aux chandeliers, aux lustres, aux girandoles, etc. et dans laquelle on met la bougie ou la chandelle. Se dit également de la partie supérieure d'un chandelier, lorsqu'elle a un rebord comme celui des bobèches mobiles. Dans *L'Homme de neige*, Sand ajoute une nuance à cette définition : les «vastes bobèches de métal [...] avaient l'avantage de ne pas laisser perdre une goutte de cire, et le désagrément de répandre sur le bas de l'appartement une ombre épaisse, tandis que toute la clarté était renvoyée au plafond» (texte établi, présenté et annoté par Joseph-Marc Bailbé, Grenoble, Éditions de l'Aurore, 1990, t. I, p. 37-38).

⁶³ «Cristal», «porcelaine», «faïence» (II/218) : George Sand utilise souvent la métonymie pour désigner un récipient.

⁶⁴ Ces prodigalités forment un véritable contraste avec les repas frugaux de Paul, de Marguerite et de Mme Féron qui doivent souvent se passer carrément de souper pour survivre : (III/351-356). Il était de coutume de servir des sucreries lorsque des femmes étaient invitées à une soirée. De fait, les romans sandiens en témoignent : après une «dissertation musicale», on rentre au palais Zustiniani vers minuit pour prendre le chocolat et les sorbets dans *Consuelo* (t. 1, p. 109); M. de Montroger se gave de sorbets dans *Mademoiselle Merquem*; des sorbets sont servis à tout le monde lors des soirées à la Tillaie dans *Monsieur Sylvestre* (p. 158).

650 fête; mais celui d'espion m'est encore plus antipathique, et je vous prie de ne pas tenter de me l'imposer.

– Je ne vois rien d'embrouillé dans les devoirs que vous voulez bien accepter, reprit-il. Vous ne pouvez rien empêcher, je le sais; vous ne voulez rien trahir, je le comprends; mais vous pouvez user de votre ascendant pour détourner Césarine de ses entraînements. N'avez-vous
655 rien trouvé à lui dire pour la faire réfléchir, ou bien vous a-t-elle ouvertement résisté?

– Je puis heureusement vous dire mot pour mot ce qui s'est passé. Césarine n'a rien provoqué, elle a laissé faire. Je lui ai dit à l'oreille :

660 – C'est trop tôt, votre père blâmera peut-être.
Elle m'a répondu :

– Vous avez raison; c'est probable.

Elle a voulu avertir ses compagnes, elle ne l'a pas fait. Au moment où la danse tournoyait dans le petit salon, mademoiselle Helmina, voyant
665 qu'on étouffait, a ouvert les portes du grand salon⁶⁵, et l'on s'y est élancé. En ce moment, Césarine a tressailli et m'a serré convulsivement la main; j'ai cru inutile de parler, j'ai cru qu'elle allait agir. Je l'ai suivie au salon; elle me tenait toujours la main, elle s'est assise tout au fond, sur l'estrade destinée aux musiciens, et là, derrière un des socles qui portent les
670 candélabres, elle a regardé la danse avec des yeux pleins de larmes.

– Elle regrettait de n'oser encore s'y mêler! s'écria M. Dietrich irrité.

– Non, repris-je, ses émotions sont plus compliquées et plus mystérieuses. «Mon amie, m'a-t-elle dit, je ne sais pas trop ce qui se passe
675 en moi. Je fais un rêve, je revois la dernière fête qu'on a donnée ici, et je crois voir ma mère déjà malade, belle, pâle, couverte de diamants, assise là-bas tout au fond, en face de nous, dans un véritable bosquet de fleurs, respirant avec délices ces parfums violents qui la tuaient et qu'elle a redemandés jusque sur son lit d'agonie⁶⁶. Ceci vous résume la vie et la
680 mort de ma pauvre maman. Elle n'était pas de force à supporter les fatigues du monde, et elle s'enivrait de tout ce qui lui faisait mal. Elle ne voulait rien ménager, rien prévoir. Elle souffrait et se disait heureuse. Elle l'était, n'en doutez pas. Que nos tendances soient folles ou raisonnables, ce qui fait notre bonheur, c'est de les assouvir. Elle est
685 morte jeune, mais elle a vécu vite, beaucoup à la fois, tant qu'elle a pu. Ni les avertissements des médecins, ni les prières des amis sérieux, ni les

⁶⁵ Cf. I/58-59. Les portes du grand salon étaient fermées depuis le décès de Madame Hermann Dietrich.

⁶⁶ Le parfum des fleurs peut tuer, Sténio en convenait dans *Lélia*. «Moi, je suis mal, je brûle, l'air manque à ma poitrine; ces parfums m'irritent le cerveau : ôtez ces fleurs, elles me tuent!», s'écriait-il en présence de *Lélia* (Édition de P. Reboul, version de 1833, p. 216).

reproches de mon père n'ont pu la retenir, et en ce moment, en voyant l'ivresse et l'oubli assez indélicat de mes compagnes, je me demande si nous n'avions pas tort de gêner par des inquiétudes et de sinistres prédictions les joies si intenses et si rapides de notre chère malade. Je me demande aussi si elle n'avait pas pris le vrai chemin qu'elle devait suivre, tandis que mon père, marchant sur un sentier plus direct et plus âpre, n'arrivera jamais au but qu'il poursuit, la modération. Vous ne le connaissez pas, ma chère Pauline, il est le plus passionné de la famille. Il a aimé les affaires avec rage. C'était un beau joueur, calme et froid en apparence, mais jamais rassasié de rêves et de calculs. Aujourd'hui l'amour de la terre se présente à lui comme une lutte nouvelle, comme une fièvre de défis jetés à la nature. Vous verrez qu'il ne jouira d'aucun succès, parce qu'il n'avouera jamais qu'il ne sait pas supporter un seul revers. Ses passions ne le rendent pas heureux, parce qu'il les subit sans vouloir s'y livrer. Il se croit plus fort qu'elles, voilà l'erreur de sa vie; ma mère n'en était pas dupe, je ne le suis pas non plus. Elle m'a appris à le connaître, à le chérir, à le respecter, mais à ne pas le craindre. Il sera mécontent quand il saura ce qui se passe ici, soit! Il faudra bien qu'il m'accepte pour sa fille, c'est-à-dire pour un être qui a aussi des passions. Je sens que j'en ai ou que je suis à la veille d'en avoir. Par exemple, je ne sais pas encore lesquelles. Je suis en train de chercher si la vue de cette danse m'enivre ou si elle m'agace, si je reverrai avec joie les fêtes qui ont charmé mon enfance, ou si elles ne me seront pas odieuses, si je n'aurai pas le goût effréné des voyages ou un besoin d'extases musicales, ou bien encore la passion de n'aimer rien et de tout juger. Nous verrons. Je me cherche, n'est-ce pas ce que vous voulez?»

On est venu nous interrompre. On partait, car en somme on n'a pas dansé dix minutes, et, pour se débarrasser plus vite de la gaieté⁶⁷ de ses amis, Césarine, qui, vous le voyez, était fort sérieuse, a promis que l'année prochaine on danserait tant qu'on voudrait chez elle.

– L'année prochaine! C'est dans quinze jours, s'écria M. Dietrich, qui m'avait écoutée avec émotion.

– Ceci ne me regarde pas, repris-je, je n'ai ni ordre ni conseils à donner chez vous.

– Mais vous avez une opinion; ne puis-je savoir ce que vous feriez à ma place?

⁶⁷ Dans une lettre à François Buloz en janvier 1862, Sand exprime sa préférence pour une graphie bien précise: «Mais pourquoi la *Revue* [*La Revue des Deux Mondes*] s'obstine-t-elle à imprimer *gaieté* quant tout ce qui est jeune écrit *gaîté*. Je demande qu'on me laisse cette orthographe, une fois pour toutes, je veux être jeune en dépit de la *Revue*» (*Corr.*, t. XVI, 19 janvier 1862, p. 743). Dans le feuillet de *Césarine Dietrich* publié dans la *RDM*, on trouve *gaîté* et *gaïment* à plusieurs reprises.

– J’engagerais Césarine à ne pas livrer si vite aux violons et aux toilettes cette maison qui lui était sacrée il y a un an⁶⁸. Je lui ferais promettre qu’on n’y dansera pas avant une nouvelle année révolue : ce qu’elle aura promis, elle le tiendra; mais je ne la priverais pas des réunions intimes, sans lesquelles sa vie me paraîtrait trop austère. La solitude et la réflexion sans trêve ont de plus grands dangers pour elle que le plaisir. Je craindrais aussi que ses grands partis–pris⁶⁹ de soumission n’eussent pour effet de lui créer des résistances intérieures invincibles, et qu’en la séparant du monde vous n’en fissiez une mondaine passionnée.

M. Dietrich me donna gain de cause et me quitta d’un air préoccupé. Le jugement que sa fille avait porté sur lui, et que je n’avais pas cru devoir lui cacher, lui donnait à réfléchir. Dès le lendemain, il reprit avec moi la conversation sur ce sujet.

– Je n’ai fait aucun reproche, me dit-il. J’ai fait semblant de ne m’être aperçu de rien, et je n’ai pas eu besoin d’arracher la promesse de ne pas danser avant un an; Césarine est venue d’elle-même au-devant de mes réflexions. Elle m’a raconté la soirée d’avant-hier; elle a doucement blâmé l’irréflexion, pour ne pas dire la légèreté de sa tante; elle m’a fait l’aveu qu’elle avait promis de m’engager à rouvrir les salons, en ajoutant qu’elle me suppliait de ne pas le permettre encore. Je n’ai donc eu qu’à l’approuver au lieu de la gronder; elle s’était arrangée pour cela, comme toujours!

– Et vous croyez qu’il en sera toujours ainsi?

– J’en suis sûr, répondit-il avec abattement; elle est plus forte que moi, elle le sait; elle trouvera moyen de n’avoir jamais tort.

– Mais, si elle se laisse gouverner par sa propre raison, qu’importe qu’elle ne cède pas à la vôtre? Le meilleur gouvernement possible serait celui où il n’y aurait jamais nécessité de commander. N’arrive-t-elle pas, de par sa libre volonté, à se trouver d’accord avec vous?

– Vous admettez qu’une femme peut être constamment raisonnable, et que par conséquent elle a le droit de se dégager de toute contrainte?

– J’admets qu’une femme puisse être raisonnable, parce que je l’ai toujours été, sans grand effort et sans grand mérite. Quant à l’indépendance à laquelle elle a droit dans ce cas-là, sans être une *libre penseuse* bien prononcée, je la regarde comme le privilège d’une raison parfaite et bien prouvée.

⁶⁸ I/196-200 : «Eh bien! moi, je me dis : – C’est la maison de maman [...] mais, à l’idée que je ne reviendrai plus ici, ou que je verrai des étrangers installés dans la maison de ma mère, je pleure, vous voyez!».

⁶⁹ La graphie de ce mot n’est pas constante chez George Sand. La *Revue des Deux Mondes* et l’édition Lévy retiennent les deux graphies: «parti-pris» et «parti pris». Le *DAF*, le *Littre* et le *GDU* écrivent «parti pris», qui est l’orthographe reçue. «Parti-pris» est admis par le *Robert*.

760 – Et vous pensez qu'à seize ans Césarine est déjà cette merveille de sagesse et de prudence qui ne doit obéir qu'à elle-même?

– Nous travaillons à ce qu'elle le devienne. Puisque sa passion est de ne pas obéir et de ne jamais céder, encourageons sa raison et ne brisons pas sa volonté. Ne sévissez, monsieur Dietrich, que le jour où
765 vous verrez une fantaisie blâmable.

– Vous trouvez rassurante cette irrésolution qu'elle vous a confiée, cette prétendue ignorance de ses goûts et de ses désirs?

– Je la crois sincère.

– Prenez garde, mademoiselle de Nermont! vous êtes charmée,
770 fascinée; vous augmenterez son esprit de domination en le subissant.

Il protestait en vain. Il le subissait, lui, et bien plus que moi. La supériorité de sa fille, en se révélant de plus en plus, lui créait une étrange situation; elle flattait son orgueil et froissait son amour-propre. Il eût préféré Césarine impérieuse avec les autres, soumise à lui seul.

775 – Il faut, lui dis-je, avant de nous quitter, conclure définitivement sur un point essentiel. Il faut pour seconder vos vues, si je les partage, que je sache votre opinion sur la vie mondaine que vous redoutez tant pour votre fille. Craignez-vous que ce ne soit pour elle un enivrement qui la rendrait frivole?

780 – Non, elle ne peut pas devenir frivole; elle tient de moi plus que de sa mère.

– Elle vous ressemble beaucoup, donc vous n'avez rien à craindre pour sa santé.

– Non, elle n'abusera pas du plaisir.

785 – Alors que craignez-vous donc?

Il fut embarrassé pour me répondre. Il donna plusieurs raisons contradictoires. Je tenais à pénétrer toute sa pensée, car mon rôle devenait difficile, si M. Dietrich était inconséquent. Force me fut de constater intérieurement qu'il l'était, qu'il commençait à le sentir, et qu'il
790 en éprouvait de l'humeur. Césarine l'avait bien jugé en somme. Il avait besoin de lutter toujours et n'en voulait jamais convenir. Il termina l'entretien en me témoignant beaucoup de déférence et d'attachement, en me suppliant de nouveau de ne jamais quitter sa fille, tant qu'elle ne serait pas mariée.

795 – Pour que je prenne cet engagement, lui dis-je, il faut que vous me laissiez libre de penser à ma guise et d'agir, dans l'occasion, sous l'inspiration de ma conscience.

– Oui certes, je l'entends ainsi, s'écria-t-il en respirant comme un homme qui échappe à l'anxiété de l'irrésolution. Je veux abdiquer
800 entre vos mains; pour élever une femme, il faut une femme.

En effet, depuis ce jour, il se fit en lui un notable changement. Il cessa de contrarier systématiquement les tendances de sa fille, et je m'applaudis de ce résultat, que je croyais le meilleur possible. Me

805 trompai-je? N'étais-je pas à mon insu la complice de Césarine pour écarter l'obstacle qui limitait son pouvoir? M. Dietrich avait-il pénétré dans le vrai de la situation en me disant que j'étais charmée, fascinée, enchaînée⁷⁰ par mon élève?

810 Si j'ai eu cette faiblesse, c'est un malheur que de graves chagrins m'ont fait expier plus tard. Je croyais sincèrement prendre la bonne voie et apporter du bonheur en modifiant l'obstination du père au profit de sa fille; ce profit, je le croyais tout moral et intellectuel, car, je n'en pouvais plus douter, on ne pouvait diriger Césarine qu'en lui mettant dans les mains le gouvernail de sa destinée, sauf à veiller sur les dangers qu'elle ignorait, qu'elle croyait fictifs, et qu'il faudrait éloigner ou atténuer à son insu.

815 L'hiver s'écoula sans autres émotions. Ces dames reçurent leurs amis et ne s'ennuyèrent pas; Césarine, avec beaucoup de tact et de grâce, sut contenir la gaieté lorsqu'elle menaçait d'arriver aux oreilles de son père, qui se retirait de bonne heure, mais qui, disait-elle, ne dormait jamais des deux yeux à la fois.

820 Il faut que je dise un mot de la société intime des demoiselles Dietrich. C'étaient d'abord trois autres demoiselles Dietrich, les trois filles de M. Karl Dietrich, et leur mère, jolie collection de parvenues bien élevées, mais très fières de leur fortune et très ambitieuses, même la plus petite, 825 âgée de douze ans⁷¹, qui parlait mariage comme si elle eût été majeure; son babil était l'amusement de la famille; la liberté enfantine de ses opinions était la clef qui ouvrait toutes les discussions sur l'avenir et sur les rêves dorés de ces demoiselles.

830 Le père Karl Dietrich était un homme replet et jovial, tout l'opposé de son frère, qu'il respectait à l'égal d'un demi-dieu et qu'il consultait sur toutes choses, mais sans lui avouer qu'il ne suivait que la moitié de ses conseils, celle qui flattait ses instincts de vanité et ses habitudes de bonhomie. Il avait un grand fonds de vulgarité qui paraissait en toutes choses; mais il était honnête homme, il n'avait pas de vices, il aimait sa 835 famille réellement. Si son commerce n'était pas le plus amusant du monde, il n'était jamais choquant ni répugnant, et c'est un mérite assez rare chez les enrichis de notre époque pour qu'on en tienne compte. Il adorait Césarine, et, par un naïf instinct de probité morale, il la regardait comme la reine de la famille. Il ne craignait pas de dire qu'il était non 840 seulement absurde, mais coupable de contrarier une créature aussi parfaite. Césarine connaissait son empire sur lui; elle savait que si, à quinze ans, elle eût voulu faire des dettes, son oncle lui eût confié la clef

⁷⁰ *Enchaîné* : captivé. Le marquis de Rivonnière affirmera également qu'il se sent *enchaîné* par Césarine. Cf. I/1280. De fait, le sens mélioratif de cet adjectif ne se présente presque plus.

⁷¹ On apprendra plus loin qu'elle se prénomme Irma. Cf. I/1541.

de sa caisse; elle avait dans ses armoires des étoffes précieuses de tous les pays, et dans ses écrins des bijoux admirables qu'il lui donnait en cachette de ses filles, disant qu'elles n'avaient pas de goût et que Césarine seule pouvait apprécier les belles choses. Cela était vrai. Césarine avait le sens artiste critique très développé, et son oncle était payé de ses dons quand elle en faisait l'éloge.

845
850 Madame Karl Dietrich voyait bien la partialité de son mari pour sa nièce; elle feignait de l'approuver et de la partager, mais elle en souffrait, et, à travers les adulations et les caresses dont elle et ses filles accablaient Césarine, il était facile de voir percer la jalousie secrète⁷².

855 La famille Dietrich ne se bornait pas à ce groupe. On avait beaucoup de cousins, allemands plus ou moins, et de cousines plus ou moins françaises, provenant de mariages et d'alliances. Tout ce qui tenait de près ou de loin aux frères Dietrich ou à leurs femmes s'était attaché à leur fortune et serré sous leurs ailes pour prospérer dans les affaires ou vivre dans les emplois. Ils avaient été généreux et serviables, se faisant un devoir d'aider les parents, et pouvant, grâce à leur grande position, invoquer l'appui des plus hautes relations dans la finance. Les fastueuses réceptions de madame Hermarin Dietrich avaient étendu ce crédit à tous les genres d'omnipotence⁷³. On avait dans tous les ministères, dans toutes les administrations, des influences certaines. Ainsi tout ce qui était apparenté aux Dietrich était *casé* avantageusement. C'était un clan, une clientèle d'obligés qui représentait une centaine d'individus plus ou moins reconnaissants, mais tous placés dans une certaine dépendance des frères Dietrich, de M. Hermann particulièrement, et formant ainsi une petite cour dont l'encens ne pouvait manquer de porter à la tête de Césarine.

860
865
870 Je n'ai jamais aimé le monde⁷⁴; je ne me plaisais pas dans ces réunions beaucoup trop nombreuses pour justifier leur titre de relations intimes. Je n'en faisais rien paraître; mais Césarine ne s'y trompait pas.

– Nous sommes trop bourgeois pour vous, me disait-elle, et je ne vous en fais pas un reproche, car, moi aussi, je trouve ma nombreuse famille très insipide. Ils ont beau vouloir se distinguer les uns des autres,

⁷² I/425-428 : « Elle avait des prévenances irrésistibles, des louanges fines, des élans de tendresse apparente, et, si parfois elle était mécontente de moi, je ne m'en apercevais qu'à un redoublement de déférence et d'égards».

⁷³ *Omnipotence* : «puissance absolue, sans limite, suprématie, influence prépondérante» (TLF, t. 12, p. 493, col. 1). «Puissance autocratique» (DD, t. V, p. 462, col. 1). Se dit particulièrement de la faculté de décider souverainement en certaines matières. Cf. DAF (1835), t. II, p. 301 et DN, t. II, p. 698.

⁷⁴ Il faut également rappeler au lecteur les origines nobles de Pauline qui, placée à l'écart dans son rôle de gouvernante, se rend compte de l'écart qui existe entre ce qu'elle est et ce qu'elle aurait pu être. À trois reprises, elle exprimera son dédain de la «bonne» société : cf. I/869, II/28-29 et 127.

Dans *Histoire de ma vie*, on voit déjà une jeune Aurore qui n'est pas attirée par les mondanités. Cf. HMV, partie IV, chapitre IV, dans *Q, aut.*, t. II, p. 1052.

875 ces chers parents, et avoir suivi diverses carrières, je trouve que mon jeune
cousin le peintre de genre est aussi positif et aussi commerçant que ma
vieille cousine la fabricante de papiers peints, et que le cousin compositeur
de musique n'a pas plus de feu sacré que mon oncle à la mode de Bretagne
880 plus de différences tranchées dans les divers éléments de la société
moderne, que les industriels parlaient d'art et de littérature aussi bien que
les artistes parlent d'industrie ou de science appliquée à l'industrie. Moi,
je trouve que tous parlent mal de tout, et je cherche en vain autour de moi
quelque chose d'original ou d'inspiré⁷⁵. Ma mère savait mieux composer
885 son salon. Si elle y admettait avec amabilité tous ces comparses que vous
voyez autour de moi, elle savait mettre en scène des distinctions et des
élégances réelles. Quand mon père me permettra de le faire rentrer dans
le vrai monde sans sortir de chez lui, vous verrez une société plus choisie
et plus intéressante, des personnes qui n'y viennent pas pour approuver
890 tout, mais pour discuter et apprécier, de vrais artistes, de vraies grandes
dames, des voyageurs, des diplomates, des hommes politiques, des poètes,
des gens du noble faubourg et même des représentants de la comique race
des *penseurs*! Vous verrez, ce sera drôle et ce sera charmant; mais je ne
suis pas bien pressée de me retrouver dans ce brillant milieu. Il faut que
895 je sois de force à y briller aussi. J'y ai trôné pour mes beaux yeux sur ma
petite chaise d'enfant gâtée. Devenue maîtresse de maison, il faudra que
je réponde à d'autres exigences, que j'aie de l'instruction, un langage
attrayant, des talents solides, et, ce qui me manque le plus jusqu'à
présent, des opinions arrêtées. Travaillons, ma chère amie, faites-moi
900 beaucoup travailler. Ma mère se contentait d'être une femme charmante,
mais je crois que j'aurai un rôle plus difficile à remplir que celui de
montrer les plus beaux diamants, les plus belles robes et les plus belles
épaules. Il faut que je montre le plus noble esprit et le plus remarquable
caractère. Travaillons; mon père sera content, et il reconnaîtra que la lutte
905 de la vie est facile à qui s'est préparé sans orages domestiques à dominer
son milieu.

Si je fais parler ici Césarine avec un peu plus de suite et de netteté
qu'elle n'en avait encore, c'est pour abrégé et pour résumer l'ensemble de
nos fréquentes conversations. Je puis affirmer que ce résumé, dont
910 j'aidais le développement par mes répliques et mes observations, est très

⁷⁵ Dans *Mademoiselle Merquem*, Célie tient un discours semblable : «Je ne sais si c'est un effet du temps que nous traversons, tout le monde se ressemble. Toutes les éducations ont le même résultat, tous les individus parlent et pensent de même. Ils ne croient à rien, ils n'ont rien à révéler» (p. 237).

fidèle quand même, et qu'à dix-huit ans Césarine ne s'était pas écartée du programme entrevu et formulé jour par jour⁷⁶.

915 Je passerai donc rapidement sur les années qui nous conduisirent à cette sorte de maturité⁷⁷. Nous allions tous les étés à Mireval⁷⁸, où elle travaillait beaucoup avec moi, se levant de grand matin et ne perdant pas une heure. Ses récréations étaient courtes et actives. Elle allait rejoindre son père aux champs ou dans son cabinet, s'intéressait à ses travaux et à ses recherches. Il en était si charmé qu'il devint son adorateur et son esclave, et cela eût été pour le mieux, si Césarine ne m'eût avoué que
920 l'agriculture ne l'intéressait nullement, mais qu'elle voulait faire plaisir à son père, c'est-à-dire le charmer et le soumettre.

J'aurais pu craindre qu'elle n'agît de même avec moi, si je ne l'eusse vue aimer réellement l'étude et chercher à dépasser la somme d'instruction que j'avais pu acquérir. Je sentis bientôt que je risquais de rester en
925 arrière, et qu'il me fallait travailler aussi pour mon compte; c'est à quoi je ne manquai pas, mais je n'avais plus le feu et la facilité de la jeunesse. Mon emploi commençait à m'absorber et à me fatiguer, lorsque des préoccupations personnelles d'un autre genre commencèrent à s'emparer de mon élève et à ralentir sa curiosité intellectuelle.

930 Avant d'entrer dans cette nouvelle phase de notre existence, je dois rappeler celle de mon neveu et résumer ce qui était advenu de lui durant les trois années que je viens de franchir⁷⁹. Je ne puis mieux rendre compte de son caractère et de ses occupations qu'en transcrivant la dernière lettre que je reçus de lui à Mireval dans l'été de 1858.

935 *Ma marraine chérie, ne soyez pas inquiète de moi. Je me porte toujours bien; je n'ai jamais su ce que c'est que d'être malade. Ne me*

⁷⁶ Même intelligence chez la fille de Sand. Une différence avec Solange pourtant, Césarine est loin d'être paresseuse. Comme bien des personnages féminins sandiens, elle est dominée par la soif de s'instruire, même si «le préjugé n'accorde pas [à une femme] le droit de s'absorber dans l'étude», comme le dit bien Célie dans *Mademoiselle Merquem* (p. 232). Lucienne de Valangis est du même avis dans *La Confession d'une jeune fille*. Elle dit que sa réputation de fille savante est très raillée par madame Capeforte et les siens. Son intelligence éloigne les prétendants. Dans *Mademoiselle la Quintinie*, Élise Marsanne se moque un peu de Lucie puisqu'elle est «aussi instruite qu'une femme peut l'être» (p. 25). Dans *Jean de la Roche*, Love Butler, élevée par un père savant, devient une fille cultivée, affranchie de tout préjugé. Elle fait des études approfondies et collabore à un ouvrage scientifique de son père. Dès le début du roman, Love est supérieure à son fiancé, qui n'a qu'une éducation très superficielle. Pourtant cela ne l'empêche pas de poursuivre ses recherches.

⁷⁷ La narratrice explique ses survols un peu rapides, ses va-et-vient spatio-temporels, ce qu'elle fera à maintes reprises dans ce roman. Le texte est ponctué par des interventions de cette nature, particulièrement en fin et en début de partie. Cf. I/1599-1608.

⁷⁸ I/615-616 : «M. Dietrich [...] faisait de fréquents voyages à sa propriété de Mireval»

⁷⁹ Nouvel indice temporel.

grondez pas de vous écrire si peu : j'ai si peu de temps à moi! Je gagnais douze cents francs, j'en gagne deux mille aujourd'hui, et je suis toujours logé et nourri dans l'établissement. J'ai toujours mes soirées libres, je lis
 940 toujours beaucoup; vous voyez donc que je suis très content, très heureux, et que j'ai pris un très bon parti. Dans dix ou douze ans, je gagnerai certainement de dix à douze mille francs, grâce à mon travail quotidien et à de certaines combinaisons commerciales que je vous expliquerai quand nous nous reverrons.

945 À présent traitons la grande question de votre lettre. Vous me dites que vous avez de l'aisance et que vous comptez me confier (j'entends bien, me donner) vos économies, pour qu'au lieu d'être un petit employé à gages, je puisse apporter ma part d'associé dans une exploitation quelconque. Merci, ma bonne tante, vous êtes l'ange de ma vie; mais je n'accepte pas, je
 950 n'accepterai jamais. Je sais que vous avez fait des sacrifices pour mon éducation; c'était immense pour vous alors. J'ai dû les accepter, j'étais un enfant; mais j'espère bien m'acquitter envers vous, et, si au lieu d'y songer je me laissais gâter encore, je rougirais de moi. Comment, un grand gaillard de vingt et un ans se ferait porter sur les faibles bras d'une femme délicate,
 955 dévouée, laborieuse à son intention!... Ne m'en parlez plus, si vous ne voulez m'humilier et m'affliger. Votre condition est plus précaire que la mienne, pauvre tante! Vous dépendez d'un caprice de femme, car vous aurez beau louer le noble caractère et le grand esprit de votre élève, tout ce qui repose sur un intérêt moral est bâti sur des rayons et des nuages. Il n'y
 960 a de solide et de fixe que ce qui est rivé à la terre par l'intérêt personnel le plus prosaïque et le plus grossier. Je n'ai pas d'illusions, moi; j'ai déjà l'expérience de la vie. Je suis ancré chez mon patron parce que j'y fais entrer de l'argent et n'en laisse pas sortir. Vous êtes, vous, un objet de luxe intellectuel dont on peut se priver dans un jour de dépit, dans une heure
 965 d'injustice. On peut même vous blesser involontairement dans un moment d'humeur, et je sais que vous ne le supporteriez pas, à moins que mon avenir ne fût dans les mains de M. Dietrich*. – Or voilà ce que je ne veux pas, ce que je n'ai pas voulu. Vous m'avez un peu grondé de mon orgueil en me voyant repousser sa protection. Vous n'avez donc pas compris,
 970 marraine, que je ne voulais pas dépendre de l'homme qui vous tenait dans sa dépendance? que je ne voulais pas vous exposer à subir quelque déplaisir chez lui par dévouement pour moi? Si, lorsqu'il m'a fait inviter par vous à me mêler à ses petites réunions de famille, j'ai répondu que je n'avais pas le temps, c'est que je savais que, dans ces réunions, tous étaient
 975 plus ou moins les obligés des Dietrich, et que j'y aurais porté malgré moi un sentiment d'indépendance qui eût pu se traduire par une franchise intolérable. Et vous eussiez été responsable de mon impertinence! Voilà ce que je ne veux pas non plus.

Restons donc comme nous voilà : moi, votre obligé à jamais. J'aurai
 980 beau vous rendre l'argent que vous avez dépensé pour moi, rien ne pourra

m'acquitter envers vous de vos tendres soins, de votre amour maternel, rien que ma tendresse, qui est aussi grande que mon coeur peut en contenir. Vous, vous resterez ma mère, et vous ne serez plus jamais mon caissier. Je veux que vous puissiez retrouver votre liberté absolue sans jamais craindre la misère, et que vous ne restiez pas une heure dans la maison étrangère, si cette heure-là ne vous est pas agréable à passer.

Voilà, ma tante; que ce soit dit une fois pour toutes! Je vous ai vue la dernière fois avec une petite robe retournée⁸⁰ qui n'était guère digne des tentures de satin de l'hôtel Dietrich. Je me suis dit :

– Ma tante n'a plus besoin de ménager ainsi quelques mètres de soie. Elle n'est pas avare, elle est même peu prévoyante pour son compte. C'est donc pour moi qu'elle fait des économies? À d'autres! Le premier argent dont je pourrai strictement me passer, je veux l'employer à lui offrir une robe neuve, et le moment est venu. Vous recevrez demain matin une étoffe que je trouve jolie et que je sais être du goût le plus nouveau. Elle sera peut-être critiquée par l'incomparable mademoiselle Dietrich; mais je m'en moque, si elle vous plaît. Seulement je vous avertis que, si vous la retournez quand elle ne sera plus fraîche, je m'en apercevrai bien, et que je vous enverrai une toilette qui me ruinera.

Pardonne-moi ma pauvre offrande, petite marraine, et aime toujours le rebelle enfant qui te chérit et te vénère.

PAUL GILBERT.

Il me fut impossible de ne pas pleurer d'attendrissement en achevant cette lettre. Césarine me surprit au milieu de mes larmes et voulut absolument en savoir la cause. Je trouvais inutile de la lui dire; mais comme elle se tourmentait à chercher en quoi elle avait pu me blesser et qu'elle s'en faisait un véritable chagrin, je lui laissai lire la lettre de Paul. Elle la lut froidement et me la rendit sans rien dire.

– Vous voilà rassurée, lui dis-je.
 – Elle répondit oui, et nous passâmes à la leçon.
 Quand elle fut finie :

– Votre neveu, me dit-elle, est un original, mais sa fierté ne me déplait pas. Il a eu bien tort, par exemple, de croire que sa franchise eût pu me blesser; elle serait venue comme un rayon de vrai soleil au milieu des nuages d'encens fade ou grossier que je respire à Paris. Il me croit sotte, je le vois bien, et quand il me traite d'*incomparable*, cela veut dire qu'il me trouve laide.

– Il ne vous a jamais vue!
 – Si fait! Comment pouvez-vous croire qu'il serait venu pendant quatre hivers chez vous sans que je l'eusse jamais rencontré? Vous avez beau demeurer dans un pavillon de l'hôtel qui est séparé du mien, vous avez beau ne le faire venir que les jours où je sors, j'étais curieuse de le

⁸⁰ Ce sont les moins favorisés qui recourent à cette pratique.

voir, et une fois, il y a deux ans, moi et mes trois cousines, nous l'avons guetté comme il traversait le jardin; puis, comme il avait passé très vite et sans daigner lever les yeux vers la terrasse où nous étions, nous avons guetté sa sortie en nous tenant sur le grand perron. Alors il nous a saluées en passant près de nous, et, bien qu'il ait pris un air fort discret ou fort distrait, je suis sûre qu'il nous a très bien regardées.

1025 – Il vous a mal regardées, au contraire, ou il n'a pas su laquelle des quatre était vous, car, l'année dernière, il a vu chez moi votre photographie, et il m'a dit qu'il vous croyait petite et très brune. C'est donc votre cousine Marguerite qu'il avait prise pour vous.

– Alors qu'est-ce qu'il a dit de ma photographie?

1030 – Rien. Il pensait à autre chose. Mon neveu n'est pas curieux, et je le crois très peu artiste.

– Dites qu'il est d'un positivisme effroyable.

– Effroyable est un peu dur; mais j'avoue que je le trouve un peu rigide dans sa vertu, même un peu misanthrope pour son âge. Je m'efforcerai de le guérir de sa méfiance et de sa sauvagerie.

1040 – Et vous me le présenterez l'hiver prochain?

– Je ne crois pas que je puisse l'y décider; c'est une nature en qui la douceur n'empêche pas l'obstination.

– Alors il me ressemble?

1045 – Oh! pas du tout, c'est votre contraire. Il sait toujours ce qu'il veut et ce qu'il est. Au lieu de se plaire à influencer les autres, il se renferme dans son droit et dans son devoir avec une certaine étroitesse que je n'approuve pas toujours, mais qu'il me faut bien lui pardonner à cause de ses autres qualités.

– Quelles qualités? Je ne lui en vois déjà pas tant!

1050 – La droiture, le courage, la modestie, la fierté, le désintéressement, et par-dessus tout son affection pour moi.

Nous fûmes interrompues par l'arrivée au salon du marquis de Rivonnière⁸¹. Césarine donna un coup d'œil au miroir, et, s'étant assurée que sa tenue était irréprochable, elle me quitta pour aller le recevoir.

1055 Ce serait le moment de poser dans mon récit ce personnage, qui depuis quelques semaines était le plus assidu de nos voisins de campagne⁸²; mais je crois qu'il vaut mieux ne pas m'interrompre et laisser

⁸¹ Le nom complet apparaît un peu plus bas (I/1345-1346) : il s'agit de Jacques de Rivonnière. Pauline donne un bref aperçu du personnage à partir de I/1096; Césarine nous fera part des impressions de son père sur le compte du marquis, et elle en esquissera une courte description (I/1119-1122). Puisque le récit est rétrospectif, la narratrice évite de peindre le portrait du marquis de Rivonnière puisqu'elle croit qu'il «vaut mieux ne pas [s']interrompre et [...] laisser à Césarine le soin de dépeindre l'homme qui aspirait ouvertement à sa main» (I/1057-1059).

⁸² Pauline et les Dietrich sont à Mireval. Le marquis a des propriétés en Normandie (III/482).

à Césarine le soin de dépeindre l'homme qui aspirait ouvertement à sa main.

1060 – Que pensez-vous de lui? me dit-elle quand il fut parti.
– Rien encore, lui répondis-je, sinon qu'il a une belle tournure et un beau visage. Je ne me tiens pas auprès de vous au salon quand votre père ou vous ne réclamez pas ma présence, et j'ai à peine entrevu le marquis deux ou trois fois.

1065 – Eh bien! je la réclame à l'avenir, votre chère présence, quand le marquis viendra ici. Ma tante est une mauvaise gardienne et le laisse me faire la cour.

– Votre père m'a dit qu'il ne voyait pas avec déplaisir ses assiduités, et qu'il ne s'opposait pas à ce que vous eussiez le temps de le connaître. Voilà, je crois, ce qui est convenu entre lui et M. de Rivonnière. Vous déciderez si vous voulez vous marier bientôt, et dans ce cas on vous proposera ce parti, qui est à la fois honorable et brillant. Si vous ne l'acceptez point, on dira que vous ne voulez pas encore vous établir, et M. de Rivonnière se tiendra pour dit qu'il n'a point su modifier vos résolutions.

1075 – Oui, voilà bien ce que m'a dit papa; mais ce qu'il pense, il ne l'a dit ni à vous ni à moi.

– Que pense-t-il selon vous?

1080 – Il désire vivement que je me marie le plus tôt possible, à la condition que nous ne nous séparerons pas. Il m'adore, mon bon père, mais il me craint; il voudrait bien, tout en me gardant près de son coeur, être dégagé de la responsabilité qui pèse sur lui. Il se voit forcé de me gêner, il s'y résigne, mais il craint toujours que je n'en abuse. Plus je suis studieuse, retirée, raisonnable en un mot, plus il craint que ma volonté renfermée n'éclate en fabuleuses excentricités.

1085 – N'entretenez-vous pas cette crainte par quelques paradoxes dont vous ne pensez pas un mot, et que vous pourriez vous dispenser d'émettre devant lui?

1090 – J'entretiens de loin en loin cette crainte, parce qu'elle me préserve de l'autorité qu'il se fût attribuée, s'il m'eût trouvée trop docile. Ne me grondez pas pour cela, chère amie, je mène mon père à son bonheur et au mien. Les moyens dont je me sers ne vous regardent pas. Que votre conscience se tienne tranquille : mon but est bon et louable. Il faut, pour y parvenir, que mon père conserve sa responsabilité et ne la délègue pas à un nouveau-venu qui me forcerait à un nouveau travail pour le soumettre.

1095 – Je pense que vous n'auriez pas grande peine⁸³ avec M. de Rivonnière. Il passe dans le pays pour l'homme le plus doux qui existe.

⁸³ La graphie *grand'peine*, qui est celle de la *RDM* et de l'édition Lévy, est aujourd'hui désuète.

– Ce n'est pas une raison. Il est facile d'être doux aux autres quand on est puissant sur soi-même. Moi aussi, je suis douce, n'est-il pas
1100 vrai? et, quand je m'en vante, je vous effraye, convenez-en.

– Vous ne m'effrayez pas tant que vous croyez; mais je vois que le marquis, s'il ne vous effraye pas, vous inquiète. Ne sauriez-vous me dire comment vous le jugez?

– Eh bien! je ne demande pas mieux; attendez. Il est... ce qu'au
1105 temps de Louis XIII ou de Louis XIV on eût appelé un seigneur accompli, et voici comment on l'eût dépeint : «beau cavalier, adroit à toutes les armes, bel esprit, agréable causeur, homme de grandes manières, admirable à la danse!» Quand on avait dit tout cela d'un homme du monde, il fallait tirer l'échelle et ne rien demander de plus. Son mérite
1110 était au grand complet. Les femmes d'aujourd'hui sont plus exigeantes, et, en qualité de petite bourgeoise, j'aurais le droit de demander si ce phénix a du coeur, de l'instruction, du jugement et quelques vertus domestiques. On est honnête dans la famille Dietrich, on n'a pas de vices, et vous avez remarqué, vous qui êtes une vraie grande dame, que nous avons fort bon
1115 ton; cela vient de ce que nous sommes très purs, partant très orgueilleux. Je prétends résumer en moi tout l'orgueil et toute la pureté de mon humble race. Les perfections d'un gentilhomme me touchent donc fort peu, s'il n'a pas les vertus d'un honnête homme, et je ne sais du marquis de Rivonnière que ce qu'on en dit. Je veux croire que mon père n'a pas été
1120 trompé, qu'il a un noble caractère, qu'on ne lui connaît pas de causes sérieuses de désordre, qu'il est charitable, bienveillant, généralement aimé des pauvres du pays, estimé de toutes les classes d'habitants⁸⁴. Cela ne me suffit pas. Il est riche, c'est un bon point; il n'a pas besoin de ma fortune, à moins qu'il ne soit très ambitieux. Ce n'est peut-être pas un
1125 mal, mais encore faut-il savoir quel est son genre d'ambition; jusqu'à présent, je ne le pénètre pas bien. Il paraît quelquefois étonné de mes opinions, et tout à coup il prend le parti de les admirer, de dire comme moi, et de me traiter comme une merveille qui l'éblouit. Voilà ce que j'appelle me faire la cour et ce que je ne veux pas permettre. Je veux qu'il
1130 se laisse juger, qu'il s'explique si je le choque, qu'il se défende si je l'attaque, et ma tante, qui est résolue à le trouver sublime parce qu'il est marquis, m'empêche de le piquer, en se hâtant d'interpréter mes paroles dans le sens le plus favorable à la vanité du personnage. Cela me fatigue et m'ennuie, et je désire que vous soyez là pour me soutenir contre elle et
1135 m'aider à voir clair en lui.

Deux jours plus tard, le marquis amena un joli cheval de selle qu'il avait offert à Césarine de lui procurer. Il l'avait gardé chez lui un mois

⁸⁴ Comme le comte de Montroger dans *Mademoiselle Merquem* qui est «aimé dans le pays, estimé de tout le monde» (p. 84).

pour l'essayer, le dresser et se bien assurer de ses qualités. Il le garderait pour lui, disait-il, s'il ne lui plaisait pas.

1140 Césarine alla passer une jupe d'amazone⁸⁵, et courut essayer le cheval dans le manège en plein air qu'on lui avait établi au bout du parc. Nous la suivîmes tous. Elle montait admirablement et possédait par principes toute la science de l'équitation. Elle manoeuvra le cheval un quart d'heure, puis elle sauta légèrement sur la berge de gazon du manège

1145 sablé, en disant à M. de Rivonnière qui la contemplait avec ravissement :

– C'est un instrument exquis, ce joli cheval; mais il est trop dressé, ce n'est plus une volonté ni un instinct, c'est une machine. S'il vous plaît, à vous, gardez-le; moi, il m'ennuierait⁸⁶.

– Il y a, lui répondit le marquis, un moyen bien simple de le rendre moins maniable; c'est de lui faire oublier un peu ce qu'il sait en le laissant libre au pâturage. Je me charge de vous le rendre plus ardent.

1150

– Ce n'est pas le manque d'ardeur que je lui reproche, c'est le manque d'initiative. Il en est des bêtes comme des gens : l'éducation abrutit les natures qui n'ont point en elles des ressources inépuisables.

⁸⁵ Maurice Leloir précise, dans son *Dictionnaire du costume*, signale que le costume spécial pour chevaucher a changé pendant les siècles. Si au XVIIe les femmes adoptaient une partie du costume masculin: chemise, justaucorps, chapeau, elles portaient aussi une jupe très ample étalée sur la croupe du cheval. Cette jupe sera fendue devant et derrière au XVIIIe siècle. Au XIXe siècle, «les femmes, sous une jupe très longue, port[ent] la culotte d'homme, les bottes et un corsage tailleur. La coiffure [est] le chapeau d'homme de haut de forme ou la casquette de velours avec gland; souvent le chapeau haut de forme s'accompagn[e] d'un long voile flottant» (*Dictionnaire du costume et de ses accessoires, des armes et des étoffes des origines à nos jours*, achevé et réalisé sous la direction de André Dupuis, Préface de Georges G.-Toudouze, Paris, Librairie Gründ, 1951, p. 5).

À l'époque où aucune femme du pays ne se permettait de monter à cheval et où l'amazone et le chapeau rond étaient une abomination, George Sand se plaisait à faire de folles chevauchées sur sa jument Colette, qu'on appelait aussi «Mademoiselle Deschartres». Revenant toujours à Colette, elle avait pris l'habitude de faire tous les matins huit ou dix lieues en quatre heures, tout en lui faisant la conversation. «Nous sautions haïes et fossés, nous gravissions les pentes ardues, nous traversions les eaux profondes [...] j'étais devenue quelque chose de plus téméraire qu'un hussard et de plus robuste qu'un paysan», souligne-t-elle dans son autobiographie (*HMV*, IVe partie, ch. III, dans *O. aut.*, t. I, p. 1021-1023). Un bon nombre de personnages féminins de ses romans seront de bonnes écuyères, par exemple Indiana dans le roman homonyme, Love Butler dans *Jean de la Roche*, Flavie de Ker..., la marquise G*** et Lady Rosemonde dans *Flavie*, Agar Burns et Lucienne de Valangis dans *La Confession d'une jeune fille*, Impéria dans *Pierre qui roule* et Carmen d'Ortosa dans *Malgré tout*.

⁸⁶ Une histoire semblable est racontée dans *Histoire de ma vie* à propos du cheval donné à Maurice Dupin par Ferdinand VII: «il [avouait] que c'était le seul cheval qu'il ne pût monter sans une sorte d'émotion. C'était pour lui une raison de plus pour vouloir s'en rendre maître, et il trouvait du plaisir à le vaincre» (*HMV*, IIe partie, ch. XIV, dans *O. aut.*, t. I, p. 579). C'est en montant ce cheval qu'il s'est tué en septembre 1808.

- 1155 J'aime mieux un animal sauvage qui risque de me tuer qu'une mécanique à ressorts souples qui m'endort.
- Et vous aimez mieux, observa le marquis, une individualité rude ou fougueuse...
- Qu'une personnalité effacée par le savoir-vivre, répliqua-t-elle
- 1160 vivement; mais, pardon, j'ai un peu chaud, je vais me rhabiller.
- Elle lui tourna le dos et s'en alla vers le château, relevant adroitement sa jupe juste à la hauteur des franges de sa bottine⁸⁷. M. de Rivonnière la suivit des yeux, comme absorbé, puis, me voyant près de lui, il m'offrit son bras, tandis que M. Dietrich et sa soeur nous suivaient à
- 1165 quelque distance. Je vis bien que le marquis voulait s'assurer ma protection, car il me témoignait beaucoup de déférence, et après quelque préambule un peu embarrassé il céda au besoin de m'ouvrir son coeur.
- Je crois comprendre, me dit-il, que ma soumission déplaît à mademoiselle Dietrich, et qu'elle aimerait un caractère plus original⁸⁸, un
- 1170 esprit plus romanesque. Pourtant, je sens très bien la supériorité qu'elle a sur moi, et je n'en suis pas effrayé : c'est quelque chose qui devrait m'être compté.
- Ce qu'il disait là me sembla très juste et d'un homme intelligent.
- Il est certain, lui répondis-je, que dans le temps d'égoïsme et
- 1175 de méfiance où nous vivons⁸⁹, accepter le mérite d'une femme supérieure sans raillerie et sans crainte n'est pas le fait de tout le monde; mais puis-je vous demander si c'est le goût et le respect du mérite en général qui vous rassure, ou si vous voyez dans ce cas particulier des qualités particulières qui vous charment?
- 1180 - Il y a de l'un et de l'autre. Me sentant épris du beau et du bien, je le suis d'autant plus de la personne qui les résume.

⁸⁷ Au XIXe siècle, les femmes portent des bottines soit de peau fine, soit d'étoffe, avec ou sans talons, suivant la mode. Cf. M. Leloir, *op. cit.*, p. 43-44.

⁸⁸ I/883-884 : «je cherche en vain autour de moi quelque chose d'original ou d'inspiré».

⁸⁹ Bien des réflexions de Sand sur les moeurs de la société du temps sont faites par l'intermédiaire de la narratrice. Elles témoignent d'un pessimisme notable : «La société est dure à aborder, quelquefois terrible» (I/244-245), etc. Et ses commentaires sur «le temps où nous vivons» se multiplient dans ses romans et ses oeuvres autobiographiques. Dans ses lettres à Charlotte Marliani, elle affirme que «la société est un enfer et qu'il faut la traverser armé de pied en cap» (*Corr.*, t. VI, à Charlotte Marliani, 25 juin 1844, p. 571); dans *Lélia* de la frivolité, même en politique, «du temps où nous vivons» (version de 1839, Édition de P. Reboul, p. 389); dans *Jeanne* du temps «misérable et condamné où nous vivons» (texte présenté et annoté par Simone Vierne, 2e édition revue et corrigée, Grenoble, Éditions Glénat, Collection de l'Aurore, 1993, p. 283); dans *Mademoiselle Merquem* du «temps d'orgueil et de raillerie», de ce siècle «de calcul, d'épuisement et de scepticisme» (p. 222). Dans son édition de *Mademoiselle Merquem*, Raymond Rheault signale bien ce désenchantement d'une «époque à laquelle [la romancière] se sent de moins en moins accordée» (p. 40-41).

– Ainsi vous êtes épris de Césarine? Vous n'êtes pas le seul; tout ce qui l'approche subit le charme de sa beauté morale et physique. Il faut donc un dévouement exceptionnel pour obtenir son attention.

1185 – Je le pense bien. Je connais la mesure de mon dévouement et ne crains pas que personne la dépasse; mais il y a mille manières d'exprimer le dévouement, tandis que les occasions de le prouver sont rares ou insignifiantes. L'expression d'ailleurs charme plus les femmes que la preuve, et j'avoue ne pas savoir encore sous quelle forme je dois

1190 présenter l'avenir, que je voudrais promettre riant et beau au possible.

– Ne me demandez pas de conseils; je ne vous connais point assez pour vous en donner.

1195 – Connaissez-moi, mademoiselle de Nermont, je ne demande que cela. Quand mademoiselle Dietrich m'interpelle, elle me trouble, et peut-être n'est-ce pas la vérité vraie que je lui répons. Avec vous, je serai moins timide, je vous répondrai avec la confiance que j'aurais pour ma propre soeur. Faites-moi des questions, c'est tout ce que je désire. Si vous n'êtes pas contente de moi, vous me le direz, vous me reprendrez. Tout ce qui viendra de vous me sera sacré. Je ne me révolterai pas.

1200 – Avez-vous donc, comme on le prétend, la douceur des anges?

– D'ordinaire, oui; mais par exception j'ai des colères atroces⁹⁰.

– Que vous ne pouvez contenir?

– C'est selon. Quand le dépit ne froisse que mon amour-propre, je le surmonte; quand il me blesse au coeur, je deviens fou⁹¹.

1205 – Et que faites-vous dans la folie?

– Comment le saurais-je? Je ne m'en souviens pas, puisque je n'ai pas eu conscience de ce que j'ai fait.

– Mais quelquefois vous avez dû l'apprendre par les autres?

1210 – Ils m'ont toujours ménagé la vérité. Je suis très gâté par mon entourage.

– C'est la preuve que vous êtes réellement bon.

– Hélas! qui sait? C'est peut-être seulement la preuve que je suis riche.

⁹⁰ George Sand a pu observer de proche des «colères atroces» et de la folie comme celles du marquis de Rivonnière chez Louis Félix Demai (*HMV*, IIIe partie, ch. IV, dans *O. aut.*, t. I, p. 716-717), chez Alfred de Musset, chez Chopin et chez son gendre le sculpteur Clésinger, entre autres.

⁹¹ La thématique de la folie dans le roman sandien a fait l'objet d'un article de Marie-Paule Rambeau : «Maladie mentale et folie dans l'oeuvre de G. Sand» (*George Sand et son temps*, sous la direction de Elio Mosele, Genève, Slatkine, 1994, p. 523-538). Bon nombre de personnages sandiens se disent fous ou sont considérés comme tels : Magnus dans *Lélia*, Audebert dans *La Ville noire*, Blanche de Turdy dans *Mademoiselle la Quintinie*, Denise dans *La Confession d'une jeune fille*, le père d'Impéria dans *Pierre qui roule* et *Le Beau Laurence*, Carmen d'Ortosa dans *Malgré tout*, entre autres.

- 1215 – En êtes-vous à mépriser ainsi l'espèce humaine? N'avez-vous point de vrais amis?
- Si fait; mais ceux-là ne m'ayant jamais blessé, ne peuvent savoir si je suis violent.
- Cela pourrait cependant arriver. Que feriez-vous devant la trahison d'un ami?
- 1220 – Je ne sais pas.
- Et devant la résistance d'une femme aimée?
- Je ne sais pas non plus. Vous voyez, je suis une brute, puisque je ne me connais pas et ne sais pas me révéler.
- 1225 – Alors vous ne faites jamais le moindre examen de conscience?
- Je n'ai garde d'y manquer après chacune de mes fautes; mais je ne prévois pas mes fautes à venir, et cela me paraît impossible.
- Pourquoi?
- Parce que chaque sujet de trouble est toujours nouveau dans la vie. Aucune circonstance ne se présente identique à celle qui nous a servi d'expérience. Ne voyez donc d'absolu en moi que ce que j'y vois moi-même, une parfaite loyauté d'intentions. Il me serait facile de vous dire que je suis un être excellent, et que je répons de le demeurer toujours. C'est le lieu commun que tout fiancé débite avec aplomb aux parents et amis de sa fiancée. Eh bien! si j'arrive à ce rare bonheur d'être le fiancé de
- 1230 Césarine, je serai aussi sincère qu'aujourd'hui, je vous dirai : «Je l'aime.» Je ne vous dirai pas que je suis digne d'elle à tous égards et que je mérite d'être adoré.
- 1235 – Pourrez-vous au moins promettre de l'aimer toujours? Êtes-vous constant dans vos affections?
- 1240 – Oui, certes, mon amitié est fidèle; mais en fait de femmes je n'ai jamais aimé que ma mère et ma soeur; je ne sais rien de l'amour qu'une femme pure peut inspirer⁹².
- Que dites-vous là? Vous n'avez jamais aimé?
- Non; cela vous étonne?
- 1245 – Quel âge avez-vous donc?
- Trente ans.
- Voici une mauvaise note pour mon carnet personnel... jamais aimé à trente ans!

⁹² Plusieurs personnages sandiens affirment ne pas connaître l'amour. Césarine avouera à Jacques de Rivonnière : «je ne croyais pas à l'amour» (III/152-153). Flavie taquine sa correspondante Robertine : «Je t'entends d'ici me dire que se préserver si longtemps, n'avoir pas encore aimé à vingt et un ans, c'est de l'égoïsme, de la sécheresse de coeur» (*Flavie*, p. 5). Elle dit d'Émile Villemer : «à trente-cinq ans il est aussi étranger à la pensée de l'amour qu'un centenaire» (p. 153). Âgé de trente ans, le narrateur de *Tamaris* dit n'avoir jamais aimé une femme (p. 49, 83) et affirme que son ami le baron de La Rive n'a jamais aimé non plus (p. 137). Dans *Mademoiselle la Quintinie*, Lucie confie à Émile qu'elle «ne sai[t] pas ce que c'est que l'amour, ni si [elle] le saur[a] jamais» (p. 33).

1250 – Que voulez-vous? Je ne peux pas appeler amour les émotions très sensuelles qu'éprouve un adolescent auprès des femmes. Un peu plus tard, les gens de ma condition abordent le monde et n'y conservent pas d'illusions. Ils sont placés entre la coquetterie effrénée des femmes qui exploitent leurs hommages et l'avidité honteuse de celles qui n'exploitent que leur bourse. Ce sont les dernières qui l'emportent parce qu'il est plus facile de s'en débarrasser.

1255 – Ainsi vous n'avez eu que des courtisanes pour maîtresses?

1260 – Mademoiselle de Nermont, je pense bien que vous rendrez compte de toutes mes réponses à mademoiselle Dietrich; mais je présume qu'il est un genre de questions qu'elle ne vous fera pas. Je vous dirai donc la vérité : courtisanes et femmes du monde, cela se ressemble beaucoup quand ces dernières ne sont pas radicalement vertueuses. Il y en a certes, je le reconnais, et il fut un temps, assure-t-on, où celles-ci inspiraient de grandes passions; mais aujourd'hui, si nous sommes moins passionnés, nous sommes plus honnêtes, nous respectons la vertu et la laissons tranquille. Les jeunes gens corrompus feignent de la dédaigner, sous prétexte qu'elle est ennuyeuse. Moi je la respecte sincèrement, surtout chez les femmes de mes amis; et puis les femmes honnêtes, étant plus rares qu'autrefois, sont plus fortes, plus difficiles à persuader, et il faudrait faire le métier de tartuffe⁹³ pour les vaincre. Je ne me reproche donc pas d'avoir voulu ignorer l'amour que seules peuvent inspirer de telles femmes. Quelque mauvais que soit le monde actuel, il a cela de supérieur au temps passé, que les hommes qui se marient après avoir assouvi leurs passions fort peu idéales peuvent apporter à la jeune fille qu'ils épousent un cœur absolument neuf. Les roués d'autrefois, blasés sur la femme élégante et distinguée, vainqueurs en outre de mainte innocence, ne pouvaient se vanter de l'ingénuité morale que la légèreté de nos mœurs laisse subsister chez la plupart d'entre nous. Il me paraît donc impossible de ne pas aimer mademoiselle Dietrich avec une passion vraie et de ne pas l'aimer toujours, fût-on éconduit par elle, car aujourd'hui, évidemment maltraité, je me sens aussi enchaîné que je l'étais avant-hier par quelques paroles bienveillantes.

1275 Nous arrivions au salon, où Césarine, qui avait marché plus vite que nous et qui portait une fabuleuse activité en toutes choses, était déjà installée au piano. Elle s'était rhabillée avec un goût exquis, et pourtant elle se leva brusquement en voyant entrer le marquis; un léger mouvement de contrariété se lisait dans sa physionomie. On eût dit qu'elle ne comptait pas le revoir. Il s'en aperçut et prit congé. Il fut quelques jours sans paraître.

⁹³ Le *DAF* (1835) accepte seulement la graphie «tartufe» (t. II, p. 531), le *DN* (1867) aussi. Certains dictionnaires récents admettent les deux orthographes.

1290 D'abord Césarine m'assura qu'elle était charmée de l'avoir découragé, bientôt elle fut piquée de sa susceptibilité. Il n'y put tenir et revint. Elle fut aimable, puis elle fut cruelle. Il bouda encore et il revint encore. Ceci dura quelques mois; cela devait durer toujours.

1295 C'est que le marquis au premier aspect semblait très facile à réduire. Césarine l'avait vite pris en pitié et en dégoût lorsqu'elle s'était imaginé qu'elle avait affaire à une nature d'esclave; mais la soudaineté et la fréquence de ses dépit la firent revenir de cette opinion.

– C'est un boudeur, disait-elle, c'est moins ennuyeux qu'un extatique.

1300 Elle reconnaissait en lui de grandes et sérieuses qualités, une bravoure de coeur et de tempérament remarquable, une véritable générosité d'instincts, une culture d'esprit suffisante, une réelle bonté, un commerce agréable quand on ne le froissait pas; en somme, il méritait si peu d'être froissé qu'il était dans son droit de ne pas le souffrir.

1305 Au bout de notre saison d'été à la campagne, M. Dietrich pressa Césarine de s'expliquer sur ses sentiments pour le marquis.

1310 – Je n'ai rien décidé, répondit-elle. Je l'aime et l'estime beaucoup. S'il veut se contenter d'être mon ami, je le reverrai toujours avec plaisir; mais s'il veut que je me prononce à présent sur le mariage, qu'il ne revienne plus, ou qu'il ne revienne pas plus souvent que nos autres voisins.

M. Dietrich n'accepta point cette étrange réponse. Il remontra qu'une jeune fille ne peut faire son ami d'un homme épris d'elle.

1315 – C'est pourtant ce à quoi j'aspire d'une façon générale, répondit Césarine. Je trouve l'amitié des hommes plus sincère et plus noble que celle des femmes, et, comme ils y mêlent toujours quelque prétention de plaire, si on les éloigne, on se trouve seule avec les personnes du sexe enchanteur, jaloux et perfide, à qui l'on ne peut se fier⁹⁴. Je n'ai qu'une amie, moi, c'est Pauline. Je n'en désire point d'autre. Il y a bien ma tante; mais c'est mon enfant bien plus que mon amie.

⁹⁴ George Sand s'est souvent prononcée sur cette préférence pour les amitiés masculines. Quoiqu'elle ait éprouvé pour certaines femmes une amitié vive, elle avait peu d'estime pour elles. Dès 1829, elle avouait à sa mère: «Je m'en tiens donc à deux ou trois femmes sur l'amitié desquelles je puis me reposer, ce qui est déjà assez rare. Quant aux hommes, ils n'ont pas des dehors fort brillants, mais ce sont les meilleurs gens du monde» (*Corr.*, t. I, à Mme Maurice Dupin, 1er août 1829, p. 536). Les plus grands amis de la romancière seront des hommes: Gustave Flaubert, François Rollinat, Edmond Plauchut, etc. À ce propos, voir également *Histoire de ma vie* et *Correspondance*. Dans les romans de Sand, on verra de fortes amitiés entre sexes opposés qui ne seront pas perturbées par l'amour: Frumence Costel et Lucienne de Valangis dans *La Confession d'une jeune fille*, monsieur Sylvestre et Aldine Vallier dans *Monsieur Sylvestre*, Sarah Owen et Nouville dans *Malgrétout*, entre autres. Dans *Narcisse*, Juliette ira jusqu'à dire qu'elle aime entendre la conversation des hommes distingués qui lui enseignent à penser et à raisonner.

- 1320 – Mais, en fait d'amis, vous avez moi et votre oncle. Vous ferez bien d'en rester là.
- Vous oubliez, cher père, quelques douzaines de jeunes et vieux cousins qui me sont très cordialement dévoués, j'en suis sûre, et à qui vous trouvez bon que je témoigne de l'amitié. Aucun d'eux n'aspire à ma
- 1325 main. Les uns sont mariés, ou pères de famille; les autres savent trop ce qu'ils vous doivent pour se permettre de me faire la cour. Je ne vois pas pourquoi le marquis ne ferait pas comme eux, pour une autre raison : la crainte de m'ennuyer.
- Heureusement le marquis n'acceptera point cette situation
- 1330 ridicule.
- Pardon, mon papa; faute de mieux, il l'accepte.
- Ah oui-da! vous lui avez dit : «Soyez mon complaisant⁹⁵ pour le plaisir de l'être?»
- Non, je lui ai dit : «Soyez mon camarade⁹⁶ jusqu'à nouvel
- 1335 ordre.»
- Son camarade! s'écria M. Dietrich en s'adressant à moi avec un haussement d'épaules; elle devient folle, ma chère amie!
- Oui, je sais bien, reprit Césarine, ça ne se dit pas, ça ne se fait pas. Le fait est, ajouta-t-elle en éclatant de rire, que je n'ai pas le sens
- 1340 commun, cher papa! Eh bien! je dirai à M. de Rivonnière que vous m'avez trouvée absurde et que nous ne devons plus nous voir.
- Là-dessus, elle prit son ouvrage et se mit à travailler avec une sérénité complète. Son père l'observa quelques instants, espérant voir percer le dépit ou le chagrin sous ce facile détachement. Il ne put rien
- 1345 surprendre; toute la contrariété fut pour lui. Il avait pris Jacques de Rivonnière en grande amitié. Il l'avait beaucoup encouragé, il le désirait vivement pour son gendre. Il n'avait pas assez caché ce désir à Césarine. Naturellement elle était résolue à l'exploiter.
- Quand nous fûmes seules, je la grondai. Comme toujours, elle
- 1350 m'écouta avec son bel oeil étonné; puis, m'ayant laissée tout dire, elle me répondit avec une douceur enjouée :
- Vous avez peut-être raison. Je fais de la peine à papa, et j'ai l'air de le forcer à tolérer une situation excentrique entre le marquis et moi, ou de renoncer à une espérance qui lui est chère. Il faut donc que je
- 1355 renonce, moi, à une amitié qui m'est douce, ou que j'épouse un homme pour qui je n'ai pas d'amour, pour qui je n'aurai par conséquent ni respect ni enthousiasme. Est-ce là ce que l'on veut? Je suis peut-être capable de

⁹⁵ *Complaisant* : en tant que substantif, le *DAF* (1835) le définit comme une personne qui a beaucoup de déférence pour une autre, qui est fort assidue auprès d'elle, et qui s'attache à lui plaire dans quelque vue d'intérêt. Il se dit quelquefois, dans un sens particulier, d'une personne qui favorise la galanterie d'une autre (t. I, p. 359).

⁹⁶ *Camarade* : le *DAF* (1835) note qu'il s'agit souvent d'un terme de familiarité qu'on emploie envers les personnes fort inférieures (t. I, p. 249).

ce grand sentiment qui fait qu'on est heureux dans la vertu, quelque difficile qu'elle soit. Veut-on que je me sacrifie et que j'aie la vertu
 1360 douloureuse, héroïque? Je ne dis pas que cela soit au-dessus de mon pouvoir; mais franchement M. de Rivonnière est-il un personnage si sublime, et mon père lui a-t-il voué un tel attachement, que je doive me river à cette chaîne pour leur faire plaisir à tous deux et sacrifier ma vie, que l'on prétendait vouloir rendre si belle? Répondez, chère Pauline. Cela
 1365 devient très sérieux.

– Autorisez-moi, lui dis-je, à répéter ce que vous dites à votre père et au marquis. Tous deux renonceront à vous contrarier. Votre père se privera de ce nouvel ami, et le nouvel ami, que vous n'avez persuadé d'attendre qu'en lui laissant de l'espérance, comprendra que sa patience
 1370 compromettrait votre réputation⁹⁷ et aboutirait peut-être à une déception pour lui.

– Faites comme vous voudrez, reprit-elle. Je ne désire que la paix et la liberté.

– Il vaudrait mieux, puisque vous voilà si raisonnable, dire
 1375 vous-même à M. de Rivonnière que vous ajournez indéfiniment son bonheur.

– Je le lui ai dit.

– Et que vous faites à sa dignité ainsi qu'à votre réputation le sacrifice de l'éloigner.

– Il n'accepte pas cela. Il demande à me voir, si peu que ce soit
 1380 et dans de telles conditions qu'il me plaira de lui imposer. Il demande en quoi il s'est rendu indigne d'être admis dans notre maison. C'est à mon père de l'en chasser. Moi, je trouve la chose pénible et injuste, je ne me charge pas de l'exécuter.

Rien ne put la faire transiger. M. Dietrich recula. Il ne voulait pas
 1385 fermer sa porte à M. de Rivonnière pour qu'elle lui fût rouverte au gré du premier caprice de Césarine. Il lui en coûtait d'ailleurs de mettre à néant les espérances qu'il avait caressées.

Le marquis fut donc autorisé à venir nous voir à Paris, et Césarine
 1390 enregistra cette concession paternelle comme une chose qui lui était due et dont elle n'avait à remercier personne. Son aimable tournure d'esprit, ses gracieuses manières avec nous ne nous permettaient pas de la traiter d'impérieuse et de fantasque; mais elle ne cédait rien. Elle disait : Je vous aime. Jamais elle ne disait : Je vous remercie*.

Nous revînmes à Paris à l'époque accoutumée, et là Césarine, qui
 1395 avait dressé ses batteries, frappa un grand coup, dont M. de Rivonnière fut le prétexte. Elle voulait amener son père à rouvrir les grands salons et à

⁹⁷ Dans *Consuelo*, on dira que la réputation est «la chose la plus sacrée, la plus importante de notre vie de femme» (t. II, p. 240). Il ne faudrait donc pas que l'on fasse à Césarine «la réputation d'une coquette ou d'une fille difficile à marier» (I/1403-1404).

repandre à domicile les brillantes et nombreuses relations qu'il avait eues du vivant de sa femme. Césarine lui remontra que, si on la tenait dans l'intimité de la famille, elle ne se marierait jamais, vu que l'apparition de tout prétendant serait une émotion, un événement dans le petit cercle, — que, pour peu qu'après y avoir admis M. de Rivonnière, on vint à en admettre un autre, on lui ferait la réputation d'une coquette ou d'une fille difficile à marier, que l'irruption du vrai monde dans ce petit cloître de fidèles pouvait seule l'autoriser à examiner ses prétendants sans prendre d'engagements avec eux et sans être compromise par aucun d'eux en particulier. M. Dietrich fut forcé de reconnaître qu'en dehors du commerce du monde il n'y a point de liberté, que l'intimité rend esclave des critiques ou des commentaires de ceux qui la composent, que la multiplicité et la diversité des relations sont la sauvegarde du mal et du bien, enfin que, pour une personne sûre d'elle-même comme l'était Césarine, c'était la seule atmosphère où sa raison, sa clairvoyance et son jugement pussent s'épanouir. Elle avait des arguments plus forts que n'en avait eus sa mère, uniquement dominée par l'ivresse du plaisir. M. Dietrich, qui avait cédé de mauvaise grâce à sa femme, se rendit plus volontiers avec sa fille. Une grande fête inaugura le nouveau genre de vie que nous devions mener.

Le lendemain de ce jour si laborieusement préparé et si magnifiquement réalisé, je demandai à Césarine, pâle encore des fatigues de la veille, si elle était enfin satisfaite.

1420 — Satisfaite de quoi? me dit-elle, d'avoir revu le tumulte dont on avait bercé mon enfance? Croyez-vous, chère amie, que le néant de ces splendeurs soit chose nouvelle pour moi? Me prenez-vous pour une petite ingénue enivrée de son premier bal, ou croyez-vous que le monde ait beaucoup changé depuis trois ans que je l'ai perdu de vue? Non, non, allez! C'est toujours le même vide et décidément je le déteste; mais il faut y vivre ou devenir esclave dans l'isolement. La liberté vaut bien qu'on souffre pour elle. Je suis résolue à souffrir, puisqu'il n'y a pas de milieu à prendre, — À propos, ajouta-t-elle, je voulais vous dire quelque chose. Je ne suis pas assez *gardée* dans cette foule; mon père est si peu homme du monde qu'il passe tout son temps à causer dans un coin avec ses amis particuliers, tandis que les arrivants, cherchant partout le maître de la maison, viennent, en désespoir de cause, demander à ma tante Helmina de m'être présentés. Ma tante a une manière d'être et de dire, avec son accent allemand et ses préoccupations de ménagère, qui fait qu'on l'aime et qu'on se moque d'elle. La véritable maîtresse de la maison, quant à l'aspect et au maintien, c'est vous, ma chère Pauline, et je ne trouve pas que vous soyez mise assez en relief par votre titre de gouvernante. Il y aurait un détail bien simple pour changer la face des choses, c'est qu'au lieu de nous dire *vous*, nous fissions acte de tutoiement réciproque une fois pour toutes. Ne riez pas. En me disant *toi*, vous devenez mon amie de coeur, ma seconde mère, l'autorité, la supériorité que j'accepte. Le *vous*

vous tient à l'état d'associée de second ordre, et le monde, qui est sot, peut croire que je ne dépends de personne.

– N'est-ce pas votre ambition?

1445 – Oui, en fait, mais non en apparence; je suis trop jeune, je serais raillée, mon père serait blâmé. Voyons, portons la question devant lui, je suis sûre qu'il m'approuvera.

En effet, M. Dietrich me pria de tutoyer sa fille et de me laisser tutoyer par elle. L'effet fut magique dans l'intérieur. Les domestiques, dont je n'avais d'ailleurs pas à me plaindre, se courbèrent jusqu'à terre devant moi, les parents et amis regardèrent ce tutoiement comme un traité d'amitié et d'association pour la vie. Je ne sais si le monde y fit grande attention. Quant à moi, en me prêtant à ce prétendu hommage de mon élève, je me doutais bien de ce qui arriverait. Elle ne voulait pas me laisser l'autorité de la fonction, et, en me parant de celle de la famille, elle se constituait le droit de me résister comme elle lui résistait.

1450 Cependant quelqu'un osait lui résister, à elle. Malgré des invitations répétées, M. de Rivonnière, en vue de qui Césarine avait amené son père à faire tant de mouvement et de dépense, ne profita nullement de l'occasion. 1460 Il ne parut ni à la première soirée ni à la seconde. Ses parents le disaient malade; on envoya chercher de ses nouvelles; il était absent.

Un jour, comme j'étais sortie seule pour quelques emplettes, je le rencontrai. Nous étions à pied, je l'abordai après avoir un peu hésité à le reconnaître; il n'était pas vêtu et cravaté avec la recherche accoutumée. Il avait l'air, sinon triste, du moins fortement préoccupé. Il ne paraissait pas se soucier de répondre à mes questions, et j'allais le quitter lorsque, par un soudain parti-pris, il m'offrit son bras pour traverser la cour du Louvre.

1465 – Il faut que je vous parle, me dit-il, car il est possible que mademoiselle Dietrich ne dise pas toute la vérité sur notre situation réciproque. Elle ne s'en rend peut-être pas compte à elle-même. Elle ne se croit pas brouillée avec moi, elle ignore peut-être que je suis brouillé avec elle.

Brouillé me paraissait un bien gros mot pour le genre de relations qui avait pu s'établir entre eux : je le lui fis observer.

1475 – Vous pensez avec raison, reprit-il, qu'il est difficile de parler clairement amour et mariage à une jeune personne si bien surveillée par vous; mais, quand on ne peut parler, on écrit, et mademoiselle Dietrich n'a pas refusé de lire mes lettres, elle a même daigné y répondre.

– Dites-vous la vérité? m'écriai-je.

1480 – La preuve, répondit-il, c'est qu'en vous voyant prête à me quitter tout à l'heure, j'ai senti que je devais lui renvoyer ses lettres. Voulez-vous me permettre de les faire porter chez vous dès ce soir?

– Certainement, vous agissez là en galant homme.

1485 – Non, j'agis en homme qui veut guérir. Les lettres de mademoiselle Dietrich pourraient être lues dans une conférence publique,

tant elles sont pures et froides. Elle ne me les a pas redemandées. Je ne crois même pas qu'elle y songe. Si le fait d'écrire est une imprudence, la manière d'écrire est chez elle une garantie de sécurité. Cette fille vraiment supérieure peut s'expliquer sur ses propres sentiments et dire toutes ses idées sans donner sur elle le moindre avantage, et sans permettre le moindre blâme à ses victimes.

– Alors pourquoi êtes-vous brouillés?

– Je suis brouillé, moi, avec l'espérance de lui plaire et le courage de le tenter. Un moment je me suis fait illusion en voyant qu'elle travaillait à me faire place dans son intimité. Elle m'offrait d'être son ami, et j'ai été assez fat pour me persuader qu'une personne comme elle n'accorderait pas ce titre à un prétendant destiné à échouer comme un autre. J'ai laissé voir ma sottise confiance, elle m'en a raillé en me disant qu'elle rentrait dans le monde⁹⁸ et qu'il ne tenait qu'à moi de l'y rejoindre.

1490 Cette fois j'ai eu du chagrin, j'ai eu le coeur blessé, j'ai renoncé à elle, vous pouvez le lui dire.

– Elle ne le croira pas; je ne le crois pas beaucoup non plus.

– Eh bien! sachez que j'ai mis un obstacle, une faute, entre elle et moi. Je me suis jeté dans une aventure stupide,... coupable même, mais qui m'étourdit, m'absorbe et m'empêche de réfléchir. Cela vaut mieux que de devenir fou ou de s'avilir dans l'esclavage. Voilà ma confession⁹⁹ faite; ce soir, vous aurez les lettres. Je m'en retourne de ce pas à la campagne, où je cache mes folles amours, à deux lieues de Paris, tandis que ma famille et mes amis me croient parti pour la Suisse¹⁰⁰.

1500 Je reçus effectivement le soir même un petit paquet soigneusement cacheté, que j'allai déposer dans le bureau de laque de Césarine. Elle eût été fort blessée de me voir en possession de ce petit secret. Elle ne sut pas tout de suite comment la restitution avait été faite.

⁹⁸ Entrer dans le monde : George Sand n'en garde pas de bons souvenirs. De fait, elle raconte ne pas en avoir envie, même d'en être «épouvantée et désespérée». «Tu dois faire un effort pour accepter cette idée-là», lui ordonnait sa grand-mère (H.M.V., IVe partie, ch. III, dans *O. aut.*, t. I, p. 1011).

⁹⁹ *Confession, confesseur, confesser, se confesser*, voilà tous des mots qui reviennent à maintes reprises dans les romans de Sand. Dans *Césarine Dietrich*, on en relève cinq occurrences dans la première partie, une dans la seconde, sept dans la troisième et quatre dans la quatrième.

¹⁰⁰ La romancière semble fascinée par trois pays : la Suisse, l'Allemagne et, surtout, l'Italie. Non seulement en parle-t-elle amplement dans ses ouvrages autobiographiques, mais elle y conduit ses personnages ou ceux-ci y font allusion à maintes reprises. Le vieux médecin de Célie Merquem l'envoie en Italie, en Suisse et en Allemagne pendant dix-huit mois afin de la distraire. M. Sylvestre connaît très bien ces trois pays pour y avoir travaillé et voyagé. Le neveu de Pauline se rend en Allemagne pour son travail (II/400, 1043). Le marquis de Rivonnière fera un voyage de convalescence en Suisse et en Italie (IV/997).

1515 Elle ne m'en parla pas; mais au bout de quelques jours elle me raconta le fait elle-même, et me demanda si les lettres avaient passé par les mains de son père. Je la rassurai.

- Elles t'auront été rapportées, lui dis-je, par la personne qui servait d'intermédiaire à votre correspondance.

1520 - Il n'y a personne, répondit-elle. Je ne suis pas si folle que de me confier à des valets. Nous échangeons nos lettres nous-mêmes à chaque entrevue. Il m'apportait les siennes dans un bouquet. Il trouvait les miennes dans un certain cahier de musique posé sur le piano, et qu'il avait soin de feuilleter d'un air négligent. Il jouait assez bien cette comédie¹⁰¹.

1525 - Et cependant tu m'avais priée d'assister à vos entrevues! Pourquoi écrire en cachette, quand tu n'avais qu'à me faire un signe pour m'avertir que tu voulais lui parler en confidence?

1530 - Ah! que veux-tu? ce mystère m'amuse. Et qu'est-ce que mon père eût dit, si je t'eusse fait manquer à ton devoir? Voyons, ne me fais pas de reproches, je m'en fais; explique-moi comment ces lettres sont là. Il faut qu'il ait pris un confident. Si je le croyais!...

- Ne l'accuse pas! Ce confident, c'est moi.

- À la bonne heure! Tu l'as donc vu?

1535 Je racontai tout, sauf le moyen que M. de Rivonnière avait pris pour se guérir. Il est un genre d'explication dont on ne se fait pas faute à présent avec les jeunes filles du monde, et que je n'avais jamais voulu aborder avec Césarine, ni même devant elle. Sa tante n'avait de prudence que sur ce point délicat, et M. Dietrich, chaste dans ses moeurs, l'était également dans son langage. Césarine, malgré sa liberté d'esprit, était
1540 donc fort ignorante des détails malséants dont l'appréciation est toujours choquante chez une jeune fille. La petite Irma Dietrich¹⁰², sa cousine, en savait plus long qu'elle sur le rôle des femmes galantes et des grisettes dans la société. Césarine, qui n'avait jamais montré aucune curiosité malsaine, la faisait taire et la rudoyait.

¹⁰¹ Dans *La Confession d'une jeune fille*, Galathée Capeforte trouve des lettres d'amour jusque dans ses souliers. Félicie dissimule des lettres explicites entre les feuilles de carton d'un paquet contenant un bonnet d'enfant destiné à la femme de son amant Tonino dans *Le Dernier Amour*. Dans *Mademoiselle Merquem*, Erneste du Blossay et le comte de Montroger cachent leurs missives dans un arbre du parc. L'héroïne d'*Indiana* glisse une lettre destinée à son amant dans le parc qu'il connaît bien. Dans *Narcisse*, Albany cache un billet destiné à Juliette d'Estorade dans le chèvrefeuille du jardin de Narcisse Pardoux. Bonbois, le vieux portier du couvent, viendra prendre le billet à la demande de sa maîtresse.

¹⁰² I/824-828 : «la plus petite, âgée de douze ans, qui parlait mariage comme si elle eût été majeure; son babil était l'amusement de la famille; la liberté enfantine de ses opinions était la clef qui ouvrait toutes les discussions sur l'avenir et sur les rêves dorés de ces demoiselles».

1545 Elle prit donc le change quand je lui appris que le marquis se jetait, par réaction contre elle, dans une autre¹⁰³ *affection**. Elle crut qu'il voulait faire un autre mariage, et me parut fort blessée.

– Tu vois! me dit-elle, j'avais bien raison de douter de lui et de ne pas répondre à ses beaux sentiments. Voilà comme les hommes sont sérieux! Il disait qu'il mourrait, si je lui ôtais tout espoir! Je lui en laissais un peu, et le voilà déjà guéri! Tiens! je veux te montrer ses lettres. Relisons-les ensemble. Cela me servira de leçon. C'est une première expérience que je ne veux pas oublier.

1555 Les lettres du marquis étaient bien tournées, quoique écrites avec spontanéité. Je crus y voir l'élan d'un amour très sincère, et je ne pus m'empêcher d'en faire la remarque. Césarine se moqua de moi, prétendant que je ne m'y connaissais pas, que je lisais cela comme un roman¹⁰⁴, que,

¹⁰³ Nous rétablissons le mot «autre» qui figure dans le feuilletop.

¹⁰⁴ Toute situation qui sort de l'ordinaire est qualifiée de «romanesque» par Pauline, par son neveu Paul et surtout, de façon ironique, par Césarine. Le mot est repris une douzaine de fois dans le texte (I/1170, 1557; II/503, 1362, 1405, 1808; III/296, 458, 1428-1429; IV/119, 626, 1880). Dans la définition qu'en donne le *DAF* de 1798, on souligne que le roman s'avère un «ouvrage ordinairement en prose, contenant des fictions qui représentent des aventures rares dans la vie, et le développement entier des passions humaines. [...] récit destitué de vraisemblance et de preuves» (t. II, p. 510). Le mot a connu un élargissement de sens d'après le *DAF* de 1835, qui ajoute en premier lieu: «il se dit proprement des histoires, des narrations, vraies ou feintes, écrites en vieux langage, soit en vers, soit en prose; et, par extension de toute histoire feinte, écrite en prose, où l'auteur cherche à exciter l'intérêt, soit par le développement des passions, soit par la peinture des moeurs, soit par la singularité des aventures» (t. II, p. 672). Les personnages de Sand lui ajoutent généralement une connotation péjorative: «rassure-toi, Pauline, je ne suis pas le grand personnage de drame ou de roman que tu crois» (II/502-503), «Son neveu est marié! marié depuis longtemps, car il est déjà père de famille. J'ai fait le roman le plus absurde; mais ne te moque pas de moi, il est si douloureux!» (II/1404-1406), «Il y a là-dessous un roman qui va nous divertir. Voyons, contez-nous ça bien vite avant déjeuner» (III/457-459), «Il se peut que je sois romanesque, mais je prétends l'être avec dignité, avec succès, et faire triompher dans ma vie ces prétendus sophismes dont je saurai faire des vérités» (IV/625-628).

Cette connotation péjorative qu'on attribue au substantif *roman* et à l'adjectif *romanesque* provient sans doute de la façon dont on juge le roman en général, comme en témoigne le *Manuel du bon ton et de la politesse française* de Louis Verardi (Paris, Passard, 1853). Sous l'intertitre «De la conduite des parents avec leurs enfants», on trouve une liste de choses à proscrire: «Interdisez, à vos filles surtout, la lecture des romans. Les meilleurs de tous ne donnent que des idées très-fausse (*sic*) du monde et de la vie positive». Il continue en suggérant que: «Une jeune fille est tout à fait désappointée parce qu'elle ne trouve pas dans son mari le héros de roman auquel ses lectures l'avaient fait rêver si longtemps. Il peut en résulter son malheur, et quelquefois sa honte.» (p. 10).

1560 quant à elle, elle n'avait jamais été dupe. Quand nous eûmes fini ces lettres, elle fit le mouvement de les jeter au feu avec les siennes; mais elle se ravisa. Elle les réunit, les lia d'un ruban noir, et les mit au fond de son bureau en plaisantant sur ce deuil du premier amour qu'elle avait inspiré; mais je vis une grosse larme de dépit rouler sur sa joue, et je pensai que tout n'était pas fini entre elle et M. de Rivonnière.

1565 L'hiver s'écoula sans qu'il reparût. Dix autres aspirants se présentèrent. Il y en avait pour tous les goûts : variété d'âge, de rang, de caractère, de fortune et d'esprit. Aucun ne fut agréé, bien qu'aucun ne fût absolument découragé. Césarine voulait se constituer une cour ou plutôt un cortège, car elle n'admettait aucun hommage direct dans son intérieur. Elle aimait à se montrer en public avec ses adorateurs, à distance
1570 respectueuse; elle se faisait beaucoup suivre, elle se laissait fort peu approcher.

La comtesse Dash ajoutera en 1868 dans *Comment on fait son chemin dans le monde. Code du savoir-vivre* : «Les récits d'imagination et de coeur arrivent directement à l'imagination et au coeur, ils s'en emparent et ils les dominent. Si votre fille s'occupe de romans, elle deviendra romanesque, et c'est le plus grand des malheurs pour une femme. Une personne romanesque ne voit rien de l'existence sous son véritable aspect. Elle ne juge ni des personnes ni des choses telles qu'elles sont. Elle se compose un monde à elle, et il en résulte des erreurs, des fautes inévitables. Pour elle tout est roman [...] elle vise à l'effet; elle a besoin d'émotions pour vivre; elle les provoque et les conduit comme un plan de drame; elle joue un rôle, même vis-à-vis de sa conscience; elle est incapable de distinguer le mal du bien, pourvu que l'un ou l'autre serve à la réalisation de ses chimères» (Paris, Michel Lévy frères, 1868, p. 185).

Dans *La Confession d'une jeune fille*, Lucienne de Valangis sera la première à avouer que les romans d'amour qu'elle lit en cachette de Miss Agar Burns ne font que développer son esprit romanesque.

Nous passâmes l'été à Mireval et aux bains de mer¹⁰⁵. Nous retrouvâmes là M. de Rivonnière, qui reprit sa chaîne comme s'il ne l'eût jamais brisée. Il me demanda si j'avais trahi le secret de sa confession.

1575 – Non, lui dis-je, il n'était pas de nature à être trahi. Pourtant, si vous épousez Césarine, j'exige que vous vous confessiez à elle, car je ne veux pas être votre complice.

– Quoi? s'écria-t-il, faudra-t-il que je raconte à une jeune fille dont la pureté m'est sacrée les vilaines ou folles aventures qu'un garçon raconte tout au plus à ses camarades?

1580 – Non certes; mais cette fois-ci vous avez été coupable, m'avez-vous dit...

– Raison de plus pour me taire.

1585 – C'est envers Césarine que vous l'avez été, puisque vous voilà revenu à elle avec une souillure que vous n'aviez pas.

– Eh bien! soit, dit-il. Je me confesserai quand il le faudra; mais, pour que j'aie ce courage, il faut que je me voie aimé. Jusque-là, je ne suis obligé à rien. Je suis redevenu libre. Je lui sacrifie un petit amour assez vif : que ne ferait-on pas pour conquérir le sien?

1590 Césarine l'aimait-elle? Au plaisir qu'elle montra de le remettre en servage, on eût pu le croire. Elle avait souffert de son absence. Son orgueil en avait été très froissé. Elle n'en fit rien paraître et le reçut comme s'il l'eût quittée la veille : c'était son châtement, il le sentit bien, et, quand il voulut revenir à ses espérances, elle ne lui fit aucun reproche; mais elle le replaça dans la situation où il était l'année précédente : assurances et promesses d'amitié, défense de parler d'amour. Il se consola en reconnaissant qu'il était encore le plus favorisé de ceux qui rendaient hommage à son idole.

¹⁰⁵ Dès l'arrivée de mai, la haute société commençait à désertier la capitale pour émigrer à la campagne et dans les stations balnéaires comme Trouville et Dieppe. On revenait de vacances avant le début de décembre pour commencer la «saison mondaine» (A. Fierro, *Histoire et dictionnaire de Paris*, p. 1180-1181). Dans une lettre envoyée à Charlotte Marliani en 1842, on voit l'importance que Sand accorde aux bains de mer qui, d'après elle, sont nécessaires à la bonne santé : «Je désire bien que vous puissiez profiter aussi des beaux jours pour prendre des bains de mer et faire une provision de force contre l'hiver» (*Corr.*, t. V, 10 août 1842, p. 747). Balzac est du même avis : «Faute de repos et de bains de mer où je retremperais mes fibres, je périrai» (*Le Lys dans la vallée*, avertissement de l'édition Charpentier de 1839). Dans *La Curée*, Zola souligne la nécessité de s'y rendre pour se conformer à la mode parisienne : «Lorsque la mode les força absolument de quitter Paris, ils allèrent aux bains de mer, mais à regret, pensant sur les plages de l'océan aux trottoirs des boulevards» (Édition A. Lanoux et H. Mitterand, 1963, p. 497). Les Dietrich se rendront à Trouville pendant cette saison. Le marquis de Rivonnière les y retrouvera (III/483). La narratrice soulignera dans la quatrième partie du roman que tout le Paris élégant était à la campagne ou à la mer. «Nous touchions à la mi-septembre, et il faisait encore très chaud» (IV/100-101). Emballé dans son lit dans un wagon, Jacques de Rivonnière partira pour Aix-les-Bains aux premiers jours de juillet afin d'y chercher la guérison (III/1772-1773).

1600 Je terminerai ici la longue et froide exposition que j'ai dû faire d'une situation qui se prolongea jusqu'à l'époque où Césarine eut atteint l'âge de sa majorité¹⁰⁶. Je comptais franchir plus vite les cinq années que je consacrai à son instruction, car j'ai supprimé à dessein le récit de plusieurs voyages, la description des localités qui furent témoins de son existence, et le détail des personnages secondaires qui y furent mêlés.

1605 Cela m'eût menée trop loin. J'ai hâte maintenant d'arriver aux événements qui troublèrent si sérieusement notre quiétude, et qu'on n'eût pas compris, si je ne me fusse astreinte à l'analyse du caractère exceptionnel dont je surveillais le développement jour par jour¹⁰⁷.

¹⁰⁶ «La majorité est fixée à vingt-un (*sic*, orthographe qui a concurrencé l'actuelle jusqu'au XIXe siècle) ans accomplis; à cet âge on est capable de tous les actes de la vie civile, sauf la restriction portée au titre du mariage» (Article 488, livre I, «Des personnes», *Code civil, contenant La série des Lois qui le composent, avec leurs motifs*; Et suivi d'une Table raisonnée des matières, par l'auteur du *Dictionnaire Forestier*, Paris, de L'Imprimerie Nationale [...], An XI-1804, p. 90).

¹⁰⁷ On voit que les dernières phrases de chaque partie ont été conçues pour le feuilleton qui réserve un suspense bien plus grand lorsque les interruptions sont calculées et que le lecteur doit attendre la prochaine livraison pour découvrir la suite des événements. Dans la plupart des romans sandiens, la clause sert à la fois de récapitulation et d'annonce des péripéties à venir et se termine soit sur une pause qui a comme objectif de faire méditer le lecteur, soit sur un tableau-vivant qui fige les personnages sur place et pousse le lecteur à deviner la suite. On peut attribuer ces fins de chapitres à l'influence qu'exerce le théâtre sur Sand.

Dans la «Notice» de *Jeanne*, premier roman de Sand composé pour le mode de la publication en feuilletons, elle avoue : «Ce mode exige un art particulier que je n'ai pas essayé d'acquérir, ne m'y sentant pas propre. [...] Alexandre Dumas et Eugène Sue possédaient dès lors au plus haut point, l'art de finir un chapitre sur une péripétie intéressante, qui devait tenir sans cesse le lecteur en haleine, dans l'attente de la curiosité ou de l'inquiétude. Tel n'était pas le talent de Balzac, tel est encore moins le mien. [...] nous en avons souvent parlé ensemble» (texte présenté et annoté par Simone Vierne, 2e édition revue et corrigée, Grenoble, Éditions Glénat, Collection de l'Aurore, 1993, p. 27).

Je reprends mon récit à l'époque où Césarine atteignit sa majorité. Déjà son père l'avait émancipée¹ en quelque sorte en lui remettant la gouverne et la jouissance de la fortune de sa mère, qui était assez considérable.

5 J'avais consacré déjà six ans à son éducation, et je peux dire que je ne lui avais rien appris, car, en tout, son intelligence avait vite dépassé mon enseignement. Quant à l'éducation morale, j'ignore encore si je dois m'attribuer l'honneur ou porter la responsabilité du bien et du mal qui étaient en elle. Le bien dépassait alors le mal, et j'eus
10 quelquefois à combattre, pour les lui faire distinguer l'un de l'autre. Peut-être au fond se moquait-elle de moi en feignant d'être indécise, mais je ne conseillerai jamais à personne de faire des théories absolues sur l'influence qu'on peut avoir en fait d'enseignement.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au bout de ces six années j'aimais
15 Césarine avec une sorte de passion maternelle, bien que je ne me fisse aucune illusion sur le genre d'affection qu'elle me rendait. C'était toute grâce, tout charme, toute séduction de sa part. C'était tout dévouement, toute sollicitude, toute tendresse de la mienne, et il semblait que ce fût pour le mieux, car notre amitié se complétait par ce que chacune de
20 nous y apportait.

Cependant le bonheur qui m'était donné par Césarine et par son père ne remplissait pas tout le voeu de mon coeur. Il y avait une personne, une seule, que je leur préférais, et dont la société constante m'eût été plus douce que toute autre : je veux parler de mon neveu Paul
25 Gilbert. C'est pour lui que j'étais entrée chez les Dietrich, et s'il en eût témoigné le moindre désir, je les eusse quittés pour mettre ma pauvreté en commun avec la sienne, puisqu'il persistait, avec une invincible énergie, à ne profiter en rien de mes bénéfices. Je n'aimais décidément pas le monde, pas plus le groupe nombreux que Césarine appelait son
30 intimité que la foule brillante entassée à de certains jours dans ses salons. Mes heures fortunées², je les passais dans mon appartement avec deux ou trois vieux amis et mon Paul, quand il pouvait arracher une heure à son travail acharné. Je le voyais donc moins que tous les autres, c'était une grande privation pour moi, et souvent je lui parlais de

¹ *Émanciper* : terme de jurisprudence. «Mettre un fils ou une fille hors de la puissance paternelle; ou mettre un mineur en état de jouir de ses revenus, à l'âge et suivant les formes déterminées par la loi» (DAF, 1835, t. I, p. 620).

² *Heures fortunées* : appartient au registre poétique : heures associées au bonheur (TLF, s.v., *fortuné, ée*, A2).

35 louer un petit entresol dans la maison voisine de sa librairie, afin qu'il pût venir au moins dîner tous les jours avec moi.

Mais il refusait de rien changer encore à l'arrangement de nos existences.

40 – Vous dîneriez bien mal avec moi, me disait-il, car j'ai quelquefois cinq minutes pour manger ce qu'on me donne, et je n'ai jamais le temps de savoir ce que c'est; je vois bien que c'est là ce qui vous désole, ma bonne tante. Vous pensez que je me nourris mal, qu'il faudrait m'initier aux avantages du pot-au-feu patriarcal, vous me forceriez de mettre une heure à mes repas. Je suis encore loin du temps
45 où cette heure de loisir moral et de plénitude physique ne serait pas funeste à ma carrière. Je ne peux pas perdre un instant, moi. Je ne rêve pas, j'agis. Je ne me promène pas, je cours. Je ne fume pas, je ne cause pas; je ne songe pas, même en dormant. Je dors vite, je m'éveille de même, et tous les jours sont ainsi. J'arrive à mon but, qui est de
50 gagner douze mille francs par an; j'en gagne déjà quatre³. À mesure que je serai mieux rétribué, j'aurai un travail moins pénible et moins assujettissant. Ce n'est pas juste, mais c'est la loi du travail⁴ : aux petits la peine.

55 – Et quand gagneras-tu cette grosse fortune de mille francs par mois?

– Dans une dizaine d'années.

– Et quand te reposeras-tu réellement?

60 – Jamais; pourquoi me reposerais-je? Le travail ne fatigue que les lâches ou les sots.

– J'entends par repos la liberté de s'occuper selon les besoins de son intelligence.

65 – Je suis servi à souhait : mon patron n'édite que des ouvrages sérieux. J'ai tant lu chez lui que je ne suis plus un ignorant. Voyant que mes connaissances lui sont utiles pour juger les ouvrages nouveaux qu'on lui propose, il me permet de suivre des cours et d'être plus occupé de sciences⁵ que de questions de boutique. Quand je surveille son magasin, quand je fais ses commissions, quand je cours à

³ À l'été 1858, Paul Gilbert écrit à sa tante Pauline : «Je gagnais douze cents francs, j'en gagne deux mille aujourd'hui, et je suis toujours logé et nourri dans l'établissement» (I/937-939).

⁴ La loi du travail était «révoltante» d'après George Sand (*Corr.*, t. II, à Émile Paultre, 3 septembre 1832, p. 156).

⁵ Toute jeune, Sand s'intéressait vivement à la botanique et à la médecine. Cette passion l'a accompagnée pendant toute sa vie. Cf. *Corr.*, t. XXI, 1868, p. 3, 8, 12. Dans sa présentation de *Jean de la Roche*, Claude Tricotel suppose que cette véritable prédilection pour les sciences s'affirme «parce que d'une part l'époque s'y prête, et d'autre part parce que George Sand y puise probablement des certitudes rassurantes opposées aux doutes, aux angoisses, à l'instabilité de l'artiste» (*Jean de la Roche*, p. 17).

l'imprimerie, quand je corrige des épreuves, quand je fais son inventaire
 70 périodique, je suis une machine, j'en conviens; mais ce sont mes
 conditions d'hygiène, et je m'arrange toujours pour avoir un livre sous
 les yeux, quand une minute de répit se présente. Comme le cher patron
 a pris la devise : *time is money*⁶, il met à ma disposition pour ses
 courses de bonnes voitures qui vont vite, et en traversant Paris dans
 tous les sens avec une fiévreuse activité j'ai appris les mathématiques et
 75 deux ou trois langues. Vous voyez donc que je suis aussi heureux que
 possible, puisque je me développe selon la nature de mes besoins.

Il n'y avait rien à objecter à ce jeune stoïque, j'étais fière de lui, car
 il savait beaucoup, et, quand je le questionnais pour mon profit
 personnel, j'étais ravie de la promptitude, de la clarté et même du
 80 charme de ses résumés. Il savait se mettre à ma portée, choisir
 heureusement les mots qui, par analogie, me révélaient la philosophie
 des sciences abstraites; je le trouvais charmant en même temps
 qu'admirable. J'étais éprise de son génie d'intuition, j'étais touchée de
 sa modestie, vaincue par son courage; j'avais pour lui une sorte de
 85 respect; mais j'étais inquiète malgré moi de la tension perpétuelle de cet
 esprit insatiable dans sa curiosité.

Cette jeunesse austère m'effrayait. Sa figure sans beauté, mais
 sympathique et distinguée au sortir de l'adolescence, s'était empreinte
 dans l'âge viril d'une certaine rigidité douloureuse. Il était impossible de
 90 savoir s'il n'éprouvait jamais la fatigue physique ou morale. Il affirmait
 ne pas connaître la souffrance, et s'étonnait de mes anxiétés. Il n'avait
 jamais éprouvé le désir ni senti le regret des avantages quelconques
 dont sa destinée l'avait privé; esclave d'une position précaire, il s'en
 faisait une liberté inaliénable en l'acceptant comme la satisfaction de ses
 95 goûts et de ses instincts. Il croyait suivre une vocation là où il ne
 subissait peut-être en réalité qu'un servage.

M. Dietrich me questionnait souvent sur son compte, et je ne
 pouvais dissimuler le fond de tristesse qui me revenait chaque fois que
 j'avais à parler de ce cher enfant; mais peu à peu je dus m'abstenir de
 100 lui exprimer mes angoisses secrètes, parce qu'alors M. Dietrich voulait
 améliorer l'existence de Paul, et c'est à quoi Paul se refusait avec tant de
 hauteur que je ne savais comment motiver son refus de comparaître
 devant un protecteur quelconque.

⁶ Ce proverbe est à mettre en rapport avec la montée de l'américanisme que stigmatisent nombre d'intellectuels et d'artistes du temps. Les emprunts à d'autres langues ne se limitent pas à ce proverbe anglais. Ils sont fréquents chez Sand ainsi que chez bien d'autres écrivains du XIXe siècle très influencés par l'interlinguisme. On pense à Victor Hugo, à Gustave Flaubert, entre autres. «Je suis *gloomy*», écrit-elle à Flaubert (*Corr.*, t. XX, 24 juillet 1867, p. 469). On parle de *high life* dans *Pierre qui roule*; dans *Mademoiselle la Quintinie* Émile Lemontier parle de la *fashion* européenne.

Césarine ne s'y trompait pas, et elle était véritablement blessée de la sauvagerie de mon neveu; elle l'attribuait à des préventions qu'il aurait eues dès le principe⁷ contre son père ou contre elle-même. Elle penchait vers la dernière opinion, et s'en irritait comme d'une offense gratuite. Elle avait peine à me cacher l'espèce d'aversion enflammée qu'elle éprouvait en se disant qu'un homme qui ne la connaissait pas du tout, – car il n'avait jamais voulu se laisser présenter, et il s'arrangeait pour ne jamais se rencontrer chez moi avec elle, – pouvait songer à protester de gaieté de coeur contre son mérite.

– C'est donc pour faire le contraire de tout le monde, disait-elle, car, que je sois quelque chose ou rien, tout ce qui m'approche est content de moi, me trouve aimable et bonne, et prétend que je ne suis pas un esprit vulgaire. Je ne demande de louanges et d'hommages à personne, mais l'hostilité de parti pris me révolte. Tout ce que je peux faire pour toi, c'est de croire que ton neveu pose l'originalité, ou qu'il est un peu fou⁸.

Je voyais croître son dépit, et elle en vint à me faire entendre que j'avais dû, dans quelque mouvement d'humeur, dire du mal d'elle à mon neveu. Je ne pus répondre qu'en riant de la supposition.

– Tu sais bien, lui dis-je, que je n'ai pas de mouvements d'humeur, et que je ne peux jamais être tentée de dire du mal de ceux que j'aime. Le refus de Paul à toutes vos invitations tient à des causes beaucoup moins graves, mais que tu auras peut-être quelque peine à comprendre. D'abord il est comme moi, il n'aime pas le monde.

– Cela, reprit-elle, tu n'en sais rien, et il ne peut pas le savoir, puisqu'il n'y a jamais mis le pied.

– Raison de plus pour qu'il ait de la répugnance à s'y montrer. Il n'est pas tellement sauvage qu'il ne sache qu'il y faut apporter une certaine tenue de convention, manières, toilette et langage. Il n'a pas appris le vocabulaire des salons, il ne sait pas même comment on salue telle ou telle personne.

– Si fait, il a dû apprendre cela dans sa librairie et dans ses visites aux savants. Tu ne me feras pas croire qu'il soit grossier et de manières choquantes. Sa figure n'annonce pas cela. Il y a autre chose.

⁷ *Dès le principe* : dès le commencement (DAF, 1835, t. II, p. 504).

⁸ Le narrateur dira d'Horace : «Je me séparai de lui ce jour-là, très frappé de son originalité, et me demandant si c'était un fou ou un grand homme» (*Horace*, texte établi, présenté et annoté par Nicole Courrier, Choix de variantes et étude du manuscrit par Thierry Bodin, Meylan, Éditions de l'Aurore, 1982, p. 37). Dans *Le Dernier Amour*, M. Sylvestre est frappé par l'originalité de Félicie Morgeron. Les personnages sandiens ne savent pas toujours comment percevoir l'originalité et la confondent souvent avec la folie.

– Non! la chose principale, je te l’ai dite : c’est la toilette. Paul ne peut pas s’équiper de la tête aux pieds en homme du monde sans s’imposer des privations.

140

– Et tu ne peux même pas lui faire accepter un habit noir et une cravate blanche⁹?

145

– Je ne pourrais pas lui faire accepter une épingle, fût-elle de cuivre, et puis le temps lui manque, puisque c’est tout au plus si je le vois une heure par semaine.

– Il se moque de toi! Je parie bien qu’il fait des folies tout comme un autre. Le marquis de Rivonnière n’est pas empêché d’en faire par sa passion pour moi, et ton neveu n’est pas toujours plongé dans la science.

150

– Il l’est toujours au contraire, et il ne fait pas de folies, j’en suis certaine.

– Alors c’est un saint,... à moins que ce ne soit un petit cuistre, trop content de lui-même pour qu’on doive prendre la peine de s’occuper de lui.

155

Cette parole aigre me blessa un peu, malgré les caresses et les excuses de Césarine pour me la faire oublier. L’amour-propre s’en mêla, et je résolus de montrer à la famille Dietrich que mon neveu n’était pas un cuistre. C’est ici que se place dans ma vie une faute énorme, produite par un instant de petitesse d’esprit.

160

On préparait une grande fête pour le vingt et unième anniversaire de Césarine¹⁰. Ce jour-là, dès le matin, son père, outre la pleine possession de son héritage maternel, lui constituait un revenu pris sur ses biens propres, et la dotait pour ainsi dire, bien qu’elle ne voulût point encore faire choix d’un mari. Elle avait montré une telle aversion pour la dépendance dans les détails matériels de la vie, jusqu’à se priver

165

⁹ Dans *Les Dessus et les dessous de la bourgeoisie*, Philippe Perrot reprend ce que dit Louis Verardi sur l’habillement masculin dans son *Manuel du bon ton et de la politesse française* : «Se présenter chez un supérieur (...) en redingote ou en paletot serait une grossière incivilité» [...] (L. Verardi, *Manuel du bon ton et de la politesse française*, p. 95-96). «C’est bien l’habit noir qu’il faut endosser pour ces occasions» (Ph. Perrot, *Les Dessus et les dessous de la bourgeoisie*, p. 203). À propos de l’habit noir, Perrot observe : «Hors du costume officiel ou de l’habit de cour, c’est l’habit noir, le frac, qui constitue, lui, le vêtement habillé (...) lors d’un grand repas, d’un bal ou d’une réception, sa coupe figée, comme la redingote, ne varie que dans les détails d’un collet qui s’abaisse ou qui s’élève quelque peu, d’un revers plus ou moins élargi ou d’une taille diversement marquée. (...) Comme toute autre pièce, l’habit noir révèle les nuances de fortune, d’activité ou d’origine sociale, par d’infimes détails de coupe, de qualité ou d’usure que la caricature, en forçant les traits, nous aide à restituer» (*Ibid.*, p. 204).

¹⁰ D’après cette indication, six ans se sont écoulés depuis l’arrivée de Mademoiselle de Nermont chez les Dietrich. Césarine avait quinze ans le jour de son arrivée (I/1). Nous sommes donc précisément en 1863 (Cf. II/5).

souvent de ce qu'elle désirait plutôt que d'avoir à le demander, que M. Dietrich avait rompu de son propre mouvement ce dernier lien de soumission filiale. Césarine en était donc venue à ses fins, qui étaient de l'enchaîner et de lui faire aimer sa chaîne. Il était désormais, ce père
 170 prévenu, ce raisonneur rigide, le plus fervent, le plus empressé de ses sujets.

Elle accepta ses dons avec sa grâce accoutumée. Elle n'était pas cupide, elle traitait l'argent comme un agent aveugle qu'on brutalise parce qu'il n'obéit jamais assez vite. Elle fut plus sensible à un
 175 magnifique écrin¹¹ qu'aux titres qui l'accompagnaient. Elle fit cent projets de plaisir prochain, d'indépendance immédiate, pas un seul de mariage et d'avenir. M. Dietrich se trouvait si bien du bonheur qu'il lui donnait qu'il ne désirait plus la voir mariée.

Le soir, il y eut grand bal, et Paul consentit à y paraître. J'obtins de lui ce sacrifice en lui disant qu'on imputait à quelque secret
 180 mécontentement de ma part, que je lui aurais confié, l'éloignement qu'il montrait pour la maison Dietrich. Cet éloignement n'existait pas, les raisons que j'avais données à Césarine étaient vraies. Il y en avait d'autres que j'ignorais, mais qui étaient complètement étrangères aux
 185 suppositions de mon élève. La difficulté de se procurer une toilette fut bientôt levée; l'ami de Paul, le jeune Latour, qui était de sa taille, l'équipa lui-même de la tête aux pieds. L'absence totale de prétentions fit qu'il endossa et porta ce costume, nouveau pour lui, avec beaucoup d'aisance. Il se présenta sans gaucherie; s'il manquait d'usage, il avait
 190 assez de tact et de pénétration pour qu'il n'y parût pas. MM. Dietrich le trouvèrent fort bien et m'en firent compliment après quelques paroles échangées avec lui. Je savais que leur bienveillance pour moi les eût fait parler ainsi, quelle qu'eût été l'attitude de Paul; mais Césarine, plus prévenue, était plus difficile à satisfaire, et je ne sais quelle fatalité me
 195 poussait à vaincre cette prévention.

Elle était rayonnante de parure et de beauté lorsque, traversant le bal, suivie et comme acclamée par son cortège d'amis, de serviteurs et de prétendants, elle se trouva vis-à-vis de Paul, que je dirigeais vers elle pour qu'il pût la saluer. Paul n'était pas sans quelque curiosité de voir
 200 de près et dans tout son éclat «cet astre tant vanté,» c'est ainsi qu'il me parlait de mademoiselle Dietrich; mais c'était une curiosité toute philosophique et aussi désintéressée que s'il se fût agi d'étudier un manuscrit précieux ou un problème d'archéologie. Ce sentiment placide et ferme se lisait dans ses yeux brillants et froids. Je vis dans ceux de

¹¹ *Écrin* : coffret de luxe qui sert à renfermer des bijoux ou autres objets précieux ; par métonymie, bijoux contenus dans ce coffret. À cette époque on fait généralement les écrins en maroquinerie doublée de satin ou de velours (*GDU*, t. VII, p. 162, col. 1).

205 Césarine quelque chose d'audacieux comme un défi, et ce regard m'effraya. Dès que Paul l'eut saluée, je le tirai par le bras et l'éloignai d'elle. J'eus comme un rapide pressentiment des suites fatales que pourrait avoir mon imprudence; je fus sur le point de lui dire :

– C'est assez, va-t'en maintenant.

210 Mais dans la foule qui se pressait autour de la souveraine, je fus vite séparée de Paul, et, comme j'étais la maîtresse agissante de la maison, chargée de toutes les personnes insignifiantes dont mademoiselle Dietrich ne daignait pas s'occuper, je perdis de vue mon neveu pendant une heure. Tout à coup, comme je traversais, pour aller
215 donner des ordres, une petite galerie si remplie de fleurs et d'arbustes qu'on en avait fait une allée touffue et presque sombre, je vis Césarine et Paul seuls dans ce coin de solitude, assis et comme cachés sous une faïence monumentale d'où s'échappaient et rayonnaient les branches fleuries d'un mimosa splendide. Il y avait là un sofa circulaire.
220 Césarine s'éventait comme une personne que la chaleur avait forcée de chercher un refuge contre la foule. Paul faisait la figure d'un homme qui a été ressaisi par hasard au moment de s'évader.

– Ah! tu arrives au bon moment, s'écria Césarine en me voyant approcher. Nous parlions de toi, assieds-toi là; autrement tous
225 mes jaloux vont accourir et me faire un mauvais parti en me trouvant tête à tête avec monsieur ton neveu. Figure-toi, ma chérie, qu'il jure sur son honneur que je lui suis parfaitement indifférente, vu qu'il ne me connaît pas. Or la chose est impossible. Tu n'as pas consacré six ans de ta vie à me servir de soeur et de mère sans lui avoir jamais parlé de
230 moi, comme tu m'as parlé de lui. Je le connais, moi; je le connais parfaitement par tout ce que tu m'as dit de ses occupations, de son caractère, de sa santé, de tout ce qui t'intéressait en lui. Je pourrais dire combien de rhumes il a toussés, combien de livres il a dévorés, combien de prix il a conquis au collège, combien de vertus il possède...

235 – Mais, interrompit gaiement mon neveu, vous ne sauriez dire combien de mensonges j'ai faits à ma tante pour avoir des friandises quand j'étais enrhumé, ou pour lui donner une haute opinion de moi quand je passais mes examens. Moi, je ne saurais dire combien d'illusions d'amour maternel se sont glissées dans le panégyrique qu'elle
240 me faisait de sa brillante élève. Il est donc probable que vous ne me faites pas plus l'honneur de me connaître que je n'ai celui de vous apprécier.

– Vous n'êtes pas galant, vous! reprit Césarine d'un ton dégagé.

245 – Cela est bien certain, répondit-il d'un ton incisif. Je ne suis pas plus galant qu'un des meubles ou une des statues de votre palais de fées. Mon rôle est comme le leur, de me tenir à la place où l'on m'a mis

et de n'avoir aucune opinion sur les choses et les personnes que je suis censé voir passer.

- 250 – Et que vous ne voyez réellement pas?
 – Et que je ne vois réellement pas.
 – Tant vous êtes ébloui?
 – Tant je suis myope.

255 Césarine se leva avec un mouvement de colère qu'elle ne chercha pas à dissimuler. C'était le premier que j'eusse vu éclater en elle, et il me causa une sorte de vertige qui m'empêcha de trouver une parole pour sauver, comme on dit, la situation.

 – Ma chère amie, dit-elle en me reprenant brusquement son éventail¹², que je tenais machinalement, je trouve ton neveu très spirituel; mais c'est un méchant coeur. Dieu m'est témoin qu'en lui donnant rendez-vous sous ce mimosa, je venais à lui comme une soeur vient au frère dont elle ne connaît pas encore les traits; je voyais en lui ton fils adoptif comme je suis ta fille adoptive. Nous avons fait, chacun de son côté, le voyage de la vie et acquis déjà une certaine expérience dont nous pouvions amicalement causer. Tu vois comme il m'a reçue. 260 J'ai fait tous les frais, je te devais cela; mais à présent tu permets que j'y renonce; son aversion pour moi est une chose tellement inique que je me dois à moi-même de ne m'en plus soucier.

270 Je voulus répondre; Paul me serra le bras si fort pour m'en empêcher que je ne pus retenir un cri.

Césarine s'en aperçut et sourit avec une expression de dédain qui ressemblait à la haine. Elle s'éloigna. Paul me retenait toujours.

 – Laissez-la, ma tante, laissez-la s'en aller, me dit-il dès qu'elle fut sortie du bosquet.

275 Et reprenant avec moi, sous le coup de l'émotion, le tutoiement de son enfance :

 – Je te jure, s'écria-t-il, que cette fille est insensée ou méchante. Elle est habituée à tout dominer, elle veut mettre son pied mignon sur toutes les têtes!

280 – Non, lui dis-je, elle est bonne. C'est une enfant gâtée, un peu coquette, voilà tout. Qu'est-ce que cela te fait?

 – C'est vrai, ma tante, qu'est-ce que cela me fait?

 – Pourquoi trembles-tu?

¹² «L'éventail constitue un autre accessoire indispensable auquel est attachée une longue tradition galante. Avec le carnet et le petit bouquet enveloppé d'un mouchoir en dentelle, il occupe la main finement gantée des jeunes danseuses (...) Sous le prétexte d'agiter l'air, il permet surtout des gestes gracieux, et par la façon dont il voltige, se resserre ou se déploie, se lève ou s'abaisse, il laisse voir ce qui a l'air caché et voile ce qui paraît découvert. Prolongeant en mouvement ce que l'habit ne fait qu'au repos, il rend possible d'autres jeux, d'autres échanges, d'autres manoeuvres, d'autres intrigues» (Ph. Perrot, *op. cit.*, p. 182-183).

- Je ne sais pas. Est-ce que je tremble?
- 285 – Tu es aussi en colère qu'elle. Voyons, que s'est-il passé? que te disait-elle quand je suis arrivée? T'avait-elle donné réellement rendez-vous ici?
- Oui, un domestique m'avait remis, au moment où j'allais me retirer, car je ne compte point passer la nuit au bal, un petit carré de papier... L'ai-je perdu?... Non, le voici ; regarde : *Dans la petite galerie*
- 290 *arrangée en bosquet, au pied du plus grand vase, sous le plus grand arbuste, tout de suite.* Est-ce toi, marraine, qui as écrit cela?
- Nullement, mais on peut s'y tromper. Césarine avait une mauvaise écriture quand je suis entrée dans la maison. Elle a trouvé la mienne à son gré, et l'a si longtemps copiée qu'elle en est venue à l'imiter complètement.
- 295 – Alors c'est bien elle qui me donnait ce rendez-vous, ou, pour mieux dire, cette sommation de comparaître à sa barre. Moi, j'ai été dupe, j'ai cru que tu avais quelque chose d'important et de pressé à me dire. J'ai jeté là mon pardessus que je tenais déjà, je suis accouru. Elle était assise sur ce divan, lançant les éclairs de son éventail dans l'ombre bleue de ce feuillage. Je n'ai pas la vue longue, je ne l'ai reconnue que quand elle m'a fait signe de m'asseoir auprès d'elle, tout au fond de ce cintre¹³, en me disant d'un ton dégagé :
- 305 – Si on vient, vous passerez par ici, moi par là; ce n'est pas l'usage qu'une jeune fille se ménage ainsi un tête-à-tête avec un jeune homme, et on me blâmerait. Moi, je ne me blâme pas, cela me suffit. Écoutez-moi; je sais que vous ne m'aimez pas, et je veux votre amitié. Je ne m'en irai que quand vous me l'aurez donnée.
- 310 Étourdi de ce début, mais ne croyant pas encore à une coquetterie si audacieuse, j'ai répondu que je ne pouvais aimer une personne sans la connaître, et que, ne pouvant pas la connaître, je ne pouvais pas l'aimer.
- Et pourquoi ne pouvez-vous pas me connaître?
- 315 – Parce que je n'en ai pas le temps.
- Vous croyez donc que ce serait bien long?
- C'est probable. Je ne sais rien du milieu qu'on appelle le monde. Je n'en comprends ni la langue, ni la pantomime, ni le silence.
- Alors vous ne voyez en moi que la femme du monde?
- 320 – N'est-ce pas dans le monde que je vous vois?
- Pourquoi n'avez-vous jamais voulu me voir en famille?
- Ma tante a dû vous le dire; je n'ai pas de loisirs.

¹³ *Cintre* : Terme d'architecture. Arbres et plantes sont ici disposés en arcade, en demi-cercle (DAF, 1835, t. I, p. 321).

– Vous en trouvez pourtant pour causer avec des gens graves. Il y a ici des savants. Je leur ai demandé s'ils vous connaissaient, ils m'ont dit que vous étiez un jeune homme très fort...

325

– En thème¹⁴?

– En tout.

– Et vous avez voulu vous en assurer?

– Ceci veut être méchant. Vous ne m'en croyez pas capable?...

330

– C'est parce que je vous en crois très capable que mon petit orgueil se refuse à l'examen.

Elle n'a pas répondu, ajouta Paul, et, reprenant ce jeu d'éventail que je trouve agaçant comme un écureuil tournant dans une cage, elle s'est écriée tout d'un coup :

335

– Savez-vous, monsieur, que vous me faites beaucoup de mal?

Je me suis levé tout effrayé, me demandant si mon pied n'avait pas heurté le sien.

340

– Vous ne me comprenez pas, a-t-elle dit en me faisant rasseoir. Je suis nourrie d'idées généreuses. On m'a enseigné la bienveillance comme une vertu soeur de la charité chrétienne, et je me trouve, pour la première fois de ma vie, en face d'une personne dénigrante, visiblement prévenue contre moi. Toute injustice me révolte et me froisse. Je veux savoir la cause de votre aversion.

345

J'ai en vain protesté en termes polis de ma complète indifférence, elle m'a répondu par des sophismes étranges. Ah! ma tante, tu ne m'as jamais dit la vérité sur le compte de ton élève. Droite et simple comme je te connais, cette jeune *perverse*¹⁵ a dû te faire souffrir le martyr, car elle est perverse, je t'assure; je ne peux pas trouver d'autre mot. Il m'est impossible de te redire notre conversation, cela est encore confus dans ma tête comme un rêve extravagant; mais je suis sûr qu'elle m'a dit que je l'aimais d'amour, que ma méfiance d'elle n'était que de la jalousie¹⁶. Et, comme je me défendais d'avoir gardé le souvenir de sa figure, elle a prétendu que je mentais et que je pouvais bien lui avouer la vérité, vu qu'elle ne s'en offenserait pas, sachant, disait-elle, qu'entre personnes de notre âge, l'amitié chez l'homme commençait inévitablement, fatalement, par l'amour pour la femme.

355

¹⁴ «Fort en thème» se dit d'un jeune homme qui réussit dans les exercices d'école, mais manque d'imagination et de caractère.

¹⁵ «C'est une âme perverse», écrit George Sand à Charles Poncy en parlant de sa fille Solange (B. Chovelon, *George Sand et Solange, mère et fille*, 1994, p. 399).

¹⁶ Prenant en horreur la jalousie, particulièrement amoureuse, Sand a souvent tracé un portrait cruel des jaloux qu'elle qualifie de «malades». Voir *Lélia*, *Les Maîtres sonneurs*, *Tamaris*, *Monsieur Sylvestre*, *Mademoiselle la Quintinie*, *Le Dernier Amour*, *Malgré tout*, entre autres.

J'ai demandé, un peu brutalement peut-être, si cette fatalité était
 360 réciproque.

- Heureusement non, a-t-elle répondu d'un ton moqueur jusqu'à l'amertume, que contredisait un regard destiné sans doute à me transpercer.

Alors, comprenant que je n'avais pas affaire à une petite folle,
 365 mais à une grande coquette¹⁷, je lui ai dit :

- Mademoiselle Dietrich, vous êtes trop forte pour moi, vous admettez qu'une jeune fille pure permette le désir aux hommes sans cesser d'être pure; c'est sans doute la morale de ce monde que je ne connais pas... et que je ne connaîtrai jamais, car, grâce à vous, je vois
 370 que j'y serais fort déplacé et m'y déplairais souverainement.

Si je n'ai pas dit ces mots-là, j'ai dit quelque chose d'analogue et d'assez clair pour provoquer l'accès de fureur où elle entraît quand tu est venue nous surprendre. Et maintenant, ma tante, direz-vous que c'est là une enfant gâtée un peu coquette? Je dis, moi, que c'est une
 375 femme déjà corrompue et très dangereuse pour un homme qui ne serait pas sur ses gardes; elle a cru que j'étais cet homme-là, elle s'est trompée. Je ne la connaissais pas, elle m'était indifférente; à présent elle pourrait m'interroger encore, je lui répondrais tout franchement qu'elle m'est antipathique.

- C'est pourquoi, mon cher enfant, il ne faut plus t'exposer à être interrogé. Tu vas te retirer, et, quand tu viendras me voir, tu sonneras trois fois à la petite grille du jardin. J'irai t'ouvrir moi-même, et à nous deux nous saurons faire face à l'ennemi, s'il se présente. Je vois que Césarine t'a fait peur; moi, je la connais, je sais que toute
 385 résistance l'irrite, et que, pour la vaincre, elle est capable de beaucoup d'obstination. Telle qu'elle est, je l'aime, vois-tu! On ne s'occupe pas d'un enfant durant des années sans s'attacher à lui, quel qu'il soit. Je sais ses défauts et ses qualités. J'ai eu tort de t'amener chez elle, puisque le résultat est d'augmenter ton éloignement pour elle, et qu'il y
 390 a de sa faute dans ce résultat. Je te demande, par affection pour moi, de n'y plus songer et d'oublier cette absurde soirée comme si tu l'avais rêvée. Est-ce que cela te semble difficile?

- Nullement, ma tante, il me semble que c'est déjà fait.

- Je n'ai pas besoin de te dire que tu dois aussi à mon
 395 affection pour Césarine de ne jamais raconter à personne l'aventure ridicule de ce soir.

¹⁷ Dans les romans sandiens, bien des choses sont imputables à un accès de coquetterie de la part d'une femme. Par exemple, dans *Malgrétout*, Abel qualifie Mlle d'Ortosa de «coquette ingénue» et Adda de «coquette corrompue» (p. 132); dans *Jeanne*, Jeanne est traitée de «coquette insigne» (p. 156).

– Je le sais, ma tante, je ne suis ni fat, ni bavard, et je sais fort bien que le ridicule serait pour moi. Je m'en vais et ne vous reverrai pas de quelques jours, de quelques semaines peut-être : mon patron
400 m'envoie en Allemagne pour ses affaires, et ceci arrive fort à propos.

– Pour Césarine peut-être, elle aura le temps de se pardonner à elle-même et d'oublier sa faute. Quant à toi, je présume que tu n'as pas besoin de temps pour te remettre d'une si puérile émotion?

– Marraine, je vous entends, je vous devine; vous m'avez
405 trouvé trop ému, et au fond cela vous inquiète... Je ne veux pas vous quitter sans vous rassurer, bien que l'explication soit délicate. Ni mon esprit, ni mon coeur n'ont été troublés par le langage de mademoiselle Dietrich. Au contraire mon coeur et mon esprit repoussent ce caractère de femme. Il y a plus, mes yeux ne sont pas épris du type de beauté qui
410 est l'expression d'un pareil caractère. En un mot, mademoiselle Dietrich ne me plaît même pas; mais, belle ou non, une femme qui s'offre, même quand c'est pour tromper ou railler, jette le trouble dans les sens d'un homme de mon âge. On peut manier la braise de l'amour sans se laisser incendier, mais on se brûle le bout des doigts. Cela irrite et fait
415 mal. Donc, je l'avoue, j'ai eu la colère de l'homme piqué par une guêpe. Voilà tout. Je ne craindrais pas un nouvel assaut; mais se battre contre un tel ennemi est si puéril que je ne m'exposerai pas à une nouvelle piqûre. Je dois respecter la guêpe à cause de vous; je ne puis l'écraser. Cette bataille à coups d'éventail me ferait faire la figure d'un sot. Je ne
420 désire pas la renouveler; mon indignation est passée. Je m'en vais tranquille, comme vous voyez. Dormez tranquille aussi; je vous jure bien que mademoiselle Dietrich ne fera pas le malheur de ma vie, et que dans deux heures, en corrigeant mes épreuves, je ne me tromperai pas d'une virgule.

425 Je le voyais calme en effet; nous nous séparâmes.

Quand je rentrai dans le bal, Césarine dansait avec le marquis de Rivonnière et paraissait fort gaie.

Le lendemain, elle vint me trouver chez moi.

– Sais-tu la nouvelle du bal? me dit-elle. On a trouvé
430 mauvais que je fusse couverte de diamants. Tous les hommes m'ont dit que je n'en avais pas encore assez, puisque cela me va si bien; mais toutes les femmes ont boudé parce que j'en avais plus qu'elles, et mes bonnes amies m'ont dit d'un air de tendre sollicitude que j'avais tort, étant une demoiselle, d'afficher un luxe de femme¹⁸. J'ai répondu ce
435 que j'avais résolu de répondre :

¹⁸ Dans *Monsieur Sylvestre*, Mademoiselle Vallier en est tout à fait d'accord. En parlant de son père, elle déclare : «il me [couvre] de diamants, luxe ridicule et déplacé chez une jeune fille» (p. 125). Dans *Les Dessus et les dessous de la bourgeoisie*, Philippe Perrot souligne que le bijou a une fonction à la fois ornementale

– Je suis majeure d'aujourd'hui, et je ne suis pas encore sûre de vouloir jamais me marier¹⁹. J'ai des diamants qui attendent peut-être en vain le jour de mes noces et qui s'ennuient de briller dans une armoire. Je leur donne la volée aujourd'hui, puisque c'est fête, et, s'ils
440 m'enlaidissent, je les remettrai en prison. Trouvez-vous qu'ils m'enlaidissent?

Cette question m'a fait recueillir des compliments en pluie; mais de la part de mes bonnes amies c'était de la pluie glacée. Dès lors j'ai vu que mon triomphe était complet, et mes écrins ne seront pas mis en
445 pénitence.

– J'aurais cru, lui dis-je, que vous auriez quelque chose de plus sérieux à me raconter.

– Non, ceci est ce qu'il y a eu de plus sérieux dans mon anniversaire.

– Pas selon moi. Le rendez-vous donné à mon neveu est une plaisanterie, je le sais, mais elle est blâmable, et vous m'en voyez fort mécontente.
450

Césarine n'était pas habituée aux reproches sous cette forme directe, toute la préoccupation de sa vie étant de faire à sa tête sans
455 laisser de prétexte au blâme. Elle fut comme stupéfaite et fixa sur moi ses grands yeux bleus sans trouver une parole pour confondre mon audace.

– Ma chère enfant, lui dis-je, ce n'est pas votre institutrice qui vous parle, je ne le suis plus. Vous voilà maîtresse de vous-même, émancipée de toute contrainte, et, comme votre père a dû vous dire que
460 désormais je n'accepterais plus d'honoraires pour une éducation terminée, il n'y a plus entre vous et moi que les liens de l'amitié.

– Tu vas me quitter! s'écria-t-elle en se jetant à genoux devant moi avec un mouvement si spontané et si désolé que j'en fus
465 troublée; mais je craignis que ce ne fût un de ces petits drames qu'elle jouait avec conviction, sauf à en rire une heure après.

– Je ne compte pas vous quitter pour cela, repris-je, à moins que...

et informative. L'usage des diamants «ne concerne à vrai dire que les femmes mariées; aux jeunes filles on tolère à peine la perle ou la turquoise, et les veuves n'exhibent plus que des bijoux en jais, en onyx noirci ou en émail noir» (p. 182). Dans son *Manuel du bon ton et de la politesse française*, Louis Verardi écrivait déjà que : «la vraie manière de se choisir un mari est de paraître avoir des goûts simples. [...] Pour qu'une demoiselle ait *les goûts simples*, il faut qu'elle ait horreur des cachemires et des riches fourrures, et le plus profond dédain pour les bijoux de prix et les diamants... jusqu'à ce qu'elle ait trouvé un bon mari» (p. 101).

¹⁹ *Infra* I/1071-1075, 1308-1310, 1399-1401; II/840, 953-954; III/144-145, 1199. Comme Césarine, Lucie la Quintinie refuse plusieurs partis, et bien qu'elle n'affiche pas une résolution décisive, sa famille craint qu'elle ne tourne tout doucement à l'habitude du célibat.

- Elle m'interrompt : Tu me dis *vous*, tu ne m'aimes plus! Si tu me
- 470 dis *vous*, je n'écoute plus rien, je vais pleurer dans ma chambre.
- Eh bien! je ne te quitterai pas, à moins que tu ne m'y forces en te jouant de mes devoirs et de mes affections.
- Comment la pensée pourrait-elle m'en venir?
- Je te l'ai dit, ce n'est pas l'institutrice, ce n'est même pas
- 475 l'amie qui se plaint de toi, c'est la tante de Paul Gilbert; me comprends-tu maintenant?
- Ah! mon Dieu! ton neveu... Pourquoi? qu'y a-t-il? Est-ce que, sans le vouloir, je l'aurais rendu amoureux de moi?
- Tu le voudrais bien, répondis-je, blessée de la joie secrète
- 480 que trahissait son sourire: ce serait une vengeance de son insubordination; mais il ne te fera pas goûter ce plaisir des dieux. Il n'est pas et ne sera jamais épris de toi. Tu as perdu ta peine; on perd de son prestige en perdant de sa dignité.
- C'est là ce qu'il t'a dit?
- 485 - En ne me défendant pas de te le redire.
- L'imprudent! s'écria-t-elle avec un éclat de rire vraiment terrible.
- Oui, oui, repris-je, j'entends fort bien la menace, et je te connais plus que tu ne penses, mon enfant; tu crois m'avoir tellement
- 490 séduite que je ne puisse plus voir que les beaux côtés de ton caractère; mais je suis femme, et j'ai aussi ma finesse. Je t'aime pour tes grandes qualités, mais je vois les grands défauts, je devrais dire le grand défaut, car il n'y en a qu'un; mais il est effroyable²⁰...
- L'orgueil n'est-ce pas?
- 495 - Oui, et je ne m'endors pas sur le danger. C'est une lutte à mort que tu entreprends contre ce chétif révolté que tu crois incapable de résistance. Tu te trompes, il résistera. Il a une force que tu n'as pas : la sagesse de la modestie.
- Tout le contraire du délire de l'orgueil? Eh bien! si j'étais
- 500 aussi effroyable que tu le dis, tu allumerais le feu de ma volonté en me montrant quelqu'un de plus fort que moi, tu me riverais au désir de sa perte; mais rassure-toi, Pauline, je ne suis pas le grand personnage de drame ou de roman que tu crois. Je suis une femme frivole et sérieuse; j'aime le pour et le contre. La vengeance me plairait bien, mais le

²⁰ L'orgueil est le défaut principal de plus d'un personnage féminin sandien. Dans un moment de désespoir, M. Sylvestre dira de Félicie Morgeron, son épouse, qu'«elle était tout orgueil froissé, tout dépit contre la destinée, tout besoin de vengeance [...] Il lui plaisait fort de devenir [s]a femme, affaire de vanité. Il lui plaisait peut-être mieux d'avoir Tonino pour esclave, affaire de sens» (*Le Dernier Amour*, p. 165). De fait, Félicie et Césarine ont plusieurs traits négatifs en commun. On pourrait même dire que la première a servi d'esquisse à la deuxième.

505 pardon me plaît aussi, et, du moment que tu me demandes grâce pour ton neveu, je te promets de ne plus le taquiner.

– Je ne te demande pas de grâce, c'est à moi de t'accorder la tienne pour ce méchant jeu qui n'a pas réussi, mais qui voulait réussir, sauf à faire mon malheur en faisant celui de l'être que j'aime le mieux au monde. Pour cette faute préméditée, lâche par conséquent, je ne te pardonnerai que si tu te repens.

Je n'avais jamais parlé ainsi à Césarine, elle fut brisée par ma sévérité; je la vis pâlir de chagrin, de honte et de dépit. Elle essaya encore de lutter.

515 – Voilà des paroles bien dures, dit-elle avec effort, car ses lèvres tremblaient, et ses paroles étaient comme bégayées; je ne reçois pas d'ordres, tu le sais, et je me regarde comme dégagée de tout devoir quand on veut m'en faire une loi.

– Je t'en ferai au moins une condition : si tu ne me donnes pas ta parole d'honneur de renoncer à ton méchant dessein, je sors d'ici à l'instant même pour n'y rentrer jamais.

Elle fondit en larmes.

525 – Je vois ce que c'est, s'écria-t-elle; tu cherches un prétexte pour t'en aller. Tu n'as plus ni indulgence ni tendresse pour moi. Tu fais tout ce que tu peux pour m'irriter, afin que je m'oublie, que je te dise une mauvaise parole, et que tu puisses te dire offensée. Eh bien! voici tout ce que je te dirai :

530 Tu es cruelle et tu me brises le coeur. C'est l'ouvrage de M. Paul; il ne m'a pas comprise, il est mon ennemi, il m'a calomniée auprès de toi. Il était jaloux de ton affection, il la voulait pour lui seul. Le voilà content, puisqu'il me l'a fait perdre. Alors, puisque c'est ainsi, écoute ma justification et retire ta malédiction. Ton Paul n'était pas un jouet pour moi, je voulais sérieusement son amitié. Tout en la lui demandant, je sentais la mienne éclore si vive, si soudaine, que c'était peut-être de l'amour!

– Tais-toi, m'écriai-je, tu mens, et cela est pire que tout!

540 – Depuis quand, répliqua-t-elle en se levant avec une sorte de majesté, me croyez-vous capable de descendre au mensonge? Vous voulez tout savoir : sachez tout! J'aime Paul Gilbert, et je veux l'épouser.

– Miséricorde! m'écriai-je; voici bien une autre idée! Assez, ma pauvre enfant! ne devenez pas folle pour vous justifier d'être coupable.

545 – Qu'est-ce que mon idée a donc de si étrange et de si délirant? Ne suis-je pas en âge de savoir ce que je pense et ne suis-je pas libre d'aimer qui me plaît? Tenez, vous allez voir!

Et elle s'élança vers son père, qui venait nous chercher pour nous faire faire le tour du lac.

- 550 – Écoute, mon père chéri, lui dit-elle en lui jetant ses bras autour du cou²¹; il ne s'agit pas de me promener, il s'agit de me marier. Y consens-tu?
- Oui, si tu aimes quelqu'un, répondit-il sans hésiter.
- J'aime quelqu'un.
- Ah! le marquis...
- 555 – Pas du tout, il n'est pas marquis, celui qui me plaît. Il n'a pas de titre; ça t'est bien égal?
- Parfaitement.
- Et il n'est pas riche, il n'a rien. Ça ne te fait rien non plus?
- Rien du tout; mais alors je le veux pur, intelligent,
- 560 laborieux, homme de mérite réel et sérieux en un mot.
- Il est tout cela.
- Jeune?
- Vingt-trois ou vingt-quatre ans.
- C'est trop jeune, c'est un enfant²²!
- 565 J'empêchai Césarine de répliquer.
- C'est un enfant, répondis-je, et par conséquent ce ne peut être qu'un brave garçon dont le mérite n'a pas porté ses fruits. N'écoutez pas Césarine, elle est folle ce matin. Elle vient d'improviser le plus insensé, le plus invraisemblable et le plus impossible des caprices.
- 570 Elle met le comble à sa folie en vous le disant devant moi. C'est un manque d'égards, un manque de respect envers moi, et vous m'en voyez beaucoup plus offensée que vous ne pourriez l'être.
- M. Dietrich, stupéfait de la dureté de mon langage, me regardait avec ses beaux yeux pénétrants. Il vint à moi, et, me baisant la main :
- 575 – Je devine de qui il s'agit, me dit-il; Césarine le connaît donc?
- Elle lui a parlé hier pour la première fois.
- Alors elle ne peut pas l'aimer! et lui?...
- Il me déteste, répondit Césarine.
- 580 – Ah! très bien, dit M. Dietrich en souriant; c'est pour cela! Eh bien! ma pauvre enfant, tâche de te faire aimer; mais je t'avertis d'une chose, c'est qu'il faudra l'épouser, car je ne te laisserai pas imposer à un autre le postulat illusoire de M. de Rivonnière. Je me suis aperçu hier au bal du ridicule de sa situation. Tout le monde se le
- 585 montrait en souriant; il passait pour un niais; tu passes certainement

²¹ Cf. I/note 30.

²² D'après le *Code civil*, Paul est trop jeune pour contracter mariage en toute liberté. L'article 148 affirme que : «Le fils qui n'a pas atteint l'âge de vingt-cinq ans accomplis, la fille qui n'a pas atteint l'âge de vingt-un (*sic*) ans accomplis, ne peuvent contracter mariage sans le consentement de leurs père et mère : en cas de dissentiment, le consentement du père suffit» (*Code civil des Français*, livre I, «Des personnes», 1804, p. 30-31).

pour une railleuse, et de là à passer pour une coquette il n'y a qu'un pas.

– Eh bien! mon père, je ne passerai pas pour une coquette, j'épouserai celui que je choisis.

590 – Y consentez-vous, mademoiselle de Nermont? dit M. Dietrich.

– Non, monsieur, répondis-je, je m'y oppose formellement, et, si nous en sommes là, au nom de mon neveu, je refuse.

– Tu ne peux pas refuser en son nom, puisqu'il ne sait rien, s'écria Césarine; tu n'as pas le droit de disposer de son avenir sans le consulter.

– Je ne le consulterai pas, parce qu'il doit ignorer que vous êtes folle.

– Tu aimes mieux qu'il me croie coquette? Il pourrait m'adorer, et tu veux qu'il me méprise? C'est toi, ma Pauline, qui deviens folle. Écoute, papa, j'ai fait une mauvaise action hier, c'est la première de ma vie, il faut que ce soit la dernière. J'ai voulu punir M. Paul de ses dédains pour nous, pour moi particulièrement. Je lui ai fait des avances avec l'intention de le désespérer quand je l'aurais amené à mes pieds. C'est très mal, je le sais, j'en suis punie; je me suis brûlée à la flamme que je voulais allumer, j'ai senti l'amour me mordre le coeur jusqu'au sang, et si je n'épouse pas cet homme-là, je n'aimerai plus jamais, je resterai fille²³.

– Tu resteras fille, tu épouseras, tu feras tout ce que tu voudras, excepté de te compromettre! Voyons, mademoiselle de Nermont, pourquoi vous opposeriez-vous à ce mariage, si l'intention de Césarine devenait sérieuse? Cela pourrait arriver, et quant à moi je ne pense pas qu'elle pût faire un meilleur choix. M. Gilbert est jeune, mais je retire mon mot, il n'est point un enfant. Sa fière attitude vis-à-vis de nous, ses lettres que vous m'avez montrées, son courage au travail, l'espèce de stoïcisme qui le distingue, enfin les renseignements très sérieux et venant de haut que, sans les chercher, j'ai recueillis hier sur son compte, voilà bien des considérations, sans parler de sa famille, qui est respectable et distinguée, sans parler d'une chose qui a pourtant un très grand poids dans mon esprit, sa parenté avec vous, les conseils

²³ Dans *Mademoiselle la Quintinie*, Lucie tient le même discours que Césarine lorsqu'elle apprend que son père et que son entourage s'opposent à son mariage avec Émile Lemontier: «Je déclare devant tous, à mon père, que ceci me dégoûte du mariage, et que, ne voulant pas recommencer de si délicates épreuves sans résultats, ni me marier avec un inconnu, je fais vœu de ne me marier jamais!» (p. 224), ce qu'elle rappellera sans cesse d'après le narrateur: «Lucie s'anima et déclara encore de son côté que, si elle n'épousait point Émile, elle ne se marierait jamais» (p. 264). Dans *Tamaris*, Nama Roque déclare à Hyacinthe de La Florade qu'elle ne se mariera jamais qu'avec lui, et qu'elle se tuerait s'il en épousait une autre (p. 57).

qu'il a reçus de vous*. Pour refuser aussi nettement que vous venez de le faire, il faut qu'il y ait une raison majeure. Il ne vous plaît peut-être pas de me la dire devant ma fille, vous me la direz, à moi...

– Tout de suite, s'écria Césarine en sortant avec impétuosité.
625 – Oui, tout de suite, reprit M. Dietrich en refermant la porte derrière elle. Avec Césarine, il ne faut laisser couvrir aucune étincelle sous la cendre. Craignez-vous d'être accusée d'ambition et de savoir-faire²⁴?

– Oui, monsieur, il y a cela d'abord.

630 – Vous êtes au-dessus...

– On n'est au-dessus de rien dans ce monde. Qui me connaît assez pour me disculper de toute préméditation, de toute intrigue? Fort peu de gens; je suis dans une position trop secondaire pour avoir beaucoup de vrais amis. La faveur de mon neveu ferait beaucoup de jaloux. Ni lui ni moi n'accepterions, sans une mortelle souffrance, les commentaires malveillants de votre entourage, et votre entourage, c'est tout Paris, c'est toute la France. Non, non, notre réputation nous est trop chère pour la compromettre ainsi!

– Si notre entourage s'étend si loin, il nous sera facile de faire
640 connaître la vérité, et soyez sûre qu'elle est déjà connue. Aucune des nombreuses personnes qui vous ont vue ici n'élèvera le moindre doute sur la noblesse de votre caractère. Quant à M. Paul, il ferait des jaloux certainement, mais qui n'en ferait pas en épousant Césarine? Si l'on s'arrête à cette crainte, on en viendra à se priver de toute puissance, de
645 tous succès, de tout bonheur. Voilà donc, selon moi, un obstacle chimérique qu'il nous faudrait mettre sous nos pieds. Dites-moi les autres motifs de votre épouvante.

– Il n'y en a plus qu'un, mais vous en reconnaîtrez la gravité. Le caractère de votre fille et celui de mon neveu sont incompatibles.
650 Césarine n'a qu'une pensée : faire que tout lui cède. Paul n'en a qu'une aussi : ne céder à personne.

– Cela est grave en effet; mais qui sait si ce contraste ne ferait pas le bonheur de l'un et de l'autre? Césarine vaincue par l'amour, forcée de respecter son mari et l'acceptant pour son égal, rentrerait dans le vrai, et ne nous effrayerait plus par l'abus de son indépendance.
655 Paul, adouci par le bonheur, apprendrait à céder à la tendresse et à y croire.

– En supposant que ce résultat pût jamais être obtenu, que de luttes entre eux, que de déchirements, que de catastrophes peut-être!
660 Non, monsieur Dietrich, n'essayons pas de rapprocher ces deux

²⁴ *Savoir-faire* : «Savoir pousser son avantage». Le substantif *savoir-faire* a ici une connotation péjorative : «habileté, industrie pour faire réussir ce que l'on entreprend» (*DN*, t. II, p. 1279, col. 1).

extrêmes. Ayez peur pour votre enfant comme j'aurais peur pour le mien. Les grandes tentatives peuvent être bonnes dans les cas désespérés; mais ici vous n'avez affaire qu'à une fantaisie spontanée. Il y a une heure, si j'eusse demandé à Césarine d'épouser Paul, elle se
 665 serait étouffée de rire. C'est devant mes reproches que, se sentant coupable, elle a imaginé cette passion subite pour se justifier. Dans une heure, allez lui dire que vous ne consentez pas plus que moi; vous la soulagerez, j'en répons, d'une grande perplexité.

- Ce que vous dites là est fort probable; je la verrai tantôt.
 670 Laissons-lui le temps de s'effrayer de son coup de tête. Je suis en tout de votre avis, mademoiselle de Nermont, excepté en ce qui touche votre fierté. S'il n'y avait pas d'autre obstacle, je travaillerais à la vaincre. Je suis l'homme de mes principes, je trouve équitable et noble d'allier la pauvreté à la richesse quand cette pauvreté est digne d'estime et de respect; je tiens donc la pauvreté pour une vertu de premier ordre de M.
 675 Paul Gilbert*. Sachez qu'en l'invitant à venir chez moi je m'étais dit qu'il pourrait bien convenir à ma fille, et que je ne m'en étais point alarmé.

Quand M. Dietrich m'eut quittée, je me sentis bouleversée et obsédée d'indécisions et de scrupules. Avais-je en effet le droit de
 680 fermer à Paul un avenir si brillant, une fortune tellement inespérée? Ma tendresse de mère reprenant le dessus, je me trouvais aussi cruelle envers lui que lui-même. Cet enfant, dont le stoïcisme me causait tant de soucis, je pouvais en faire un homme libre, puissant, heureux peut-être; car qui sait si mademoiselle Dietrich ne serait pas guérie de son orgueil par le miracle de l'amour? J'étais toute tremblante, comme une
 685 personne qui verrait un paradis terrestre de l'autre côté d'un précipice, et qui n'aurait besoin que d'un instant de courage pour le franchir.

Je ne revis Césarine qu'à l'heure du dîner. Je la trouvai aussi tranquille et aussi aimable que si rien de grave ne se fût passé entre
 690 nous. M. Dietrich dînait à je ne sais plus quelle ambassade. Césarine taquina amicalement la tante Helmina au dessert sur le vert de sa robe et le rouge de ses cheveux; mais, quand nous passâmes au salon, elle cessa tout à coup de rire, et, m'entraînant à l'écart :

- Il paraît, me dit-elle, que ni mon père ni toi ne voulez
 695 accorder la moindre attention à mon sentiment, et que vous ne me permettez plus de faire un choix. Papa a été fort doux, mais très roide au fond. Cela signifie pour moi qu'il cédera tout d'un coup quand il me verra décidée. Il n'a pas su me cacher qu'il me demandait tout bonnement de prendre le temps de la réflexion. Quant à toi, ma chérie,
 700 ce sera à lui de te faire révoquer ta sentence. Je l'en chargerai.

- Et, dans tout cela vous disposerez, lui et toi, de la volonté de mon neveu?

- Ton neveu, c'est à moi de lui donner confiance. C'est un travail intéressant que je me réserve; mais il est absent, et ce répit va me servir à convaincre mon père et toi du sérieux de ma résolution.
- 705 – Comment sais-tu que mon neveu est absent?
- Parce que j'ai pris mes informations. Il est parti ce matin pour Leipzig²⁵. Moi, j'ai résolu de mettre à profit cette journée pour me débarrasser une bonne fois des espérances de M. de Rivonnière.
- 710 – Tu lui as encore écrit?
- Non, je lui ai fait dire par Dubois²⁶, son vieux valet de chambre, qui m'apportait un bouquet de sa part, de venir ce soir prendre une tasse de thé avec nous, de très bonne heure parce que je suis encore fatiguée du bal et veux me coucher avec les poules²⁷. Il sera ici dans un instant. Tiens, on sonne au jardin, le voilà.
- 715 – C'est donc pour être seule avec lui que tu as voulu dîner seule aujourd'hui avec ta tante et moi?
- C'est pour cela. Entends-tu sa voiture? Regarde si c'est bien lui; je ne veux recevoir que lui.
- 720 – Faut-il vous laisser ensemble?
- Non certes! je ne l'ai jamais admis que je sache au tête-à-tête. Ma tante nous laissera, je l'ai avertie. Toi, je te prie de rester.
- J'ai fort envie au contraire de te laisser porter seule le poids de tes imprudences et de tes caprices.
- 725 – Alors tu me compromets!
- On annonça le marquis. Je pris mon ouvrage²⁸ et je restai.
- J'avais besoin de vous parler, lui dit Césarine. Hier au bal vous avez fait mauvaise figure. Le savez-vous?
- Je le sais, et puisque je ne m'en plains pas...
- 730 – Je ne dois pas vous plaindre? mais moi, je me plains du rôle de souveraine cruelle que vous me faites jouer. Il faut porter remède à cet état de choses qui blesse mon père et qui m'afflige.
- Le remède serait bien simple.
- Oui, ce serait de vous agréer comme fiancé; mais puisque
- 735 cela ne se peut pas!

²⁵ Cf. II/398-400 : «Je m'en vais et ne vous reverrai pas de quelques jours, de quelques semaines peut-être : mon patron m'envoie en Allemagne pour ses affaires, et ceci arrive fort à propos». Le *GDU* donne deux graphies : *Leipzig* et *Leipsick*. Leipzig est renommée pour ses riches bibliothèques. De plus, elle est le point central où sont envoyés les livres nouveaux qui paraissent dans toutes les parties de l'Allemagne. Pendant les années 1860, elle compte plus de 130 librairies et 30 imprimeries (*GDU*, t. X, p. 341, col. 2).

²⁶ Le nom *Dubois* est souvent utilisé pour désigner des valets aux XVIIe et XVIIIe siècles.

²⁷ *Se coucher avec les poules*: se coucher très tôt. On dit également «se coucher comme les poules».

²⁸ Cf. II/795 : Elle travaille à une broderie.

- Vous ne m'aimez pas plus que le premier jour?
- Si fait, je vous aime d'une bonne et loyale amitié; mais je ne veux pas être votre femme. Vous savez cela, je vous l'ai dit cent fois.
- 740 - Vous avez toujours ajouté un mot que vous retranchez aujourd'hui. Vous disiez : Je ne veux pas *encore* me marier.
- Donc, selon vous, je vous ai laissé des espérances?
- Fort peu, j'en conviens; mais vous ne m'avez pas défendu d'espérer.
- 745 - Je vous le défends aujourd'hui.
- C'est un peu tard.
- Pourquoi? quels sacrifices m'avez-vous faits?
- Celui de mon amour-propre. J'ai consenti à promener sous tous les regards mon dévouement pour vous et à me conduire en homme qui n'attend pas de récompense; votre amitié me faisait trouver
- 750 ce rôle très beau, voilà qu'il vous paraît ridicule. C'est votre droit; mais quel remède m'apportez-vous?
- Il faut n'être plus amoureux de moi et dire à tout le monde que vous ne l'avez jamais été. Je vous aiderai à le faire croire. Je dirai que, dès le principe, nous étions convenus de ne pas gâter l'amitié par
- 755 l'amour, que c'est moi qui vous ai retenu dans mon intimité, et, si l'on vous raille devant moi, je répondrai avec tant d'énergie que ma parole aura de l'autorité.
- Je sais que vous êtes capable de tout ce qui est impossible; mais je ne crains pas du tout la raillerie. Il n'y a de susceptible que
- 760 l'homme vaniteux. Je n'ai pas de vanité. Le jour où la pitié bienveillante dont je suis l'objet deviendrait amère et offensante, je saurais fort bien faire taire les mauvais plaisants. Ne jetez donc aucun voile sur ma déconvenue ; je l'accepte en galant homme qui n'a rien à se reprocher et qui ne veut pas mentir.
- 765 - Alors, mon ami, il faut cesser de nous voir, car, moi, je n'accepte pas la réputation de coquette fallacieuse.
- Vous ne pourrez jamais l'éviter. Toute femme qui s'entoure d'hommes sans en favoriser aucun est condamnée à cette réputation. Qu'est-ce que cela vous fait? Prenez-en votre parti, comme je prends le
- 770 mien de passer pour une victime.
- Vous prenez le beau rôle, mon très cher; je refuse le mauvais.
- En quoi est-il si mauvais? Une femme de votre beauté et de votre mérite a le droit de se montrer difficile et d'accepter les hommages.
- 775 - Vous voulez que je me pose en femme sans coeur?
- On vous adorera, on vous vantera d'autant plus, c'est la loi du monde et de l'opinion. Prenez l'attitude qui convient à une personne qui veut garder à tout prix son indépendance sans se condamner à la solitude.

780 - Vous me donnez de mauvais conseils. Je vois que vous m'aimez en égoïste! Ma société vous est agréable, mon babil vous amuse. Vous n'avez pas de sujets de jalousie, étant le mieux traité de mes serviteurs. Vous voulez que cela continue, et vous vous arrangez de tout ce qui éloignera de moi les gens qui demandent à une femme
785 d'être, avant tout, sincère et bonne.

- Je commence à voir clair dans vos préoccupations. Vous voulez vous marier?

- Qui m'en empêcherait?

- Ce ne serait pas moi, je n'ai pas de droits à faire valoir.

790 - Vous le reconnaissez?

- Je suis homme d'honneur.

- Eh bien! touchez-là, vous êtes un excellent ami.

Le marquis de Rivonnière baisa la main de Césarine avec un respect dont la tranquille abnégation me frappa. Je ne le croyais pas si
795 soumis, et, tout en ayant la figure penchée sur ma broderie, je le regardais de côté avec attention.

- Donc, reprit-il après un moment de silence, vous allez faire un choix?

- Vous ai-je dit cela?

800 - Il me semble. Pourquoi ne le diriez-vous pas, puisque je suis et reste votre ami?

- Au fait,... si cela était, pourquoi ne vous le dirais-je pas?

- Dites-le et ne craignez rien. Ai-je l'air d'un homme qui va se brûler la cervelle?

805 - Non, certes, vous montrez bien qu'il n'y a pas de quoi.

- Si fait, il y aurait de quoi; mais on est philosophe ou on ne l'est pas. Voyons, dites-moi qui vous avez choisi.

Je crus devoir empêcher Césarine de commettre une imprudence, et m'adressant au marquis :

810 - Elle ne pourrait pas vous le dire, elle n'en sait rien.

- C'est vrai, reprit Césarine, que ma figure inquiète avertit du danger, je ne le sais pas encore.

M. de Rivonnière me parut fort soulagé. Il connaissait les fantaisies de Césarine et ne les prenait plus au sérieux. Il consentit à
815 rire de son irrésolution et à n'y rien voir de cruel pour lui, car, de tous ceux qui gâtaient cette enfant si gâtée, il était le plus indulgent et le plus heureux de lui épargner tout déplaisir.

- Mais dans tout cela, nous ne concluons pas*. Il faut pourtant que nous cessions de nous voir, ou que vous cessiez de
820 m'aimer.

- Permettez-moi de vous voir et ne vous inquiétez pas de ma passion déçue. Je la surmonterai, ou je saurai ne pas vous la rendre importune.

- 825 Césarine commençait à trouver le marquis trop facile. S'il eût prémédité son rôle, il ne l'eût pas mieux joué. Je vis qu'elle en était surprise et piquée, et que, pour un peu, elle l'eût ramené à elle par quelque nouvel essai de séduction. Elle s'était préparée à une scène de colère ou de chagrin, elle trouvait un véritable homme du monde dans le sens chevaleresque et délicat du mot. Il lui semblait qu'elle était vaincue du moment qu'il ne l'était pas.
- 830 - Retire-toi maintenant, lui dis-je à la dérobée, je me charge de savoir ce qu'il pense.
- Elle se retira en effet, se disant fatiguée et serrant la main de son esclave assez froidement.
- 835 - Je vous demande la permission de rester encore un instant, me dit M. de Rivonnière dès que nous fûmes seuls. Il faut que vous me disiez le nom de l'heureux mortel...
- Il n'y a pas d'heureux mortel, répondis-je. M. Dietrich a en effet reproché à sa fille la situation où ses attermoiments vous plaçaient; elle a dit qu'elle se marierait pour en finir...
- 840 - Avec qui? avec moi?
- Non, avec l'empereur de la Chine; ce qu'elle a dit n'est pas plus sérieux que cela.
- Vous voulez me ménager, mademoiselle de Nermont, ou vous ne savez pas la vérité. Mademoiselle Dietrich aime quelqu'un.
- 845 - Qui donc soupçonnez-vous?
- Je ne sais pas qui, mais je le saurai. Elle a disparu du bal un quart d'heure après avoir remis un billet à Bertrand²⁹, son homme de confiance. Je l'ai suivie, cherchée, perdue. Je l'ai retrouvée sortant d'un passage mystérieux. Elle m'a pris vivement le bras en m'ordonnant de la mener danser. Je n'ai pu voir la personne qu'elle laissait derrière elle, ou qu'elle venait de reconduire; mais elle avait beau rire et railler mon inquiétude, elle était inquiète elle-même.
- 850 - Avez-vous quelqu'un en vue dans vos suppositions?
- 855 - J'ai tout le monde. Il n'est pas un homme parmi tous ceux qu'on reçoit ici qui ne soit épris d'elle.
- Vous me paraissez résigné à n'être point jaloux de celui qui vous serait préféré?
- Jaloux, moi? je ne le serai pas longtemps, car celui qu'elle voudra épouser...
- 860 - Eh bien! quoi?
- Eh bien! quoi? Je le tuerai³⁰, parbleu!

²⁹ S'agit-il ici d'un patronyme ou d'un prénom? On appelle Madame Féron, Féron, le jeune Latour, Latour, M. Auguste Nélaton, Nélaton.

³⁰ Dans l'oeuvre de Sand, les pulsions des hommes trompés mènent souvent à des accès de fièvre, à des colères dévorantes, à des indignations à tout casser comme

- Que dites-vous là?
- Je dis ce que je pense et ce que je ferai.
- 865 – Vous parlez sérieusement?
- Vous le voyez bien, dit-il en passant son mouchoir avec un mouvement brusque sur son front baigné de sueur.
- Sa belle figure douce n'avait pas un pli malséant, mais ses lèvres étaient pâles et comme violacées³¹.
- 870 Je fus très effrayée.
- Comment, lui dis-je, vous êtes vindicatif à ce point, vous que je croyais si généreux³²?
- Je suis généreux de sang-froid, par réflexion; mais dans la colère,... je vous l'avais bien dit, je ne m'appartiens plus.
- 875 – Vous réfléchirez, alors!
- Non, pas avant de m'être vengé, cela ne me serait pas possible.
- Vous êtes capable d'une colère de plusieurs jours?
- De plusieurs semaines, de plusieurs mois peut-être.
- 880 – Alors c'est de la haine que vous nourrissez en vous sans la combattre? Et vous vous vantiez tout à l'heure d'être philosophe!
- Tout à l'heure je mentais, vous mentiez, mademoiselle Dietrich mentait aussi. Nous étions dans la convention, dans le savoir-vivre; à présent nous voici dans la nature, dans la vérité. Elle est éprise
- 885 d'un autre homme que moi, sans se soucier de moi ni de rien au monde. Vous me cachez son nom par prudence, mais vous comprenez fort bien mon ressentiment, et moi je sens monter de ma poitrine à mon cerveau des flots de sang embrasé. Ce qu'il y a de sauvage dans l'homme, dans l'animal, si vous voulez, prend le dessus et réduit à rien les belles
- 890 maximes, les beaux sentiments de l'homme civilisé. Oui, c'est comme

on le voit bien dans *Le Dernier Amour*. M. Sylvestre, Sixte More et Tonino del Monte parlent tous de meurtre. Jaloux de son rival, Tonino avoue à Félicie : «je le tuerai, ton Sylvestre, et ce sera ta faute» (p. 200). Dans *Tamaris*, Hyacinthe de La Florade s'écrie : «Je tuerai celui qui me nuira!» (p. 129) en pensant à ceux qui peuvent faire obstacle à sa déclaration d'amour à la marquise d'Elmeval. Cette thématique de la violence se trouve partout dans l'œuvre de Sand, où le recours aux armes (revolver, couteau-poignard, pistolet, dans ce cas) et les duels sont réalités courantes.

³¹ Les lèvres sont souvent le refuge des émotions violemment contenues. Encore une fois, on voit l'influence de Lavater sur la romancière. «Le système de Lavater ment rarement», dira-t-elle à Charles d'Aragon (*Corr.*, t. II, 28 décembre 1835, p. 190).

³² On pense ici à la description que fait Célié du comte de Montroger dans *Mademoiselle Merquem*. Selon elle, il a l'«esprit faible», une «organisation puissante et incomplète» qui présente tous les contrastes. S'il est «bon, humain, tendre», il est en même temps «vain, égoïste et vindicatif». Il «porte les bons et les mauvais instincts entassés confusément dans une cervelle où manque la clé de voûte du raisonnement. Il peut être chevaleresque ou absurde, méchant ou généreux» (p. 237).

- cela*! tout ce que vous pourriez me dire dans la langue de la civilisation n'arrive plus à mon esprit. C'est inutile. Il y a trois ans que j'aime mademoiselle Dietrich; j'ai essayé, pour l'oublier, d'en aimer une autre; cette autre, je la lui ai sacrifiée, et ç'a été une très mauvaise action, car
- 895 j'avais séduit une fille pure, désintéressée, une fille plus belle que Césarine et meilleure. Je ne la regrette pas, puisque je n'avais pu m'attacher à elle; mais je sens ma faute d'autant plus qu'il ne m'a pas été permis de la réparer. Une petite fortune en billets de banque³³ que j'envoyai à ma victime m'a été renvoyée à l'instant même avec mépris.
- 900 Elle est retournée chez ses parents, et, quand je l'y ai cherchée, elle avait disparu, sans que, depuis deux ans, j'aie pu retrouver sa trace. Je l'ai cherchée jusqu'à la morgue, baigné d'une sueur froide, comme me voilà maintenant en subissant l'expiation de mon crime, car c'est à présent que je le comprends et que j'en sens le remords. Attaché aux
- 905 pas de Césarine et poursuivant la chimère, je m'étourdissais sur le passé... On me brise, me voilà puni, honteux, furieux contre moi! Je revois le spectre de ma victime. Il rit d'un rire atroce au fond de l'eau où le pauvre cadavre gît peut-être³⁴. Pauvre fille! tu es vengée, va! mais je te vengerai encore plus, Césarine n'appartiendra à personne. Ses rêves de bonheur s'évanouiront en fumée! Je tuerai quiconque approchera d'elle!
- Vous voulez jouer votre vie pour un dépit d'amour?
- Je ne jouerai pas ma vie, je tuerai, j'assassinerai, s'il le faut, plutôt que de laisser échapper ma proie!
- 915 – Et après?...
- Après,... je n'attendrai pas qu'on me traîne devant les tribunaux, je ferai justice de moi-même³⁵.

³³ Cf. III/ 485-486 : «un portefeuille de cinquante mille francs».

³⁴ Le suicide par noyade de Noun dans *Indiana* pèse sur Madame Delmare et son amant Raymon. La hantise de voir un corps noyé produit de nombreuses scènes d'horreur. Cf. «Préface» de Béatrice Didier, *Indiana*, Paris, Gallimard, p. 28.

³⁵ Plus d'un personnage de *Césarine Dietrich* pensera au suicide : le marquis de Rivonnière, en parlant d'assassiner quiconque approchera Césarine, révèle qu'il n'attendra pas qu'on le traîne devant les tribunaux après son crime, il fera justice de lui-même (II/916-917). On craint plus tard que, sachant que Césarine en aime une autre, il ne se tue pendant la nuit dans un élan de désespoir (II/936-937). De plus, «dans un moment où il [veut] guérir de son amour pour mademoiselle Dietrich, il [erre] comme un fou, au hasard, aux environs de Paris, sur les bords de la Seine, avec de grandes vellétés de suicide» (III/469-472). Il parlera également de se faire sauter la cervelle de sang-froid (IV/1607-1608). À son tour, Marguerite tente non seulement de se noyer mais également de se laisser mourir par inanition (IV/1672-1673, 1729-1737), comme Madame Delmare, dans *Indiana*, après le suicide de sa femme de chambre (p. 125) et comme George Sand d'ailleurs qui raconte sa «maladie de suicide» dans les années précédant son mariage : «Cette fois j'avais éprouvé le désir de mourir d'inanition, et j'avais failli le satisfaire malgré moi [...]» (*HMV*, IVe partie, ch. VIII, dans

- En parlant ainsi, le marquis, pâle et les yeux remplis d'un feu sombre, avait pris son chapeau; je m'efforçai en vain de le retenir.
- 920 – Où allez-vous? lui dis-je, vous ne pouvez vous en prendre à personne.
- Je vais, répondit-il, me constituer l'espion et le geôlier de Césarine. Elle ne fera plus un pas, elle n'écrira plus un mot que je ne le sache³⁶!
- 925 Et il sortit, me repoussant presque de force.
- Je courus chez Césarine, qui était déjà couchée et à moitié endormie. Elle avait le sommeil prompt et calme des personnes dont la conscience est parfaitement pure ou complètement muette³⁷. Je lui racontai ce qui venait de se passer; elle m'écouta presque en souriant.
- 930 – Allons, dit-elle, je lui rends mon estime, à ce pauvre Rivonnière! Je ne croyais pas avoir affaire à un amour si énergique. Cette fureur me plaît mieux que sa plate soumission. Je commence à croire qu'il mérite réellement mon amitié.
- Et peut-être ton amour?
- 935 – Qui sait? dit-elle en bâillant; peut-être! Allons! j'essayerai d'oublier ton neveu. Écris donc vite un mot pour que le marquis ne se tue pas cette nuit. Dis-lui que je n'ai rien résolu du tout.
- J'étais si effrayée pour mon Paul, que j'écrivis à M. de Rivonnière en lui jurant que Césarine n'aimait personne, et dès que M. Dietrich fut rentré, je le suppliai de ne plus jamais songer à mon neveu pour en faire son gendre.
- 940 M. de Rivonnière ne reparut qu'au bout de huit jours. Il m'avoua qu'il n'avait pas cru à ma parole, qu'il avait espionné minutieusement Césarine, et que, n'ayant rien découvert, il revenait pour l'observer de près.
- 945 Césarine lui fit bon accueil, et sans prendre aucun engagement, sans entrer dans aucune explication directe, elle lui laissa entendre

O. aut., t. II, p. 17). On trouve dans le catalogue de sa bibliothèque (p. 4) un ouvrage de Brierre de Boismont, *Du suicide et de la folie suicide* (1856).

³⁶ Si un bon nombre de personnages épient fortuitement les mouvements et les paroles des autres, le marquis de Rivonnière s'abaisse dans son extrême jalousie à devenir espion. Comme le marquis, Moreali prend des allures de conspirateur qui ne lui conviennent pas dans *Mademoiselle la Quintinie*, et ceci pour trouver le moyen d'empêcher le mariage de Lucie et d'Émile. M. Sylvestre, dans *Le Dernier Amour*, joue ce même rôle auprès de sa femme, toutefois il est le premier à avouer qu'il n'est pas fait pour le métier d'espion : « Quel dégoût insurmontable il me causait! » (p. 205). Jean de La Roche deviendra à son tour espion et suivra la famille Butler au Mont-Dore (p. 121). Ralph Brown joue le rôle d'espion protecteur dans *Indiana*. À l'île Bourbon, il épie sa cousine à travers les branches pendant des heures entières (p. 254).

³⁷ De sa fille Solange, George Sand écrira à Emmanuel Arago les 9 et 10 novembre 1847 : « Quant à la conscience, je crois vraiment qu'elle avait raison quand elle nous disait qu'elle ne savait point ce que c'est » (*Corr.*, t. VIII, p. 133).

qu'elle l'avait soumis à une épreuve; mais bientôt elle se vit comme prise dans un réseau de défiance et de jalousie. Le marquis commentait toutes ses paroles, épiait tous ses gestes, cherchait à lire dans tous ses regards. Cette passion ardente dont elle l'avait jugé incapable, qu'elle avait peut-être désiré d'inspirer, lui devint vite une gêne, une offense, un supplice. Elle s'en plaignit avec amertume et déclara qu'elle n'épouserait jamais un despote³⁸. M. de Rivonnière se le tint pour dit et ne reparut plus, ni à l'hôtel Dietrich, ni dans les autres maisons où il eût pu rencontrer Césarine.

955 Césarine s'ennuya.

– C'est étonnant, me dit-elle un jour, comme on s'habitue aux gens! Je m'étais figuré que ce bon Rivonnière faisait partie de ma maison, de mon mobilier, de ma toilette, que je pouvais être absurde, bonne, méchante, folle, triste sous ses yeux, sans qu'il s'en émût plus que s'en émeuvent les glaces de mon boudoir³⁹. Il avait un regard pétrifié dans le ravissement qui m'était agréable et qui me manque. Quelle idée a-t-il eue de se transformer en Othello⁴⁰, du soir au lendemain? Je l'aimais un peu en cavalier servant, je ne l'aime plus du tout en héros de mélodrame.

965 – Oublie-le, lui dis-je; ne fais pas son malheur, puisque tu ne veux pas faire son bonheur. Laisse passer le temps, puisque le célibat

³⁸ Sand a souvent écrit que l'affection peut prendre facilement l'allure du despotisme. M. Sylvestre et Tonino le rappelleront dans *Le Dernier Amour* (p. 82). D'après Tonino, Félicie est despote comme toutes les personnes ombrageuses (p. 162). Césarine Dietrich est peut-être le personnage qui incarne le plus le despotisme.

³⁹ II/245-249 : «Je ne suis pas plus galant qu'un des meubles ou une des statues de votre palais de fées. Mon rôle est comme le leur, de me tenir à la place où l'on m'a mis et de n'avoir aucune opinion sur les choses et les personnes que je suis censé voir passer», dit Paul Gilbert à Césarine le jour du bal d'anniversaire de cette dernière.

⁴⁰ Que de références à William Shakespeare dans l'*Histoire de ma vie* et dans les romans de Sand. Dès *Lélia*, la romancière fait allusion à *Hamlet*, à *Roméo et Juliette* et à *Othello*. *Othello* sera également cité dans *Horace*, *Jean de La Roche* et dans *Monsieur Sylvestre*. Dans *L'Homme de neige* et *Monsieur Sylvestre* elle mentionne *Hamlet*. *Pierre qui roule* fait allusion au personnage de Shylock du *Marchand de Venise*. En consultant le *Catalogue de la bibliothèque de Mme George Sand et de M. Maurice Sand* (1890), nous trouvons les titres suivants, qui confirment son intérêt pour l'oeuvre du dramaturge britannique : *Chefs-d'oeuvre de Shakespeare* (*Othello*, *Hamlet* et *Macbeth*), Paris, Belin-Mandar, 1837; *Oeuvres complètes* traduites de l'anglais par Letourneur, édition revue et corrigée par F. Guizot, Paris, Ladvoat, 1821, 13 vol.; *Dramatic Works with biographical memoir*, Paris, Baudry, 1830, 1 vol.; *Oeuvres dramatiques* traduites de l'anglais par Letourneur, édition précédée d'une notice biographique et littéraire, par M. H. Meyer, Paris, Lavigne, 1836, 2 vol.; *Oeuvres complètes* traduites par François-Victor-Hugo, Paris, Pagnerre, 1859-1860, 7 vol.; *Galerie des femmes de Shakespeare*, collection de 45 portraits gravés par les premiers artistes de Londres, Paris, Delloye, 4 vol.

- ne te pèse pas, et puis tu choisiras parmi tes nombreux aspirants celui
 970 qui peut t'inspirer un attachement durable.
- Qui veux-tu que je choisisse, puisque ce capitain⁴¹ veut tuer
 l'objet de mon choix ou se faire tuer par lui? Voilà que ce choix doit
 absolument entraîner mort d'homme! Est-ce une perspective
 réjouissante?
- 975 – Espérons que cette fureur du marquis passera, si elle n'est
 déjà passée. Elle était trop violente pour durer.
- = Qui sait si ce parfait homme du monde n'est pas tout
 simplement un affreux sauvage? Et quand on pense qu'il n'est peut-
 être pas le seul qui cache des passions brutales sous les dehors d'un
 980 ange! Je ne sais plus à qui me fier, moi! Je me croyais pénétrante, je
 suis peut-être la dupe de tous les beaux discours qu'on me fait et de
 toutes les belles manières qu'on étale devant moi.
- Si tu veux que je te le dise, repris-je, décidée à ne plus la
 ménager, je ne te crois pas pénétrante du tout.
- 985 – Vraiment! pourquoi?
- Parce que tu es trop occupée de toi-même pour bien
 examiner les autres. Tu as une grande finesse pour saisir les endroits
 faibles de leur armure; mais les endroits forts, tu ne veux jamais
 supposer qu'ils existent. Tu aperçois un défaut, une fente; tu y glisses
 990 la lame du poignard, mais elle y reste prise, et ton arme se brise dans ta
 main. Voilà ce qui est arrivé avec M. de Rivonnière.
- = Et ce qui m'arriverait peut-être avec tous les autres? Il se
 peut que tu aies raison et que je sois trop personnelle⁴² pour être forte.
 Je tâcherai de me modifier.
- 995 – Pourquoi donc toujours chercher la force, quand la douceur
 serait plus puissante⁴³?
- = Est-ce que je n'ai pas la douceur? Je croyais en avoir
 toutes les suavités?
- Tu en as toutes les apparences, tous les charmes; mais ce
 1000 n'est pour toi qu'un moyen comme ta beauté, ton intelligence et tous tes
 dons naturels. Au fond, ton coeur est froid et ton caractère dur.

⁴¹ *Capitan* : «Homme qui fait le matamore, qui semble vouloir faire peur aux gens» (*Littre*, t. I, p. 1432). Il s'agit d'une forme espagnole de *capitaine*, employé comme terme de mépris d'après Guérin : «fanfaron qui se vante d'une bravoure qu'il n'a point» (*DD*, t. II, p. 598, col. 1). «Personnage ridicule qui n'a en vue que sa propre personne ou son propre intérêt» (*TLF*, t. XIII, p. 146, col. 1).

⁴² *Être trop personnelle* : être trop égoïste, trop occupé de soi. On dit dans le même sens, «il est d'un caractère très personnel» (*DAF*, 1835, t. II, p. 398).

⁴³ George Sand croyait fermement dans le pouvoir persuasif de la douceur. Dans *La Confession d'une jeune fille*, Lucienne de Valangis dit de son précepteur et ami Frumence Costel qu'il n'a qu'une force : la douceur qu'il impose pour obliger les autres à la douceur (t. I, p. 98).

- Comme tu m'arranges, ce matin! Faut-il que je sois habituée à tes rigueurs! Eh bien! dis-moi, méchante : crois-tu que je pourrais devenir tendre, si je le voulais?
- 1005 - Non, il est trop tard.
- Tu n'admits pas qu'un sentiment nouveau, inconnu, l'amour par exemple, pût éveiller des instincts qui dorment dans mon coeur?
- Non, ils se fussent révélés plus tôt. Tu n'as pas l'âme
- 1010 maternelle, tu n'as jamais aimé ni tes oiseaux, ni tes poupées.
- Je ne suis pas assez femme selon toi?
- Ni assez homme non plus⁴⁴.
- Eh bien! dit-elle en se levant avec humeur, je tâcherai d'être
- 1015 homme tout à fait. Je vais mener la vie de garçon, chasser, crever des chevaux, m'intéresser aux écuries et à la politique, traiter les hommes comme des camarades, les femmes comme des enfants⁴⁵, ne pas me soucier de relever la gloire de mon sexe, rire de tout, me faire remarquer, ne m'intéresser à rien et à personne. Voilà les hommes de mon temps; je veux savoir si leur stupidité les rend heureux!
- 1020 Elle sonna, demanda son cheval, et, malgré mes représentations, s'en alla parader au bois⁴⁶, sous les yeux de tout Paris, escortée d'un domestique trop dévoué, le fameux Bertrand, et d'un groom pur sang. C'était la première fois qu'elle sortait ainsi sans son père ou sans moi⁴⁷. Il est vrai de dire que, ne montant pas à cheval, je ne pouvais

⁴⁴ I/331-335 : «Au dire du vieux médecin de la famille, que je consultais souvent sur le régime à lui faire suivre, elle avait comme une double organisation, toute la patience de la femme adroite pour arriver à ses fins, toute l'énergie de l'homme d'action pour renverser les obstacles et faire plier les résistances». Une force masculine réside dans plusieurs personnages féminins sandiens. Dans *Indiana*, Raymon est effrayé, et même dégoûté, de voir «un courage plus que masculin» chez Madame Delmare (p. 162). Dans *Mademoiselle la Quintinie*, Madame Marsanne dit de Lucie qu'elle témoigne d'un caractère qui, par le courage et l'élévation, ne paraît pas de son sexe» (p. 25). Le narrateur de *Jean de La Roche* dit du personnage de Love Butler qu'il y a en elle «quelque chose de mâle et de puissant» (p. 63). M. Louandre, notaire et ami de Jean, dira également de Love qu'elle a «toutes les qualités du plus brave garçon de la terre et toutes les vertus d'une soeur de charité» (p. 103). On disait souvent de Sand qu'elle avait le courage de l'homme et la grâce de la femme. En effet, il s'agit là de l'idéal selon elle.

⁴⁵ Jusqu'ici, on dirait le portrait de George Sand jeune femme.

⁴⁶ Au bois de Boulogne, promenade qui fait partie du quotidien de Césarine et du Tout-Paris.

⁴⁷ I/1142-1143 : «Elle montait admirablement et possédait par principes toute la science de l'équitation». Dans *Marianne Chevreuse*, l'héroïne du même nom passe pour originale parce qu'elle monte seule à cheval. Dans *Mademoiselle la Quintinie*, on trouve curieux que Lucie se rende seule chez sa tante à Chambéry. «Les jeunes personnes du monde vont rarement ainsi seul dans leur voiture», fait remarquer Émile Lemontier à son père Honoré (p. 18).

1025 l'accompagner qu'en voiture, et que, M. Dietrich ayant rarement le
 temps d'être son cavalier, elle ne pouvait guère se livrer à son
 amusement favori. Elle nous avait annoncé plus d'une fois qu'aussitôt
 sa majorité elle prétendait jouir de sa liberté comme une jeune fille
 anglaise ou américaine⁴⁸. Nous espérions qu'elle ne se lancerait pas
 1030 trop vite. Elle voulait se lancer, elle se lança, et de ce jour elle sortit
 seule dans sa voiture, et rendit des visites sans se faire accompagner
 par personne. Cette excentricité ne déplut point, bien qu'on la blâmât.
 Elle lutta avec tant de fierté et de résolution qu'elle triompha des doutes
 et des craintes des personnes les plus sévères. Je tremblais qu'elle ne
 1035 prît fantaisie d'aller seule à pied par les rues. Elle s'en abstint, et en
 somme, protégée par ses gens, par son grand air, par son luxe de bon
 goût et sa notoriété déjà établie, elle ne courait de risques que si elle eût
 souhaité d'en courir, ce qui était impossible à supposer.

1040 Cette liberté précoce, à laquelle son père n'osa s'opposer dans la
 situation d'esprit où il la voyait, l'enivra d'abord comme un vin nouveau
 et lui fit oublier son caprice pour mon neveu; elle l'éloigna même tout à
 fait de la pensée du mariage.

1045 Paul revint d'Allemagne, et mes perplexités revinrent avec lui. Je
 ne voulais pas qu'il revît jamais Césarine; mais comment lui dire de ne
 plus venir à l'hôtel Dietrich sans lui avouer que je craignais une
 entreprise plus sérieuse que la première contre son repos? Césarine
 semblait guérie, mais à quoi pouvait-on se fier avec elle? Et, si, à mon
 insu, elle lui tendait le piège du mariage, ne serait-il pas ébloui au point
 d'y tomber, ne fût-ce que quelques jours, sauf à souffrir toute sa vie
 1050 d'une si terrible déception?

Je me décidai à lui dire toute la vérité, et je devançai sa visite en
 allant le trouver à son bureau. Il avait un cabinet de travail chez son

⁴⁸ Le roman de Maurice paru dans la *RDM* de 1867, *Miss Mary, récit de la vie américaine*, aurait-il influencé George Sand? On y fait état des libertés dont jouissent les misses américaines. *Mademoiselle Merquem* reprend également cette idée. Célie y affirme qu'en raison de sa fierté et de sa méfiance, elle ne peut aller à la poursuite de son «égal en affection et en loyauté», de son prince Charmant, «comme une miss américaine» (p. 237). Dans *Mademoiselle la Quintinie*, Henri Valmare demande au grand-père Turdy «si les jeunes Savoyardes jouiss[ent] de la liberté qu'on accorde aux demoiselles anglaises» (p. 19). Dans *Jacques Bruneau*, Solange Clésinger décrit la liberté de la jeune Américaine telle que l'évoque le commandant Bruneau dans des lettres à son frère Paul : «La jeune fille seule vit indépendante et libre de ses actions. Elle peut se promener, rire, aimer platoniquement sans que personne y trouve à redire» (p. 293).

Dans *Comment on fait son chemin dans le monde. Code du savoir-vivre*, la comtesse Dash écrit : «On rencontre à Londres, dans les parcs, à la campagne, par les chemins, ces splendides beautés britanniques de seize à dix-huit ans, se promenant seules avec des jeunes gens à pied ou à cheval, nul n'y trouve à redire; c'est l'usage» (p. 179).

éditeur; j'y étais à sept heures du matin, sachant bien qu'à peine arrivé à Paris, il courrait à sa besogne au lieu de se coucher. Quand je lui eus
1055 avoué mes craintes, sans toutefois lui parler des menaces de M. de Rivonnière, qu'il eût peut-être voulu braver, il me rassura en riant.

– Je n'ai pas l'esprit porté au mariage, me dit-il, et, de toutes les séductions que mademoiselle Dietrich pourrait faire chatoyer devant moi, celle-ci serait la plus inefficace. Épouser une femme légère, moi!
1060 Donner mon temps, ma vie, mon avenir, mon coeur et mon honneur à garder à une fille sans réserve et sans frein, qui joue son existence à pile ou face! Ne craignez rien, ma tante, elle m'est antipathique, votre merveilleuse amie; je vous l'ai dit et je vous le répète. Je ferais donc violence à mon inclination pour partager sa fortune? Je croyais que
1065 toute ma vie donnait un démenti à cette supposition⁴⁹.

– Oui, mon enfant, oui, certes! ce n'est pas ton ambition que j'ai pu craindre, mais quelque vertige de l'imagination ou des sens.

– Rassurez-vous, ma tante, j'ai une maîtresse plus jeune⁵⁰ et plus belle⁵¹ que mademoiselle Dietrich*.

1070 – Que me dis-tu là? tu as une maîtresse, toi?

– Eh bien donc! cela vous surprend?

– Tu ne me l'as jamais dit!

– Vous ne me l'avez jamais demandé.

1075 – Je n'aurais pas osé; il y a une pudeur, même entre une mère et son fils.

– Alors j'aurais mieux fait de ne pas vous le dire, n'en parlons plus.

– Si fait, je suis bien aise de le savoir. Ton grand prestige pour Césarine venait de ce qu'elle t'attribuait la pureté des anges.

1080 – Dites-lui que je ne l'ai plus.

⁴⁹ Si les compensations que l'on trouve dans l'indépendance et dans le sentiment de sa force prennent le dessus sur l'opulence et la vie «facile» des enrichis, comme le rappelle M. Sylvestre, mademoiselle Vallier et Pierre Sorède dans *Monsieur Sylvestre*, Sarah Owen dans *Malgrétout* ainsi que M. Sylvestre dans *Le Dernier Amour*, d'autres personnages dans les mêmes oeuvres comme les Nuñez, Adda Owen, son époux M. de Rémonville ainsi que M. Piermont jugent du mérite d'un individu d'après son état de fortune. Aux yeux de la marquise de Carvajal, tante d'Indiana Delmare, l'état de fortune est «la première recommandation», voilà pourquoi elle ne promet son héritage à sa nièce qu'en s'assurant du succès financier du colonel Delmare (*Indiana*, p. 86).

⁵⁰ L'édition Lévy remplace le «aussi» de la RDM par «plus». Il serait impossible de savoir si Marguerite est *plus* ou *aussi* jeune que Césarine n'était cette observation de la petite ouvrière à l'adresse de Césarine dans la dernière partie du roman : «Vous êtes restée belle comme à seize ans, et moi, plus jeune que vous, me voilà déjà fanée». (IV/458-459).

⁵¹ Cf. II/1297-1298 : «elle était plus belle dans sa petite tenue de grisette modeste que Césarine dans tout l'éclat de ses diamants».

– Mais où prends-tu le temps d'avoir une maîtresse?

– C'est parce que je lui donne tout le temps dont je peux disposer que je ne vais pas dans le monde et ne perds pas une minute en dehors de mon travail ou de mes affections.

1085 – À la bonne heure! es-tu heureux?

– Très heureux, ma tante.

– Elle t'aime bien?

– Non, pas bien, mais beaucoup.

– C'est-à-dire qu'elle ne te rend pas heureux?

1090 – Vous voulez tout savoir?

– Eh! mon Dieu, oui, puisque je sais un peu.

– Eh bien!... écoutez, ma tante.

1095 Il y a deux ans, deux ans et quelques mois⁵², je me rendais de la part de mon patron chez un autre éditeur, qui demeure en été à la campagne, sur les bords de la Seine. Après la station de chemin de fer, il y avait un bout de chemin à faire à pied, le long de la rivière, sous les saules. En approchant d'un massif plus épais, qui fait une pointe dans l'eau, je vis une femme qui se noyait. Je la sauvai⁵³, je la portai à une petite maison fort pauvre, la première que je trouvai. Je fus accueilli
1100 par une espèce de paysanne qui fit de grands cris en reconnaissant sa fille.

– Ah! la malheureuse enfant, disait-elle, elle a voulu périr! j'étais sûre qu'elle finirait comme ça!

1105 – Mais elle n'est pas morte, lui dis-je, soignez-la, réchauffez-la bien vite; je cours chercher un médecin. Où en trouverais-je un par ici?

– Là, me dit-elle en me montrant une maison blanche en face de la sienne, mais de l'autre côté de la rivière; sautez dans le premier bateau venu, on vous passera.

1110 Je cours aux bateaux, personne dedans ni autour. Les bateaux sont enchaînés et cadennassés. J'étais déjà mouillé. Je jette mon paletot⁵⁴, qui m'eût embarrassé; je traverse à la nage un bras de rivière

⁵² Un parallèle est à faire entre les activités de Paul Gilbert et de Jacques de Rivonnière. Cf. III/469-495 pour l'histoire de cette brève aventure du marquis.

⁵³ Que de sauvetages dans le roman sandien! La romancière est sensible aux actes d'héroïsme. On pense au narrateur de *Tamaris* qui sauve La Florade d'une mort par asphyxie, à Célie qui sauve un jeune enfant qui se noie dans la mer et à Armand qui porte secours à Rio Negro et à son domestique avec le soutien de Célie et de son équipage dans *Mademoiselle Merquem*. Dans *Le Beau Laurence*, la troupe de Bellamare est sauvée après un naufrage.

⁵⁴ *Paletot*: Vêtement de dessus, généralement assez court, boutonné devant. On n'en trouve pas d'attestation dans le *DAF* (1835), sans doute puisqu'il s'agit d'un mot dont la datation est récente. Dans le chapitre réservé au costume civil et aux modes de son *XIXe siècle (en France)*, John Grand-Carteret précise que «le manteau, couverture pittoresque, avec ses plis favorables au geste, à l'ampleur des mouvements,

qui n'est pas large. J'arrive chez le médecin, il est absent. Je demande qu'on m'en indique un autre. On me montre le village derrière moi; je
 1115 me rejette à la rivière. Je reviens à la maison de la blanchisseuse, car la mère de ma *sauvée* était blanchisseuse : je voulais savoir s'il était temps encore d'appeler le médecin. J'y rencontre précisément celui que j'avais été chercher, et qui, se trouvant à passer par là, avait été averti d'entrer.

– La pauvre fille en sera quitte pour un bain froid, me dit-il,
 1120 l'évanouissement se dissipe. Vous l'avez saisie à temps : c'est une bonne chance, monsieur, quand le dévouement est efficace; mais il ne faut pas en être victime, ce serait dommage. Vous êtes mouillé cruellement, et il ne fait pas chaud; allez chez moi bien vite pendant que je surveillerai encore un peu la malade.

Il me fit monter bon gré mal gré dans son cabriolet, et donna
 1125 l'ordre à son domestique de gagner le pont, qui n'était pas bien loin, et de me conduire bride abattue à sa maison pour me faire changer d'habits. En cinq minutes, nous fûmes rendus. La femme du docteur, mise au courant en deux mots par le domestique, qui retournait
 1130 attendre son maître, me fit entrer dans sa cuisine, où brûlait un bon feu; la servante m'apporta la robe de chambre, le pantalon du matin, les pantoufles de son maître et un bol de vin chaud. Je n'ai jamais été si bien dorloté.

J'étais à peine revêtu de la défroque du docteur qu'il arriva pour
 1135 me dire que ma noyée se portait bien et pour me signifier que je ne sortirais pas de chez lui avant d'avoir dîné, pendant que mes habits sécheraient. Mais tous ces détails sont inutiles, j'étais chez des gens excellents qui me renseignèrent amplement sur le compte de Marguerite⁵⁵; c'est le nom de la jeune fille qui avait voulu se suicider⁵⁶.

sera définitivement remplacé par le paletot dont les manches, d'abord évasées, finiront par devenir d'étroits fourreaux» (J. Grand-Carteret, *XIXe siècle (en France). Classes, moeurs, usages, costumes, inventions*, Paris, Librairie de Firmin-Didot et cie, 1893, p. 310).

⁵⁵ Deux personnages de ce roman sont nommés Marguerite, la cousine de Césarine (I/1032) et la compagne de Paul Gilbert. La Marguerite de *L'Homme de neige* est aussi belle que la mère du petit Pierre. À seize ans, elle est la plus charmante des filles d'après Cristiano : «des yeux d'un vrai bleu saphir, de fins et abondants cheveux d'un blond doré, une finesse et une fraîcheur de carnation dont rien n'approche dans les autres races» (p. 66). Dans *Jean de La Roche*, on trouve une Marguerite, servante de la famille Butler. On trouve également des Marguerite dans *La Mare au diable* et dans *Lélia*.

Dans une lettre envoyée à Augustine de Bertholdi en décembre 1848, Sand donne son opinion sur le prénom *Marguerite* en parlant de noms de romans plus recherchés : «Un autre joli nom simple et bien français, et qui n'a pas été usé, c'est Marguerite. Mais il te rappellera une Marguerite qui n'est pas gracieuse, et puis il est long. C'est pourtant un joli nom qui est distingué à force d'être simple» (*Corr.*, t. VIII, p. 753).

- 1140 Elle avait seize ans. Elle était née dans cette maisonnette où je
l'avais déposée et où elle avait partagé les travaux pénibles de sa mère,
tout en apprenant d'une voisine un travail plus délicat qu'elle faisait à la
veillée. Elle était habile raccommodeuse de dentelles. C'était une bonne
et douce fille, laborieuse et nullement coquette; mais elle avait le
1145 malheur d'être admirablement belle et d'attirer les regards. Sa mère
l'envoyant porter l'ouvrage aux pratiques dans le village et les environs,
elle avait rencontré, l'année précédente, un bel étudiant* qui flânait
dans la campagne et qui la guettait à son insu depuis plusieurs jours. Il
lui parla, il la persuada, elle le suivit.
- 1150 – Il faut vous dire, – c'est le docteur qui parle, – qu'elle était
fort maltraitée par sa mère, qui est une vraie coquine et qui n'eût pas
mieux demandé que de spéculer sur elle, mais qui jeta les hauts cris
quand l'enfant disparut sans avoir été l'objet d'un contrat passé à son
profit.
- 1155 Au bout de deux mois environ, l'étudiant, qui avait mené
Marguerite à Paris ou aux environs, on ne sait où, partit pour aller se
marier dans sa province, abandonnant la pauvre fille après lui avoir
offert de l'argent qu'elle refusa. Elle revint chez sa mère, qui lui eût

⁵⁶ «C'était l'eau surtout qui m'attirait comme un charme mystérieux. Je ne me promenais plus qu'au bord de la rivière, et, ne songeant plus à rechercher les sites agréables, je la suivais machinalement jusqu'à ce que j'eusse trouvé un endroit profond. Alors, arrêtée sur le bord et comme enchaînée par un aimant, je sentais dans ma tête comme une gaieté fébrile en me disant : Comme c'est aisé! Je n'aurais qu'un pas à faire» (*HMV*, IVe partie, ch. VI, dans *O. aut.*, t. I, p. 1095), «Le gouffre du pont d'Enfer donne envie de se jeter dedans» (*HMV*, IVe partie, ch. X, dans *O. aut.*, t. I, p. 63), avouera George Sand, qui a connu la tentation du suicide par noyade. D'après elle, cette tentation est «éprouvée par tous les êtres pensants» (*Corr.*, à Ludovic Picard, 25 septembre 1853, t. XII, p. 108). La mort lui a presque «tendu la main» lorsque sa jument Colette s'élança dans un gouffre profond, mais au lieu de les noyer, nagea à son aise pour déposer Sand sur la rive (*HMV*, IVe partie, ch. VI, dans *O. aut.*, t. I, p. 1096). «Depuis mon immersion dans la rivière, je me sentis débarrassée de l'obsession de la noyade», confessa-t-elle (*HMV*, IVe partie, ch. VI, dans *O. aut.*, t. I, p. 1100). Pourtant ses velléités suicidaires persisteront, cette fois sous d'autres formes. «Tantôt j'avais une étrange émotion en maniant des armes et en chargeant des pistolets; tantôt les fioles de laudanum que je touchais sans cesse pour préparer des lotions à ma grand-mère me donnaient de nouveaux vertiges. Je ne me souviens pas trop comment je me débarrassai de cette manie» (*HMV*, IVe partie, ch. VI, dans *O. aut.*, t. I, p. 1100).

Le lecteur de Sand est témoin des suicides par noyade de Sténio dans *Lélia*, de Noun dans *Indiana*, entre autres. Bien d'autres personnages, sans aller jusqu'au bout des «idées folles» qui leur passent par la tête, y penseront. Par exemple, dans *Indiana*, Ralph veut se précipiter dans la cascade de l'île Bourbon et s'ensevelir «sous ces eaux pures» (p. 308), Indiana veut se laisser aller à la «volupté tentatrice» de se noyer en longéant la Seine (p. 237); dans *Mademoiselle Merquem*, Célie veut se précipiter dans la mer, Bellac l'en empêchant; dans *Malgré tout*, Sarah Owen, exaltée par une promenade nocturne, veut se laisser glisser dans l'eau noire et profonde de la Lesse qui mugit à ses pieds (p. 126-127).

- pardonné si elle lui eût rapporté quelque fortune, et qui l'accabla
 1160 d'injures et de coups en apprenant qu'elle n'avait rien accepté.
 Depuis cette triste aventure, – c'est toujours le docteur qui parle,
 – Marguerite s'est conduite sagement et vertueusement, travaillant avec
 courage, subissant les reproches et les humiliations avec douceur; ma
 femme l'a prise en amitié et lui a donné de l'ouvrage. Moi, j'ai eu à la
 1165 soigner, car le chagrin l'avait rendue très malade. Heureusement pour
 elle, elle n'était pas enceinte, – malheureusement peut-être, car elle se
 fût rattachée à la vie pour élever son enfant⁵⁷. Depuis quelques
 semaines, elle était plus à plaindre que jamais, sa mère voulait qu'elle se
 1170 vendît à un vieillard libertin que je connais bien⁵⁸, mais que je ne
 nommerai pas : c'est mon plus riche client, et il passe pour un grand
 philanthrope⁵⁹. Cette persécution est devenue si irritante que
 Marguerite a perdu la tête et a voulu se tuer aujourd'hui pour échapper
 au mauvais destin qui la poursuit. Je ne sais pas si vous lui avez rendu
 1175 service en la sauvant, mais vous avez fait votre devoir, et en somme vous
 avez sauvé une bonne créature qui eût été honnête, si elle eût eu une
 bonne mère⁶⁰.

⁵⁷ Le devoir, d'après Sand, permet à l'être qui a connu un malheur ou une perte de se rattacher à la vie. Si M. Sylvestre soigne et ménage sa femme malgré les secrètes amours de celle-ci avec Tonino au lieu de sombrer dans le désespoir causé par cette trahison qui le déchire, c'est bien que son devoir d'époux et de protecteur passe avant tout : «C'est ma religion, à moi» (*Le Dernier Amour*, p. 139). Le brigadier Estagel se rattache à la vie après le suicide par empoisonnement de sa femme la Zinovèse en s'occupant de ses deux fillettes : «C'est pour elles qu'il faut vivre à présent», lui rappellera son entourage (p. 159).

⁵⁸ Cela rappelle le comportement d'Adèle Brault, mère indigne de la jeune Augustine dont s'est occupée George Sand : «Cette mère me parut folle et dangereuse [...] qu'une mère veuille vendre sa fille, je me persuadai encore pendant quelque temps qu'Adèle avait des illusions et des ambitions déplacées» (*Corr.*, t. VIII, à Chaix d'Est-Ange, 25 juillet 1848, p. 558). Voir la teneur de cette longue lettre, p. 552-566.

⁵⁹ Cf. II/978-980 : «Et quand on pense qu'il n'est peut-être pas le seul qui cache des passions brutales sous les dehors d'un ange!». Césarine a raison. L'opposition entre vérité et mensonge est souvent abordée dans les romans de Sand.

⁶⁰ George Sand rappelle souvent l'importance de bons parents dans la formation morale des filles. En faisant un survol de la déchéance progressive de son épouse Félicie, M. Sylvestre avouera que «la femme qui, dès l'enfance, [eût été] préservée par l'amour paternel des dangers de l'isolement, eût pu rester pure et ne pas subir, le reste de sa vie, la fatalité morale et physique d'une première faute» (*Le Dernier Amour*, p. 246-247). Les lettres de Maurice Dupin écrites à la grand-mère de George Sand et «reproduites» dans *HMV* rejoignent à plusieurs occasions la pensée de Sand sur la vertu et ses liens avec l'entourage immédiat de la femme : «[...] entourez les premières saintes du paradis de tous les genres de séduction, mettez-les aux prises avec le malheur et l'abandon, et vous verrez si toutes s'en tirent (*sic*) aussi bien que certaines femmes dont vos arrêts croient faire une justice salutaire» (*HMV*, IIe partie, ch. IV, dans *O. aut.*, t. I, p. 400).

- Ne lui ouvrirez-vous pas votre maison, docteur, ou ne trouverez-vous pas à la placer quelque part?

1180 - J'y ai fait mon possible; mais sa mère ne veut pas qu'on lui arrache sa proie. Ma position dans le pays ne me permet pas d'opérer un enlèvement de mineure.

- Alors que deviendra-t-elle, la malheureuse?

- Elle se perdra, ou elle se tuera.

1185 Telle fut la conclusion du docteur. Il était bon, mais il avait affaire à tant de désastres et de misères qu'il ne pouvait que se résigner à voir faillir, souffrir et mourir.

1190 Le lendemain, je retournai voir Marguerite avec un projet arrêté; je la trouvai seule, encore pâle et faible. Sa mère était en courses pour servir ses pratiques. La pauvre fille pleura en me voyant. Je voulus lui faire promettre pour ma récompense qu'elle renoncerait au suicide. Elle baissa la tête en sanglotant et ne répondit pas.

1195 - Je sais votre histoire, lui dis-je, je sais votre intolérable position. Je vous plains, je vous estime et je veux vous sauver; mais je ne suis pas riche et ne peux vous offrir qu'une condition très humble. Je connais une très honnête ouvrière, douce et désintéressée, d'un certain âge; je vous placerai chez elle, et, pour une modeste pension que je lui servirai, elle vous logera et vous nourrira jusqu'à ce que vous puissiez subsister de votre travail⁶¹. Voulez-vous accepter?

1200 Elle refusa. Je crus qu'elle s'était décidée à céder aux infâmes exigences de sa mère; mais je me trompais. Elle croyait que je voulais faire d'elle ma maîtresse.

- Si j'allais avec vous, me dit-elle, vous ne m'épouseriez pas!

- Non certainement, répondis-je. Je ne compte pas me marier.

1205 - Jamais?

- Pas avant dix ou douze ans⁶². Je n'aurais pas le moyen d'élever une famille.

- Mais si vous trouviez une femme riche?

- Je ne la trouverai pas.

1210 - Qui sait?

⁶¹ N'est-ce pas ce que fait le père de Sand? D'après les propos de sa fille, il s'est occupé de Marie-Victoire de la sorte: «[...] je l'ai logée aux environs de la ville chez d'honnêtes bourgeois; puis je l'ai fait entrer, comme elle le voulait, dans un magasin de modes, où elle travaille maintenant» (*HMV*, IIe partie, ch. VI, dans *O. aut.*, t. I, p. 424). La mère de Sand, qu'on appelle Sophie à cette époque, tiendra une boutique de modes rue Meslée (*HMV*, IIe partie, ch. VIII, dans *O. aut.*, t. I, p. 477, note 3).

⁶² I/941-943: «Dans dix ou douze ans, je gagnerai certainement de dix à douze mille francs, grâce à mon travail quotidien et à de certaines combinaisons commerciales», écrit Paul à sa tante.

– Si je la trouvais, il faudrait qu'elle attendît pour m'épouser que je fusse riche moi-même. Je ne veux rien devoir à personne.

– Et qu'est-ce que je serais pour vous, si vous m'emmeniez?

– Rien.

1215 – Vraiment, rien? Vous n'exigeriez pas de reconnaissance?

– Pas la moindre. Je ne suis pas amoureux de vous, toute belle que vous êtes. Je n'ai pas le temps d'avoir une passion, et, s'il faut vous tout dire, je ne me sens capable de passion que pour une femme dont je serais le premier amour⁶³. M'éprendre de votre beauté pour mon

1220 plaisir, dans la situation où je vous rencontre, me semblerait une lâcheté, un abus de confiance. Je vous offre une vie honnête, mais laborieuse et très précaire. On vous propose le bien-être, la paresse et la honte. Vous réfléchirez. Voici mon adresse. Cachez-la bien, car vous n'échapperez à l'autorité de votre mère qu'en vous tenant cachée vous-même. Si vous avez confiance en moi, venez me trouver.

– Mais, mon Dieu! s'écria-t-elle toute tremblante, pourquoi êtes-vous si bon pour moi?

– Parce que je vous ai empêchée de mourir et que je vous dois de vous rendre la vie possible.

1230 Je la quittai. Le lendemain, elle était chez moi; je la conduisis chez l'ouvrière qui devait lui donner asile, et je ne la revis pas de huit jours.

Quand j'eus le temps d'aller m'informer d'elle, je la trouvai au travail; son hôtesse se louait beaucoup d'elle. Marguerite me dit qu'elle

1235 était heureuse, et quelques mois qui se passèrent ainsi me convainquirent de sa bonne conscience et de sa bonne conduite. Elle travaillait vite et bien, ne sortait jamais qu'avec sa nouvelle amie, et lui montrait une douceur et un attachement dont celle-ci était fort touchée. J'étais content d'avoir réussi à bien placer un petit bienfait, ce qui est

1240 plus difficile qu'on ne pense.

⁶³ Tout égarement sensuel est coupable et impardonnable, que la femme en soit ou non responsable. Paul Gilbert (II/1248-1249, 1458-1461, III/318-319), Pauline de Nermont (II/1458-1461), Césarine (III/1646-1647, 1773-1774, IV/565-567, 870-871), Madame Féron (III/645-646) et Marguerite la fille déchue elle-même (II/1251, 1463-1475, 1682) le rappelleront tous. «Dans le monde de ces gens-là, on ne pardonne pas au malheur», déclare Madame Féron à Marguerite (III/644-645). «Aucune femme, si puissante qu'elle soit, ne se relèvera jamais entièrement d'une chute, et, quand elle est faible, elle ne se relève pas du tout», rappellera Césarine à Pauline (IV/565-567). Dans *Le Dernier Amour*, M. Sylvestre reconnaît que la fille déchue a le droit d'être aimée «quoique la société dise que non» (p. 85), que l'on doit lui pardonner son passé si elle le regrette elle-même. Pourtant, en découvrant l'adultère de son épouse, il se raviserait en comparant le péché de Félicie à «la marque à l'épaule des forçats qu'on ravive en frappant dessus» (p. 220). «Toutes les eaux de Léthé, toutes les eaux du ciel même ne p[eu]vent laver la souillure de cette chair profanée» (p. 274), s'exclamera-t-il.

- Alors,... tu es devenu amoureux d'elle?
- Non, c'est elle qui s'est mise à m'aimer, à s'exagérer mon mérite, à me prendre pour un dieu, à pleurer et à maigrir de mon indifférence. Quand je voulus la confesser, je vis qu'elle était désespérée de ne pas me plaire.
- 1245 – Vous me plaisez, lui dis-je; là n'est pas la question. Si vous étiez une fille légère, je vous aurais fait la cour éperdument; mais vous méritez mieux que d'être ma maîtresse, et vous ne pouvez pas être ma femme, vous le savez bien.
- 1250 – Je le sais trop, répondit-elle; vous êtes un homme fier et sans tache, vous ne pouvez pas épouser une fille souillée⁶⁴; mais si j'étais votre maîtresse, vous me mépriserez donc?
- Non certes; à présent que je vous connais, j'aurais pour vous les plus grands égards et la plus solide amitié.
- 1255 – Et cela durerait...
- Le plus longtemps possible, peut-être toujours.
- Vous ne promettez rien absolument.
- Rien absolument, et j'ajoute que votre sort ne serait pas plus brillant qu'il ne l'est à présent. Je n'ai pas de chez moi, je vis de privations, je ne pourrais vous voir de toute la journée. Je vous empêcherais de manquer du nécessaire; mais je ne pourrais vous procurer ni bien-être, ni loisir, ni toilette.
- 1260 – J'accepte cette position-là, me dit-elle; tant que je pourrai travailler, je ne vous coûterai rien. Votre amitié, c'est tout ce que je demande. Je sais bien que je ne mérite pas davantage; mais que je vous voie tous les jours, et je serai contente.
- 1265 Voilà comment je me suis lié à Marguerite, d'un lien fragile en apparence, sérieux en réalité, car... mais je vous en ai dit assez pour aujourd'hui, ma bonne tante! J'entends la sonnette, qui m'avertit d'une visite d'affaires. Si vous voulez tout savoir,... venez demain chez moi.
- 1270 – Chez toi? Tu as donc un *chez toi* à présent?
- Oui, j'ai loué rue d'Assas⁶⁵ un petit appartement où travaillent toujours ensemble Marguerite et madame Féron⁶⁶, l'ouvrière

⁶⁴ D'après les propos du marquis de Rivonnière, «les hommes qui se marient après avoir assouvi leurs passions fort peu idéales peuvent apporter à la jeune fille qu'ils épousent un coeur absolument neuf» (I/1272-1274). Quel contraste dans la mentalité de l'époque! Deux poids deux mesures (voir note 63).

⁶⁵ Rue d'Assas dans le VI^e Arrondissement. On l'appela ainsi en souvenir de Louis Nicholas, chevalier d'Assas (1733-1760). George Sand a été propriétaire de la maison située au n° 28. Plusieurs personnages importants ont habité la rue d'Assas au XIX^e siècle : Littré, au n° 78 en 1869 et au n° 44 jusqu'en 1881, Michelet, au n° 76 et le peintre Frédéric Lauth qui épousera Aurore, l'aînée des petites-filles de Sand, au n° 128. Anciennement la rue de l'Ouest (Jacques Hillairet, *Dictionnaire historique des rues de Paris*, Paris, Éditions de Minuit, 3^e éd., 1966, t. I, p. 113-114).

1275 qui l'a recueillie et qui s'est attachée à elle. J'y vais le soir seulement; mais demain nous aurons congé dès midi, et si vous voulez être chez nous à une heure, vous m'y trouverez.

1280 Le lendemain à l'heure dite, je fus au numéro de la rue d'Assas qu'il m'avait donné par écrit. Je demandai au concierge mademoiselle Féron, raccommodeuse de dentelles, et je montai au troisième. Paul m'attendait sur le palier, portant dans ses bras* un gros enfant d'environ un an, frais comme une rose, beau comme sa mère, laquelle se tenait, émue et craintive, sur la porte. Paul mit son fils dans mes bras en me disant :

1285 – Embrassez-le, bénissez-le, ma tante; à présent vous savez toute mon histoire⁶⁷.

J'étais attendrie et pourtant mécontente. La brusque révélation d'un secret si bien gardé remettait en question pour moi l'avenir logique que j'eusse pu rêver pour mon neveu, et qui, dans mes prévisions, n'avait jamais abouti à une maîtresse et à un fils naturel.

1290 L'enfant était si beau et le baiser de l'enfance est si puissant que je pris le petit Pierre sur mes genoux dès que je fus entrée et le tins serré contre mon coeur sans pouvoir dire un mot. Marguerite était à mes pieds et sanglotait.

1295 – Embrasse-la donc aussi! me dit Paul; si elle ne le méritait pas, je ne t'aurais pas attirée ici⁶⁸.

1300 J'embrassai Marguerite et je la contemplai. Paul m'avait dit vrai; elle était plus belle dans sa petite tenue de grisette⁶⁹ modeste que Césarine dans tout l'éclat de ses diamants. Les malheurs de sa vie avaient donné à sa figure et à sa taille parfaites une expression pénétrante et une langueur d'attitudes qui intéressaient à elle au premier regard, et qui à chaque instant touchaient davantage. Je

⁶⁶ À la fin de septembre 1869, donc moins d'un an avant de rédiger *Césarine Dietrich*, George Sand visite la vallée du Féron, étroite vallée qui d'ailleurs lui a beaucoup plu. Se serait-elle inspirée du toponyme?

⁶⁷ Sand raconte une histoire semblable dans *Histoire de ma vie*. Il s'agirait de la façon dont Maurice Dupin et Antoinette-Marie-Victoire Delaborde auraient présenté leur enfant nouveau-né, Aurore, à sa grand-mère, Marie-Aurore de Saxe en 1804. Les enfants illégitimes ou prétendus tels occupent une place importante dans les romans de la maturité de Sand. Cf. *Narcisse*, *L'Homme de Neige*, *La Confession d'une jeune fille*, *Le Beau Laurence*.

⁶⁸ Comme Pauline de Nermont, la grand-mère de George Sand s'intéressera à l'existence de l'enfant d'une mère déchue. Elle n'acceptera toutefois pas le mariage des parents (*HMV*, IIe partie, ch. IX, dans *O. aut.*, t. I, p. 485).

⁶⁹ Tenue de grisette : tenue d'ouvrière. Ordinairement faite d'un mélange de soie, de laine, de fil, de poil ou de coton, cette étoffe était employée dans la confection de vêtements de femmes, habituellement de basse condition. Par extension, on appelle «grisette» la jeune ouvrière galante et coquette (*GDU*, t. VIII, p. 1539, col. 2). Ce dernier sens est considéré comme *familier* par le *DAF* (1835, t. I, p. 861).

1305 m'étonnai qu'elle n'eût pas inspiré à Paul une passion plus vive que
l'amitié; peu à peu je crus en découvrir la cause : Marguerite était une
vraie fille du peuple, avec les qualités et les défauts qui signalent une
éducation rustique. Elle passait de l'extrême timidité à une confiance
trop expansive; elle n'était pas de ces natures exceptionnelles que le
contact d'un esprit élevé transforme rapidement; elle parlait comme elle
avait toujours parlé; elle n'avait pas la gentillesse intelligente de
l'ouvrière parisienne; elle était contemplative plutôt que réfléchie, et, si
1310 elle avait des moments où l'émotion lui faisait trouver l'expression
frappante et imagée, la plupart du temps sa parole était vulgaire et
comme habituée à traduire des notions erronées ou puérides⁷⁰.

1315 On me présenta aussi madame Féron, veuve d'un sous-officier tué
en Crimée⁷¹ et jouissant d'une petite pension qui, jointe à son travail de
repassseuse de fin, la faisait vivre modestement⁷². Elle aidait Marguerite
aux soins de son ménage et promenait l'enfant au Luxembourg⁷³,
n'acceptant pour compensation à cette perte de temps que la gratuité du
loyer. On me montra l'appartement, bien petit, mais prenant beaucoup
d'air sur les toits, et tenu avec une exquise propreté⁷⁴. Les deux femmes

⁷⁰ Dans la suite du roman, la romancière utilisera l'italique afin de signaler le langage caractéristique de Marguerite. Encore plus que Pauline qui juge la *pauvre* Marguerite en fonction de son niveau de langue, Césarine notera sévèrement la spontanéité et les particularités du langage de la compagne de Paul.

⁷¹ *Guerre de Crimée* : conflit qui opposa, de 1854 à 1855, la Russie à une coalition formée par la Turquie, la Grande-Bretagne, la France et la Sardaigne et qui se termina par la défaite des Russes et par le traité de Paris, en 1856. La mort du mari de Mme Féron ne remonte donc pas à très longtemps.

⁷² George Sand future romancière s'est déjà essayée à la couture et à la confection pour tenter de se procurer du revenu. La modestie des ressources la découragera rapidement : «J'allais vite, mais je ne voyais pas assez fin, et j'appris que cela rapporterait tout au plus dix sous par jour» (*HMV*, IVe partie, ch. XII, dans *O. aut.*, t. II, p. 105). Un bon nombre de personnages féminins de ses romans s'adonneront à cette activité, par exemple Impéria qui fait de la guipure très belle tout en pratiquant son métier de comédienne afin d'arrondir ses fins de mois dans *Pierre qui roule*. Pour être repasseuse de fin comme madame Féron, «il faut de la force pour lisser les lourds draps de lin et les nappes damassées avec des fers en fonte chauffés au feu, ainsi qu'une grande délicatesse pour traiter les fins linons plissés et les mousselines» (Anne Dion-Tenenbaum et Marie-Noëlle de Grandry, *L'Art de vivre à l'époque de George Sand*, Paris, Flammarion, 1999, p. 39).

⁷³ C'est au 5 de la rue Gay-Lussac que George Sand aura son dernier domicile parisien. Cette artère est au voisinage immédiat du jardin du Luxembourg, qui est surtout fréquenté à l'époque par les bonnes, les enfants et les étudiants. Jeune femme, elle y a passé beaucoup de temps avec Solange et plus tard y emmènera jouer sa petite-fille Aurore. Dans sa *Correspondance*, on voit que des personnes de sa connaissance se plaisent à y amener leurs enfants, entre autres les Lambert.

⁷⁴ Sand a toujours été sensible à la propreté des intérieurs, qui d'après elle est la dignité du pauvre. Telles étaient bon nombre de maisons paysannes de Nohant et de la Vallée Noire. «Je vivrais très réellement dans une chaumière du Berry, pourvu qu'elle fût propre, avec autant de contentement que dans une villa italienne», affirme-t-

- 1320 avaient des chambres séparées, une pièce plus grande leur servait d'atelier et de salon; la salle à manger et la cuisine étaient microscopiques. Je remarquai un cabinet assez spacieux en revanche, où Paul avait transporté quelques livres, un bureau, un canapé-lit⁷⁵ et quelques petits objets d'art.
- 1325 – Tu travailles donc, même ici? lui dis-je.
– Quelquefois, quand monsieur mon fils fait des dents et m'empêche de dormir; mais ce n'est pas pour me donner le luxe d'un cabinet que j'ai loué cette pièce.
– Pourquoi donc?
- 1330 – Vous ne devinez pas?
– Non.
– Eh bien! c'est pour vous, ma petite tante; c'est notre plus jolie chambre et la mieux meublée; elle est tout au fond, et vous pourriez y dormir et y travailler sans entendre le tapage de M. Pierre.
- 1335 – Tu désires donc que je vienne demeurer avec toi?
– Non, ma tante, vous êtes mieux à l'hôtel Dietrich; mais vous n'y êtes pas chez vous, et je vous ai toujours dit qu'un caprice de la belle Césarine pouvait, d'un moment à l'autre, vous le faire sentir. J'ai voulu avoir à vous offrir tout de suite un gîte, ne fût-ce que pour quelques
- 1340 jours. Je ne veux pas qu'il soit dit que ma tante peut partir, dans un fiacre, du palais qu'elle habite, avec l'embarras de savoir où elle déposera ses paquets, et la tristesse de se trouver seule dans une chambre d'hôtel. Voilà votre pied-à-terre, ma tante, et voici vos gens : deux femmes dévouées et un valet de chambre qui, sous prétexte qu'il
- 1345 est votre neveu, vous servira fort bien.
J'embrassai mon cher enfant avec un attendrissement profond. Toute la famille me reconduisit jusqu'en bas, et je ne m'en allai pas sans

elle dans son autobiographie. (*HMV*, IIIe partie, ch. II, dans *O. aut.*, t. I, p. 665). Malgré sa pauvreté, François, le personnage éponyme de *François le Champi*, est propre : «Il était toujours pauvrement habillé, mais il aimait la propreté» (Paris, Garnier, 1981, p. 275). Dans *Tamaris*, la Zinovèse est d'une «propreté exceptionnelle» et l'intérieur de sa maison est d'une propreté recherchée (p. 68, 139). Stephen a hérité le goût de sa mère pour une propreté un peu recherchée pour sa condition et en dehors des habitudes de ses parents dans *La Filleule* (texte établi, présenté et annoté par Marie-Paule Rambeau, Meylan, Éditions de l'Aurore, 1989, p. 6-7). Dans *Monsieur Sylvestre*, la propreté de la maisonnette louée par Mademoiselle Vallier décide Pierre à s'y installer. M. Sylvestre précise que la maison de la famille Morgeron est bien tenue et d'une «propreté exquise» et même «délicieuse» (*Le Dernier Amour*, p. 33, 38, 42, 76). Sand décrit la maison d'Impéria en utilisant le même qualificatif dans *Pierre qui roule*, c'est-à-dire *exquise* : «Je traversai deux pièces très pauvres, mais d'une propreté exquise» (Paris, Michel Lévy frères, 1870, p. 55).

⁷⁵ *Canapé-lit* : «nouveau meuble inventé par M. Leroux, et qui peut servir alternativement de canapé et de lit» (*GDU*, t. III, p. 247, col. 3). Le mobilier devient plus massif sous le Second Empire.

promettre de revenir bientôt. Il fut convenu que je ne verrais plus Paul que chez lui, les jours où il aurait congé. Si d'une part j'étais effrayée de
 1350 le voir engagé, à vingt-quatre ans, dans une liaison que sa jeune paternité rendrait difficile à rompre, d'autre part je le voyais à l'abri des fantaisies de Césarine comme des vengeances du marquis, et j'étais soulagée de l'anxiété la plus immédiate, la plus poignante.

Césarine s'aperçut vite de ce rassérèment et de l'émotion qui
 1355 l'avait précédé.

– Qu'as-tu donc? me dit-elle dès que je fus rentrée; tu es restée longtemps, et tu as pleuré.

Je le niai.

– Tu me trompes, dit-elle; ton neveu doit être revenu...
 1360 malade peut-être? mais il est hors de danger, cela se voit dans tes yeux.

– Si mon neveu était tant soit peu malade, même hors de danger je ne serais pas rentrée du tout. Donc ton roman est invraisemblable.

– J'en chercherai un autre, dix autres s'il le faut, et je finirai
 1365 par trouver le vrai. Il y a eu ce matin un drame dans ta vie, comme on dit.

– Eh bien! peut-être, répondis-je, pressée que j'étais de détourner de Paul, une fois pour toutes, ses préoccupations. Mon neveu m'a causé aujourd'hui une grande surprise. Il m'a révélé qu'il était
 1370 marié.

– Ah! la bonne plaisanterie! s'écria Césarine en éclatant de rire, bien qu'elle fût devenue très pâle; voilà tout ce que tu as imaginé pour me dégoûter⁷⁶ de lui? Est-ce qu'il aurait pu se marier sans ton consentement⁷⁷?

– Parfaitement! Il est majeur, émancipé de ma tutelle.

– Et il ne t'aurait pas seulement fait part de son mariage, ce modèle des neveux?

– Dans un mariage d'amour, on ne veut consulter personne, si l'on craint d'inquiéter ses amis. Heureusement il a fait un bon choix.
 1380 J'ai vu sa femme aujourd'hui.

– Elle est jolie?

– Elle est jolie et elle est belle.

– Plus que moi, j'imagine?

⁷⁶ Dégoûter : au sens classique de perdre le goût de, cesser de s'y intéresser. Décourager, détourner de quelque chose.

⁷⁷ Césarine fait bien de poser cette question. Pauline répond qu'il est majeur, pourtant il n'a que vingt-quatre ans (Cf. II/563, 1350), âge qui requerrait encore le consentement de sa tante. L'article 150 du *Code civil* de 1804 précise que «si le père et la mère sont morts, ou s'ils sont dans l'impossibilité de manifester leur volonté, les aïeuls et aïeules les remplacent» (*Code civil des Français*, livre I, «Des personnes», 1804, p. 30-31).

- Incontestablement.
- 1385 – Quels contes tu me fais!
- J'ai embrassé leur fils, un enfant adorable.
- Leur fils! le fils de ton neveu? Est-ce que ton neveu est en âge d'avoir *un fils*? C'est un marmot que tu veux dire?
- Un marmot, soit. Il a un an déjà.
- 1390 – Pauline, jure que tu ne te moques pas de moi!
- Je te le jure.
- Alors c'est fini, dit-elle, voilà ma dernière illusion envolée comme les autres!
- Et, se détournant, l'étrange fille mit sa figure dans ses mains⁷⁸ et pleura amèrement.
- 1395 Je la regardais avec stupeur, me demandant si ce n'était pas un jeu pour m'attendrir et m'amener à la rétractation d'un mensonge. Voyant que je ne lui disais rien, elle sortit avec impétuosité. Je la suivis dans sa chambre, où M. Dietrich, étonné de ne pas nous voir descendre pour dîner, vint bientôt nous rejoindre. Césarine ne se fit pas questionner, elle était dans une heure d'expansion et pleurait de vraies larmes⁷⁹.
- 1400 – Mon père, dit-elle, viens me consoler, si tu peux, car Pauline est très indifférente à mon chagrin. Son neveu est marié! marié depuis longtemps, car il est déjà père de famille. J'ai fait le roman le plus absurde; mais ne te moque pas de moi, il est si douloureux! Cela t'étonne bien : pourquoi? ne te l'avais-je pas dit, qu'il était le seul homme que je pusse aimer? Il avait tout pour lui, l'intelligence, la fermeté, la dignité du caractère et la pureté des moeurs, cette chose que
- 1405

⁷⁸ Mettre sa figure dans ses mains, réaction commune à de nombreux personnages sandiens : la Zinovèse se met à pleurer, la figure dans les mains, en pensant à la maladie qui l'enlaidit de jour en jour dans *Tamaris*; Jeanne de Magneval cache son visage dans son mouchoir et fait semblant de pleurer devant Pierre Sorède dans *Monsieur Sylvestre* ; Félicie met sa tête dans ses mains en étouffant de formidables soupirs à plusieurs reprises dans *Le Dernier Amour* ; Célie pose ses coudes sur la table en cachant sa figure dans ses mains et fond en larmes devant Armand ; Montroger cache sa figure dans ses mains et fond en larmes en apprenant la mort appréhendée de Célie dont il serait indirectement responsable dans *Mademoiselle Merquem*; dans *Mademoiselle la Quintinie*, sous le coup de l'émotion, Lucie la Quintinie met sa figure dans ses mains, les coudes appuyés sur ses genoux, afin de cacher quelques larmes à la suite de la déclaration d'amitié d'Émile Lemontier (p. 32-33); Moreali «cach[e] sa figure dans ses mains et [fond] en larmes lorsque M. Lemontier lui présente des lettres de Blanche de Turdy qui le compromettent (p. 287), et l'on pourrait allonger la liste.

⁷⁹ «De vraies larmes» par contraste avec les feintes larmes habituelles de certaines héroïnes sandiennes comme Irène et Jeanne de Magneval dans *M. Sylvestre*, Félicie Morgeron dans *Le Dernier Amour*, Adda dans *Malgrétout*, etc. Pierre Sorède dit à Jeanne : «on dit que les femmes pleurent à volonté». (p. 302) On dira de l'Italien Tonino qu'il pleure à volonté comme les femmes» (*Le Dernier Amour*, p. 259).

- 1410 je chercherais en vain chez les hommes du monde, à commencer par le marquis! Je ne m'étais pas dit, sottie fille que je suis, qu'un jeune homme ne pouvait rester pur qu'à la condition de se marier tout jeune et de se marier par amour. Maintenant je peux bien chercher toute ma vie un homme qui n'ait pas subi la souillure du vice⁸⁰. Je ne le rencontrerai
- 1415 jamais, à moins que ce ne soit un enfant idiot, dont je rougirais d'être la compagne, car je sais le monde et la vie à présent. Il ne s'y trouve plus de milieu entre la niaiserie et la perversité. Mon père, emmène-moi, allons loin d'ici, bien loin, en Amérique, chez les sauvages⁸¹.
- Il ne me manquerait plus que cela! lui dit en souriant M.
- 1420 Dietrich; tu veux que nous nous mettions à la recherche du dernier des Mohicans⁸²?
- Il ne prenait pas son désespoir au sérieux; elle le força d'y croire en se donnant une attaque de nerfs qu'elle obtint d'elle-même avec effort et qui finit par être réelle, comme il arrive toujours aux femmes despotes
- 1425 et aux enfants gâtés⁸³. On se crispe, on crie, on exhale le dépit en

⁸⁰ Cf. II/1078-1079 : «Ton grand prestige pour Césarine venait de ce qu'elle t'attribuait la pureté des anges», confie Pauline à son neveu en apprenant qu'il a une maîtresse.

⁸¹ L'Amérique est souvent décrite par les personnages de Sand, et cela sous un aspect assez réducteur et péjoratif. Dans *Le Beau Laurence*, en parlant de leur campagne d'Amérique, les comédiens de la troupe de Bellamare font part à Laurence de rencontres fâcheuses avec les sauvages et avec des troupeaux de bisons. De plus, ils racontent s'être perdus dans la forêt vierge américaine. Dans *Monsieur Sylvestre*, l'opinion de M. Sylvestre est partagée lorsqu'il est question du «sauvage» : «Il a l'hospitalité antique, et vous n'êtes pas en sûreté chez lui, car il a l'imagination déréglée, et, pour un rêve qu'il a fait la nuit, assassine l'hôte qu'il chérissait la veille. J'étais forcé à comparer Félicie à ces natures généreuses mais incultes qui offrent l'effrayant accord des dons sublimes et des perversités farouches» (p. 255). Comme sa mère, Solange se plaît à décrire l'Amérique dans son premier roman. Dans ses lettres, Jacques Bruneau compte visiter «les Mormons, le Niagara, le Mississippi, la Prairic et les Peaux-Rouges, les lacs du Nord et toutes les curiosités bêtes de cette singulière contrée» (p. 290). Il sera charmé par les clairs de lune comme il ne s'en fait pas en Europe, par d'«aimables gens, d'une hospitalité antique» (p. 293). Il errera dans les bois en pensant «aux merveilleux et rapides progrès de ce pays maintenant civilisé, où, il y a quinze ans à peine, l'Indien régnait sinon en maître, du moins en combattant rusé et dangereux» (p. 294).

⁸² George Sand aurait-elle lu le roman de James Fenimore Cooper? Le catalogue de sa bibliothèque atteste qu'elle possédait les *Romans illustrés* par Gavarni, Staal, Beaucé qui contient les œuvres d'Eugène Sûe, d'Alphonse Karr, de Boccace et de Fenimore Cooper. Elle dit avoir lu *Satanstoe*, «le roman nouveau de Cooper», dont elle est ravie. Elle avoue à Pierre-Jules Hetzel : «Planche hausserait les épaules, mais ne me dégoûterait [pas] de ce talent (de second ordre si l'on veut), mais simple, naïf, bon enfant, consciencieux» (*Corr.*, t. VII, mi-août 1845, p. 61-62).

⁸³ Les personnages féminins dans l'œuvre romanesque de George Sand sont souvent en proie à d'étonnantes crises de nerfs, par exemple dans *Jeanne*, *Valentine*, *Monsieur Sylvestre*, *Narcisse*. George Sand compare l'attaque de nerfs chez les enfants et chez les femmes nerveuses et pusillanimes dans *HMV* : «La contrainte provoque

convulsions qui ne sont pas précisément jouées, mais que l'on pourrait étouffer et contenir, si elles étaient absolument vraies intérieurement. Bientôt la véritable convulsion se manifeste et punit la volonté qui l'a provoquée, en se rendant maîtresse d'elle* et en violentant l'organisme.

1430

La nature porte en elle sa justice, le châtement immédiat du mal que l'individu a voulu se faire à lui-même.

Il fallut la mettre au lit et dîner sans elle, tard et tristement. Je racontai toute la vérité à M. Dietrich. Il n'approuva pas le mensonge que j'avais fait à Césarine, et parut étonné de me voir, pour la première

1435

fois sans doute de ma vie, disait-il, employer un moyen en dehors de la vérité. Je lui racontai alors les menaces de M. de Rivonnière et lui avouai que j'en étais effrayée au point de tout imaginer pour préserver mon neveu. M. Dietrich n'attacha pas grande importance à la colère du marquis; il m'objecta que M. de Rivonnière était un homme d'honneur et

1440

un homme sensé, que dans la colère il pouvait déraisonner un moment, mais qu'il était impossible qu'il ne fût pas rentré en lui-même dès le lendemain de son emportement.

— Et alors, lui dis-je, vous allez dissuader Césarine, lui faire savoir que mon neveu est encore libre? Vous la tromperiez plus que je

1445

ne l'ai trompée : il n'est plus libre.

Il me promit de ne rien dire.

— Je n'ai pas fait le mensonge, dit-il, je feindrai d'être votre dupe, d'autant plus que je n'admettrais pas qu'un jeune homme, lié comme il l'est maintenant, pût songer au mariage.

1450

Césarine fut comme brisée durant quelques jours, puis elle reprit sa vie active et dissipée, et parut même encourager à sa manière quelques prétentions de mariage autour d'elle. Tous les matins il y avait assaut de bouquets à la porte de l'hôtel, tous les jours assaut de visites dès que la porte était ouverte.

1455

Je voyais de temps en temps Paul et Marguerite rue d'Assas. Je me confirmais dans la certitude que cette association ne les rendait heureux ni l'un ni l'autre, et que l'enfant seul remplissait d'amour et de joie le coeur de Paul. Marguerite était à coup sûr une honnête créature, malgré la faute commise dans son adolescence; mais cette faute n'en

1460

était pas moins un obstacle au mariage qu'elle désirait, et que, pas plus que moi, Paul ne pouvait admettre. Un jour, ils se querellèrent devant moi en me prenant pour juge.

— Si je n'avais pas eu un enfant, disait Marguerite, je n'aurais jamais songé au mariage, car je sais bien que je ne le mérite pas; mais

1465

depuis que j'ai mon Pierre, je me tourmente de l'avenir et je me dis qu'il

souvent chez [eux] de véritables attaques de nerfs, bien que les nerfs ne fussent pas en jeu sérieusement au commencement de l'épreuve» (H.M.V., IIe partie, ch.XI, dans *O. aut.*, t. I, p. 540).

méprisera donc sa mère plus tard, quand il comprendra qu'elle n'a pas été jugée digne d'être épousée? Ça me fait tant de mal de songer à ça, qu'il y a des moments où je me retiens d'aimer ce pauvre petit, afin d'avoir le droit de mourir de chagrin. Ah! je ne l'avais pas comprise, cette faute qui me paraît si lourde à présent! Je trouvais ma mère
 1470 cruelle de me la reprocher, je trouvais Paul bon et juste en ne me la reprochant pas; mais voilà que je suis mère et que je me déteste. Je sais bien que Paul n'abandonnera jamais son fils, il n'y a pas de danger, il est trop honnête homme et il l'aime trop! mais moi, moi, qu'est-ce que
 1475 je deviendrai, si mon fils se tourne contre moi?

– Il te chérira et te respectera toujours, répondit Paul. Cela, je t'en réponds, à moins que, par tes plaintes imprudentes, tu ne lui apprennes ce qu'il ne doit jamais savoir.

– Comme c'est commode, n'est-ce pas? de cacher aux
 1480 enfants que leurs parents ne sont pas mariés! Pour cela, il faudrait ne jamais me quitter, et qu'est-ce qui me répond que tu ne te marieras pas avec une autre!

Je crus devoir intervenir.

– Il est du moins certain, dis-je à Marguerite, qu'il est devenu
 1485 très difficile à mon neveu de faire le mariage honorable et relativement avantageux auquel un homme dans sa position peut prétendre. L'abandon qu'il vous fait de sa liberté, de son avenir peut-être, devrait vous suffire, ma pauvre enfant! Songez que jusqu'ici tous les sacrifices sont de son côté, et que vous n'auriez pas bonne grâce à lui en
 1490 demander davantage.

– Vous avez raison, vous! répondit-elle en me baisant les mains; vous êtes sévère, mais vous êtes bonne. Vous me dites la vérité; lui, il me ménage, il est trop fier, trop doux, et j'oublie quelquefois que je lui dois tout, même la vie!

Elle se soumettait. C'était une bonne âme, éprise de justice, mais trop peu développée par le raisonnement pour trouver son chemin sans aide et sans conseil. Quand elle avait compris ses torts, elle les regrettait sincèrement, mais elle y retombait vite, comme les gens qu'une bonne éducation première n'a pas disciplinés. Elle avait des
 1500 instincts spontanés, égoïstes ou généreux, qu'elle ne distinguait pas les uns des autres et qui l'emportaient toujours au delà du vrai. Paul était un peu fatigué déjà de ses inquiétudes sans issue, de sa jalousie sans objet, en un mot de ce fonds d'injustice et de récrimination dont une femme déchuë sait rarement se défendre. Je sortis avec lui ce jour-là, et
 1505 je lui reprochai de traiter Marguerite un peu trop comme une enfant.

– Puisque ce malheureux lien existe, lui dis-je, et que tu crois ne devoir jamais le rompre, tâche de le rendre moins douloureux. Élève

les idées de cette pauvre femme, adoucis les aspérités⁸⁴ de son caractère. Il ne me semble pas que tu lui dises ce qu'il faudrait lui dire pour qu'au lieu de déplorer le sort que tu lui as fait, elle le comprenne et le bénisse.

1510 – J'ai dit tout ce qu'on peut dire, répondit-il; mais c'est tous les jours à recommencer. Les vrais enfants s'instruisent et progressent à toute heure, je le vois déjà par mon fils; mais les filles dont le
 1515 développement a été une chute n'apprennent plus rien. Marguerite ne changera pas, c'est à moi d'apprendre à supporter ses défauts. Ce qu'elle ne peut pas obtenir d'elle-même, il faut que je l'obtienne de moi, et j'y travaille. Je me ferai une patience et une douceur à toute épreuve. Soyez sûre qu'il n'y a pas d'autre remède : c'est pénible et agaçant
 1520 quelquefois; mais qui peut se vanter d'être parfaitement heureux en ménage? Je pourrais être très légitimement marié avec une femme jalouse, de même que je pourrais être pour Marguerite un amant soupçonneux et tyrannique. Croyez bien, ma tante, que dans ce mauvais monde où l'on s'agite sous prétexte de vivre, on doit appeler
 1525 heureuse toute situation tolérable, et qu'il n'y a de vrai malheur que celui qui écrase ou dépasse nos forces. Si je n'avais pas une maîtresse, je serais forcé de supprimer l'affection et de ne chercher que le plaisir. Les femmes qui ne peuvent donner que cela me répugnent. C'est une
 1530 bonne chance pour moi d'avoir une compagne qui m'aime, qui m'est fidèle et que je puis aimer d'amitié⁸⁵ quand, l'effervescence de la jeunesse assouvie, nous nous retrouverons en face l'un de l'autre. Cela mérite bien que je supporte quelques tracasseries, que je pardonne un peu d'ingratitude, que je surmonte quelques impatiences. Et, quand je regarde ce bel enfant qu'elle m'a donné, qui est bien à moi, qu'elle a
 1535 nourri d'un lait pur et qu'elle berce sur son coeur des nuits entières, je me sens bien marié, bien rivé à la famille et bien content de mon sort.

⁸⁴ *Aspérités* : rare aujourd'hui, s'emploie figurément pour caractériser l'esprit, l'humeur, le caractère.

⁸⁵ Aimer d'amitié ou aimer d'amour, voilà les deux options de la vie amoureuse. George Sand elle-même semblait pencher pour la première, ce qui revient souvent dans ses romans. Dans *Narcisse*, on dit que l'amour-passion n'est pas conseillé dans le mariage puisqu'il est à la source de la jalousie, du chagrin, des pleurs et des injustices. Les affections humaines trop vives et trop exclusives mènent à l'humiliation intérieure de l'un ou de l'autre. La douce amitié telle qu'on la voit entre Lucie la Quintinie et Émile Lemontier, Pierre Sorède et Aldine de Vallier, entre Narcisse et Juliette, entre Armand et Célie Merquem, entre Madame de Valdère et Pierre Laurence est donc le modèle à suivre. La passion cause des ravages ou de profondes blessures comme on le voit chez Césarine et Jacques de Rivonnière, Indiana et Raymon de Ramière, Julia et Albany dans *Narcisse*, Adda Owens et M. de Rémonville dans *Malgré tout*. Comme Paul, Marius de Valangis présente le mariage comme «un contrat de paisible amitié dont l'avantage et la dignité consistent à exclure l'enthousiasme et la passion» (*La Confession d'une jeune fille*, t. I, p. 227).

Paul était libre ce jour-là. Je l'emmenai dîner avec moi chez un restaurateur, et nous causâmes intimement. J'étais libre moi-même, M. Dietrich avait été surveiller de grands travaux à sa terre de Mireval; Césarine avait dû dîner chez ses cousines.

1540 Nous approchions du printemps. Je rentrai à neuf heures et fus fort surprise de la trouver dînante seule dans son appartement.

– Je suis rentrée à huit heures seulement, me dit-elle. Je n'ai pas dîné chez les cousines, je ne me sentais pas en train de babiller. Je me suis attardée à la promenade, et j'ai fait dire à ma tante de ne pas m'attendre. Ne me gronde pas d'être rentrée à la nuit, quoique seule. Il fait si bon et si doux que j'ai pris fantaisie de courir en voiture autour du lac⁸⁶ à l'heure où il est désert; cette heure où tout le monde dîne est décidément la plus agréable pour aller au bois de Boulogne. Où as-tu donc dîné, toi? J'espérais te trouver ici.

– J'ai dîné avec mon neveu.

1545 – Et avec *sa femme*? dit-elle en me regardant avec une ironie singulière. Sais-tu qu'il te trompe, ton neveu, et qu'il n'est pas marié du tout?

1555 – C'est tout comme, répondis-je. Il est peut-être plus enchaîné que s'il était marié.

– Enchaîné est le mot, et je vois que tu y mets de la franchise.

– Je ne sais ce que tu veux dire.

1560 – Ni ce que tu dis, ma bonne Pauline, tu t'embrouilles, tu n'y es plus; mais moi je sais toute la vérité.

– Quoi! que sais-tu?

– Écoute : avant d'aller au bois faire mes réflexions, j'avais été faire connaissance avec la belle Marguerite.

– Tu railles!

1565 – Tu vas voir. Je savais que tous les soirs M. Paul quittait son bureau pour aller passer la nuit rue d'Assas chez une madame Féron qui y louait ou qui était censée y louer un appartement. Je savais encore que ton neveu ne s'y rendait que bien rarement dans le jour; or, comme il était quatre heures et que j'étais résolue à connaître la vérité aujourd'hui...

– Pourquoi aujourd'hui?

1570 – Parce que M. Salvioni, ce noble italien qui me suit partout et que ma tante Helmina protège, m'avait fait hier à l'Opéra une déclaration assez pressante pendant le ballet de *la Muette*⁸⁷. Il est très

⁸⁶ Lac artificiel au milieu du bois de Boulogne. Il s'agissait d'un lieu de promenade et de sociabilité pour le «beau monde».

⁸⁷ Opéra en cinq actes d'Auber (1782-1871), *La Muette de Portici* fut représentée pour la première fois le 29 février 1828. Dès les premières représentations de cet ouvrage, on s'est accordé à le proclamer le chef-d'œuvre d'Auber, et à le placer

- 1575 beau, ce descendant des Strozzi⁸⁸. Il a de l'esprit, de la poésie et un
petit accent agréable. Il me plairait, si je pouvais l'aimer; mais j'ai
encore pensé à ton neveu et j'ai promis de répondre clairement le
surlendemain, c'est-à-dire demain. Il me fallait donc savoir aujourd'hui
si tu ne m'avais pas fait un petit conte pour m'endormir. J'ai donc
1580 demandé au portier madame Féron, et on m'a fait monter dans un
taudis assez propre, où un gros bébé piaillait⁸⁹ sur les genoux d'une
assez belle créature⁹⁰. Bertrand était monté avec moi, et, comme il n'y a
pas d'antichambre dans ces logements-là, il a dû m'attendre sur le
carré⁹¹. Je suis entrée avec aplomb, j'ai demandé madame Paul Gilbert
1585 à madame Féron qui m'ouvrait la porte et qui était trop laide et trop
vieille pour me faire supposer que ce fût elle. Elle a paru troublée de
cette demande, et comme elle hésitait à répondre, Marguerite s'est levée
avec son marmot dans les bras, en me disant assez effrontément :
- Madame Paul Gilbert, c'est moi. *Qu'est-ce qu'il y a pour*
1590 *votre service*⁹²?
- Je croyais trouver ici, ai-je répondu, la tante de M. Gilbert,
mademoiselle de Nermont.
- Elle est sortie avec Paul il n'y a pas un quart d'heure.
- Tant pis, je venais la prendre pour faire une course dans le
1595 quartier; elle m'avait donné rendez-vous ici.
- Alors c'est qu'elle va peut-être revenir? Si vous voulez
l'attendre?

au premier rang des oeuvres lyriques de son temps. L'oeuvre se maintint longtemps
au répertoire.

⁸⁸ La famille Strozzi de Florence était connue depuis la fin du XIII^e siècle. Puissants banquiers, les Strozzi ne cessèrent de s'opposer aux Médicis. Brillant humaniste, Palla Strozzi (1373-1462) fut exilé. Filippo Strozzi (1426-1491) fit élever le palais Strozzi. Filippo II Strozzi (1489-1538) épousa la petite-fille de Laurent le Magnifique et, après avoir contribué à la révolution de 1527, se rallia à Alexandre de Médicis. Piero Strozzi (1510-1558) fut attiré en France par sa cousine Catherine de Médicis et devint maréchal. Musset, Stendhal, Hugo, Balzac, Chateaubriand, Michelet, entre autres, font également mention de cette famille dans leurs écrits. Cf. *DD*, t. VI, p. 541, col. 3 - p. 542, col. 1. George Sand a été elle-même en relation avec quelques nobles italiens.

⁸⁹ *Piailler* : d'après le *DAF* (1835) «piailler» se dit familièrement des enfants, lorsque par dépit ou par malignité ils crient continuellement (t. II, p. 409).

⁹⁰ «Assez propre», «assez belle», le point de vue de Césarine diffère de celui de Pauline, qui dit que «l'appartement, bien petit [était] tenu avec une exquise propreté» (II/1318-1319), et de l'opinion du marquis, de Pauline et de Paul qui croient que Marguerite est incontestablement plus belle que Césarine (II/895-896, 1068-1069, 1297-1298).

⁹¹ *Carré* : *constr.* Palier, repos le plus souvent carré, ménagé au haut d'un escalier, et sur lequel s'ouvrent les portes d'un même étage (*GDU*, t. III, p. 445, col. 2).

⁹² *Qu'y a-t-il pour votre service?* : À quoi puis-je vous être utile, que puis-je faire pour vous? La formule, comme tant d'autres dans la bouche de Marguerite, appartient au style familial.

- Volontiers, si vous voulez bien le permettre.
Et elle de dire avec toute la courtoisie dont une blanchisseuse est capable :
- 1600 – Comment donc, ma petite dame! mais asseyez-vous. Féron, prends donc le petit, fais-lui manger sa soupe dans la cuisine. Il ne mange pas bien proprement ni bien sagement encore, le pauvre chéri, et madame ne serait pas bien contente de l'entendre faire *son sabbat*⁹³.
- 1605 Ferme les portes, qu'on ne l'entende pas trop!
- Voilà un bel enfant! lui dis-je en feignant d'admirer le bébé qu'on emportait à ma grande satisfaction. Quel âge a-t-il donc?
- Un an et un mois, il est un peu grognon, il *met* ses dents.
- Il est bien frais, – très joli!
- 1610 – N'est-ce pas qu'il ressemble à son père?
- À M. Paul Gilbert?
- Dame!
- Je ne sais pas, je le connais très peu. Je trouve que c'est à vous que l'enfant ressemble.
- 1615 – Oui? tant pis! j'aimerais mieux *qu'il ressemble* à Paul.
- C'est-à-dire que vous aimez votre mari plus que vous-même?
- Oh ça, c'est sûr! il est si bon! Vous connaissez donc sa tante et *pas lui*?
- 1620 – Je l'ai vu une ou deux fois, pas davantage.
- C'est peut-être vous qui êtes... Eh non! que je suis bête! mademoiselle Dietrich ne sortirait pas comme ça toute seule.
- Vous avez entendu parler de mademoiselle Dietrich?
- Oui, c'est la tante à Paul qui est sa... comment dirai-je? sa première bonne, c'est elle qui l'a élevée.
- 1625 Je t'en demande bien pardon, ma Pauline, mais voilà les notions éclairées et délicates de mademoiselle Marguerite sur ton compte. Je suis forcée par mon impitoyable mémoire de te redire mot pour mot ses aimables discours.
- 1630 – C'est, repris-je, mademoiselle de Nermont qui vous a parlé de mademoiselle Dietrich?
- Non, c'est Paul, un jour qu'il avait été au bal la veille *chez son papa*. Il paraît que *c'est des gens très riches*, et que la demoiselle avait des perles et des diamants peut-être pour des millions.
- 1635 – Ce qui était bien ridicule, n'est-ce pas?
- Vous dites comme Paul: mais moi, je ne dis pas ça. Chacun se pare de ce qu'il a. Moi, je n'ai rien, je me pare de mon

⁹³ *Faire son sabbat* : figurément et familièrement, se dit d'un grand bruit qui se fait avec désordre, avec confusion, tel que l'on s' imagine celui du sabbat des sorciers (DAF (1835), t. II, p. 687).

enfant, et, quand on me le ramène du Luxembourg ou du *square*⁹⁴, en me disant que tout le monde l'a trouvé beau, dame! je suis fière et je me pavane comme si j'avais tous les diamants d'une reine sur le corps.

1640 Cette gentille naïveté me réconcilia bien vite avec Marguerite. Je ne la crois pas mauvaise ni perverse, cette fille, et en la trouvant si commune et si expansive je ne me sentais plus aucune aversion contre elle. C'est une de ces compagnes de rencontre qu'un homme pauvre
1645 doit prendre par économie et aussi par sagesse. Quand il arrive un enfant, on s'y attache par bonté; mais on ne les épouse pas, ces demoiselles, et un moment vient où on ne les garde pas.

– Tu parles de tout cela, ma chère, comme un aveugle des couleurs. Tu ne peux pas apprécier...

1650 – Je te demande pardon, ton élève est émancipée, et tout ce que tu as fort bien fait de lui laisser ignorer quand elle était une fillette, – peu curieuse d'ailleurs, – elle a été condamnée à l'apprendre en voyant le monde, en observant ce qui s'y passe, en entendant ce que l'on dit, en devinant ce que l'on tait. Tu sais fort bien que je porte sur la
1655 liaison de M. Paul un jugement très sensé, car cela s'appelle une *liaison*, pas autrement; c'est un terme décent et poli pour ne pas dire une *accointance*⁹⁵. Tu trouves que le vrai mot est grossier dans ma bouche? Je le trouve aussi; mais tu m'as attrapée en appelant cela un mariage, et
1660 j'ai été forcée d'entrer dans l'examen des faits grossiers qu'on appelle la réalité. Jusque-là pourtant j'étais assez ingénue pour croire à un lien légitime; mais Marguerite est bavarde et maladroite. Comme je lui témoignais de l'intérêt, elle s'est troublée, et, quand j'ai parlé de lui apporter des vieilles dentelles à remettre à neuf, elle m'a tout avoué avec une sincérité assez touchante.

1665 – Non, m'a-t-elle dit, ne revenez pas vous-même, car je vois bien que vous êtes une grande dame, et peut-être que vous seriez fâchée d'être si bonne pour moi quand vous saurez que je ne suis pas ce que vous croyez.

1670 Et, là-dessus, des encouragements de ma part, une ou deux paroles aimables qui ont amené un déluge de pleurs et d'aveux. Je sais donc tout, l'aventure avec M. Jules l'étudiant, la noyade, le sauvetage

⁹⁴ *Square* : George Sand utilise ici l'italique puisqu'elle sent le mot comme un emprunt à l'anglais. De fait, il n'apparaît pas dans le *DAF* (1835). Le *TLF* signale la distinction entre l'acception du mot en France : «Jardin public généralement peu étendu, entouré d'une grille, au milieu d'une place» (t. XV, p. 899, col. 1) et en Grande-Bretagne : «Place de forme quadrangulaire agrémentée d'arbres et de pelouses» (*Ibid.*, col. 2). Il note également le sens général : «vaste cour entourée d'immeubles; ensemble des habitations ainsi constitué.» (*Ibid.*, p. 900, col. 1). Le *DD* note que ce mot anglais signifie «place, carré» (*DD*, t. VI, p. 511, col. 1).

⁹⁵ *Accointance* : Le *DN* signale que «ce terme se prend toujours en mauvaise part, pour fréquentation illicite entre un homme et une femme» (t. I, p. 43, col. 2).

opéré par ton neveu, l'asile donné par lui chez la Féron, et puis la naissance de l'enfant après des relations avouées assez crûment (elle me prenait pour une femme), enfin l'espérance qui lui était venue d'être
 1675 épousée en se voyant mère, la résistance invincible de Paul appuyée par toi, les petits chagrins domestiques, ses colères à elle, sa patience à lui. Le tout a fini par un éloge enthousiaste et comique de Paul, de toi et d'elle-même, car elle est très drôle, cette villageoise. C'est un mélange
 1680 d'orgueil insensé et d'humilité puérile. Elle se vante de l'emporter sur tout le monde par l'amour et le dévouement dont elle est capable... Elle se résume en disant :

- C'est moi la coupable (*la fautive*); mais j'ai quelque chose pour moi, c'est que j'aime comme les autres n'aiment pas. Paul verra bien! qu'il essaye d'en aimer une autre!

1685 C'est après m'avoir ainsi ouvert son cœur qu'elle a commencé à se demander qui je pouvais bien être.

- Ne vous en inquiétez pas, lui ai-je répondu. Mon nom ne vous apprendrait rien. Je m'intéresse à vous et je vous plains, que cela vous suffise. Votre position ne me scandalise pas. Seulement vous avez
 1690 tort de prendre le nom de M. Gilbert. Est-ce qu'il vous y a autorisée?

- Non, il me l'a défendu au contraire. Comme il ne veut recevoir ici aucun de ses amis, il cache son petit ménage, et l'appartement n'est ni à son nom ni au mien. Je dois me cacher aussi à cause de ma mère, qui me *repincerait*⁹⁶, je suis encore mineure, et je ne
 1695 sors que le soir au bras de Paul, dans les rues où il ne fait pas bien clair. Quand vous avez demandé madame Paul Gilbert, j'ai eu un moment de bêtise ou de fierté; mais personne ne me connaît sous ce nom-là. À vrai dire, personne ne me connaît. Je ne me montre pas. C'est madame Féron qui achète tout, qui fait les commissions, qui porte
 1700 l'ouvrage, qui promène le petit. Moi, je m'ennuie bien un peu d'être enfermée comme ça, mais je travaille de mes mains, et je tâche que ma pauvre tête ne travaille pas trop⁹⁷...

Je lui ai promis d'aller la voir*, et je tiendrai parole, car je veux encore causer avec elle. J'avais peur de te voir revenir, bien que j'eusse
 1705 un prétexte tout prêt pour motiver devant Marguerite ma présence chez

⁹⁶ *Repincer*: reprendre, blâmer, reprocher quelque chose à quelqu'un avec raillerie. L'usage figuré et familier du verbe explique l'italique. Cf. *DAF* (1835), t. II, p. 418. Le *DN* ajoute: «surprendre, punir de quelque imprudence» (t. II, p. 1302, col. 4). Le *TLF* signale l'emploi familier et ajoute la nuance: «arrêter de nouveau un malfaiteur, une personne recherchée» (*TLF*, t. XIV, p. 869, col. 2).

⁹⁷ La mère de Sand, Marie-Victoire, avoue comme Marguerite ne pas vouloir penser: «Ma tête travaille trop. Je sens quelques fois qu'elle éclate. Je ne suis bien portante et raisonnable que quand je ne pense à rien; mais cela ne dépend pas de moi du tout. Plus je veux ne pas penser, plus je pense. Il faut que l'oubli vienne tout seul, à force de fatigue» (*HMV*, partie IV, chap. IV, dans *O. aut.*, t. II, p. 11).

elle. Je lui ai dit que l'heure du rendez-vous que tu m'avais donné était passée, et que j'étais forcée de m'en aller.

1710 – Tant pis, a-t-elle dit en me baisant les mains; je vous aime bien, vous, et je voudrais causer avec vous toute la journée. Si, au lieu de me prendre d'amour pour Paul, j'avais rencontré une jolie et bonne dame comme vous, qui m'aurait prise avec elle, je serais plus heureuse, et, sans me vanter, pour coudre, ranger vos affaires, vous blanchir, vous servir et *vous faire la conversation*, j'aurais été bonne fille de chambre⁹⁸.

1715 – Ça pourra venir, lui ai-je répondu en riant : qui sait? Si M. Gilbert vous renvoyait, je vous prendrais volontiers à mon service.

Le mot *renvoyer* a frappé un peu plus fort que je ne l'eusse souhaité. Elle s'est récriée, et un instant j'ai cru que notre amitié allait se changer en aversion. Elle est violente, la chère petite; mais j'ai su étouffer l'explosion en lui disant :

1720 – Je vois bien que vous n'êtes pas de ces personnes qu'on renvoie; mais il y a manière d'éloigner les personnes fières : quelquefois un mot blessant suffit.

1725 – Vous avez raison; mais jamais Paul ne me dira ce mot-là. Il a le cœur trop grand. Il n'aurait qu'une manière de me renvoyer, comme vous dites : c'est de me faire voir qu'il serait malheureux avec moi; alors je n'attendrais pas mon congé, je le prendrais.

– Et l'enfant, qu'en feriez-vous?

– Oh! l'enfant, il ne voudrait pas me le laisser, il l'aime trop!

– Est-ce qu'il l'a reconnu?

1730 – Bien sûr qu'il l'a reconnu, même qu'il l'a fait inscrire fils de mère inconnue, afin que ma famille, qui est mauvaise, n'ait jamais de droits sur lui.

– Alors vous n'en avez pas non plus sur votre enfant? Vous le perdriez en vous séparant de M. Gilbert?

1735 – C'est cela qui me retiendrait auprès de lui, si je m'y trouvais malheureuse, mais s'il était malheureux lui, mon pauvre Paul, je lui laisserais son Pierre,... et je n'irais pas vous trouver, ma petite dame, je n'aurais plus besoin de rien. Je m'en irais mourir de chagrin dans un coin...

1740 – Voilà sur quelles conclusions nous nous sommes séparées.

– Fort bien, et après cela tu as été réfléchir au bois de Boulogne; peut-on savoir ta conclusion, à toi?

⁹⁸ En parlant des relations à établir avec les domestiques, Sand définit le rôle de la «femme de chambre» dans *HMV*: «Une femme de chambre est un fonctionnaire qui doit coudre, ranger, conserver et entretenir le linge, les vêtements, etc. Ce n'est pas une esclave qui doive toucher à votre corps et nettoyer votre personne» (*HMV*, IIIe partie, ch. VI, dans *O. aut.*, t. I, p. 771).

- La voici : Paul me convient tout à fait, je l'aime, et c'est le mari qu'il me faut.
- 1745 – Sauf à faire mourir de chagrin la pauvre Marguerite? Cela ne compte pas?
- Cela compterait, mais cela n'arrivera pas. Je serai très bonne pour elle, je lui ferai comprendre ce qu'elle est, ce qu'elle vaut, ce qu'elle pèse, ce qu'elle doit accepter pour conserver l'estime de Paul et mes bienfaits, que je ne compte pas lui épargner.
- 1750 – Et l'enfant?
- Son père, marié avec moi, aura le moyen de l'élever, et je lui serai très maternelle⁹⁹; je n'ai pas de raisons pour le haïr, cet innocent! Marguerite pourra le voir; on les enverra à la campagne, ils n'auront jamais été si heureux.
- 1755 – Avec quelle merveilleuse facilité tu arranges tout cela!
- Il n'y a rien de difficile dans la vie quand on est riche, équitable et d'un caractère décidé. Je suis plus énergique et plus clairvoyante que toi, ma Pauline, parce que je suis plus franche, moins méticuleuse. Ce qu'il t'a fallu des années pour savoir et apprécier, sauf à ne rien conclure pour l'avenir de ton neveu, je l'ai su, je l'ai jugé, j'y ai trouvé remède en deux heures. Tu vas me dire que je ne veux pas tenir compte de l'attachement de Paul pour sa maîtresse et de l'espèce d'aversion qu'il m'a témoignée; je te répondrai que je ne crois ni à l'aversion pour moi ni à l'attachement pour elle. J'ai vu clair dans la rencontre unique et mémorable qui a décidé du sort de ce jeune homme et du mien; je vois plus clair encore aujourd'hui. Il se croyait lié à un devoir, et sa défense éperdue était celle d'un homme qui s'arrache le coeur. Aujourd'hui il souffre horriblement, tu ne vois pas cela; moi, je le sais par les aveux ingénus et les réticences maladroites de sa maîtresse. Il n'espère pas de salut, il accepte la triste destinée qu'il s'est faite. C'est un stoïque, je ne l'oublie pas, et toutes les manifestations de cette force d'âme m'attachent à lui de plus en plus. Oui, cette fille déchue et vulgaire qu'il subit, ce marmot qu'il aime tendrement (les vrais stoïques sont tendres, c'est logique), cet intérieur sans bien-être et sans poésie, ce travail acharné pour nourrir une famille qui le tiraille et qu'il est forcé de cacher comme une honte, cette fierté de feindre le bonheur au milieu de tout cela, c'est très grand, très beau, très chaste en somme et très noble. Ton neveu est un homme, et c'est une femme comme moi qu'il lui faut pour accepter sa situation et l'en arracher sans déchirement, sans remords et sans crime. Marguerite pleurera et criera peut-être même un peu, cela ne m'effraye pas. Je me charge d'elle; c'est une
- 1760
- 1765
- 1770
- 1775
- 1780

⁹⁹ II/1009-1010 : «Tu n'as pas l'âme maternelle, tu n'as jamais aimé ni tes oiseaux, ni tes poupées».

enfant un peu sauvage et très faible. Dans un an d'ici elle me bénira, et Paul, mon mari, sera le plus heureux des hommes.

1785 – De mieux en mieux! C'est réglé ainsi pour l'année prochaine? Quel mois, quel jour le mariage?

– Ris tant que tu voudras, ma Pauline, je suis plus forte que toi, te dis-je; je n'ai pas les petits scrupules, les inquiétudes puériles. J'ai la patience dans la décision; tu verras, petite tante! Et sur ce
1790 embrasse-moi; je suis lasse, mais mon parti est pris, et je vais dormir tranquille comme un enfant de six mois.

Elle me laissa en proie au vertige, comme si, abandonnée par un guide aventureux sur une cime isolée, j'eusse perdu la notion du retour.

N'avait-elle pas raison en effet? n'était-elle pas plus forte que moi,
1795 que Marguerite, que Paul lui-même? Trop absorbé par l'étude, il ne pouvait pas, comme elle, analyser les faits de la vie pratique et en résoudre les continuelles énigmes. Qui sait si elle n'était pas la femme qu'elle se vantait d'être, la seule qu'il pût aimer, le jour où il verrait la loyauté et la générosité qui étaient toujours au fond de ses calculs les
1800 plus personnels? Une tête si active, une âme tellement au-dessus de la vengeance et des mauvais instincts, une si franche acceptation des choses accomplies, une telle intelligence et tant de courage pour mener ses entreprises les plus invraisemblables à bonne fin, n'était-ce pas assez pour rassurer sur les caprices et pardonner la coquetterie?

1805 Je me trouvais revenue au point où Césarine m'avait amenée lorsque les menaces du marquis de Rivonnière m'avaient fait reculer d'effroi. Où était-il, le marquis? que devenait-il? avait-il oublié? était-il absent? Si l'on eût pu me rassurer à cet égard, le roman de Césarine ne m'eût plus semblé si inquiétant et si invraisemblable.

1810 Je résolus de savoir quelque chose, et en réfléchissant je me dis que Bertrand devait être à même de me renseigner.

C'était un singulier personnage que ce valet de pied, sorte de fonctionnaire mixte entre le groom et le valet de chambre. Valet de chambre, il ne pouvait pas l'être, ne sachant ni lire ni écrire, ce qui, par
1815 une bizarrerie de son intelligence, ne l'empêchait pas de s'exprimer aussi bien qu'un homme du monde¹⁰⁰. C'était un garçon de trente-cinq ans, sérieux, froid, distingué, très satisfait de sa taille élégante, portant

¹⁰⁰ George Sand accorde cette même qualité à sa mère, Marie-Victoire: «...c'est à peine si elle savait écrire à cette époque (voyage en Espagne), et elle ne se piquait point d'une vaine et inutile orthographe. Et pourtant elle parlait purement, comme les oiseaux chantent sans avoir appris à chanter. Elle avait la voix douce et la prononciation distinguée. Ses moindres paroles me charmaient et me persuadaient» (H.M.V., IIe partie, ch. XII, dans *O. aut.*, t. I, p. 557). Un bon nombre de personnages sandiens ne savent pas ou ont de la difficulté à lire: Bertrand et Marguerite dans ce roman, Marescat et Nama dans *Tamaris*, les servantes du café Pardoux dans *Narcisse*, Abel dans *Malgré tout*, Zoé dans *Monsieur Sylvestre*, entre autres.

avec aisance et dignité son habit noir rehaussé d'une tresse de soie à l'épaule, avec les aiguillettes ramenées à la boutonnière, toujours rasé et cravaté de blanc irréprochable, discret, sobre, silencieux, ayant l'air de ne rien savoir, de ne rien entendre, comprenant tout et sachant tout, incorruptible d'ailleurs, dévoué à Césarine et à moi à cause d'elle, un peu dédaigneux de tout le reste de la famille et de la maison.

1820 Il n'était que onze heures, et, M. Dietrich n'étant pas rentré, Bertrand devait être dans la galerie des objets d'art, au rez-de-chaussée; c'est là qu'il se plaisait à l'attendre, étudiant avec persévérance la régularité des bouches de chaleur du calorifère, la marche des pendules ou la santé des plantes d'ornement.

Je descendis et le trouvai là en effet. Il vint au-devant de moi.

1830 – Bertrand, j'ai à vous demander un renseignement, mon cher.

– J'avais aussi l'intention d'en donner un à mademoiselle.

– À moi? ce soir?

1835 – À vous, ce soir, quand monsieur serait rentré. Je sais que mademoiselle se couche tard.

– Eh bien! parlez le premier, Bertrand.

– C'est à propos de M. le marquis de Rivonnière.

– Ah! précisément je voulais vous demander si vous aviez de ses nouvelles.

1840 – J'en ai. Mademoiselle Césarine, qui n'a pas de secrets pour mademoiselle, a dû lui dire tout ce qu'elle a fait aujourd'hui?

– Je le sais. Elle a été avec vous rue d'Assas et au bois de Boulogne ensuite.

1845 – Mademoiselle de Nermont sait-elle que M. de Rivonnière prend des déguisements¹⁰¹ pour épier mademoiselle Césarine¹⁰²?

¹⁰¹ Dans *Lélia*, Sténio trouve plaisant de se déguiser en femme et de s'introduire dans le couvent, pour assister à une des conférences de l'abbesse des camaldules (Édition de Béatrice Didier, p. 510). Benoît demande au sommelier un déguisement et les clefs des souterrains dans *Les Maîtres Sonneurs* (Paris, Garnier, 1980, p. 463). Jean de La Roche revêt «une casquette bordée de loutre et une camisole de laine rayée avec un gilet de velours sans manches [ainsi qu'une ceinture rouge roulée en corde» (p. 123). Il laisse sa barbe longue et ses ongles noirs comme ceux d'un vrai montagnard afin de servir de guide pédestre à la famille Butler sans en être reconnu. Dans *Tamaris*, Hyacinthe de La Florade s'emmitoufle d'un capuchon arabe pour se rendre chez Nama Roque sans la compromettre (p. 52). Montroger se déguise en paysan pour rencontrer Erneste et lui parler à travers la grille du parc dans *Mademoiselle Merquem*. Dans *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré*, le frère du marquis de Bois-Doré et son épouse se déguisent en pauvres gens pour traverser l'Espagne après leur mariage secret (t. I, p. 188). La Porporina se déguise en religieuse, costume qui lui permet de cacher son cou et ses épaules sous le voile, et sa taille sous une robe très ample. Elle sent la nécessité de se rendre méconnaissable pour échapper aux commentaires que pourrait faire naître sa rencontre avec M. de Saint-Germain dans *Consuelo. La Comtesse de Rudolstadt* (t. III, p. 113). Ainsi, Jacques de Rivonnière se

- Non! Césarine le sait-elle?
- Je ne crois pas.
- Vous eussiez dû l'en avertir.
- Je n'étais pas assez sûr, et puis mademoiselle Césarine, un
- 1850 jour que je lui remettais une lettre de M. le marquis, m'avait dit :
- Ne me remettez plus rien de lui; que je n'entende donc plus jamais parler de lui!
- Mais aujourd'hui j'ai si bien reconnu M. de Rivonnière en costume d'ouvrier dans la rue d'Assas, que je me suis promis d'en
- 1855 avertir mademoiselle de Nermont.
- Savez-vous chez qui allait Césarine dans la rue d'Assas?
- Oui, mademoiselle, c'est moi qui ai été chargé par elle de suivre la personne qui y va tous les soirs en sortant de la librairie de M. Latour.
- 1860 – Avez-vous bien raison, Bertrand, d'épier vous-même?...
- Je crois toujours avoir raison quand j'exécute les ordres de mademoiselle Césarine.
- Même en cachette de son père et de moi?
- M. Dietrich n'a pas de volonté avec elle, et vous,
- 1865 mademoiselle, vous arrivez toujours à vouloir ce qu'elle veut.
- C'est vrai, parce qu'elle veut toujours le bien, et cette fois comme les autres il y avait une bonne action au bout de sa curiosité.
- Je le pense bien. D'ailleurs, comme je suis toujours et partout à deux pas de mademoiselle avec un revolver et un couteau-
- 1870 poignard¹⁰³ sur moi, je ne crains pas qu'on l'insulte.
- Certes vous la défendriez avec courage.
- Avec sang-froid, mademoiselle, beaucoup de sang-froid et de présence d'esprit; c'est mon devoir. Mademoiselle Césarine me l'a expliqué le jour où elle m'a dit : Je veux pouvoir aller partout avec vous.
- 1875 – C'est bien, mon ami; dites-moi maintenant si M. de Rivonnière a vu Césarine entrer chez la personne que mon neveu fréquente.

déguise en étudiant pour séduire Marguerite et par la suite en ouvrier pour mieux épier Césarine et Bertrand.

¹⁰² II/ 942-945: «Il m'avoua qu'il n'avait pas cru à ma parole, qu'il avait espionné minutieusement Césarine». Pauline sait pourtant que le marquis l'épiait, néanmoins elle joue à l'innocente.

¹⁰³ *Couteau-poignard*: «couteau à lame effilée, en forme de poignard» (DD, t. III, p. 386, col. 2). Facile à dissimuler dans la poche ou la manche d'un vêtement, le couteau-poignard a reparu sous le règne de Louis-Philippe, et, «bien qu'il ait toujours été considéré comme arme prohibée, les couteliers n'ont jamais cessé d'en vendre. Trop souvent on le vit apparaître dans des rixes de cabaret, où il jouait un grand rôle» (GDU, t. V, p. 404, col. 4).

- Il l'a vue sortir, il était sur la porte quand elle est remontée dans sa voiture.
- 1880 – Il aura sans doute questionné le portier de cette maison?
- Bien certainement, car il regardait mademoiselle d'un air moqueur, et on aurait dit qu'il avait envie d'être reconnu; mais mademoiselle était préoccupée et n'a pas fait attention à lui.
- 1885 – Pourquoi présumez-vous qu'il avait envie de se moquer?
- Parce qu'il est fou de jalousie et qu'il croit que mademoiselle cherche à rencontrer quelqu'un. Certainement il a établi à côté de moi une contre-mine¹⁰⁴, comme on dit. Il a dû savoir ce que j'étais chargé de découvrir, et sans doute il sait maintenant que monsieur... votre neveu a autre chose en tête que de se trouver avec mademoiselle
- 1890 Césarine. Il est bon que vous sachiez la chose, c'est à vous d'aviser, mademoiselle; c'est à moi d'exécuter vos ordres, si vous en avez à me donner pour demain.
- Je m'entendrai avec mademoiselle Césarine; merci et bonsoir, Bertrand.
- 1895 Ainsi, malgré le temps écoulé, trois semaines environ depuis ses menaces, le marquis ne s'était pas désisté de ses projets de vengeance. Il m'avait dit la vérité en m'assurant qu'il était capable de garder sa colère jusqu'à ce qu'elle fût assouvie, comme il gardait son amour sans espérance. C'était donc un homme redoutable, ni fou ni méchant peut-être, mais incapable de gouverner ses passions. Il avait parlé de meurtre sans provocation comme d'une chose de droit, et il savait maintenant de qui Césarine était éprise! Je recommençai à maudire le terrible caprice qu'elle avait été près de me faire accepter. Je résolus
- 1900 d'avertir M. Dietrich, et j'attendis qu'il fût rentré pour l'arrêter au passage et lui dire tout ce qui s'était passé, sans oublier le rapport que
- 1905 m'avait fait Bertrand.
- Il faut, lui dis-je en terminant, que vous interveniez dans tout ceci. Moi, je ne peux rien; je ne puis éloigner mon neveu; son travail le cloue à Paris; et d'ailleurs, si je lui disais qu'on le menace, il s'acharnerait d'autant plus à braver une haine qu'il jugerait ridicule, mais que je crois très sérieuse. Je n'ai plus aucun empire sur Césarine. Vous êtes son père, vous pouvez l'emmenner; moi, je vais avertir la police pour qu'on surveille les déguisements et les démarches de M. de Rivonnière.
- 1910

¹⁰⁴ *Contre-mine* : figurément, il s'agit de manoeuvres que l'on emploie pour déjouer une intrigue, une entreprise quelconque. (*GDU*, t. V, p. 12). Le *DAF* (1694) donne *contremine*. Le mot n'est pas signalé dans l'édition de 1835. Le *DN* et le *TLF* optent pour la graphie *contre-mine* (*TLF*, t. VI, p. 92, col. 1).

- 1915 - Ce serait bien grave, répondit M. Dietrich, et il pourrait en résulter un scandale dont je dois préserver ma fille¹⁰⁵. Je l'emmènerai s'il le faut; mais d'abord je ferai une démarche auprès du marquis. C'est à moi qu'il aura affaire, s'il compromet Césarine par sa folle jalousie et son espionnage. Rassurez-vous, je surveillerai, je saurai et j'agirai;
- 1920 je crois que, pour le moment, nous n'avons point à nous inquiéter de lui. Il croit que Césarine a éprouvé aujourd'hui une déception qui le venge, et qu'elle ne pensera plus au rival dont elle a vu la femme et l'enfant, car il ne doit rien ignorer de ce qui concerne votre neveu.
- C'est fort bien, monsieur Dietrich, mais demain ou dans
- 1925 huit jours au plus il saura que Césarine persiste à aimer Paul, car elle n'est pas femme à cacher ses démarches et à renoncer à ses décisions, vous le savez bien.
- J'agirai demain; dormez en paix.
- Dès le lendemain en effet, et de très bonne heure, il se rendit chez
- 1930 le marquis. Il ne le trouva pas; il était, disait-on, en voyage depuis plusieurs jours, on ne savait quand il comptait revenir. Chercher dans Paris un homme qui se cache n'est possible qu'à la police. J'allais, sans dire ma résolution, écrire pour demander une audience* au préfet¹⁰⁶ lorsque Bertrand, de son air impassible et digne, mais avec un regard
- 1935 qui semblait me dire : - Faites attention! annonça le marquis de Rivonnière*.

¹⁰⁵ La réputation avant tout, un leitmotiv chez Sand. Cf. I/note 97.

¹⁰⁶ George Sand a peut-être en tête Symphorien Casimir Joseph Boittelle, préfet de police de Paris du 16 mars 1858 au 21 février 1866. Alfred Fierro donne la liste des préfets de police à partir de l'*Almanach de Paris*, dans son *Histoire et dictionnaire de Paris* (p. 1105, col. 1).

Le marquis se présenta aussi aisé, aussi courtois que si l'on se fût quitté la veille dans les meilleurs termes. M. Dietrich lui serra la main comme de coutume, se réservant de l'observer; mais Césarine, dont le sourcil s'était froncé, et qui était vraiment lasse de ses hommages, lui dit d'un ton glacé :

5 - Je ne m'attendais pas à vous revoir, monsieur de Rivonnière.

10 - Je ne me croyais pas banni à perpétuité, répondit-il avec ce sourire dont l'ironie avait frappé Bertrand, et qui était comme incrusté sur son visage pâli et fatigué.

15 - Vous n'avez pas été banni du tout, reprit Césarine. Il se peut que je vous aie témoigné du mécontentement quand vous m'avez semblé manquer de savoir-vivre; mais on pardonne beaucoup à un vieil ami, et je ne songeais pas à vous éloigner. Vous avez trouvé bon de disparaître. Ce n'est pas la première fois que vous boudez, mais ordinairement vous preniez la peine de motiver votre absence. C'était conserver le droit de revenir. Cette fois vous avez négligé une formalité dont je ne dispense personne; vous avez cessé de nous voir parce que cela vous plaisait; vous revenez parce que cela vous plaît. Moi, ces

20 façons-là me déplaisent. J'aime à savoir si les gens que je reçois me sont amis ou ennemis; s'ils sont dans le dernier cas, je ne les admetts qu'en me tenant sur mes gardes; veuillez donc dire sur quel pied je dois être avec vous; mettez-y du courage et de la franchise, mais ne comptez en aucun cas que je tolérerais le plus petit manque d'égards.

25 Étourdi de cette semonce¹, le marquis essaya de se justifier; il prétendit qu'il s'était absenté réellement, qu'il avait envoyé une carte *P.P.C.*², ce qui n'était pas vrai, et, comme il ne savait pas mentir, sa raillerie intérieure se changea en confusion et en dépit.

M. Dietrich, qui avait gardé le silence, prit alors la parole.

30 - Monsieur le marquis, lui dit-il après avoir sonné pour défendre d'introduire d'autres visites, vous êtes venu chercher une explication que j'allais vous demander ce matin. Vous vous êtes fait passer pour absent, et vous n'avez pas quitté Paris³. Autant que ma fille, j'ai le droit de trouver étrange que vous n'ayez pas su nous

35 donner un prétexte de votre disparition; mais mon étonnement est encore plus profond et plus sérieux que le sien, car je sais ce qu'elle

¹ *Semonce* : «avertissement mêlé de reproches» (*DAF*, t. II, p. 727). Et le *DN* ajoute : «fait par quelqu'un qui a autorité» (t. II, p. 1302, col. 4).

² *P.P.C.*: pour prendre congé. «La carte-billet, un nouveau genre de carte de visite, porte à ses angles les inscriptions *P.P.C.* (pour prendre congé) ; *P.R.* (partie remise) ; *N.P.* (n'oubliez pas), ce qui suffit pour indiquer le but de sa visite à la personne qu'on n'a pas trouvée chez elle» (*GDU*, s.v. «carte», t. III, p. 459, col. 2).

³ *Cf.* II/1930-1931 : «il était, disait-on, en voyage depuis plusieurs jours, on ne savait quand il comptait revenir.»

ignore : vous vous êtes constitué son surveillant⁴, je ne veux pas me servir d'un mot plus juste peut-être, mais trop cruel. Votre excuse est sans doute dans une passion ou dans un dépit qui légitime votre conduite à vos propres yeux, mais qu'il est temps de surmonter, si vous ne voulez l'avouer franchement.

40 – Eh bien! je l'avoue franchement, répondit le marquis, poussé à bout par le sang-froid imposant de M. Dietrich. Je me suis conduit comme un espion, comme un misérable. J'ai bu toute la honte de mon rôle, puisque me voici dévoilé; mais ce n'est pas à monsieur Dietrich de me le reprocher si durement. J'ai fait ce qu'il ne faisait pas, j'ai rempli envers sa fille un devoir que me suggérait mon dévouement pour elle, et que lui ne pouvait remplir parce qu'il ignorait le péril.

50 M. Dietrich l'interrompt.

– Vous vous trompez, monsieur; j'étais mieux renseigné que vous; je savais que dans aucune démarche de ma fille il n'y avait péril pour elle. Je sais maintenant ceci : c'est que vous élevez la prétention de l'empêcher à tout prix de faire choix d'un autre que vous pour son mari; ce choix, elle ne l'a pas fait, mais elle a le droit de le faire. Me voici pour le maintenir et le faire respecter. Vous savez que j'ai sincèrement regretté de vous voir échouer auprès d'elle; mais aujourd'hui je ne le regrette plus, voyant que vous manquez de sagesse et de dignité. Je vous le déclare avec l'intention de ne me rétracter en aucune façon, soit que vous me répondiez par des excuses ou par des menaces.

– Vous n'aurez de moi ni l'un ni l'autre, répliqua le marquis; je sais le respect que je dois à vous et à moi-même. Je me retire pour attendre chez moi les ordres qu'il vous plaira de me donner.

65 – C'est bien fait! s'écria Césarine dès qu'il fut sorti. Merci, mon père! tu as fait respecter ta fille!

– Malheureuse enfant! lui dis-je avec une vivacité que je ne pus maîtriser, tu ne songes qu'à toi. Tu ne vois pas qu'il y a un duel au bout de cette explication, et que ta folie place ton père en face de l'épée d'un homme exaspéré par toi?

70 Césarine pâlit, et se jetant au cou de son père :

– Ce n'est pas vrai, cela! s'écria-t-elle; dis que ce n'est pas vrai, ou je meurs!

– Ce n'est pas vrai, répondit M. Dietrich. Notre amie s'exagère mon devoir et mes intentions. Si M. de Rivonnière se le tient pour dit, l'incident est vidé; sinon...

⁴ II/1853-1855 : «aujourd'hui j'ai si bien reconnu M. de Rivonnière en costume d'ouvrier dans la rue d'Assas, que je me suis promis d'en avertir mademoiselle de Nermont», annonce Bertrand à Pauline.

– Ah! oui, voilà! *sinon!* Mon père, tu me mets au désespoir, tu me rends folle!

80 – Il faut être calme, ma fille; je suis jeune encore et, dans une question d'honneur, un homme en vaut un autre. J'aurais mauvaise grâce à me plaindre de ta conduite, puisque je n'ai pas su faire prévaloir mon autorité et te forcer à la prudence. Je dois accepter les conséquences de ma tendresse pour toi; je les accepte.

85 Il se dégagea doucement de ses bras et sortit. Elle fut véritablement suffoquée par les pleurs, et me jura qu'elle ne sortirait plus jamais seule pour ne pas exposer son père à porter la peine de ses excentricités⁵.

90 Elle tint parole pendant quelques jours. Je parlai à Bertrand pour l'engager à ne porter aucune lettre d'elle sans la montrer à M. Dietrich ou à moi. Il hésita beaucoup à prendre cet engagement. Pour lui, Césarine était la meilleure tête de la maison. Si quelqu'un pouvait dissiper l'orage qui s'amassait autour de nous, et dont il comprenait fort bien la gravité, car il devinait ce qu'on ne lui disait pas, c'était Césarine et nul autre. Pourtant il fut vaincu par mon insistance et
95 promit. Trois jours après, il m'apporta une lettre de Césarine adressée à M. de Rivonnière, mais en me priant de demander son compte à M. Dietrich.

100 – Je n'ai jamais trahi les bons maîtres⁶, disait-il, et vous m'avez forcé de faire une mauvaise promesse. Mademoiselle Césarine n'aura plus de confiance en moi. Je ne peux pas rester dans une maison où je ne serais pas estimé.

105 Je ne savais plus que faire. Cet homme avait raison. Il était trop tard pour retenir Césarine; lui ôter son agent le plus fidèle et le plus dévoué, c'était la pousser à commettre plus d'imprudences encore. Je rendis la lettre à Bertrand et j'attendis que Césarine vînt me raconter ce qu'elle contenait, car il était rare qu'elle ne demandât pas conseil aussitôt après avoir agi à sa tête.

110 Elle ne vint pas, et mes inquiétudes recommencèrent. Cette fois je ne craignais plus pour mon neveu. J'étais sûre que Césarine ne l'avait pas revu; mais je craignais pour M. Dietrich, que la conduite du marquis avait fort irrité, et qui me paraissait nullement disposé à lui pardonner.

Le lendemain, Césarine entra chez moi en me disant :

– Je sors, veux-tu venir avec moi?

⁵ II/1030-1032 : «Elle voulait se lancer, elle se lança, et de ce jour elle sortit seule dans sa voiture, et rendit des visites sans se faire accompagner par personne. Cette excentricité ne déplut point, bien qu'on la blâmât.»

⁶ II/1820-1822 : «discret, sobre, silencieux, ayant l'air de ne rien savoir, de ne rien entendre, comprenant tout et sachant tout, incorruptible d'ailleurs, dévoué à Césarine», Bertrand est tel que l'a décrit la narratrice.

115 – Certainement, répondis-je, et je ne comprendrais pas que tu voulusses sortir sans moi dans les circonstances où tu as placé ton père.

 – Ne me gronde plus, reprit-elle, j'ai résolu de réparer mes torts, quoi qu'il m'en coûte; tu vas voir!

120 – Où allons-nous?

 – Je te le dirai quand nous serons parties.

 Les ordres étaient données d'avance au cocher par Bertrand, et nous descendîmes les Champs-Élysées sans que Césarine voulût s'expliquer. Enfin, sur la place de la Concorde, elle me dit :

125 – Nous allons acheter des fleurs, rue des Trois-Couronnes, chez Lemichez.

 En effet, nous descendîmes dans les jardins de cet horticulteur et parcourûmes ses serres, où Césarine choisit quelques plantes fort chères; à trois heures elle regarda sa montre, et tout aussitôt nous vîmes entrer le marquis de Rivonnière.

130 – Voici justement un de mes amis, dit Césarine à l'employé qui nous accompagnait. Dans sa voiture et dans la mienne, nous emporterons les plantes. Veuillez faire remplir les voitures sans que rien soit brisé, et faites faire la note, que je veux payer tout de suite.

135 Nous restâmes donc dans la serre aux camélias, où le marquis vint nous joindre.

 – Merci, mon ami, lui dit-elle en lui tendant la main. Vous êtes venu à mon rendez-vous; vous avez compris que je ne pouvais plus, jusqu'à nouvel ordre, vous mettre en présence de mon père. Asseyez-vous sur ce banc, nous sommes très bien ici pour causer.

140 Monsieur de Rivonnière, j'ai réfléchi, j'ai vu clair dans ma conduite, je l'ai condamnée, et c'est à vous que je veux me confesser. Je ne vous ai pas trahi, puisque je n'ai jamais eu d'amour pour vous, et je ne vous ai pas trompé en mettant mon refus sur le compte d'une

145 aversion prononcée pour le mariage. J'étais sincère, je n'aimais personne, et je croyais que l'amour de ma liberté ne serait jamais assouvi. Il l'a été bien plus vite que je ne pensais. Le monde m'a ennuyée, la liberté m'a épouvantée. J'ai vu quelqu'un qui m'a plu, que je n'épouserai peut-être pas, qui probablement ne saura jamais que je

150 l'aime, mais qu'il m'est impossible de ne pas aimer. Que voulez-vous que je vous dise? Je me croyais une femme très forte, je ne suis qu'une enfant très faible, et d'autant plus faible que je ne croyais pas à l'amour et ne m'en méfiais pas. Je lui appartiens maintenant et j'en meurs de honte et de chagrin, puisque ma passion n'est point

155 partagée. Si vous souhaitiez une vengeance, soyez satisfait. Je suis aussi punie qu'on peut l'être d'avoir préféré un inconnu à un ami éprouvé; mais vous n'êtes ni cruel ni égoïste, ni vindicatif, et, si vous avez eu l'apparence contre vous au point de perdre l'affection de mon

160 père, la faute en est à moi, à moi seule. Je ne vous ai pas compris, je vous ai mal jugé. Je me suis méfiée de vous. Vos torts sont mon ouvrage, je vous ai exaspéré, égaré, jeté dans une sorte de délire. J'aurais dû vous dire dès le premier jour ce que je vous dis maintenant : Mon ami, plaignez-moi, je suis malheureuse; soyez bon, ayez pitié de moi!

165 En parlant ainsi avec une émotion qui la rendait plus belle que jamais, Césarine se plia et se pencha comme si elle allait s'agenouiller devant M. de Rivonnière. Celui-ci, éperdu et comme désespéré, l'en empêcha en s'écriant :

– Que faites-vous là? C'est vous qui êtes folle et cruelle!
170 Vous voulez donc me tuer? Que me demandez-vous, qu'exigez-vous de moi? Ai-je compris? Je croyais à un caprice, vous me dites pour me consoler que c'est une passion! et vous voulez... Mon Dieu, mon Dieu, qu'est-ce que vous voulez?

– Ce que votre cœur et votre conscience vous crient, mon
175 ami, répondit-elle, toujours penchée vers lui et retenant ses mains tremblantes dans les siennes; je veux que vous me pardonniez mon manque d'estime, mon ingratitude, mon silence. Quand vous m'avez dit : «Avouez votre amour pour un autre, je reste votre ami,» – car vous m'avez dit cela! j'aurais dû vous croire; c'est votre droiture, c'est
180 votre honneur qui parlaient spontanément. J'ai cru à un piège, c'est là mon crime et la cause de votre colère. Ma méfiance vous a trompé. Vous avez cru à un caprice, dites-vous? Cela devait être. Aussi m'avez-vous traitée comme une fantasque enfant que l'on veut protéger et sauver en dépit d'elle-même. Vous avez pris cela pour un
185 devoir, et vous avez employé tous les moyens pour vous en acquitter. À présent vous découvrez, vous voyez que c'est une passion et que j'en souffre affreusement; votre devoir change; il faut me soutenir, me plaindre, me consoler, s'il se peut, il faut m'aimer surtout! Il faut m'aimer comme une soeur, vous dévouer à moi comme un tendre
190 frère. Ne me causez pas cette douleur atroce de perdre mon meilleur ami au moment où j'en ai le plus besoin.

Et elle lui jeta ses bras au cou en l'embrassant comme elle embrassait M. Dietrich quand elle voulait le vaincre. Elle ne pouvait pas ne pas réussir avec le marquis : il était déjà vaincu.

195 – Vous me tuez! lui dit-il, et je baise la main qui me frappe⁷. Ah! que vous connaissez bien votre empire sur moi, et comme vous en abusez! Allons, vous triomphez; que faut-il faire? Allez-vous me demander d'amener à vos genoux l'ingrat qui vous dédaigne?

⁷ Cette expression définit parfaitement les relations existant entre Césarine et le marquis de Rivonnière.

– Ah! grand Dieu, s'écria-t-elle, il s'agit bien de cela! S'il se
 200 doutait de ma passion, je mourrais de douleur et de honte. Non, vous
 n'avez rien à faire que de m'accepter éprise d'un autre et de m'aimer
 assez pour demander pardon à mon père des torts qu'il vous attribue.
 Il a cru que vous vouliez me perdre par un éclat, faire croire que vous
 aviez des droits sur moi. Dites-lui la vérité, accusez-moi, expliquez-
 205 vous. Dites-lui que vous n'avez d'autre ambition que celle de jouer
 avec moi le rôle d'ange gardien. Justifiez-vous, donnez-lui votre
 parole pour l'avenir et laissez-moi vous réconcilier. Ce ne sera pas
 difficile; il vous aime tant, mon pauvre père! il est si malheureux
 d'être brouillé avec vous!

210 Le marquis hésitait à prendre des engagements avec M. Dietrich.
 Césarine pleura tant et si bien qu'il promit de venir à l'hôtel le soir
 même, et qu'il y vint.

Elle avait exigé mon silence sur cette entrevue si habilement
 amenée, et elle voulait que le marquis vînt chez elle comme de lui-
 215 même.

J'hésitais à tromper M. Dietrich.

– Peux-tu me blâmer? s'écria-t-elle. Tout ce que j'ai
 imaginé pour préserver la vie de mon père devrait te sembler une tâche
 sacrée, que j'ai combinée avec énergie et menée à bien avec adresse et
 220 dévouement. Si j'eusse suivi ton conseil de me tenir tranquille, de me
 cacher, de ne plus faire ce que tu appelles mes imprudences, le
 ressentiment de ces deux hommes s'éternisait et amenait tôt ou tard
 un éclat. Grâce à moi, ils vont s'aimer plus que jamais, et tu seras à
 jamais tranquille pour ton neveu. M. de Rivonnière n'est pas si
 225 chevaleresque et si généreux que je le lui ai dit. Il a les instincts d'un
 tigre sous son air charmant; mais j'arriverai à le rendre tel qu'il doit
 être, et je lui aurai rendu un grand service dont il me saura gré plus
 tard. Quand on ne peut pas combattre une bête féroce, on la séduit et
 l'apprivoise. J'ai fait une grande faute le jour où j'ai perdu patience
 230 avec lui. Je m'y prenais mal, à présent je le tiens!

M. Dietrich, surpris par la visite du marquis, accepta
 l'expression de son repentir aussi franchement que Césarine l'avait
 prévu. Le pauvre Rivonnière était d'une pâleur navrante. On voyait
 qu'il avait souffert autant dans cette terrible journée que s'il eût eu à
 235 subir la torture. Son abattement donnait un grand poids au serment
 qu'il fit de respecter la liberté de Césarine et de rester son ami dévoué.
 M. Dietrich l'embrassa. Césarine lui tendit ses deux mains à la fois,
 après quoi elle se mit au piano et lui joua délicieusement les airs qu'il
 préférait. Ses nerfs se détendirent. Le marquis pleura comme un
 240 enfant et s'en alla béni et brisé.

– Eh bien, mademoiselle! me dit Bertrand, que je rencontrai
 dans la galerie après que les portes se furent refermées sur M. de

Rivonnière, vous avez eu raison de me laisser porter la lettre. Je vous le disais bien, qu'il n'y avait que mademoiselle Césarine pour arranger
 245 les affaires. Elle y a pensé, elle l'a voulu, elle a écrit, elle a parlé, et *le tour est fait*. Pardon de l'expression! elle est un peu familière, mais je n'en trouve pas d'autre pour le moment.

Il n'y en avait pas d'autre en effet : le tour était joué⁸. Césarine était-elle donc profonde en ruses et en cruautés? Non, elle était
 250 féconde en expédients et habile à s'en servir. Elle se pénétrait de ses rôles au point de ressentir toutes les émotions qu'ils comportaient. Elle croyait fermement à son inspiration, à son génie de femme, et se persuadait opérer le sauvetage des autres en les noyant pour se faire place.

Elle était donc maîtresse de la situation comme toujours. Elle avait amené son père à tout accepter, elle avait paralysé la vengeance du marquis, elle m'avait surprise⁹ et troublée au point que je ne trouvais plus de bonnes raisons pour la résistance. Il ne lui restait qu'à vaincre celle de Paul, et, comme elle le disait, l'action était
 260 simplifiée. Les forces de sa volonté, n'ayant plus que ce but à atteindre, étaient décuplées.

– Que comptes-tu faire? lui disais-je; vas-tu encore le provoquer malgré le mauvais résultat de tes premières avances?

– J'ai fait une école¹⁰, répondait-elle, je ne la recommencerai
 265 pas. Je m'y prendrai autrement; je ne sais pas encore comment. J'observerai et j'attendrai l'occasion; elle se présentera, n'en doute pas. Les choses humaines apportent toujours leur contingent de secours imprévu à la volonté qui guette pour en tirer parti.

Cette fatale occasion vint en effet, mais au milieu de
 270 circonstances assez compliquées, qu'il faut reprendre de plus haut.

Marguerite n'avait pas caché à Paul la visite de Césarine, et elle lui avait assez bien décrit la personne pour qu'il fût aisé de la reconnaître. Il m'avait fait part de cette démarche bizarre, et je la lui

⁸ *Le tour est joué* : c'est terminé, la ruse a réussi. La variante avec *faire* utilisée par Bertrand (III/245-246) est plus rare. Balzac l'utilise dans *Vautrin* dont Sand possède un envoi autographe. Cf. *Catalogue de la bibliothèque de Mme George Sand et de M. Maurice Sand*, 1890, p. 5. Cette expression viendrait-elle de la contraction de la tournure suivante : «le tour est fait, je suis joué» que nous trouvons chez Jules Sandeau dans *Mlle de la Seiglière* (1848)? Paul Guérin recueille le syntagme «le tour est fait» (*DD*, t. VI, p. 819, col. 1). Le *TLF* fait seulement mention de «le tour est joué» (*TLF*, s.v. «tour», t. XVI, p. 387, col. 1).

⁹ *Surprendre* : «tromper, abuser, induire en erreur et obtenir frauduleusement, par artifice, par des voies indues» (*DAF*, 1835, t. II, p. 800 et *DD*, t. VI, p. 591, col. 1).

¹⁰ *Faire une école* : «Il a fait une école, il a fait une faute de conduite» (*Littré*, s.v. *école*, t. II, p. 1285, col. 2), «faire une faute, une sottise, par ignorance, par étourderie, par méprise, etc.» (*DN*, t. I, p. 1065, col. 4).

275 avais expliquée. Il n'était plus possible de lui cacher la vérité. Par le menu, il apprit tout; mais nous eûmes grand soin de n'en pas parler devant Marguerite, dont la jalousie se fût allumée.

280 Paul se montra, dans cette épreuve délicate, au-dessus de toute atteinte. Comme il avait coutume d'en rire quand je l'interrogeais, je l'adjurai, un soir que je l'avais emmené promener au Luxembourg, de me répondre sincèrement une fois pour toutes.

- Est-ce que ce n'est pas déjà fait? me dit-il avec surprise; pourquoi supposez-vous que je pourrais changer de sentiment et de volonté?

285 - Parce que les circonstances se modifient à toute heure autour de cette situation, parce que M. Dietrich consentirait, parce que je serais forcée de consentir, parce que M. de Rivonnière se résignerait, parce qu'enfin tu n'es pas bien heureux avec Marguerite, et que tu n'es pas lié à elle par un devoir réel. Son sort et celui de l'enfant assurés, rien ne te condamne à sacrifier à une femme que tu n'aimes pas le sort le plus brillant et la conquête la plus flatteuse.

290 - Ma tante, répondit-il, vous jouez sur le mot *aimer*. J'aime Marguerite comme j'aime mon enfant, d'abord parce qu'elle m'a donné cet enfant, et puis parce qu'elle est une enfant elle-même. Cette indulgence tendre que la faiblesse inspire naturellement à l'homme est
295 un sentiment très profond et très sain. Il ne donne pas les émotions violentes de l'amour romanesque, mais il remplit les coeurs honnêtes, et n'y laisse pas de place pour le besoin des passions excitantes. Je suis une nature sobre et contenue. Ce besoin, impérieux chez d'autres, est très modéré chez moi. Je ne suis pas attiré par le plaisir
300 fiévreux. Mes nerfs ne sont pas entraînés aux paroxysmes, mon cerveau n'est guère poétique, un idéal n'est pour moi qu'une chimère, c'est-à-dire un monstre à beau visage trompeur. Pour moi, le charme de la femme n'est pas dans le développement extraordinaire de sa volonté, au contraire il est dans l'abandon tendre et généreux de sa
305 force. Le bonheur parfait n'étant nulle part, car je n'appelle pas bonheur l'ivresse passagère de certaines situations enviées, j'ai pris le mien à ma portée, je l'ai fait à ma taille, je tiens à le garder, et je défie mademoiselle Dietrich de me persuader qu'elle en ait un plus désirable à m'offrir. Si elle réussissait à m'ébranler en agissant sur mes sens ou
310 sur mon imagination, sur la partie folle ou brutale de mon être, je saurais résister à la tentation, et, si je sentais le danger d'y succomber, je prendrais un grand parti : j'épouserais Marguerite.

- Épouser Marguerite! ce n'est pas possible, mon enfant!

315 - Ce n'est pas facile, je le sais, mais ce n'est pas impossible. Cette union blesserait votre juste fierté; c'est pourquoi je ne m'y résoudrais qu'à la dernière extrémité.

- Qu'appelles-tu la dernière extrémité?

– Le danger de tomber dans une humiliation pire que celle d'endosser le passé d'une fille déchue, le danger de subir la domination d'une femme altière et impérieuse. Marguerite ne se fera jamais un jeu de ma jalousie. Elle a ce grand avantage de ne pouvoir m'en inspirer aucune. Je suis sûr du présent. Le passé ne m'appartenant pas, je n'ai pas à en souffrir ni à le lui reprocher. L'homme qui l'a séduite n'existe plus pour elle ni pour moi : elle l'a anéanti à jamais en refusant ses secours et en voulant ignorer ce qu'il est devenu. Jamais ni elle ni moi n'en avons entendu parler. Il est probablement mort. Je peux donc parfaitement oublier que je ne suis pas son premier amour, puisque je suis certain d'être le dernier¹¹.

Quelques jours après cette conversation, je trouvai Marguerite très joyeuse. Je n'avais pas grand plaisir à causer avec elle; mais, comme je voyais toutes les semaines une vieille amie dans son voisinage, j'allais m'informer du petit Pierre en passant. Marguerite avait un gros lot de guipures¹² à raccommoder, et je reconnus tout de suite un envoi de Césarine.

– C'est cette jolie dame, votre amie, qui m'a apporté ça, me dit-elle. Elle est venue ce matin, à pied, par le Luxembourg, suivie de son domestique à galons de soie¹³. Elle est restée à causer avec moi pendant plus d'une heure. Elle m'a donné de bons conseils pour la santé du petit, qui souffre un peu de ses dents. Elle s'est informée de tout ce qui me regarde avec une bonté!... Voyez-vous, c'est un ange pour moi, et je l'aime tant que je me jetterais au feu pour elle. Elle n'a pas encore voulu me dire son nom; est-ce que vous ne me le direz pas?

– Non, puisqu'elle ne le veut pas.
 – Est-ce que Paul le sait?
 – Je l'ignore.

¹¹ II/1218-1219 : «je ne me sens capable de passion que pour une femme dont je serais le premier amour.» Le discours de Paul a certainement évolué.

¹² Dans son *Dictionnaire du costume*, Maurice Leloir précise qu'«avant la création, au XVIIIe siècle, de la dentelle à fond à réseau, toutes les dentelles [étaient] des guipures de soie ou de fil, à larges mailles et sans fond. Il se [faisait] des guipures de points divers: le *point de Venise* qui [ornait] surtout la lingerie d'hommes, le *point de rose*, qui [ornait] la toilette des femmes et les vêtements des prélats, *point Colbert* à forts reliefs, etc... [...] Les inventions modernes sont arrivées aux imitations de la vraie guipure, imparfaites, il est vrai, mais qui, par leur bon marché, ont à peu près ruiné cet art» (M. Leloir, *Dictionnaire du costume et de ses accessoires*, p. 207).

¹³ Quelle scène invraisemblable ! Césarine, toujours vêtue avec éclat, et son domestique, le fier Bertrand, en habit noir garni d'une tresse de soie, traînant un énorme lot de guipures, à pied, venant par le Luxembourg !

- C'est drôle qu'elle en fasse un mystère; c'est quelque dame de charité¹⁴ qui cache le bien qu'elle fait.
- Aviez-vous réellement besoin de cet ouvrage, Marguerite?
- 350 – Oui, nous en manquons depuis quelque temps. Madame Féron, qui est fière, en souffre, et fait quelquefois semblant de n'avoir pas faim pour n'être pas à charge à Paul; mais elle supporte bien des privations, et l'enfant nous dérange beaucoup de notre travail. Paul fait pour nous tout ce qu'il peut, peut-être plus qu'il ne peut, car il use
- 355 ses vieux habits jusqu'au bout, et quelquefois j'ai du chagrin de voir les économies qu'il fait.
- Acceptez de moi, ma chère enfant, et vous ne lui coûterez plus rien.
- Il me l'a défendu, et j'ai juré de ne pas désobéir. D'ailleurs
- 360 nous voilà tranquilles; ma jolie dame nous fournira de l'ouvrage. En voilà pour longtemps, Dieu merci! Elle nous paye très cher, le double de ce que nous lui aurions demandé. Voyez comme c'est beau! toute une garniture de chambre à coucher en vieux point! Quand ce sera doublé de rose...
- 365 – Mais cette quantité d'ouvrage et ce gros prix, cela ressemble bien à une aumône; ne craignez-vous pas que Paul ne soit mécontent de vous la voir accepter?
- On ne le lui dira pas. La charité, s'il y en a, est surtout au profit de madame Féron, qui en a bien besoin, et c'est pour elle que j'ai
- 370 accepté. Vous ne voudriez pas empêcher cette brave femme de gagner sa vie? Paul n'en aurait pas le droit, d'ailleurs!
- Je crus devoir me taire; mais je vis bien que le feu était ouvert et que Césarine s'emparait de Marguerite pour aplanir son chemin mystérieux.
- 375 Le lendemain, je fus frappée d'une nouvelle surprise. Je trouvai Marguerite dans l'antichambre de Césarine. Elle avait reçu d'elle ce billet qu'elle me montra :
- Ma chère enfant, j'ai oublié un détail important pour la coupe des dentelles. Il faut que vous preniez vous-même la mesure de la toilette.*
- 380 *Je vous envoie ma voiture, montez-y et venez.*
- La dame aux guipures.*
- Est-ce que Paul a consenti? lui demandai-je.
- Paul était parti pour son bureau. Dame! il n'y avait pas à réfléchir, et puis j'étais si contente de monter dans la belle voiture,
- 385 toute doublée de satin comme une robe de princesse! et des chevaux! domestiques devant, derrière! ça allait si vite que j'avais peur

¹⁴ Les dames de charité secondaient les bureaux de charité, en recueillant des aumônes et en visitant les pauvres ou les malades.

d'écraser les passants. J'avais envie de leur crier : – Rangez-vous donc! Ah! je peux dire que je n'ai jamais été à pareille fête!

390 Césarine, qui s'habillait, fit prier Marguerite d'entrer. Je la suivis.

– Ah! tu t'intéresses à nos petites affaires? me dit-elle avec un malicieux sourire. Il n'y a pas moyen de te rien cacher! Moi qui voulais te surprendre en renouvelant mon appartement d'après tes idées! Chère petite, dit-elle à Marguerite, voyez bien la forme de cette
395 toilette pour rabattre les angles sans coutures apparentes; voici du papier, des ciseaux. Taillez un patron bien exact.

– Mais enfin, madame, s'écria Marguerite en recevant les ciseaux d'or et en jetant un regard ébloui sur la toilette chargée de bijoux, dites-moi donc où je suis, et si vous êtes reine ou princesse!

400 – Ni l'une, ni l'autre, répondit Césarine. Je ne suis guère plus noble que vous, mon enfant. Mes parents ont gagné de la fortune en travaillant : c'est pourquoi je m'intéresse aux personnes qui vivent de leur travail; mais il est bien inutile que je vous fasse un mystère que mademoiselle de Nermont trahirait. Je me nomme Césarine
405 Dietrich, une personne que M. Paul n'aime guère.

– Il a tort, bien tort, vous êtes si aimable et si bonne!

– Il vous avait dit le contraire, n'est-il pas vrai?

– Mais non, il ne m'avait rien dit. Ah si! il vous trouvait trop parée au bal, voilà tout; mais il vous connaît si peu, il faut lui
410 pardonner.

– Il ne vous a pas chargée, dis-je à Marguerite un peu sévèrement, de demander pardon pour lui.

415 Elle me regarda avec étonnement. Césarine la prit par le bras et lui fit voir tout son appartement et toute la partie de l'hôtel qu'elle habitait. Elle s'amusait de son vertige, de ses questions naïves, de ses notions quelquefois justes, quelquefois folles sur toutes choses. En la promenant ainsi, elle échappait à mon contrôle, elle l'accaparait, elle la grisait, elle faisait reluire l'or et les bijoux devant elle¹⁵, elle jouait le rôle de Méphisto auprès de cette Marguerite, aussi femme que celle de
420 la légende¹⁶.

¹⁵ Habitée à faire des économies, à user ses vêtements jusqu'au bout, à avoir faim, Marguerite est éblouie devant le luxe de la «femme aux guipures» qui possède tout : une antichambre (376), une voiture «toute doublée de satin comme une robe de princesse» (384-385), des chevaux incroyables, des domestiques «devant derrière» sa voiture (386), des ciseaux d'or (398), une toilette chargée de bijoux (398-399), un appartement et toute une partie de l'hôtel Dietrich à elle seule (414-415).

¹⁶ On dit souvent de Méphisto, également connu sous le nom de Méphistophélès, qu'il est la personnification du diable, notamment d'un diable élégant et de bonne compagnie. Comme Césarine, il n'a de cesse qu'il n'ait fait trébucher une jeune fille ou corrompu l'homme le plus honnête. Une fois qu'on est

Voyant que Césarine était résolue à me mettre de côté pour le moment, je quittai sa chambre, où elle ramena Marguerite et l'y garda assez longtemps; puis elle voulut la reconduire jusqu'à sa voiture, qui devait la remmener, et en traversant le salon elle m'y trouva avec le
425 marquis de Rivonnière; c'est là qu'eut lieu une scène inattendue qui devait avoir des suites bien graves.

– Bonjour, marquis, dit Césarine, qui entra la première, je vous attendais. Vous venez déjeuner avec nous?

En ce moment, et comme M. de Rivonnière s'avavançait pour
430 baiser la main de sa souveraine, il se trouva vis-à-vis de Marguerite, qui la suivait. Il resta une seconde comme paralysé, et Marguerite, qui ne savait rien cacher, rien contenir, fit un grand cri et recula.

– Qu'est-ce donc? dit Césarine.

– Jules! s'écria Marguerite en montrant le marquis d'un air
435 effaré, comme si elle eût vu un spectre.

M. de Rivonnière avait pris possession de lui-même, il dit en souriant :

– Qui, Jules? que veut dire cette jolie personne?

– Vous ne vous appelez pas Jules? reprit-elle toute confuse.

440 – Non, dit Césarine, vous êtes trompée par quelque ressemblance, il s'appelle Jacques de Rivonnière¹⁷. Venez, mon enfant. Marquis, je reviens.

tombé dans son piège, il n'a pas assez de sarcasmes pour sa victime. Méphisto apparaît dans le *Livre populaire* (1587), dans le drame de Marlowe (1588) et enfin devient un personnage du poème dramatique de Goethe, *Faust*. Commencé en 1773 (*Urfaust*), poursuivi en 1790 (*Faust, ein Fragment*), la première partie de *Faust* est publiée en 1806 (*Faust, eine Tragödie*). On y voit le héros séduire l'innocente Marguerite qu'il abandonnera peu après avec son enfant. Meurtrière de l'enfant, Marguerite est condamnée à mort, mais son repentir la sauvera de la damnation. Le personnage de Méphistophélès devient tour à tour génie du mal, pitoyable ange déchu, puis démon de la connaissance, aspirant à dominer le monde afin de le détruire.

Le mythe de Faust se retrouve chez Alfred de Musset ainsi que chez bon nombre de romantiques français. George Sand présente une interprétation de *Faust* dans le drame philosophique *Les Sept cordes de la lyre* (RDM, 1839). Chose intéressante, elle appelait son gendre, Jean-Baptiste Clésinger, «mon Méphisto» (*Corr.*, t. VII, 25 juin 1847, p. 775). Un exemplaire du *Faust* de Goethe dans son édition de 1811 ainsi qu'un bon nombre d'oeuvres du même auteur figurent au *Catalogue* de la bibliothèque de Sand (p. 30-31, 54).

¹⁷ Que de personnages sandiens s'inventent des identités : Jules Morin, le pauvre étudiant qui fait de Marguerite une femme déchue, n'est nul autre que le marquis de Rivonnière; dans *Tamaris*, la marquise Yvonne d'Elmeval, veuve et mère d'un enfant de santé fragile, vient s'installer à la villa Tamaris sous le nom de Mme Martin; Armand se déguise en matelot pour mieux épier Rio Negro dans *Mademoiselle Merquem*; dans *Pierre qui roule*, Nancie de Valclos, après avoir perdu son titre de noblesse, s'appelle Impéria, Mme de Valdère se cache sous le nom de «l'inconnue», toute la troupe de Bellamare utilise des pseudonymes ; dans *Monsieur*

- Elle l'emmena.
- C'est là votre pauvre abandonnée! dis-je à M. de
445 Rivonnière, convenez-en.
- Oui, c'est elle. Vous la connaissez?
- Sans doute, c'est la maîtresse de mon neveu. Comment
ne le saviez-vous pas, vous qui avez tant rôdé autour de son domicile?
- Je le savais depuis peu; mais comment pouvais-je
450 m'attendre à la rencontrer ici? Au nom du ciel, ne dites pas à
Césarine que je suis ce Jules...
- Si vous espérez la tromper...
- Césarine rentrait. Son premier mot fut :
- Ah çà! dites-moi donc, marquis, pourquoi elle vous appelle
455 Jules? Elle n'a donc jamais su qui vous étiez? Elle jure que c'était un
étudiant*, qu'il se nommait Morin¹⁸, et qu'à présent, malgré votre
grand air et votre belle tenue, vous êtes un faux marquis. Il y a là-
dessous un roman qui va nous divertir. Voyons, contez-nous ça bien
vite avant déjeuner.
- 460 – Vous voulez vous moquer de moi?
- Non, car je crains d'avoir à vous trouver très coupable et à
vous blâmer.
- Alors permettez-moi de me taire.
- Non, lui dis-je, il faut vous confesser tout à fait. Mon
465 neveu songe à l'épouser, cette Marguerite. Je dois savoir si elle est
pardonnable¹⁹, et si elle ne s'est pas vantée en prétendant avoir refusé
vos dons²⁰. Confessez-vous, il y va de l'honneur.
- Alors j'avouerai, puisqu'elle a eu l'imprudence de parler.
- Et il raconta comme quoi, dans un moment où il voulait guérir
470 de son amour pour mademoiselle Dietrich, il avait erré comme un fou,
au hasard, aux environs de Paris, sur les bords de la Seine, avec de

Sylvestre, Aldine Aubry prend le nom de Mademoiselle Vallier par honte d'être la fille de Célestin Aubry, bourreau d'esclaves; son nom lui étant devenu odieux après les déboires de sa fille et de sa femme, M. de Magneval se fait ermite et passe inaperçu sous le nom de M. Sylvestre.

¹⁸ On trouve un Stéphen Morin dans *Mademoiselle Merquem*.

¹⁹ Malgré l'usage qu'en fait Sand ici, *pardonnable* ne se dit guère que des choses, d'après le *DAF* (1835, t. II, p. 343). Le *DN* note : «on ne doit pas dire qu'une personne est *pardonnable*, il faut dire qu'elle est *excusable* ou prendre un autre tour» (t. II, p. 772, col. 2). *Pardonnable* s'utilise aujourd'hui en parlant des personnes.

²⁰ II/1155-1160 : «Au bout de deux mois environ, l'étudiant, qui avait mené Marguerite à Paris ou aux environs, on ne sait où, partit pour aller se marier dans sa province, abandonnant la pauvre fille après lui avoir offert de l'argent qu'elle refusa. Elle revint chez sa mère, qui lui eût pardonné si elle lui eût rapporté quelque fortune, et qui l'accabla d'injures et de coups en apprenant qu'elle n'avait rien accepté.»

grandes vellétés de suicide²¹. Là, il avait rencontré cette fille, dont la beauté l'avait frappé, et qui, maltraitée chez sa mère, s'était laissée enlever. Pour ne pas se compromettre, il s'était donné le premier nom
 475 venu, et, pour lui inspirer de la confiance, il s'était fait passer pour un pauvre étudiant en situation de l'épouser. Il l'avait logée dans une petite maison de campagne de la banlieue où il allait la voir en secret, dans une tenue appropriée à son mensonge²², et où elle ne se montrait à personne. Elle était modeste, et sans autre ambition que celle de se
 480 marier avec lui, quelque pauvre qu'il pût être. Ce commerce avait duré quelques semaines²³. Une affaire ayant appelé le marquis dans ses terres de Normandie, il avait appris que Césarine était à Trouville²⁴. Il s'était repris de passion pour elle en la revoyant. Il avait envoyé Dubois, son homme de confiance, à Marguerite, pour lui
 485 annoncer le mariage de Jules Morin, et lui remettre un portefeuille de cinquante mille francs qu'elle avait jeté au nez du porteur en disant :

– Il m'a trompée, puisqu'il est riche. Je le méprise, dites-lui que je ne l'aime plus et ne le reverrai jamais. Dubois avait cru ne pas devoir se hâter de transmettre la réponse à son maître, d'autant plus

²¹ Cf. II/note 35 sur le suicide et note 56 sur le suicide par noyade.

²² I/1463-1464 : «je l'abordai après avoir un peu hésité à le reconnaître; il n'était pas vêtu et cravaté avec la recherche accoutumée.»

²³ On trouve ce même scénario dans *Horace*. Paul Arsène, jeune homme intelligent, quitte sa maîtresse, femme du peuple et enceinte, pour la vicomtesse de Chailly. Bien des filles seront séduites et abandonnées par leurs amants : Noun par Raymon de Ramière dans *Indiana* ; Félicie Morgeron par un étranger dans *Le Dernier Amour*; Louise Pardoux par un homme riche et marié ainsi que Julia par Albany dans *Narcisse*.

²⁴ Trouville-sur-mer : chef-lieu de canton du département du Calvados, arrondissement de Pont-Lévêque, à l'embouchure et sur la rive droite de la Touques, qui le sépare de Deauville. Située au Sud de l'estuaire de la Seine, Trouville est une des plus grandes et des plus élégantes villes françaises de bains de mer, l'un des centres des groupements mondains en juillet et août. Le littoral normand est le plus proche de Paris et les liaisons par le rail en favorisent l'accès.

Dans *La Normandie*, Adolphe Joanne décrit Trouville de la façon suivante : «V. de 5200 hab., située à l'embouchure de la Touques, dans la Manche, au pied d'une riante colline couverte de maisons de campagne et de jardins, en face d'une vaste plaine de sable [...] peut loger, pendant l'été, plus de 20 000 étrangers, et, malgré le nombre toujours croissant des habitations à louer, souvent, aux mois de juillet et d'août, il est impossible de s'y procurer une chambre. [...] C'est le rendez-vous des malades qui se portent bien, c'est Paris transporté pendant deux ou trois mois aux bords de l'Océan avec ses qualités, ses ridicules et ses vices» (A. Joanne, *La Normandie*, Paris, Librairie L. Hachette et Cie, 1867, p. 390-391). Les 220 kilomètres qui séparent Paris de Trouville se gagnent en six heures par trains express et en six heures cinquante minutes par trains omnibus en utilisant la route 69, selon Adolphe Joanne (*Ibid.*, p. xvii).

- 490 que celui-ci avait suivi Césarine à Dieppe²⁵. C'est au bout de trois
mois seulement que, de retour à Paris, il avait appris le refus et la
disparition de Marguerite. Il avait envoyé chez sa mère, elle y était
retournée en effet; mais, après une tentative de suicide²⁶, elle avait
disparu de nouveau, et personne ne doutait dans le village qu'elle ne
495 se fût noyée, puisque, disait-on, *c'était son idée*. Le marquis ajouta :
- Je ne dissimule pas ma faute et j'en rougis. C'est ce
remords qui m'a rendu furieux naguère...
- Ne parlons plus de cela, dit Césarine. J'ai eu envers vous
des torts qui ne me permettent pas d'être trop sévère aujourd'hui.
- 500 – D'autant plus, reprit-il, que vous êtes la cause...
involontaire...
- Et très innocente de votre mauvaise action; je
n'accepterais pas cette constatation comme un reproche mérité, mon
cher ami. Si toutes les femmes dont le refus d'aimer a eu pour
conséquence des aventures de ce genre devaient se les reprocher, la
505 moitié de mon sexe prendrait le deuil; mais tout cela n'est pas si grave,
puisque Marguerite s'est consolée.
- Et puisqu'elle a réparé son égarement, ajoutai-je, par une
conduite sage et digne; je suis bien aise de savoir que le récit de M. de
510 Rivonnière est exactement conforme au sien, et que mon neveu peut
estimer sa compagne et lui pardonner.
- Et même il le doit, répliqua vivement Césarine; mais lui
donner son nom, comme cela, sous les yeux du marquis, tu n'y songes
pas, Pauline! Je voudrais voir la figure que tu ferais, s'il arrivait que
515 madame Paul Gilbert, au bras de son mari, s'écriât encore en
rencontrant M. de Rivonnière :
- Voilà Jules!
- Certes elle ne le fera plus, dit le marquis. Pourquoi M.
Paul Gilbert serait-il informé?
- 520 – Il le sera! répondit Césarine.
- Par toi? m'écriai-je.
- Oui, par elle, reprit le marquis avec douleur; vous savez
bien qu'elle veut empêcher ce mariage!
- Vous rêvez tous deux, dit Césarine, qui n'avait jamais
525 avoué au marquis que Paul fût l'objet de sa préférence, et qui
détournait ses soupçons quand elle voyait reparaître sa jalousie; que
m'importe à moi?... Si j'avais l'inclination que vous me supposez,
comment supporterais-je la présence de cette Marguerite autour de

²⁵ En 1867, quatre heures suffirent pour se rendre de Paris à Dieppe par le chemin de fer, d'après Adolphe Joanne (*Ibid.*, p. 83).

²⁶ La tentative de suicide de Marguerite a déjà été racontée par Paul Gilbert: II/1093-1135.

530 moi? C'est moi qui l'ai mandée aujourd'hui. Je la fais travailler, je m'occupe d'elle, je m'intéresse à son enfant, qui est malade par parenthèse. J'irai peut-être le voir demain. Vous trouvez cela surprenant et merveilleux, vous autres? Pourquoi? Je peux juger cette pauvre fille très digne d'être aimée par un galant homme, mais je ne suis pas forcée de voir en elle la nièce bien convenable de
535 mademoiselle de Nermont. Je dis même que c'est un devoir pour Pauline de ne pas laisser ignorer à son neveu la rencontre d'aujourd'hui et le vrai nom du séducteur de Marguerite.

– Soit! s'écria le marquis en se levant comme frappé d'une idée nouvelle. Si M. Paul Gilbert aime réellement sa compagne, il
540 reconnaîtra qu'il a un compte à régler avec moi, il me cherchera querelle, et...

– Et vous vous battez? dit Césarine en se levant aussi, mais en affectant un air dégagé. Vous en mourez d'envie, marquis, et voilà votre férocité qui reparait; mais, moi, je n'aime pas les duels qui
545 n'ont pas le sens commun, et je jure que M. Gilbert ne saura rien. Ce n'est pas Marguerite qui ira se vanter à lui d'avoir retrouvé son amant. Ce n'est pas Pauline qui exposera son neveu chéri à une sottise et mauvaise affaire. Ce n'est pas vous qui le provoquerez par une déclaration d'identité qui ne vous fait pas jouer le beau rôle. À moins
550 qu'il ne vous passe par la tête de lui disputer Marguerite, je ne vois pas pourquoi vous auriez la cruauté d'enlever à votre victime son protecteur nécessaire. Voyons, assez de drame, allons déjeuner et ne parlons plus de ces commérages qu'il ne faut pas faire tourner au tragique.

555 Si Césarine avait des expédients prodigieux au service de son obstination, elle avait aussi les aveuglements de l'orgueil et une confiance exagérée dans son pouvoir de fascination. C'est là l'écueil de ces sortes de caractères. Une foi profonde, une passion vraie, ne sont pas les mobiles de leur ambition. S'ils s'attachent à la poursuite d'un
560 idéal, ce n'est pas l'idéal par lui-même qui les enflamme, c'est surtout l'amour de la lutte et l'enivrement du combat. Si mon neveu eût été facile à persuader et à vaincre, elle l'eût dédaigné; elle n'y eût jamais fait attention.

Elle croyait avoir trouvé dans le marquis l'esclave rebelle, mais
565 faible, qu'en un tour de main elle devait à jamais dompter; elle se trompait. Elle avait, sans le savoir, altéré la droiture de cet homme d'un cœur généreux, mais d'une raison médiocre. Depuis plusieurs années, elle le traînait à sa suite, l'honorant du titre d'ami, abusant de sa soumission, et lui confiant, dans ses heures de vanité, les théories
570 de haute diplomatie qui lui avaient réussi pour gouverner ses proches, ses amis et lui-même. D'abord le marquis avait été épouvanté de ce qui lui semblait une perversité précoce, et il avait voulu s'y soustraire;

ensuite il avait vu Césarine n'employer que des moyens avouables et ne travailler à dompter les autres qu'en les rendant heureux. Telle
 575 était du moins sa prétention, son illusion, la sanction qu'elle prétendait donner, comme font tous les despotes, à ses envahissements, et dont elle était la première dupe. Le marquis s'était payé de ses sophismes, il était revenu à elle avec enthousiasme; mais il recommençait à souffrir, à se méfier et à retomber dans son idée fixe,
 580 qui était de lutter contre elle et contre le rival préféré, quel qu'il fût.

Elle ne le tenait donc pas si bien attaché qu'elle croyait. Il avait étudié à son école l'art de ne pas céder, et il n'avait pas, comme elle, la délicatesse féminine dans le choix des moyens. Il lui passa donc par la tête, à la suite de l'explication que je viens de rapporter, d'éveiller la
 585 jalousie de Paul et de l'amener sur le terrain du duel en dépit des prévisions de Césarine. Il avait donné sa parole, il ne pouvait plus la tenir, et il s'en croyait dispensé parce que Césarine manquait à la sienne en lui cachant le nom de son rival au mépris de la confiance absolue qu'elle lui avait promise. C'est au moins ce qu'il m'expliqua
 590 par la suite après avoir agi comme je vais le dire.

Il nous quitta aussitôt après le déjeuner pour écrire à Marguerite la lettre suivante, qu'il lui fit tenir par Dubois :

Si j'ai fait semblant ce matin de ne pas vous reconnaître, c'est pour ne pas vous compromettre; mais les personnes chez qui nous sommes rencontrés étaient au courant de tout, et j'ai appris d'elles que vous n'aviez pas l'espérance d'épouser votre nouveau protecteur. La faute en est à moi, et votre malheur est mon ouvrage. Je veux réparer autant que possible le mal que je vous ai fait. J'ai compris et admiré votre fierté à mon égard; mais à présent vous êtes mère, vous n'avez pas le droit de refuser le sort que je vous offre. Acceptez une jolie maison de campagne et une petite propriété qui vous mettront pour toujours à l'abri du besoin. Vous ne me reverrez jamais, et vous garderez vos relations avec le père de votre enfant tant qu'elles vous seront douces. Le jour où elles deviendraient pénibles, vous serez libre de les rompre sans danger pour l'avenir de votre fils et sans crainte pour vous-même. Peut-être aussi, en vous voyant dans l'aisance, M. Paul Gilbert se décidera-t-il à vous épouser. Acceptez, Marguerite, acceptez la réparation désintéressée que je vous offre. C'est votre droit, c'est votre devoir de mère.

610 *Si vous voulez de plus amples renseignements, écrivez-moi.*

Marquis de Rivonnière.

Marguerite froissa d'abord la lettre avec mépris²⁷ sans la bien comprendre mais madame Féron, qui savait mieux lire et qui était plus

²⁷ II/ 898-899: «Une petite fortune en billets de banque que j'envoyai à ma victime m'a été renvoyée à l'instant même avec mépris [nous soulignons]». Le

615 pratique, la relut et lui en expliqua tous les termes. Madame Féron
 était très honnête, très dévouée à Paul et à son amie, mais elle voyait
 de près les déchirements de leur intimité et les difficultés de leur
 existence. Il lui sembla que le devoir de Marguerite envers son fils
 était d'accepter des moyens d'existence et des gages de liberté.
 Marguerite, qui voulait être épousée pour garder la dignité de son rôle
 620 de mère, tomba dans cette monstrueuse inconséquence de vouloir
 accepter, pour l'enfant de Paul, le prix de sa première chute. Elle
 envoya sur l'heure madame Féron chez le marquis. Il s'expliqua en
 rédigeant une donation dont le chiffre dépassait les espérances des
 deux femmes. Marguerite n'avait plus qu'à la signer. Il lui donnait
 625 quittance d'une petite ferme* en Normandie²⁸, qu'elle était censée lui
 acheter, et dont elle pouvait prendre possession sur-le-champ.

Quand Marguerite vit ce papier devant elle, elle l'épela avec
 attention pour s'assurer de la validité de l'acte et de la forme
 respectueuse et délicate dans laquelle il était conçu. À mesure que la
 630 Féron lui en lisait toutes les expressions, elle suivait du doigt et de
 l'oeil, le coeur palpitant et la sueur au front.

– Allons, lui dit sa compagne, signe vite et tout sera dit.
 Voici deux copies semblables, gardes-en une; je reporte moi-même
 l'autre au marquis. Je serai rentrée avant Paul; j'ai deux heures
 635 devant moi. Il ne se doutera de rien, pourvu que tu n'en parles ni à sa
 tante, ni à mademoiselle Dietrich, ni à personne au monde. J'ai dit au
 marquis que tu n'accepterais qu'à la condition d'un secret absolu.

Marguerite tremblait de tous ses membres.

– Mon Dieu! disait-elle, je ne sais pas pourquoi je me figure
 640 signer ma honte. Je donne ma démission de femme honnête.

– Tu auras beau faire, ma pauvre Marguerite, reprit la
 Féron, tu ne seras jamais regardée comme une femme honnête*
 puisqu'on ne t'épouse pas, et pourtant Paul t'aime beaucoup, j'en suis
 sûre; mais sa tante ne consentira jamais à votre mariage. Dans le
 645 monde de ces gens-là, on ne pardonne pas au malheur. D'ailleurs
 cette signature ne t'engage à rien. Tu n'es pas forcée d'aller demeurer
 en Normandie et de dire à Paul que tu y es propriétaire. J'irai tou-
 cher tes revenus sans qu'il le sache. En une petite journée, le chemin de

premier instinct de Marguerite est de rejeter tout don venant de sources douteuses. La cupidité de sa mère ne lui a donc pas été transmise. Comme Marguerite, Noun verra l'argent que lui offre son amant en l'abandonnant comme un affront amer. Raymon lui fera comprendre que c'est son «devoir» de mère d'accepter ses offres «des plus libérales». «C'est à titre d'héritage pour lui [l'enfant dont elle allait être mère] que je vous les transmets, et vous seriez coupable envers lui si une fausse délicatesse vous les faisait repousser», déclarera-t-il à Noun (*Indiana*, p. 110).

²⁸ Cf. III/482.

fer vous mène et vous ramène*²⁹, le marquis me l'a dit. Si quelque
 650 jour Paul se brouille avec toi, – ça peut arriver, tu le tracasses
 beaucoup quelquefois, – eh bien! tu iras vivre en bonne fermière à la
 campagne avec ton fils, qu'il te laissera emmener pour son bonheur et
 sa santé. Je suppose d'ailleurs que ce pauvre Paul, qui se fatigue et se
 prive pour nous donner le nécessaire, meure à la peine : que
 655 deviendras-tu avec ton enfant? Vivras-tu des aumônes de sa tante et
 de mademoiselle Dietrich? Ces bontés-là n'ont qu'un temps. Tu sais
 bien que le travail de deux femmes ne nous suffit pas pour élever un
 jeune homme de famille. Ton Pierre sera donc un ouvrier, sachant à
 peine lire et écrire? Avec ça qu'ils sont heureux, les ouvriers, avec
 660 leurs grèves³⁰, leurs patrons et les soldats! Pierre est un enfant bien
 né; il est petit-fils d'un médecin et noble par sa grand-mère³¹. Tu lui
 dois d'en faire un bourgeois et de pouvoir lui payer le collège;
 autrement il te reprocherait son malheur.

– Mais s'il me reproche son bonheur?...

665 – Est-ce qu'il saura d'où il vient? les enfants ne fouillent
 jamais ces choses-là. Ils prennent le bonheur où ils le trouvent, et on
 doit sacrifier sa fierté à leurs intérêts.

Marguerite signa; la Féron s'enfuit sans lui donner le temps de
 la réflexion.

670 Le marquis n'avait pas compté que Paul pourrait ignorer
 longtemps ce contrat, qu'il courut déposer chez son notaire, et qu'il lui
 recommanda de régulariser au plus vite. Il connaissait Marguerite, il
 la savait incapable de garder un secret. Une petite circonstance, qui
 ne fut peut-être pas préméditée, devait amener vite ce résultat. En
 675 prenant congé de madame Féron, il lui remit pour Marguerite un petit
 écrin, en lui disant que c'était le pot-de-vin³² d'usage. À ce mot de

²⁹ Adolphe Joanne le confirme dans *La Normandie*. Par exemple, les
 quelque 200 kilomètres entre Paris et Dieppe sont franchis en quatre heures environ
 par les trains express. Le trajet Paris-Fécamp se fait en cinq heures et quinze
 minutes, encore une fois en train express. Cf. A. Joanne, *op.cit.*, p. 83 et 91.

³⁰ En mars 1862, une grève particulièrement dure avait éclaté chez les
 ouvriers typographes, et les meneurs de celle-ci, lourdement condamnés, furent
 graciés par Napoléon III. Cette attitude incita les ouvriers français à accentuer leurs
 pressions pour faire valoir leurs droits. Le 25 mai 1864, une loi, dont le rapporteur
 fut Émile Ollivier, supprima le délit de grève et autorisa les coalitions.

³¹ I/14-16 : «mais ma soeur était jolie; elle fut recherchée et épousée par le
 docteur Gilbert, médecin estimé, dont elle eut un fils, mon filleul bien-aimé, qui fut
 nommé Paul». Le père de Pauline est comte : «Fille du comte de Nermont et restée
 orpheline avec ma jeune soeur, je fus dépouillée par un prétendu ami de mon père
 qui s'était chargé de placer avantageusement notre capital, et qui le fit
 frauduleusement disparaître» (I/9-12).

³² *pot-de-vin* : ce qui se donne en matière de présent au delà du prix qui a
 été convenu pour un marché.

pot-de-vin qu'elle ne comprenait pas, Marguerite, que madame Féron retrouva tout en pleurs, se prit à rire avec la facilité qu'ont les enfants de passer d'une crise à la crise contraire.

680 – Il est donc bien bon, *son vin*, dit-elle, qu'il en donne si peu à la fois?

Elle ouvrit l'écrin et y trouva une bague de diamants d'un prix assez notable. La veille encore, elle l'eût peut-être repoussée; mais elle avait vu, le matin même, les bijoux de Césarine, et, bien qu'elle eût affecté de ne pas les envier, elle en avait gardé l'éblouissement. Elle passa la bague à son doigt, jurant à la Féron qu'elle allait la remettre dans l'écrin et la cacher.

685 – Non, lui dit l'autre, il faut la vendre, cela te trahirait. Donne-moi ça tout de suite, je te rapporterai de l'argent. L'argent n'est pas signé, et Paul ne regarde pas où nous mettons le nôtre. Il ne sait jamais ce que nous avons; il se contente de nous demander de quoi nous avons besoin. À présent nous lui dirons qu'il ne nous faut rien, et, s'il est étonné, nous lui montrerons nos guipures. Il ne peut pas trouver mauvais que mademoiselle Dietrich nous fasse travailler.

690 – Non, lui dit l'autre, il faut la vendre, cela te trahirait. Donne-moi ça tout de suite, je te rapporterai de l'argent. L'argent n'est pas signé, et Paul ne regarde pas où nous mettons le nôtre. Il ne sait jamais ce que nous avons; il se contente de nous demander de quoi nous avons besoin. À présent nous lui dirons qu'il ne nous faut rien, et, s'il est étonné, nous lui montrerons nos guipures. Il ne peut pas trouver mauvais que mademoiselle Dietrich nous fasse travailler.

695 Marguerite cacha la bague; il était trop tard pour la faire évaluer, Paul allait rentrer. Il rentra en effet, il rentra avec moi. J'avais dîné seule, de bonne heure, pour aller le prendre à son bureau. Il m'avait écrit qu'il était un peu inquiet de l'indisposition de son fils.

L'enfant n'avait rien de grave. J'avais raconté à Paul, chemin

700 faisant, la visite de Marguerite à Césarine, l'engageant à ne pas blâmer Marguerite de sa confiance, de crainte d'éveiller ses soupçons. Il était fort mécontent de voir les bienfaits de mademoiselle Dietrich se glisser dans son petit ménage.

– Si c'est par là qu'elle prétend me prendre, elle s'y prend mal, disait-il ; elle est lourdement maladroite, la grande diplomate!

705 Je lui répondis que jusqu'à nouvel ordre le mieux était de ne pas paraître s'apercevoir de ce qui se passait chez lui. Il me le promit. Nous ne nous doutions guère des choses plus graves qui venaient de s'y passer.

710 Rassurée sur la santé de l'enfant, j'allais me retirer lorsque Paul me dit qu'il se passait chez lui des choses insolites. Ni Marguerite, ni madame Féron n'avaient dîné, elles mangeaient en cachette dans la cuisine et se parlaient à voix basse, se taisant ou feignant de chanter quand elles l'entendaient marcher dans l'appartement.

715 – Elles me semblent un peu folles, lui dis-je, je l'ai remarqué. C'est l'effet de la course de Marguerite en voiture *de maître* et la vue des merveilles de l'hôtel Dietrich qu'elle aura racontées à sa compagne, ou bien encore c'est la joie d'avoir un bel ouvrage à entreprendre.

720 Paul feignit de me croire, mais son attention était éveillée. Il me reconduisit en bas en me disant :

– Mademoiselle Dietrich commence à m’ennuyer, ma tante! Elle introduit son esprit de folie et d’agitation dans mon intérieur; elle me force à m’occuper d’elle, à me méfier de tout, à surveiller ma
725 pauvre Marguerite, qui n’était encore jamais sortie sans ma permission*, et que je vais être forcé de gronder ce soir.

– Ne la gronde pas, accepte quelques centaines de francs qui te manquent et emmène-la tout de suite à la campagne.

– Bah! mademoiselle Dietrich, grâce à M. Bertrand, nous
730 aura dépistés dans deux jours; il faudra que je reste aux environs de Paris ou que je perde de vue mon fils, que ces deux femmes ne savent pas soigner. Je ne vois qu’un remède, c’est de faire savoir très brutalement à mademoiselle Dietrich que je ne veux pas plus de ses secours à ma famille que je n’ai voulu de la protection de son père
735 pour moi.

Paul était agité en me quittant. Le nom de Césarine l’irritait; son image l’obsédait; je le voyais avec effroi arriver à la haine, l’amour est si près! et je ne pouvais rien pour conjurer le danger.

Paul, se sentant pris de colère, voulut attendre au lendemain
740 pour notifier à Marguerite de ne plus sortir sans sa permission. Il se retira de bonne heure dans son cabinet de travail, mais il ne put travailler, un vague effroi le tiraillait. Il se jeta sur son lit de repos et ne put dormir. Vers minuit, il entendit remuer dans la chambre à coucher, et, pour savoir si l’enfant dormait, il approcha sans bruit de
745 la porte entrouverte. Il vit Marguerite assise devant une table et faisant briller quelque chose d’étincelant à la lueur de sa petite lampe. La pauvre enfant n’avait pu dormir non plus, le feu des diamants brûlait son cerveau. Elle avait voulu savourer l’éclat de sa bague avant de s’en séparer, elle lui disait naïvement adieu, au moment de la
750 renfermer dans l’écrin, quand Paul, qui était arrivé auprès d’elle sans qu’elle l’entendît, la lui arracha des mains pour la regarder.

Elle jeta un cri d’épouvante.

– Tais-toi, lui dit Paul à voix basse, ne réveille pas l’enfant! Suis-moi dans le cabinet; s’il remue, nous l’entendrons. Écoute, lui
755 dit-il quand il l’eut amenée, stupéfaite et glacée, dans la pièce voisine, je ne veux pas te gronder. Tu es aussi niaise qu’une petite fille de sept ans. Ne me réponds pas, n’élève pas la voix. Il faut avant tout que notre enfant dorme. Pourquoi es-tu si consternée? Ce que tu as fait n’est pas si grave, je me charge de renvoyer ce bibelot à la personne
760 qui te l’a donné. Tu savais fort bien que tu ne dois rien recevoir que de moi, et tu ne le feras plus, à moins que tu ne veuilles me quitter.

- Te quitter, moi? dit-elle en sanglotant, jamais! C'est donc toi qui veux me chasser? Alors rends-moi ma bague; tu ne veux pas que je meure de faim?
- 765 – Marguerite, tu es folle. Je ne veux pas te quitter, mais je veux que tu fasses respecter la protection que je t'assure. Je ne veux pas que tu reçoives de présents; je ne veux pas surtout que tu en ailles chercher.
- Je n'ai pas été chez *lui*, je te le jure! s'écria Marguerite, qui avait perdu la tête et ne s'apercevait pas de la méprise de Paul.
- 770 – *Chez lui?* dit-il avec surprise; qui, *lui?*
- Mademoiselle Dietrich! répondit-elle, s'avisant trop tard du mensonge qui pouvait la sauver.
- Pourquoi as-tu dit *lui?* je veux le savoir.
- 775 – Je n'ai pas dit *lui*... ou c'est que tu me rends folle avec ton air fâché.
- Marguerite, tu ne sais pas mentir, tu n'as jamais menti; une seule chose, une chose immense, m'a lié à toi pour la vie, ta sincérité. Ne joue pas avec cela, ou nous sommes perdus tous deux.
- 780 Pourquoi as-tu dit *lui* au lieu d'*elle?* réponds, je le veux.
- Marguerite ne sut pas résister à cet appel suprême. Elle tomba aux pieds de Paul; elle confessa tout, elle raconta tous les détails, elle montra la lettre du marquis, l'acte de vente simulée, c'est-à-dire de donation; elle voulut le déchirer. Paul l'en empêcha. Il s'empara des papiers et de l'écrin, et, voyant qu'elle se tordait dans des convulsions de douleur, il la releva et lui parla doucement.
- 785 – Calme-toi, lui dit-il, et console-toi. Je te pardonne. Tu as mal raisonné l'amour maternel; tu n'as pas compris l'injure que tu me faisais. C'est la première fois que j'ai un reproche à te faire; ce sera la dernière, n'est-ce pas?
- 790 – Oh oui! par exemple, j'aimerais mieux mourir...
- Ne me parle pas de mourir, tu ne t'appartiens pas; va dormir, demain nous causerons plus tranquillement.
- Paul se remit à son bureau, et il m'écrivit la lettre suivante :
- 795 *Demain, quand tu recevras cette lettre, ma tante chérie, j'aurai tué le prétendu Jules Morin ou il m'aura tué, – tu sais qui il est et où Marguerite l'a rencontré ce matin; mais ce que tu ignores, c'est qu'il avait fait accepter tantôt à Marguerite des moyens d'existence, avec la prévision, énoncée par écrit, que cette considération me déciderait à*
- 800 *l'épouser. J'ignore si c'est une provocation ou une impertinence bête, et si mademoiselle Dietrich est pour quelque chose dans cette intrigue. Je croirais volontiers qu'elle a, je ne sais dans quel dessein, provoqué la rencontre de Marguerite avec son séducteur. Quoi qu'il en soit, si Dieu me vient en aide, car ma cause est juste, j'aurai bientôt privé*
- 805 *mademoiselle Dietrich de son cavalier servant, et j'aurai lavé la tache*

qu'il a imprimée à ma pauvre compagne. Lui vivant, je ne pouvais l'adopter légalement sans te faire rougir devant lui; mort, il te semblera, comme à moi, qu'il n'a jamais existé, et j'aurai purgé l'hypothèque qu'il avait prise sur mon honneur. Si la chance est contre moi, tu recevras cette lettre qui est mon testament. Je te lègue et te confie mon fils; remets-lui le peu que je possède. Laisse-le à sa mère sans permettre qu'elle s'éloigne de toi de manière à échapper à ta surveillance. Elle est bonne et dévouée, mais elle est faible. Quand il sera en âge de raison, mets-le au collège. Je n'ai pas dissipé le mince héritage de mon père. Je sais qu'il ne suffira pas; mais toi, ma providence, tu feras pour lui ce que tu as fait pour moi. Tu vois, j'ai bien fait de refuser le superflu que tu voulais me procurer; il sera le nécessaire pour mon enfant. – J'espérais faire une petite fortune avant cette époque et te rendre, au lieu de te prendre encore; mais la vie a ses accidents qu'il faut toujours être prêt à recevoir. Je n'ai du reste aucun mauvais pressentiment, la vie est pour moi un devoir bien plutôt qu'un plaisir. Je vais avec confiance où je dois aller. Tu ne recevras cette lettre qu'en cas de malheur, sinon je te la remettrai moi-même pour te montrer qu'à l'heure du danger ma plus chère pensée a été pour toi.

825 Il écrivit à Marguerite une lettre encore plus touchante pour lui pardonner sa faiblesse et la remercier du bonheur intime qu'elle lui avait donné.

830 *Un jour d'entraînement, lui disait-il, ne doit pas me faire oublier tant de jours de courage et de dévouement que tu as mis dans notre vie commune. Parle de moi à mon Pierre, conserve-toi pour lui. Ne t'accuse pas de ma mort, tu n'avais pas prévu les conséquences de ta faiblesse; c'est pour les détourner que je vais me battre, c'est pour préserver à jamais mon fils et toi de l'outrage de certains bienfaits. Le père s'expose pour que la mère soit vengée et respectée. Je vous bénis tous deux.*

835 Il pensa aussi à la Féron et lui légua ce qu'il put. Il s'habilla, mit sur lui ces deux lettres et sortit avec le jour sans éveiller personne. Il alla prendre pour témoins son ami, le fils du libraire³³, et un autre jeune homme d'un esprit sérieux. À sept heures du matin, il faisait réveiller M. de Rivonnière et l'attendait dans son fumoir.

840 Il n'avait pas laissé soupçonner à ses deux compagnons qu'il s'agissait d'un duel immédiat. Il avait une explication à demander, il voulait qu'elle fût entendue et répétée au besoin par des personnes sûres.

845 Il s'était nommé en demandant audience. Le marquis se hâta de s'habiller et se présenta, presque joyeux de tenir enfin sa vengeance et de pouvoir dire à Césarine qu'il avait été provoqué. Il alla même au-devant de l'explication en disant à Paul :

³³ Le jeune Latour, ami de collègue.

– Vous venez ici avec vos témoins, monsieur, ce n'est pas l'usage³⁴; mais vous ne connaissez pas les règles, et cela m'est tout à fait indifférent. Je sais pourquoi vous venez; il n'est pas nécessaire d'initier à nos affaires les personnes que je vois ici. Vous croyez avoir à vous plaindre de moi. Je ne compte pas me justifier. Mon jour et mon heure seront les vôtres.

– Pardonnez-moi, monsieur, répondit Paul; je ne compte pas procéder selon les règles, et il faut que vous acceptiez ma manière. Je veux que mes amis sachent pourquoi j'expose ma vie ou la vôtre. Je ne suis pas dans une position à m'entourer de mystère. Les personnes qui veulent bien m'estimer savent que j'ai pris pour femme, pour maîtresse, je ne parlerai point à mots couverts, une jeune fille séduite à quinze ans par un homme qui n'avait nullement l'intention de l'épouser. Je m'abstiens de qualifier la conduite de cet homme. Je ne le connaissais pas, elle l'avait oublié. Je n'étais pas jaloux du passé, j'étais heureux, car j'étais père, et, quel que fût le lien qui devait nous unir pour toujours, fidélité jurée ou volontairement gardée, je

³⁴ Le marquis reconnaît qu'il existe des règles concernant le duel. Après les arrangements préliminaires auxquels ils restent complètement étrangers, laissant à leurs témoins le soin de tout ordonner, les deux adversaires se rendent à l'endroit indiqué. Dans un chapitre de son *XIXe siècle (en France). Classes, moeurs, usages, costumes, inventions* (1893) intitulé «Les plaisirs publics», John Grand-Carteret écrit que le duel est resté «l'apanage de l'ancienne société aristocratique», mais qu'il a gagné les classes élevées de la bourgeoisie. Il ajoute que le duel a pris une place considérable dans le théâtre et la littérature de l'époque (p. 502).

Le mot *duel* ne figure pas dans la loi, et c'est là une omission regrettable. La loi paraît le prévoir sans l'approuver. Comme nul article ne prévoit ce délit, les magistrats sont obligés, pour condamner les coupables, de leur appliquer des textes qui sont rien moins qu'explicites (*GDU*, t. VI, p. 1346, col. 3). «Quiconque, dans un duel, a fait des blessures à son adversaire, s'il en est résulté une incapacité de travail, tombe sous l'application de l'article 309 du code pénal, et peut être puni par emprisonnement de deux à cinq ans et une amende de 16 à 200 francs. Si la mort s'en est suivie, l'article 311 est applicable; la peine sera celle des travaux forcés comme complices et passibles des mêmes peines que les auteurs principaux» (*DD*, t. III, p. 818, col. 1).

Césarine Dietrich n'est pas le seul roman de Sand où est mentionné le duel. Le narrateur d'*Indiana* rappelle que Raymon de Ramière a déjà eu «trois duels éclatants» (p. 83). Dans *Valentine*, non seulement M. de Neuville, séducteur de Louise, est tué en duel par le père de cette infortunée, mais M. de Lansac meurt dans un duel. M. de Blanchemont perd la vie dans un duel avec un de ses amis, pour une folle maîtresse qui l'avait trahi dans *Le Meunier d'Angibault*. Dans *Jeanne*, Guillaume se bat en duel avec Marsillat. Le brigadier Estagel et Hyacinthe de La Florade ont un duel à mains nues dans *Tamaris*. Dans *Monsieur Sylvestre*, Pierre Sorède et Gédéon Nuñez se battent à l'épée. Le protagoniste de *Pierre qui roule*, Pierre Laurence, prend Léon et Marco comme témoins et se bat à l'épée avec le capitaine Vachard pour défendre l'honneur d'Impéria et de la troupe de comédiens. Dans *Malgré tout*, M. de Rémonville veut se battre au pistolet avec Abel, musicien qui aspire à la main de sa belle-soeur Sarah Owen.

865 considérais notre union comme mon bien, comme mon devoir, comme mon droit. Je suis pauvre, je vis de mon travail; elle acceptait ma peine et ma pauvreté. Hier, cet homme a écrit à ma compagne la lettre que voici :

870 Et Paul lut tout haut la lettre du marquis à Marguerite; puis il montra la bague et la posa, ainsi que l'acte de donation, sur la table, avec le plus grand calme, après quoi, et sans permettre au marquis de l'interrompre, il reprit :

875 - Cet homme qui m'a fait l'outrage de supposer, et d'écrire à ma maîtresse que ses présents me décideraient sans doute au mariage³⁵, c'est vous, monsieur le marquis de Rivonnière, j'imagine que vous reconnaissez votre signature?

- Parfaitement, monsieur.

- Pour cette insulte gratuite, vous reconnaissez aussi que vous me devez une réparation?

880 - Oui, monsieur, je le reconnais et suis prêt à vous la donner.

- Prêt?

- Je ne vous demande qu'une heure pour avertir mes témoins.

885 - Faites, monsieur.

Le marquis sonna, demanda ses chevaux, acheva sa toilette, et revint dire à Paul qu'il le priait de fumer ses cigares avec ses amis en l'attendant. Il y avait tant de courtoisie et de dignité dans ses manières qu'aussitôt son départ le jeune Latour essaya de parler en sa faveur. Il trouvait très justes le ressentiment et la démarche de Paul; mais il pensait que les choses eussent pu se passer autrement. Si Paul eût engagé le marquis à expliquer le passage de sa lettre, peut-être celui-ci se fût-il défendu d'avoir eu une intention blessante contre lui. L'autre ami, plus réfléchi et plus sévère, jugea que la tentative de générosité envers Marguerite et l'appel à ses sentiments maternels étaient tout aussi blessants pour Paul que l'allusion maladroite et peut-être irréfléchie sur laquelle il motivait sa provocation.

890 - J'ai saisi cette allusion, répondit Paul, pour abréger et pour fixer les conditions du duel d'une manière précise. Je crois avoir fait comprendre à M. de Rivonnière que son action m'offensait autant que ses paroles.

900 Le jeune Latour se rendit, mais avec l'espérance que les témoins du marquis l'aideraient à provoquer un arrangement.

³⁵ III/606-609: «Peut-être aussi, en vous voyant dans l'aisance, M. Paul Gilbert se décidera-t-il à vous épouser. Acceptez, Marguerite, acceptez la réparation désintéressée que je vous offre. C'est votre droit, c'est votre devoir de mère.»

905 Ceux-ci ne se firent pas attendre. Il est à croire que le marquis
les avait prévenus la veille qu'il comptait sur une affaire d'honneur au
premier jour. L'heure n'était pas écoulée que ces six personnes se
trouvèrent en présence.

910 M. de Rivonnière avait tout expliqué à ses deux amis. Ils
connaissaient ses intentions. Il se retira dans son appartement, et
Paul passa dans une autre pièce. Les quatre témoins s'entendirent en
dix minutes. Ceux de Paul maintenaient son droit, qui ne fut pas
discuté. Le vicomte de Valbonne³⁶, qui aimait le marquis autant que
le point d'honneur, eut un instant l'air d'acquiescer au désir du jeune
915 Latour en parlant d'engager l'auteur de la lettre à préciser la valeur
d'une certaine phrase; mais l'autre témoin, M. Campbel, lui fit
observer avec une sorte de sécheresse que le marquis s'était prononcé
devant eux très énergiquement sur la volonté de ne rien expliquer et
de ne pas retirer la valeur d'un seul mot écrit et signé de sa main.

920 Une heure après, les deux adversaires étaient en face l'un de
l'autre. Une heure encore et Césarine recevait le billet suivant, de
l'homme de confiance du marquis.

925 *M. le marquis est frappé à mort; mademoiselle Dietrich et
mademoiselle de Nermont refuseront-elles de recevoir son dernier
soupir? Il a encore la force de me donner l'ordre de leur exprimer ce
dernier voeu.*

P.S. *M. Paul Gilbert est près de lui, sain et sauf.*

DUBOIS.

930 Frappées comme de la foudre et ne comprenant rien, nous nous
regardions sans pouvoir parler. Césarine courut à la sonnette,
demanda sa voiture, et nous partîmes sans échanger une parole.

Le marquis était, quand nous arrivâmes, entre les mains du
chirurgien, qui, assisté de Paul et du vicomte de Valbonne, opérait
l'extraction de la balle³⁷. Dubois, qui nous attendait à la porte de

³⁶ *Val* a été «très courant dans tous les dialectes romans de France et a formé au Moyen Âge une quantité de noms de lieux. En provençal et en occitan, *val* est toujours resté féminin dans les noms de lieux», dont Valbonne (Ernest Nègre, *Les Noms de lieux en France*, Paris, Librairie Armand Colin, 1963, p. 130). Hameau de France, commune de Saint-André de Majencouls, canton de Valleraugue, Valbonne est situé près de Cannes.

³⁷ D'après Jean-Paul Binet, Claude d'Allaines décrit très bien l'étrange aventure qu'était une opération à domicile à Paris dans *Histoire de la Chirurgie* à cette époque : «À Paris, la maison Leclercq (rue de Sèvres) tenait jour et nuit à leur (les chirurgiens) disposition des boîtes d'instruments stériles. Un infirmier ou un aide-pharmacien embarquait dans la voiture avec l'équipe chirurgicale. Une fois celle-ci arrivée au domicile du malade, et l'urgence confirmée, il fallait choisir une pièce aussi nue que possible. L'infirmier la tendait de draps blancs, disposait une table, tentait d'obtenir un éclairage correct, réclamait de l'eau bouillie, du savon. C'était donc, en général, dans un cabinet de toilette, ou sur une table de cuisine que

l'hôtel, nous fit entrer dans un salon, où le jeune Latour me raconta
935 tout ce qui avait amené et précédé le duel.

– J'étais fort inquiet, me dit-il, bien que Paul se fût exercé depuis longtemps à se servir du pistolet et de l'épée. Il m'avait dit souvent :

– J'aurai probablement un homme à tuer dans ma vie, s'il
940 n'est pas déjà mort.

Je savais qu'il faisait allusion au premier amant de sa maîtresse, car j'avais été son confident dès le début de leur liaison. Je lui avais maintes fois conseillé de l'épouser quand même, à cause de l'enfant, qu'il aime avec passion. C'est du reste la seule passion que je lui aie
945 jamais connue. Aussi c'est pour son fils, bien plus que pour la mère et pour lui-même, qu'il s'est battu. Il avait été réglé qu'il tirerait le premier. Il a visé vite et bien. Il ne prend jamais de demi-mesure quand il a résolu d'agir : mais, quand il a vu son adversaire étendu par terre et lui tendant la main, il est redevenu homme et s'est élancé vers
950 lui les bras ouverts³⁸.

– Vous m'avez tué, lui a dit le blessé, vous avez fait votre devoir. Vous êtes un galant homme, je suis le coupable, j'expie!

Depuis ce moment, Paul ne l'a pas quitté. Il m'a défendu d'avertir Marguerite, qui ne se doute de rien et ne peut rien apprendre;
955 mais il m'avait remis conditionnellement une lettre d'adieux pour vous, écrite la nuit dernière. Comme il n'a même pas eu à essuyer le feu de son adversaire, cette lettre ne peut plus vous alarmer. Pendant que vous la lirez, je vais chercher des nouvelles du pauvre marquis. On n'espérait pas tout à l'heure, peut-être tout est-il fini!

le chirurgien devait opérer, dans l'inconfort des gestes et sous une lumière plus que médiocre sans oublier qu'il fallait obtenir de la Préfecture de Police une couche de paille étendue sur toute la largeur de la chaussée devant le domicile de l'opéré afin d'amortir pour lui les bruits lancinants des sabots des chevaux sur les pavés de bois» (Claude d'Allaines cité par Jean-Paul Binet dans *L'Acte chirurgical*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1990, p. 41).

Il faut également rappeler que les chirurgiens de l'époque intervenaient souvent à froid. La technique du traitement par chloroforme à compte-goutte, inventée en 1847, devient à la mode lorsque le gynécologue d'Édimbourg Sir James Young Simpson l'utilise pour anesthésier la reine Victoria lors de l'accouchement de son fils Léopold en 1853. Les opérateurs utilisaient l'éther ou le chloroforme, non sans accidents hépatiques ou cardio-vasculaires, avant de revenir à l'inhalation de protoxyde d'azote des débuts, plus facile à manier. La mise au point de l'anesthésie encourage la témérité des chirurgiens et, en attendant les nouveaux antiseptiques, fait remettre en usage des procédés innovateurs. Il faudra attendre une vingtaine d'années avant la mise au point de l'antisepsie (1867-1874) et encore plus longtemps pour l'imposition progressive de l'asepsie (1886-1892).

³⁸ À peine vengé, Gédéon Nuñez a horreur de lui-même, même s'il a voulu tuer son adversaire, Pierre Sorède, en duel. Il le soigne comme s'il eût été son fils : «Il est perdu, je l'ai tué !... Hâissez-moi ! Je me déteste !» (*Monsieur Sylvestre*, p. 317).

- 960 – Je veux le voir, s'écria Césarine.
 Dubois qui était debout, allant avec égarement d'une porte à l'autre, l'arrêta. M. Nélaton³⁹ ne veut pas, lui dit-il; c'est impossible à présent! restez-là, ne vous en allez pas, mademoiselle Dietrich! Il m'a dit tout bas :
- 965 – La voir et mourir!
 – Pauvre homme! pauvre ami! dit Césarine, revenant étouffée par les sanglots*. Il meurt de ma main, on peut dire! Certes il n'a pas eu l'intention de provoquer ton neveu, il ne m'aurait pas manqué de parole. Il a été sincère en voulant réparer le tort qu'il avait
- 970 fait à Marguerite... Il s'y est mal pris, voilà tout. C'est mon blâme qui l'aura poussé à cette réparation qu'il paye de sa vie...
 – Dis-moi, Césarine, est-ce par l'effet du hasard qu'il a rencontré hier Marguerite chez toi?
- 975 – Qu'est-ce que cela te fait? Vas-tu me gronder? ne suis-je pas assez malheureuse, assez punie?
- Je veux tout savoir, repris-je avec fermeté. Mon neveu pourrait être le blessé, le mourant, à l'heure qu'il est, et j'ai le droit de t'interroger. Ta conscience te crie que tu as provoqué le désastre. Tu savais la vérité, avoue-le; tu as voulu en tirer parti pour rompre le lien
- 980 entre Paul et Marguerite.
 – Pour empêcher ton neveu de l'épouser, oui, j'en conviens, pour le préserver d'une folie, pour te la faire juger inadmissible; mais qui pouvait prévoir les conséquences de la rencontre d'hier? N'étais-je pas d'avis de la cacher à M. Gilbert? N'ai-je pas donné toutes les
- 985 raisons qui nous commandaient le silence? Pouvais-je admettre que le marquis ferait de si déplorables maladresses?
- Ainsi tu as prémédité la rencontre, tu l'avoues?
- Je ne savais vraiment rien, je me doutais seulement. Le marquis s'était confessé à moi, il y a longtemps, d'une mauvaise
- 990 action. Le nom de Marguerite lui était échappé et n'était pas sorti de

³⁹ Le Dr Auguste Nélaton (1807-1873) faisait partie du quatuor européen Koeberlé, Spencer Wells, Billroth, Nélaton. Né et mort à Paris, le célèbre chirurgien est reçu comme docteur en 1836, est élu membre de l'Académie de médecine en 1856 et membre de l'Institut scientifique en 1867. Dès lors, sa réputation commence à s'étendre dans la capitale, où il se crée rapidement une nombreuse et brillante clientèle. Sa célébrité européenne vient par contre du fait qu'il était le chirurgien de Garibaldi et de Napoléon III. Cf. *GDU*, t. XI, p. 908, col. 4 - 909, col. 1. On retrouve son nom dans la *Correspondance* (t. XX, à Lina Dudevant du 21 mai 1868, p. 835) et dans l'*Agenda* (mercredi 20 mai 1868) de George Sand. Le nom d'Auguste Nélaton reviendra dans la *Correspondance* de Victor Hugo, dans le *Journal des Goncourt* et dans les *Cahiers* de Maurice Barrès, entre autres. De fait, il ne s'agit pas du seul cas où Sand fait mention d'un médecin réel. Dans *Malgré tout*, le Docteur Blanche, qui a traité Marie de Flavigny, comtesse d'Agoult, et qui a accueilli Guy de Maupassant dans sa maison de santé, s'occupe de Carmen d'Ortosa.

ma mémoire. J'ai voulu tenter l'aventure; ... mais lis donc la lettre qu'on vient de te donner; tu sauras ce qu'il faut penser de ce désastre.

995 Je lus la lettre de Paul et la lui laissai lire, espérant que la dureté avec laquelle il s'exprimait sur son compte la refroidirait définitivement. Il n'en fut rien. Elle parut ne pas prendre garde à ce qui la concernait, et loua avec chaleur la forme, les idées et les sentiments de cette lettre.

1000 – C'est un homme, celui-là, disait-elle à chaque phrase en essuyant ses yeux humides, c'est vraiment un grand coeur, un héros doublé d'un saint!

L'arrivée de Dubois mit fin à cet enthousiasme. Le blessé avait supporté l'opération. Nélaton était parti content de son succès; mais le médecin ne répondait pas que le blessé vécût vingt-quatre heures⁴⁰. M. de Valbonne vint nous chercher un instant après.

1005 – On doit consentir, nous dit-il, à ce qu'il vous voie toutes deux. Il s'agit parce que je n'obéis pas aux ordres qu'il m'avait donnés avant le duel. Il a toute sa tête, son médecin a compris qu'il ne fallait pas contrarier la volonté d'un homme qui, dans un instant peut-être, n'aura plus de volonté.

1010 Nous suivîmes le vicomte dans la chambre du marquis. À travers la pâleur de la mort, il sourit faiblement à Césarine, et son regard éteint exprima la reconnaissance. Paul, qui était assis au chevet du moribond, s'en éloigna sans paraître voir Césarine.

1015 Je compris que m'occuper de mon neveu en cet instant, c'eût été le féliciter d'avoir échappé au sort cruel que subissait son adversaire. Césarine s'approcha du lit et baisa le front glacé de son malheureux vassal. Le médecin, voyant qu'il s'agissait de choses intimes*, passa dans une autre pièce, et M. de Valbonne fit entrer dans celle où nous étions l'autre témoin du marquis et les deux témoins de Paul, qu'il

1020 avait priés de rester. Alors, nous invitant à nous rapprocher du lit du blessé, M. de Valbonne nous parla ainsi à voix basse, mais distincte :

– Avant de me mettre, avec M. Campbel, en présence des témoins de M. Gilbert, Jacques de Rivonnière m'avait dit :

⁴⁰ D'après Jean-Paul Binet, ce genre de compte rendu d'opération était très fréquent au XIXe siècle. Il est tout à fait commun d'entendre des commentaires post-chirurgicaux comme: «L'intervention a parfaitement réussi, mais le malade est mort... de complications qui n'avaient rien à voir avec l'opération, laquelle s'était très bien passée» (J.-P. Binet, *op. cit.*, p. 38).

Si l'on additionne les chiffres de l'époque (statistiquement valables), affirme Binet dans *L'Acte chirurgical*, sur 1 073 cas opérés on comptait 350 morts, soit 30 % de mortalité. Les suites opératoires étaient en cause. Se succédaient toujours les mêmes symptômes, souvent dans le même ordre: fièvre, troubles intestinaux, puis franche péritonite, toujours mortelle (*ibid.*, p. 37).

– Je ne veux pas d'arrangement⁴¹, car je ne puis assurer
 1025 que je n'aie pas eu d'intentions hostiles et malveillantes à l'égard de M.
 Gilbert. J'avais contre lui de fortes préventions et une sorte de haine
 personnelle. La démarche qu'il a faite en venant me demander raison
 et la manière dont il l'a faite m'ont prouvé qu'il était homme de coeur,
 1030 homme d'honneur et même homme de bonne compagnie, car jamais
 on n'a repoussé une injure avec plus de fermeté et de modération.
 Aucune parole blessante n'a été échangée entre nous dans cette
 entrevue. J'ai senti qu'il ne méritait pas mon aversion et que j'avais
 tous les torts. Je ne sais pas si j'ai affaire à un homme qui sache tenir
 1035 autre chose qu'une plume, mais j'ai le pressentiment qu'il aura la
 chance pour lui. Je serais donc un lâche si je reculais d'une semelle.
 Vous réglerez tout sans discussion, et, si le sort m'est sérieusement
 contraire, vous ferez mes excuses à M. Paul Gilbert. Vous lui direz
 qu'après avoir essuyé son feu, je ne l'aurais pas visé, ayant, pour
 1040 respecter sa vie, des raisons particulières qu'il comprendra fort bien.
 Vous lui direz ces choses en mon nom, si je suis mort ou hors d'état
 de parler; vous les lui direz en présence de ses témoins et de toutes les
 personnes amies qui se trouveraient autour de moi à mon heure
 dernière.

Espérons, ajouta M. de Valbonne, que cette heure n'est pas
 1045 venue, et que Jacques de Rivonnière vivra; mais j'ai cru devoir remplir
 ses intentions pour lui rendre la tranquillité, et je crois voir qu'il
 approuve l'exactitude des termes dont je me suis servi.

Tous les regards se tournèrent vers le marquis, dont les yeux
 étaient ouverts, et qui fit un faible mouvement pour approuver et
 1050 remercier. Nous comprîmes tous que nous devions lui laisser un
 repos absolu, et nous sortîmes de la chambre, où Paul resta avec M.
 de Valbonne et le médecin. Tel était le désir du marquis, qui
 s'exprimait par des signes imperceptibles.

Césarine ne voulait pas quitter la maison; elle écrivit à son père
 1055 pour lui annoncer cette malheureuse affaire et le prier de venir la
 rejoindre. Dès qu'il fût arrivé, je courus chez Marguerite afin de la
 préparer à ce qui venait de se passer. Paul m'avait fait dire par le
 jeune Latour de vouloir bien prendre ce soin moi-même et de remettre
 en même temps à Marguerite, lorsqu'elle serait bien rassurée sur son
 1060 compte, la lettre de pardon et d'amitié qu'il lui avait écrite durant la
 nuit.

⁴¹ Le duel au pistolet est, ou plus sérieux que le duel à l'épée ou simplement ridicule. «Sans parler des armes à bouchons, il est évident que les témoins peuvent presque à volonté enlever tout danger à la rencontre, voilà la raison pour laquelle les deux adversaires ne connaissaient souvent pas l'arme, qui ne leur était remise entre les mains qu'au dernier moment» (GDU, t. VI, p. 1346, col. 3).

Pour la première fois, je vis Marguerite comprendre la grandeur du caractère de Paul et se rendre compte de toute sa conduite envers elle. La vérité entra dans son esprit en même temps que le repentir et la douleur s'exhalèrent de son âme. Je lui dissimulai la gravité de la blessure du marquis. Je la trouvais bien assez punie, bien assez épouvantée. La lettre de Paul acheva cette initiation d'une nature d'enfant aux vrais devoirs de la femme. Elle me la fit lire trois ou quatre fois, puis elle la prit, et, à genoux contre mon fauteuil, elle la couvrit de baisers en l'arrosant de larmes. Je dus rester deux heures auprès d'elle pour l'apaiser, pour la confesser et aussi pour l'enseigner, car elle m'accablait de questions sur sa conduite future.

1065
1070
1075 – Dites-moi bien tout, s'écriait-elle. Je ne dois plus recevoir de lettres, je ne dois plus voir personne sans que Paul le sache et y consente, même s'il s'agissait de mademoiselle Dietrich?

– C'est surtout avec mademoiselle Dietrich que vous devez rompre dès aujourd'hui d'une manière absolue. Renvoyez-lui ses dentelles. Je me charge de vous procurer un ouvrage aussi important et aussi lucratif. D'ailleurs il faut que Paul sache que votre travail ne vous suffit pas. Pourquoi le lui cacher?

1080 – Pour qu'il ne se tue pas à force de travailler lui-même.

– Je ne le laisserai pas se tuer. Il reconnaîtra que, dans certaines circonstances comme celle-ci, il doit me laisser contribuer aux dépenses de son ménage.

1085 – Non, il ne veut pas; il a raison. Je ne veux pas non plus. C'est lâche à moi de vouloir être bien quand il se soucie si peu d'être mal. J'avais accepté sa pauvreté avec joie, mon honneur est de me trouver heureuse comme cela. Il m'a gâtée; je suis cent fois mieux avec lui, même dans mes moments de gêne, que je ne l'aurais été sans lui, à moins de m'avilir. Je n'écouterai plus les plaintes de la Féron. Si elle ne se trouve plus heureuse avec nous, qu'elle s'en aille! Je suffirai à tout. Qu'est-ce que de souffrir un peu quand on est ce que je suis? Mais dites-moi donc pourquoi Paul est mécontent des bontés que mademoiselle Dietrich avait pour moi? Voilà une chose que je ne comprends pas, et que je ne pouvais pas deviner, moi!

1090
1095
1100
1105 Je fus bien tentée d'éclairer Marguerite sur les dangers personnels que lui faisait courir la protection de Césarine; cependant pouvait-on se fier à la discrétion et à la prudence d'une personne si spontanée et si sauvage encore? Sa jalousie éveillée pouvait amener des complications imprévues. Elle haïssait en imagination les rivales que son imagination lui créait. En apprenant le nom de la seule qui songeât à lui disputer son amant, elle ne se fût peut-être pas défendue de lui exprimer sa colère. Il fallait se taire, et je me tus. Je lui rappelai que Paul ne voulait l'intervention de qui que ce soit dans ses moyens d'existence, puisqu'il refusait même la mienne. Mademoiselle

Dietrich était une étrangère pour lui; il ne pouvait souffrir qu'une étrangère pénétrât dans son intérieur et fit comparaître Marguerite dans le sien pour lui dicter ses ordres.

1110 – Donnez-moi les guipures, ajoutai-je, et l'argent que vous avez reçu d'avance; je me charge de les reporter. Demain vous aurez la commande que je vous ai promise, et qui passera par mes mains sans qu'on vienne chez vous.

1115 Elle fit résolument le sacrifice que j'exigeais. Je dois dire que, pour le reste, elle était vraiment heureuse et comme soulagée de ne rien devoir au marquis; elle approuvait la sévérité de Paul, et, si elle regrettait en secret quelque chose, car il fallait bien que l'enfant reparût en elle, c'était plutôt la vue de la bague que la propriété de la terre.

1120 En redescendant l'escalier, je rencontrai Paul, qui rentrait pour voir un instant sa famille, se promettant de retourner vite auprès du marquis. Césarine était rentrée chez elle avec son père. M. de Rivonnière n'allait pas mieux. À chaque instant, on craignait de le voir s'éteindre. M. Dietrich ne voulait pas laisser sa fille assister à cette agonie.

1125 Je retrouvai Césarine fort agitée. Opiniâtre dans ses desseins (parfois en dépit d'elle-même), elle s'était arrangé une nuit d'émotions avec Paul* au chevet du mourant. Rien ne la détournait de son but, et cependant elle pleurait sincèrement le marquis. Elle lui devait ses soins, disait-elle, jusqu'à la dernière heure. Elle ne pouvait pas être
1130 compromise par cette sollicitude. Les amis et les parents qui à cette heure entouraient le blessé savaient tous la pureté de son amitié pour lui, et ne pouvaient trouver étrange qu'elle mît à leur service son activité, sa présence d'esprit, son habileté reconnue à soigner les malades.

1135 – Et quand même on en gloserait⁴², disait-elle, c'est en présence d'un devoir à remplir qu'il ne faut pas se soucier de l'opinion, à moins qu'on ne soit égoïste et lâche. Je ne comprends pas que mon père ne m'ait pas permis de rester, sauf à rester avec moi, ce qui eût écarté toute présomption malveillante. On sait bien qu'il chérissait M.
1140 de Rivonnière; on n'a pas su leur différend de quelques jours. Je le guetterai, et si, comme je le pense, il y retourne, il faudra bien qu'il me laisse l'accompagner ou le rejoindre à quelque heure que ce soit.

Elle l'eût fait, si Dubois ne fût venu nous dire dans la soirée que le blessé avait éprouvé un mieux sensible. Il avait dormi, le pouls

⁴² *gloser*. critiquer. Figurément et familièrement, censurer, critiquer, donner un mauvais sens à un discours, à une action (*DAF*, 1835, t. I, p. 841). Le *DN* ajoute «donner un mauvais sens à quelque action, à quelque discours» et note que *gloser* est «familier» (t. II, p. 41, col. 4).

1145 n'était plus si faible, et, s'il ne survenait pas un trop fort accès de
fièvre, il pouvait être sauvé. Après avoir retenu M. de Valbonne et M.
Gilbert jusqu'à huit heures, il les avait priés de le laisser seul avec son
1150 médecin et sa famille, qui se composait d'une tante, d'une soeur et
d'un beau-frère, avertis par télégramme et arrivés aussitôt de la
campagne. Le médecin avait quelque espoir, mais à la condition d'un
repos long et absolu. Le marquis remerciait tous ceux qui l'avaient
assisté et visité, mais il sentait le besoin de ne plus voir personne.
Dubois nous promit des nouvelles trois fois par jour, et prit
1155 l'engagement de nous avertir, si quelque accident survenait durant la
nuit.

Le mieux se soutint, mais tout annonçait que la guérison serait
très lente. Le poumon avait été lésé, et le malade devait rester
immobile, absolument muet, préservé de la plus légère émotion durant
plusieurs semaines, durant plusieurs mois peut-être.

1160 Césarine, voyant que la destinée se chargeait d'écarter
indéfiniment un des principaux obstacles à sa volonté, reprit son
oeuvre impitoyable, et tomba un jour à l'improviste dans le ménage de
Paul. Il y était, elle le savait. Elle entra résolument sans se faire
pressentir.

1165 – À présent que notre malade est presque sauvé, dit-elle en
s'adressant à Paul sans autre préambule que celui de s'asseoir après
avoir pressé la main de Marguerite, il m'est permis de songer à moi-
même et de venir trouver mon ennemi personnel pour avoir raison de
sa haine ou pour en savoir au moins la raison. Cet ennemi, c'est vous,
1170 monsieur Gilbert, et votre hostilité ne m'est pas nouvelle; mais elle a
pris dans ces derniers temps des proportions effrayantes, et si vous
vous rappelez les termes d'une lettre écrite à votre tante la veille du
duel, vous devez comprendre que je ne les accepte pas sans
discussion.

1175 – Si vous me permettez de placer un mot, répondit Paul avec
une douceur ironique, vous m'accorderez aussi que je ne veuille pas
réveiller devant ma compagne des souvenirs qui lui sont pénibles et
des faits dont elle ne doit compte qu'à moi. Vous trouverez bon qu'elle
aille bercer son enfant, et que je supporte seul le poids de votre
1180 courroux.

C'était tout ce que désirait Césarine, et Marguerite ne se méfiait
pas; au contraire, elle souhaitait que la belle Dietrich, comme elle
l'appelait, dissipât les préventions de Paul, afin de pouvoir l'aimer et la
voir sans désobéissance.

1185 – Puisque vous rendez notre explication plus facile, dit
Césarine dès qu'elle fut seule avec Paul, elle sera plus nette et plus
courte. Je sais quelle inconcevable folie s'est emparée de l'esprit de
ma chère Pauline, et il est probable qu'elle vous l'a inoculée.

- Je ne sais ce que vous voulez dire, mademoiselle Dietrich.
- 1190 – Si fait! il est convenable que vous ne m'en fassiez pas l'aveu, mais moi je vous épargnerai cette confusion, car je ne puis supporter longtemps l'horrible méprise* dont je suis la victime. Mademoiselle de Nermont, qui est un ange pour vous et pour moi, n'en est pas moins, – vous devez vous en être souvent aperçu, vous en
- 1195 avez peut-être quelquefois souffert, – une personne exaltée, inquiète, d'une sollicitude malade pour ceux qu'elle aime, et plus elle les aime, plus elle les tourmente, ceci est dans l'ordre. Elle s'agite et se ronge⁴³ autour de moi depuis bientôt sept ans, désespérée de voir que je n'aime personne et ne veux pas me marier. Il n'a pas tenu à elle que
- 1200 mon père ne partageât ses inquiétudes à cet égard. Si je n'eusse eu plus d'ascendant qu'elle sur son esprit, j'aurais été véritablement persécutée. Comme il n'y a pas de perfections sans un léger inconvénient, j'ai aimé, j'aime ma Pauline avec son petit défaut, et jusqu'à ces derniers temps il n'avait point altéré ma quiétude; mais, je
- 1205 vous l'ai dit, c'est un peu trop maintenant, et je commence à en être blessée, je l'ai même été tout à fait en découvrant qu'elle vous avait communiqué sa chimère. À présent me comprenez-vous?
- Pas encore.
- Pardon, monsieur Gilbert, vous me comprenez, mais vous
- 1210 voulez que je vous dise avec audace le motif de mon déplaisir. Ce n'est pas généreux de votre part. Je vous le dirai donc, bien que cela paraisse une énormité dans la bouche d'une femme parlant à l'homme qui se méfie d'elle. Pourtant il est fort possible que, quand j'aurai parlé, je ne sois pas la plus confuse de nous deux. Monsieur Gilbert,
- 1215 votre tante croit que j'ai pour vous une passion malheureuse, et vous le croyez aussi. Ah! je ne rougis pas, moi, en vous le disant, et vous, vous perdez contenance! J'étais fort ridicule à vos yeux tout à l'heure : si j'étais méchante, je me permettrais peut-être en ce moment de vous trouver ridicule tout seul.
- 1220 Paul s'attendait si peu à ce nouveau genre d'assaut qu'il fut réellement troublé; mais il se remit très vite et lui dit :
- Il me semble, mademoiselle Dietrich, que vous venez de plaider le faux pour savoir le vrai. Si ma tante avait commis l'erreur dont vous parlez et qu'elle me l'eût fait partager, je ne serais ridicule
- 1225 que dans le cas où j'en eusse tiré vanité. Si au contraire j'en avais été contrarié et mortifié⁴⁴, je ne serais que sage; mais tranquillisez-vous, ni ma tante ni moi n'avons jamais cru que vous fussiez atteinte d'une

⁴³ *Se ronger* : se ronger d'inquiétude, se ronger l'esprit, se tourmenter. Utilisé ici en emploi absolu.

⁴⁴ *Mortifié* : blessé dans son amour-propre, vexé.

passion autre que celle de railler et de dédaigner les hommes assez simples pour prétendre à votre attention⁴⁵.

1230 – Ceci est déjà un aveu des commentaires auxquels vous vous livrez ici sur mon compte!

 – Ici? Mettez tout à fait Marguerite de côté dans cette supposition : vous l'avez fascinée. La pauvre enfant fait peut-être sa prière en ce moment pour que le ciel nous réconcilie. Quant à moi, je
1235 ne me défendrai en aucune façon d'avoir été fort irrité contre vous, et il n'est pas nécessaire de me supposer une fatuité stupide pour découvrir la cause de mon mécontentement. Je crois, d'après ma tante, que vous êtes serviable et libérale pour le plaisir de l'être; mais ceci ne vous justifie pas à mes yeux d'un défaut que, pour ma part, je
1240 trouve insupportable : le besoin de servir les gens malgré eux et de leur imposer des obligations envers vous. Vous avez été élevée dans une atmosphère de bienfaisance facile et de bénédictions intéressées qui vous a enivrée. C'est peut-être l'erreur d'une âme portée au dévouement; mais quand ce dévouement veut s'imposer, la bonté
1245 devient une offense. Depuis que ma tante vit près de vous, vous avez sans cesse tenté de m'amener à vous devoir de la reconnaissance, et mon refus vous a surprise comme un acte de révolte. Vous me l'avez fait sentir en me raillant très amèrement la seule fois que je me suis présenté chez vous, et c'est dans cette entrevue que je vous ai connue
1250 et jugée beaucoup plus et beaucoup mieux que ma tante ne vous juge et ne vous connaît. Vous avez tenté de me persuader que ma fierté vous causait un grand chagrin, vous avez joué une petite comédie d'un goût douteux, et vous avez même un peu souffert dans votre orgueil en voyant que je ne la prenais pas au sérieux. Vous avez oublié cette
1255 légère contrariété à la première contredanse, j'en suis bien certain; mais vos caprices de reine ne vous quittent jamais tout à fait. Vous avez voulu me forcer à me prosterner comme les autres, et vous avez travaillé à vous emparer de ma pauvre compagne. Vous eussiez réussi, si de mon côté je n'eusse fait bonne garde, et maintenant je
1260 vous dis ceci, mademoiselle Dietrich :

 Je ne vous devrai jamais rien; vous n'allégerez pas mon travail, vous ne donnerez pas à manger à mon enfant, vous ne serez pas son médecin, vous ne vous emparerez pas de mon domicile, de mes secrets, de ma confiance, de mes affections. Je ne cacherai pas mon
1265 nid sur une autre branche pour le préserver de vos aumônes; je vous

⁴⁵ II/411-413 : «belle ou non, une femme qui s'offre, même quand c'est pour tromper ou railler, jette le trouble dans les sens d'un homme de mon âge», reconnaît Paul Gilbert après son tête-à-tête avec Césarine le soir du bal à l'hôtel Dietrich.

les renverrai avec persistance, et, quand vous les apporterez en personne, je vous dirai ce que je vous dis maintenant :

– Si vous ne respectez pas les autres, respectez-vous au moins vous-même, et ne revenez plus.

1270 Toute autre que Césarine eût été terrassée; mais elle avait mis tout au pire dans ses prévisions. Elle était préparée au combat avec une vaillance extraordinaire. Au lieu de paraître humiliée, elle prit son air de surprise ingénue; elle garda le silence un instant, sans faire mine de s'en aller.

1275 – Vous venez de me parler bien sévèrement, dit-elle avec cette merveilleuse douceur d'accent et de regard qui était son arme la plus puissante; mais je ne peux pas vous en vouloir, car vous m'avez rendu service. J'étais venue ici par dépit et très en colère. Je m'en irai très rêveuse et très troublée. Voyons, est-ce bien vrai, tout cela?

1280 Suis-je une enfant gâtée par le bonheur de faire le bien? Le dévouement peut-il être en nous un élément de corruption? On a dit, il y a longtemps, que l'orgueil était la vertu des saints⁴⁶. Est-ce qu'en cherchant à sanctifier ma vie par la charité j'aurais perdu la modestie et la délicatesse? Il faut qu'il y ait quelque chose comme cela, puisque

1285 je vous ai cruellement blessé. Entre l'orgueil qui offre et l'orgueil qui refuse, y a-t-il un milieu que ni vous ni moi n'avons su garder? C'est possible, j'y songerai, monsieur Gilbert. Je vous sais gré de m'avoir fait cette lumière. Que voulez-vous? on ne nous dit jamais la vérité à nous autres, les heureux du monde⁴⁷. Je comprends maintenant que

1290 j'ai dépassé mon droit en voulant m'intéresser au fils de mon amie malgré lui. J'ai cru que c'était par méfiance personnelle contre moi, et il est possible que j'aie pris ma vanité froissée pour un sentiment généreux. Soyez tranquille à présent sur mon compte, je n'agirai plus sans m'interroger sévèrement. Je n'aurai plus la coquetterie de ma

1295 vertu, je refoulerai mes sympathies, j'apprendrai la discrétion. Pardonnez-moi les soucis que je vous ai causés, monsieur Gilbert; chargez-vous d'apaiser Pauline, qui m'en veut depuis qu'elle

⁴⁶ L'orgueil est un des sept péchés capitaux et comme le principe de tous les autres péchés. D'où vient donc cette expression proverbiale qu'utilise Sand? Nous trouvons dans le *DAF* (1835) : «Dans le sens absolu et philosophique [...] L'amour-propre bien entendu est le fondement de plusieurs de nos vertus, est le mobile de beaucoup de bonnes actions. L'amour de soi a été donné à chacun pour veiller à sa conservation. L'amour de soi devient vicieux par l'excès, et alors il s'appelle égoïsme» (t. 1, p. 68).

⁴⁷ Déjà Jacques de Rivonnière le constatait :

«– Ils m'ont toujours ménagé la vérité. Je suis très gâté par mon entourage.

– C'est la preuve que vous êtes réellement bon.

– Hélas! qui sait? C'est peut-être seulement la preuve que je suis riche» (I/1209-1213).

s' imagine*... Oh! sur ce dernier point, défendez-moi un peu, je vous prie! Dites-lui de ne pas prendre ses songes pour des réalités. Dites à
 1300 Marguerite que je désire sincèrement le succès de ses vœux les plus chers, car... vous m'avez donné une bonne et utile leçon, monsieur Paul; mais vous devez reconnaître que vous pouvez aussi, à l'occasion, recevoir de bon conseil. Voici le mien : épousez Marguerite, légitimez votre enfant; vous en avez conquis le droit les armes à la main, et tout droit implique un devoir.
 1305

– Et vous, mademoiselle Dietrich, répondit Paul, recevez aussi, pour que nous soyons quittes, un conseil qui vaut le vôtre. Je sais par les amis de M. de Rivonnière que vous l'avez rendu très malheureux. Réparez tout en l'épousant, puisqu'on espère le sauver.

1310 – J'y songerai; merci encore, répondit-elle avec grâce et cordialité.

Elle sortit et referma la porte sur elle, défendant à Paul de la reconduire, avec tant d'aisance et une si suave dignité qu'il resta frappé de surprise et d'hésitation. Il n'était pas vaincu, il était
 1315 apprivoisé⁴⁸. Il croyait ne devoir plus la craindre et n'eût pas été fâché de l'observer davantage sous cette face nouvelle qu'elle venait de prendre.

Il parla d'elle avec douceur à Marguerite, et, sans lever la consigne qu'il lui avait imposée, il lui laissa espérer qu'elle reverrait dans l'occasion *sa belle Dietrich*. Il mit peut-être une certaine
 1320 complaisance à prononcer ce mot, car pour la première fois Césarine, sage et douce, lui avait paru réellement belle.

Ce jour-là, Césarine avait frappé juste, elle s'était purgée du ridicule attaché à l'amour non partagé. Elle s'était relevée de cette
 1325 humiliation qui donnait trop de force à la révolte de son antagoniste; elle avait diminué sa confiance en moi. Paul⁴⁹ avait maintenant des doutes sur la lucidité de mon jugement. Il m'en voulait peut-être un peu d'avoir essayé de le mettre en garde contre un péril imaginaire. Il se méfiait de ma sollicitude maternelle et croyait y reconnaître une
 1330 certaine exagération qui n'était pas sans danger pour lui. Aussi défendit-il à Marguerite de me parler de la visite de Césarine, afin de ne pas m'alarmer de nouveau.

M. de Rivonnière semblait entrer en convalescence quand un grave accident se produisit et mit encore sa vie en danger. C'est alors

⁴⁸ III/228-229 : «Quand on ne peut pas combattre une bête féroce, on la séduit et l'apprivoise», déclarait déjà Césarine en parlant du marquis de Rivonnière.

⁴⁹ Nous rétablissons ici la bonne leçon. Pauline appelait son neveu par son patronyme au lieu de le désigner par son prénom. Inadvertance attribuable à la romancière ou aux imprimeurs ?

1335 que Césarine conçut un projet tout à fait inattendu, dont elle me fit part quand la chose fut à peu près résolue.

– Tu sauras, me dit-elle, qu'avant deux semaines je serai probablement marquise de Rivonnière. Allons, n'aie pas d'attaque de nerfs! Ce n'est pas si surprenant que cela! C'est très logique au contraire. Apprends ce qui s'est passé il y a trois jours.

1340 M. de Valbonne, qui est le meilleur ami du marquis, est venu me voir de sa part, et il m'a dit ceci :

– Il n'y a plus d'illusions à entretenir; une consultation des premiers chirurgiens et des premiers médecins de France a décrété ce matin que le mal était incurable. Jacques peut vivre trois mois au plus. On a caché l'arrêt à sa famille, on ne l'a communiqué qu'à moi et à Dubois, en nous conseillant, si le malade avait des affaires à régler, de l'y décider avec précaution.

1345 Les précautions étaient inutiles : Jacques s'est senti frappé à mort dès le premier jour, et il a dès lors envisagé sa fin prochaine avec un courage stoïque. Aux premiers mots que j'ai hasardés, il m'a pris la main et me l'a serrée d'une certaine manière qui signifiait : *Oui, je suis prêt*, car il faut dire que, sur des signes fort légers et un simple mouvement de ses lèvres ou de ses paupières, je suis arrivé à deviner toutes ses volontés et même à lire clairement dans sa pensée. Je lui ai demandé s'il avait des intentions particulières : il a dit *oui* avec les doigts, appuyant sur les miens, et il a prononcé sans émission de voix :

– Héri... Césa...

1360 – Vous voulez, lui ai-je dit, instituer pour votre héritière Césarine Dietrich?

Signe affirmatif très accusé.

– Elle n'a pas besoin de votre fortune, elle n'acceptera pas.

– *Si; mariage in extremis.*

1365 Je lui ai fait préciser sa résolution en la traduisant ainsi :

– Vous pensez qu'elle acceptera votre nom et votre titre à votre heure dernière?

– Oui.

1370 – Nulle science humaine ne peut affirmer que l'heure réputée la dernière pour un malade ne soit pas la première de son rétablissement. Mademoiselle Dietrich n'a pas voulu être votre compagne dans la vie : risquera-t-elle de s'engager à vous dans le cas éventuel d'une mort toujours incertaine?

1375 Je parlais ainsi pour lui donner une espérance dont il ne voulait pas et que je n'ai pas. Il m'a montré des yeux mon chapeau et la porte.

– Vous voulez que j'aille le lui demander tout de suite?

1380 Il a fait de la main un *oui* impatient, et me voici; mais, pour fixer votre esprit dans cette situation difficile, je vous ai apporté la consultation signée des autorités de la science. Vous voyez que le malheureux est condamné, et qu'en acceptant l'offre suprême du pauvre Jacques, vous ne risquez pas de devenir sa femme autrement que devant la loi.

1385 J'ai demandé à M. de Valbonne pourquoi Jacques avait ce désir étrange de me donner son nom. Quant à sa fortune, ajoutai-je, je n'en voulais pas frustrer sa famille, étant bien assez riche par moi-même, et le titre de madame et de marquise n'avait aucun lustre à mes yeux de fille émancipée, de bourgeoise satisfaite de ses origines.

1390 – Vous avez tort de dédaigner les avantages que le monde prise au premier chef, a repris l'ami de Jacques, vous aimez l'indépendance, l'éclat et le pouvoir. Votre importance actuelle, qui est considérable, sera décuplée par la position qui vous est offerte.

1395 – Ce n'est pas de cela qu'il faut me parler; c'est du bien que je peux faire à notre pauvre ami. Vous connaissez toutes ses pensées. Il prétendait devant moi n'être pas sensible au ridicule de sa position d'aspirant perpétuel⁵⁰; il me trompait peut-être?

1400 – Il y était cruellement sensible. La vivacité de sa souffrance vous montre la persistance de sa passion. J'ai la certitude que sa mort serait adoucie par la réparation qu'il est en votre pouvoir de lui donner devant le monde.

– En ce cas, j'accepte.

– Cela est beau et grand de votre part! Irai-je trouver monsieur votre père?

– Allons-y ensemble, je suis sûre de son consentement.

1405 Nous avons parlé à mon père. Il a cédé pour d'autres motifs que les miens. Il croit que ma réputation a souffert des assiduités trop évidentes du marquis, et que ma complaisance à les supporter de préférence à celles de beaucoup d'autres a fait dire de moi que je voulais garder mon indépendance au prix de ma vertu. Ceci n'a rien
1410 de sérieux pour moi. Il n'est personne que la calomnie des bas-fonds ne veuille atteindre. Quand on est pure, on danse sur ces volcans de boue; mais mon père s'en tourmente : raison de plus pour que je cède. Voilà, ma Pauline; puisque c'est une bonne action à faire, il ne faut pas hésiter, n'est-ce pas ton avis?

1415 Ce n'était pas beaucoup mon avis. Je trouvais dans cette bonne action quelque chose de féroce, la nécessité pour Césarine de trembler au moindre mieux qui se manifesterait dans l'état de son mari. Si,

⁵⁰ II/759-760 : «je ne crains pas du tout la raillerie. Il n'y a de susceptible que l'homme vaniteux. Je n'ai pas de vanité.», déclarait le marquis de Rivonnière à Césarine.

1420 contre toutes les prévisions, il guérissait, ne le haïrait-elle pas, et si, sans guérir, il languissait durant des années, ne regretterait-elle pas la tâche ingrate qui lui serait imposée?

Elle s'offensa de mes doutes et me répondit avec hauteur que je ne l'avais jamais connue, jamais estimée.

1425 – Ceci, me dit-elle, est la suite de certaines rêveries que j'ai eu le tort d'entretenir en toi pour le plaisir de discuter et de taquiner. Tu as fini par te persuader que je voulais épouser monsieur ton neveu et à présent tu crois que si j'en épouse un autre, mon coeur sera déchiré de regrets. Ma bonne Pauline, ce roman a pu t'exalter, tu aimes les romans; mais celui-ci a trop duré, il m'ennuie. S'il te faut des faits pour te rassurer, je te permets d'admettre que j'ai toujours
1430 aimé M. de Rivonnière, et que j'ai eu le droit de le faire attendre.

Du moment qu'elle croyait annuler par une négation tranquillement audacieuse tout ce qu'elle avait dit à son père et à moi, je n'avais rien à répliquer. Les bans furent publiés. J'en informai Paul, qui ne montra aucune surprise. Il voyait souvent M. de
1435 Valbonne, qui s'était pris d'amitié pour lui et lui témoignait une entière confiance. Il était donc au courant et il approuvait Césarine. Il me raconta alors l'explication qu'elle était venue lui donner et me fit comprendre qu'il y avait eu un peu de ma faute dans le rôle ridicule qu'il avait failli jouer auprès d'elle. J'en fus mortifiée au point de m'en
1440 vouloir à moi-même, de me persuader que Césarine s'était moquée de mes terreurs, qu'elle n'avait eu pour Paul qu'une velléité de coquetterie en passant, et qu'au fond elle avait toujours aimé plus que tout, le marquisat de M. de Rivonnière.

1445 Ainsi c'était pour elle victoire sur toute la ligne. Personne ne se méfiait plus d'elle, ni chez elle, ni chez Paul, ni dans le monde.

La faiblesse extrême du marquis s'était dissipée durant les délais obligatoires. Le mal avait changé de nature. Le poumon était guéri, on permettait au malade* de parler un peu et de passer quelques heures dans un fauteuil*. La maladie prenait un caractère
1450 mystérieux qui déroutait la science. Le sang se décomposait⁵¹. La tête était parfaitement saine malgré une fièvre continue, mais l'hydropisie⁵²

⁵¹ Le XIXe siècle a été l'époque des clarifications fondamentales en hématologie. Quoiqu'encore incomplète, l'étude de la physiologie du sang et de ses cellules était très avancée à la fin du siècle. Dans *La Cousine Bette*, Bianchon dit que la cause des désordres du patient est dans une altération rapide du sang qui se décompose avec une effrayante rapidité. «J'espère attaquer le sang, je l'ai fait analyser; je rentre prendre chez moi le résultat du travail de mon ami le professeur Duval, le fameux chimiste» (*La Cousine Bette*, premier épisode, *La Comédie humaine*, t. VII, Paris, Gallimard, 1977, p. 429).

⁵² *Hydropisie*: s. f. Comme l'indique Émile Littré dans son *Dictionnaire de médecine* (1884), «généralement, tout épanchement de sérosité dans une cavité

s'emparait du bas du corps, l'estomac ne fonctionnait presque plus, les nuits étaient sans sommeil. Il montrait beaucoup d'impatience et d'agitation. On ne songeait plus qu'à le deviner, à lui complaire, à
 1455 satisfaire ses fantaisies*. Sa famille avait perdu l'espérance et ne cherchait plus à le gouverner.

Le mariage déclaré, la soeur et le beau-frère, qui avaient compté sur l'héritage pour leurs enfants, furent très mortifiés et dirent entre eux beaucoup de mal de Césarine. Elle s'en aperçut et les rassura en
 1460 faisant stipuler au contrat de mariage qu'elle n'accepterait du marquis que son nom. Elle ne voulait être usufruitière que de son hôtel dans le cas où il lui plairait de l'occuper après sa mort. Dès lors la famille appartint corps et âme à mademoiselle Dietrich. Le monde se remplit en un instant du bruit de son mérite et de sa gloire.

La veille de la signature de ce contrat, c'était en juin 1863, il y eut un autre contrat secret entre Césarine et le marquis, en présence de M. de Valbonne, de M. Dietrich, de son frère Karl Dietrich, de M. Campbel et de moi, contrat bizarre, inouï, et qui ne pouvait être
 1465 garanti que par l'honneur du marquis, son respect de la parole jurée.

D'une part, le marquis, avec une générosité rare, exigeait que Césarine ne cessât pas d'habiter avec son père. Il ne voulait pas l'avoir pour témoin de ses souffrances et de son agonie. Il ne lui permettait qu'une
 1470 courte visite journalière et un regard d'affection à l'heure de sa mort. D'autre part, dans le cas invraisemblable où il guérirait, il renonçait au droit de contraindre sa femme à vivre avec lui et même à la voir chez elle, si elle n'y consentait pas⁵³. Les deux clauses furent lues, approuvées et signées. On se sépara aussitôt après. Le marquis mettait sa dernière coquetterie à ne pas être vu longtemps dans l'état de dépérissement et d'infirmité où il se trouvait.

Comme il n'était pas transportable, il fut décidé que le mariage aurait lieu à son domicile; le maire de l'arrondissement, avec qui l'on était en bonnes relations, promit de se rendre en personne à l'hôtel Rivonnière; le pasteur de la paroisse fit la même promesse. Ce fut le
 1480 seul déplaisir de la soeur et de la tante du marquis. On avait espéré que Césarine abjurerait le protestantisme. Le marquis s'était opposé avec toute l'énergie dont il était encore capable à ce qu'on lui en fit seulement la proposition. Il avait déclaré qu'il n'était ni protestant ni catholique, et qu'il acceptait le mariage qui répondrait le mieux aux idées religieuses de sa femme. À vrai dire, Césarine en était au même

1485

quelconque du corps ou dans le tissu lamineux. [...] Le traitement des hydropisies consiste, en général, dans l'emploi des moyens propres à déterminer des sécrétions dérivatives, tels que les purgatifs, les diurétiques, les sudorifiques; mais il faut se rappeler qu'elles sont, dans presque tous les cas, un symptôme d'une lésion primitive, et que le traitement en est subordonné à l'affection principale» (p. 787).

⁵³ Nanon imposera également à son mari un mariage blanc.

1490 point que lui; mais le mariage évangélique lui constituait un triomphe sur cette famille qu'elle voulait réduire par sa fermeté et dominer par son désintéressement.

On n'invita que les plus intimes amis et les plus proches parents des deux parties à la cérémonie. Le marquis voulut que Paul fût son témoin avec le vicomte de Valbonne.

1495 Nous devons nous réunir à midi à l'hôtel Rivonnière⁵⁴. Césarine arriva un peu avant l'heure; elle était belle à ravir dans une toilette aussi riche en réalité que simple en apparence; elle s'était composé son maintien doux et charmant des grandes occasions. Elle n'avait
1500 pour bijoux qu'un rang de grosses perles fines. Son fiancé lui avait envoyé la veille un magnifique écrin qu'elle tenait à la main. Quant à lui, il ne paraissait pas encore. Pour ne pas la fatiguer, le médecin avait exigé qu'il ne sortit de sa chambre qu'au dernier moment.

1505 Césarine alla droit à madame de Montherme⁵⁵, sa future belle-soeur, qui entrait en même temps qu'elle; elle lui présenta l'écrin en lui disant :

– Prenez ceci pendant que nous sommes entre nous et cachez-le; ce sont les diamants de votre famille que je vous restitue. Vous savez que je ne veux rien de plus que votre amitié.

1510 Quand Paul entra avec M. de Valbonne, j'observai Césarine, et je surpris cette imperceptible contraction des narines qui, pour moi, trahissait ses émotions contenues. Elle était dans une embrasure de fenêtre, seule avec moi. Paul vint nous saluer.

1515 – À présent, lui dit-elle en souriant, votre ennemie n'est plus. Vous n'avez pas de raison pour en vouloir à la marquise de Rivonnière. Voulez-vous que nous nous donnions la main?

Et quand Paul eut touché cette main gantée de blanc, elle ajouta :

1520 – Je vous donne le bon exemple, je me marie, moi! J'épouse celui qui m'aime depuis longtemps. Je sais une personne à qui vous devez encore davantage...

Paul l'interrompit :

⁵⁴ Selon les convenances de l'époque, les invités sont conviés à onze heures dans le salon, où la mariée arrive à midi. «Des bouquets blancs, des éventails et une douzaine de paires de gants blancs sont distribués aux femmes présentes, selon l'usage de la haute et riche société de Paris. Après la cérémonie a lieu le déjeuner, pour lequel la mariée s'est changée.» (Anne Dion-Tenenbaum et Marie-Noëlle de Grandry, *L'Art de vivre à l'époque de George Sand*, Paris, Flammarion, 1999, p. 168-169).

⁵⁵ Le nom *Montherme* fait peut-être allusion à Monthermé, bourg ardennais, à 15 km au nord de Mézières, sur la Meuse. George Sand connaissait cette région pour y avoir séjourné en 1869.

– Je vois bien, lui dit-il, que vous êtes encore mademoiselle Dietrich, car voilà que vous recommencez à vouloir faire le bonheur des gens malgré eux.

1525

– Ce serait donc malgré vous? Je ne vous croyais pas si éloigné de prendre une bonne résolution.

1530

– C'est encore, c'est toujours mademoiselle Dietrich qui parle; mais l'heure de la transformation approche, la marquise de Rivonnière ne sera pas curieuse.

– Alors si elle reçoit les leçons qu'on lui donne avec autant de douceur que mademoiselle Dietrich, elle sera parfaite?

– Elle sera parfaite; personne n'en doute plus.

1535

Il la salua et s'éloigna de nous. Ce court dialogue avait été débité d'un air de bienveillance et de bonne humeur. Paul semblait tout réconcilié; il l'était, lui, ou ne demandait qu'à l'être. Quant à elle, on eût juré qu'elle n'avait rien dans le coeur de plus ou de moins pour lui que pour ses amis de la troisième ou quatrième catégorie.

1540

Celles des personnes présentes qui n'avaient pas vu le marquis depuis quelque temps ne le croyaient pas si gravement malade. Quelques-unes disaient tout bas qu'il avait exagéré son mal en paroles pour apitoyer mademoiselle Dietrich et la faire consentir à un mariage sans lendemain, qui aurait au moins un surlendemain. On changea

1545

d'avis, et l'enjouement qui régnait dans les conversations particulières fit place à une sorte d'effroi quand le marquis parut sur une chaise longue que ses gens roulaient avec précaution⁵⁶. Il eût pu se tenir

1550

quelques instants sur ses jambes, mais il lui en coûtait de montrer qu'elles étaient enflées, et il s'était fait défendre de marcher. Bien rasé, bien vêtu et bien cravaté, il cachait la partie inférieure de son corps sous une riche draperie; sa figure était belle encore et son buste avait grand air, mais sa pâleur était effrayante; ses narines amincies et ses yeux creusés changeaient l'expression de sa physionomie, qui avait pris une sorte d'austérité menaçante. Césarine eut un mouvement

1555

d'épouvante en se serrant le bras; elle l'avait vu plus intéressant dans sa tenue de malade; cette toilette de cérémonie n'allait pas à un homme cloué sur son siège, et lui donnait un air de spectre. M. Dietrich conduisit sa fille auprès de lui, il lui baisa la main, mais avec effort pour la porter à ses lèvres; ses mains, à lui, étaient lourdes et comme à demi paralysées.

1560

Le maire prenait place et procédait aux formalités d'usage. Césarine semblait gouverner ses émotions avec un calme olympien; mais, quand il fallut prononcer le oui fatal, elle se troubla, et fut prise

⁵⁶ III/1157-1159 : «le malade devait rester immobile, absolument muet, préservé de la plus légère émotion durant plusieurs semaines, durant plusieurs mois peut-être».

de cette sorte de bégaiement auquel, dans l'émotion, elle était sujette. Le maire, qui avait fait tous les avertissements d'usage avec une sage
 1565 lenteur, ne voulut point passer outre avant qu'elle ne fût remise. Il n'avait pas entendu le oui définitif; il était forcé de l'entendre. La future semblait indisposée, on pouvait lui donner quelques instants pour se ravoïr.

– Ce n'est pas nécessaire, répondit-elle avec fermeté, je ne
 1570 suis pas indisposée, je suis émue. Je réponds oui, trois fois oui, s'il le faut.

Que s'était-il passé en elle?

Pendant la courte allocution du magistrat, M. de Valbonne, debout derrière le fauteuil où Césarine s'était laissée retomber, lui
 1575 avait dit rapidement un mot à l'oreille, et ce mot avait agi sur elle comme la pile voltaïque⁵⁷. Elle s'était relevée avec une sorte de colère, elle s'était liée irrévocablement comme par un coup de désespoir; et puis, durant le reste de la formalité, elle avait retrouvé son maintien tranquille et son air doucement attendri.

Le pasteur procéda aussitôt au mariage religieux, auquel
 1580 quelques femmes du noble faubourg ne voulurent assister qu'en se tenant au fond de l'appartement et en causant entre elles à demi-voix. Césarine fut blessée de cette résistance puérile et pria le pasteur de réclamer le silence, ce qu'il fit avec onction et mesure. On se tut, et
 1585 cette fois on entendit le oui de Césarine bien spontané et bien sonore.

Que lui avait donc dit M. de Valbonne? Ces trois mots : *Paul est marié!* Il l'était en effet⁵⁸. Pendant que les nouveaux époux recevaient les compliments de l'assistance, mon neveu s'approcha de moi et me dit :

– Ma bonne tante, tu as encore à me pardonner. J'ai
 1590 épousé Marguerite hier soir à la municipalité. Je te dirai pourquoi.

Il ne put s'expliquer davantage; Césarine venait à nous souriante et presque radieuse.

– Encore une poignée de main, dit-elle à Paul. La marquise
 1595 de Rivonnière vous approuve et vous estime. Voulez-vous être son ami, et permettez-vous maintenant qu'elle voit votre femme?

– Avec reconnaissance, répondit Paul en lui baisant la main.

⁵⁷ *Pile voltaïque* : aussi appelée Pile de Volta d'après son inventeur. On l'utilisait dans la décomposition de l'eau et des acides, dans l'oxydation et la combustion des métaux, et, comme on l'entend dans ce cas, pour son impression profonde et continue sur le système nerveux. Le galvanisme a dû ses premiers développements à Volta. Cf. *GDU*, t. VIII, p. 973, col. 3.

⁵⁸ III/309-312 : «Si elle [Césarine] réussissait à m'ébranler en agissant sur mes sens ou sur mon imagination, sur la partie folle ou brutale de mon être, je saurais résister à la tentation, et, si je sentais le danger d'y succomber, je prendrais un grand parti : j'épouserais Marguerite.»

- Eh bien! me dit-il quand elle se fut tournée vers d'autres interlocuteurs, tu t'étais trompée, ma tante, et j'étais, moi, fort injuste.
- 1600 C'est une personne excellente et une femme de coeur.
- Parle-moi de ton mariage.
- Non, pas ici. J'irai vous voir ce soir.
- À l'hôtel Dietrich?
- Pourquoi non? Serez-vous dans votre appartement?
- 1605 – Oui, à neuf heures.
- Les invités, avertis d'avance par le médecin, se retiraient. Le marquis semblait si fatigué que M. Dietrich et sa fille lui témoignèrent quelque inquiétude de le quitter.
- Non, leur dit-il tout bas, il faut que vous partiez à la vue
- 1610 de tout le monde, les convenances le veulent. Je vous rappellerai peut-être dans une heure pour mourir. – Et comme Césarine tressaillait d'effroi :
- Ne me plaignez pas, lui dit-il de manière à n'être entendu que d'elle, je vais mourir heureux et fier, mais bien convaincu que ce
- 1615 qui pourrait m'arriver de pire serait de vivre.
- Voici une parole plus cruelle que la mort, reprit Césarine, vous me soupçonnez toujours...
- Et lui, parlant plus bas encore :
- Vous serez libre demain, Césarine, ne mentez pas
- 1620 aujourd'hui.
- C'est ainsi qu'ils se quittèrent, et, le soir venu, il ne mourut pas; il dormit, et Dubois vint nous dire de ne pas nous déranger encore, parce qu'il n'était pas plus mal que le matin.
- Seulement, ajouta Dubois, il a voulu faire plaisir à sa
- 1625 soeur, il a reçu les sacrements de l'Église.
- Que me dites-vous là? s'écria Césarine, vous vous trompez, Dubois!
- Non, madame la marquise, mon maître est philosophe⁵⁹, il ne croit à rien; mais il y a des devoirs de position. Il n'aurait pas
- 1630 voulu qu'à cause de son mariage on le crût protestant; il a fait promettre à M. de Valbonne de mettre dans les journaux qu'il avait satisfait aux convenances religieuses.
- C'est bien, Dubois, vous lui direz qu'il a bien fait.
- Quel homme décousu et sans règle! me dit-elle dès que
- 1635 Dubois fut sorti. Cette capucinerie⁶⁰ athée me remplirait de mépris

⁵⁹ En un sens particulier, on appelle *philosophe* celui qui ne reconnaît pas la Révélation (DD, t. V, p. 751, col. 2).

⁶⁰ Le substantif *capucinerie* n'est pas signalé dans le DAF (1835). Le GDU donne : «état de capucin», définition précédée de l'indication d'usage *familier* (t. III, p. 342, col. 1). Ne devrait-on pas écrire *capucinade*? : «[...] manifestation religieuse instantanée, dont on a lieu de suspecter la sincérité» (DN, t. I, p. 537, col.

pour lui, s'il n'avait droit en ce moment à l'absolution de ses amis encore plus qu'à celle du prêtre. Il ne sait plus ce qu'il fait.

– Mon Dieu, tu le hais, ma pauvre enfant, il fera bien de mourir vite!

1640 – Pourquoi? il peut vivre maintenant tant qu'il lui plaira. Je ne suis plus capable de haine ni d'amour, tout m'est indifférent. Ne crois pas que je regrette le lien que j'ai contracté; tu sais très bien qu'il n'engage ni mon coeur ni ma personne. Si, contre toute prévision, le marquis revenait à la santé, je ne lui appartiendrais pas plus que par le passé.

1645 – Aurait-il assez d'empire sur ses passions pour te tenir parole?

– La promesse qu'il a signée a plus de valeur que tu ne penses, elle me serait très favorable pour obtenir une séparation⁶¹.

1650 – Tu avais consulté d'avance?

– Certainement.

Nous n'échangeâmes pas un mot sur le compte de Paul. Elle reçut des visites de famille, et j'allai passer dans mon appartement le reste de la soirée avec mon neveu, qui m'y attendait déjà.

1655 – Voici, me dit-il, ce qui s'est passé, ce que je te cache depuis une quinzaine. Il est bon de résumer ici dans quels termes j'étais avec M. de Rivonnière au lendemain du duel. Il m'avait accusé en lui-même, et auprès de ses amis probablement, d'aspirer à la main de mademoiselle Dietrich. En me voyant défendre mon honneur au nom de ma maîtresse et de mon enfant, il s'était repenti de son injustice, et il m'estimait d'autant plus qu'il ne voyait plus en moi un rival. Pourtant il lui restait un peu d'inquiétude pour l'avenir, car il a pensé à l'avenir durant les quelques jours où son état s'est amélioré. Il m'a envoyé M. de Valbonne qui m'a dit :

1665 – Vous m'avez presque tué mon meilleur ami, vous en avez du chagrin, je le sais, vous voudriez lui rendre la vie. Vous le pouvez peut-être. La femme qu'il aime passionnément aime un autre que lui. À tort ou à raison, il s'imagine que c'est vous. Si vous étiez marié, elle vous oublierait. Ne comptez-vous pas épouser celle pour qui vous
1670 avez si loyalement et si énergiquement pris fait et cause?

2). Dans *Mademoiselle la Quintinie*, George Sand utilise bien le substantif *capucinade* au lieu de *capucinerie* (p. 20).

⁶¹ À cette époque, le mariage demeure indissoluble et seule est admise, conformément au droit canonique, la séparation de corps, qui met fin à la vie commune mais laisse subsister le lien matrimonial et fait obstacle au remariage. Quoiqu'on demande le rétablissement du divorce en 1848, la Chambre des pairs rejette cette proposition. Cf. Francis Ronsin, *Les Divorciaires. Affrontements politiques et conceptions du mariage dans la France du XIXe siècle*, Paris, Aubier, 1992.

- J'ai répondu que cette fantaisie de mademoiselle Dietrich pour moi m'avait toujours paru une mauvaise plaisanterie, répétée de bonne foi peut-être par les personnes que le marquis avait eu le tort de mettre dans sa confiance.
- 1675 - Mais si ces personnes ne s'étaient pas trompées? reprit M. de Valbonne.
- Je n'aurais qu'un mot à répondre : je ne suis pas épris de mademoiselle Dietrich, et je ne suis pas ambitieux.
- Cette simple réponse, venant de vous, nous suffit, reprit le
- 1680 vicomte. À présent nous permettez-vous de vous exprimer quelque sollicitude à l'endroit de Marguerite?
- À présent que les fautes sont si cruellement expiées, je permets toutes les questions. J'ai toujours eu l'intention d'épouser Marguerite le jour où je l'aurais vengée. Je compte donc l'épouser dès
- 1685 que j'aurai amené mademoiselle de Nermont, qui est ma tante et ma mère adoptive, à consentir à cette union. Elle y est un peu préparée, mais pas assez encore. Dans quelques jours probablement, elle me donnera son autorisation.
- Le marquis croit savoir qu'elle ne cédera pas facilement, à
- 1690 cause de la famille de Marguerite.
- Oui, à cause de sa mère, qui était une infâme créature; mais cette mère est morte⁶², j'en ai reçu ce matin la nouvelle, et le principal motif de répugnance n'existe plus pour ma tante ni pour moi.
- Alors, reprit le vicomte, faites ce que votre conscience vous
- 1695 dictera. Vous voici en présence d'un homme que vous avez mis entre la mort et la vie⁶³, que le chagrin et l'inquiétude rongent encore plus que sa blessure, et qui aurait chance de vivre, s'il était assuré de deux choses qui ne dépendent que de vous : la réparation donnée et le bonheur assuré à la femme qui lui a laissé un profond remords; la
- 1700 liberté, la raison rendues à l'esprit troublé de la femme qu'il aime toujours malgré le mal qu'elle lui a fait. Ne répondez pas, réfléchissez.

⁶² Si la mort de la mère de Marguerite soulage Paul et sa compagne, dans *M. Sylvestre* et *Le Dernier Amour*, le décès de la gouvernante cupide de l'oncle de Pierre Sorède ne laisse rien à craindre pour son héritage. De plus, Tonino et Félicie attendent avec impatience la mort de leurs conjoints pour laisser paraître leur passion mutuelle au grand jour. Au grand plaisir de Tonino et de Félicie, la Vanina, faible de poitrine, a failli mourir en donnant le jour à son premier enfant et M. Sylvestre risque sa vie quotidiennement en bravant mille périls. En fin de compte, la mort de Félicie permet à M. Sylvestre de se dégager d'un devoir qui menace sa santé mentale. Dans *La Confession d'une jeune fille*, la mort subite du père de Lucienne s'avère un événement providentiel, selon Marius, puisque les fiancés n'auront plus à compter sur l'autorisation du père pour contracter leur union.

⁶³ Comme le marquis de Rivonnière, le marquis d'Elmeval dans *Tamaris* languit sans pouvoir ni vivre ni mourir. Sa femme supporte tout avec un dévouement et une patience inaltérables (p. 115).

J'ai réfléchi en effet. Je me suis dit que je ne devais consulter personne, pas même toi⁶⁴, pour faire mon devoir. J'ai écrit le lendemain à M. de Valbonne que mon premier ban était affiché à la

1705 mairie de mon arrondissement. Il est accouru à mon bureau, m'a embrassé et m'a supplié de laisser ignorer le fait à Césarine. Pour cela, il fallait vous en faire un secret, ma bonne tante, car mademoiselle Dietrich est curieuse et vous prend par surprise.

1710 Maintenant, pardonnez-moi, approuvez-moi et dites que vous m'estimez, car ce n'est pas un coup de tête que j'ai fait : c'est un sacrifice au repos et à la dignité des autres, à commencer par mon enfant. Vous savez que je ne me suis pas⁶⁵ laissé gouverner par la passion, et que je n'ai point de passion pour Marguerite. C'est aussi un sacrifice fait à un homme que j'ai eu raison de tuer, mais que je

1715 n'en suis pas moins malheureux d'avoir tué, car il n'en reviendra pas, j'en suis certain, et sa femme sera bientôt veuve. Enfin c'est aussi un peu un sacrifice à la dignité de mademoiselle Dietrich. Sa prétendue inclination pour moi, dont j'ai toujours ri, était pourtant un fait acquis dans l'intimité de M. de Rivonnière, grâce à l'imprudence qu'il avait

1720 eue de confier sa jalousie à d'autres que M. de Valbonne. Si je n'étais pas marié, on ne manquerait pas de dire que la belle marquise attend son veuvage pour m'épouser. Le faux se répand vite, et le vrai surnage lentement. J'ai été très cruel envers cette pauvre personne, à qui j'aurais dû pardonner un instant de coquetterie suivi de puérils efforts

1725 pour dissiper mes préoccupations. Tout cela est à jamais effacé par notre double mariage. J'ai reconnu que votre élève avait des qualités réelles qui font contrepoids à ses défauts; j'imagine qu'elle a renoncé pour toujours à *me faire du bien*. Elle en trouvera tant d'autres qui s'y prêteront de bonne grâce! D'ailleurs je ne suis plus intéressant. Mon patron vient de m'associer à une affaire qui ne valait rien et que j'ai

1730 rendue bonne. Mes ressources sont donc en parfait équilibre avec les besoins de ma petite famille. Marguerite est heureuse, la Féron est repentante et pardonnée, Petit-Pierre a recouvré l'appétit; il a deux dents de plus. Embrasse-moi, marraine, dis que tu es contente de moi, puisque je suis content de moi-même.

1735

Je l'embrassai, je l'approuvai, je lui cachai le secret chagrin que me causait son mariage avec une fille si peu faite pour lui, quelque dévouée qu'elle pût être. Je lui cachai également le plaisir que

⁶⁴ II/275-276 : «sous le coup de l'émotion», Paul Gilbert reprend «le tutoiement de son enfance» avec sa marraine. Dans ce même discours direct, il alternera sans cesse entre le vouvoiement et le tutoiement. Il adoptera le tutoiement vers la fin du roman (IV/1948-fin).

⁶⁵ La leçon de la *RDM* donne «jamais», ce qui caractériserait encore mieux le personnage de Paul Gilbert qui prétend en toute occasion soumettre sa conduite à la seule raison.

1740 j'éprouvais de le voir délivré du malheur de plaire à Césarine. Il ne voulait plus croire à ce danger dans le passé. Je l'en croyais préservé dans l'avenir : nous nous trompons tous deux.

1745 Dès le lendemain, un mieux très marqué se manifesta chez le marquis, et sa soeur ne manqua pas d'attribuer ce miracle à la vertu du confesseur. Césarine et son père le virent un instant, comme il était convenu. Il refusa de les laisser prolonger cette courte entrevue, après quoi il prit à part M. de Valbonne et lui exposa la situation de son esprit.

1750 – Je crois sentir que je vivrai, lui dit-il; mais ma guérison sera longue, et je ne veux pas être un objet d'effroi et de dégoût pour ma femme. Je voudrais ne la revoir que quand j'aurai recouvré tout à fait la santé. Pour cela il faudrait obtenir qu'elle passât l'été à la campagne*.

– Êtes-vous encore jaloux?

1755 – Non, c'est fini. Césarine est trop fière pour songer à un homme marié, et cet homme est trop honnête pour me trahir. Je suis certain qu'elle m'aimerait si je n'étais pas un fantôme dont la vue l'épouvante, quelque soin qu'elle prenne pour me le cacher. Elle voudra ne pas quitter Paris*, si j'y reste; elle serait blâmée. Il faut donc que je m'en aille, moi, que je disparaisse pour un an au moins; il faut qu'on me fasse voyager. Dites à mon médecin que je le veux⁶⁶. Il

⁶⁶ Dans *Vacances en France de 1830 à nos jours*, André Rauch souligne qu'au XIXe siècle, «le climat et la qualité de l'air servent de remède à la dégénérescence du corps aux maladies. [...] Le voyage inclut aussi l'idée de partir pour renaître.» (Paris, Hachette, coll. «La vie quotidienne, l'Histoire en marche», 1996, p. 41 et 48). Guérir physiquement et surtout émotionnellement, voilà donc l'objectif de Jacques de Rivonnière. «Deux années de voyage au long cours rétabliront [l']équilibre moral et physique» de M. de Montroger qui souffre d'une peine d'amour dans *Mademoiselle Merquem* (p. 106). «La mer guérit de tout. Il n'y a pas d'amourette qui vous suive d'un continent à l'autre», dit le père Montroger en rassurant son fils (p. 104-105). En craignant l'exaltation et la folie après la mort du grand-père de Célie, son vieux médecin l'envoie en Italie, en Suisse et en Allemagne pendant dix-huit mois afin de la distraire (p. 107). Jean de la Roche, héros du roman auquel il donne son nom, entreprendra également un voyage, de cinq années dans son cas, afin de guérir d'un amour impossible pour Love Butler. Dans *Flavie*, les soeurs orphelines Ann et Lucy s'étant trouvées toutes deux malades en Angleterre, lady Rosemonde demande à les faire voyager en Italie pendant quelque temps (p. 59-60). Au début de *Tamaris*, le narrateur revient d'un voyage en Italie où il a accompagné le riche et généreux baron de La Rive lors d'un voyage dont le but avoué est thérapeutique. Il est intéressant de noter que des médecins recommandent le voyage comme remède pour soigner certaines maladies. Les malades et leurs médecins se fiaient à des guides comme ceux de Ducaisne (*Guide médical et hygiénique du voyageur* de 1864) et du D^r Ordinaire (*Aix ancien et moderne, Guide du baigneur et du touriste* de 1875).

vous objectera que je suis encore trop faible. Répondez-lui que je suis résolu à risquer le tout pour le tout.

1765 Le médecin jugea que l'idée de son client était bonne⁶⁷; la vue de sa femme le jetait dans une agitation fatale, et l'absence, le changement d'air et d'idées fixes pouvaient seuls le sauver; mais le déplacement semblait impossible. Si on l'opérait tout de suite, il ne répondait de rien.

1770 M. de Valbonne était énergique et regardait l'irrésolution comme la cause unique de tous les insuccès de la vie. Il insista; le départ fut résolu. On l'annonça bientôt à Césarine, qui offrit d'accompagner son mari; il refusa et le pauvre Rivonnière, emballé avec son lit dans un wagon, partit pour Aix-les-Bains⁶⁸ aux premiers jours de juillet. De là, il devait, en cas de mieux, aller plus loin; voyager jusqu'à la guérison ou à la mort, telle était sa pensée. M. de Valbonne
1775 l'accompagnait avec un médecin particulier.

1780 Césarine passa encore quelques jours à Paris. Son père était impatient de retourner à Mireval; elle le fit attendre. Avant de quitter le monde pour six mois⁶⁹, il lui importait de dire à chacun quelques mots justes sur la situation, qui semblait étrange et faisait beaucoup parler. Au fond, elle éprouvait, au milieu de ses secrètes amertumes, un petit plaisir d'enfant à se voir posée en marquise et à montrer à

⁶⁷ Jean-François Lemaire souligne que la maladie d'un riche peut se prolonger par la nécessité d'aller «prendre les eaux» ou d'entreprendre un «voyage thérapeutique». Accompagné de ses domestiques et de son médecin, le malade épuise durant parfois plusieurs années, ses forces et ses revenus de ville en ville. Les eaux deviennent une véritable industrie dont certains médecins savent bien tirer profit, non sans essayer quelques moqueries. Au début de leur carrière, Moreau de Tours et Jean-Martin Charcot (1825-1893) avouent s'être comptés parmi ces thérapeutes au long cours. Cf. Jean-François Lemaire, «Médecine de riches, médecine de pauvres» dans *Dictionnaire encyclopédique du XIXe siècle européen* [sous la direction de Madeleine Ambrière], Paris, P.U.F., 1997, p. 740. George Sand elle-même suggérera au Prince Napoléon (Jérôme) de voyager pour guérir de ses fièvres (*Corr.*, t. XXI, 12 mars 1869, p. 381).

⁶⁸ Chef-lieu de canton (Savoie), arrondissement d'Albertville, près du lac du Bourget, Aix-les-Bains a des sources thermales déjà renommées sous les Romains. «Les eaux d'Aix sont d'utilité presque spécifique dans toutes les affections à base rhumatismale; les manifestations subaiguës de n'importe quel siège sont presque toujours sensiblement améliorées. [...] On a préconisé cette station comme les stations similaires dans certaines formes de paralysie ou d'atrophie musculaire. Le traitement d'Aix est en effet très utile, s'il s'agit de complications tardives, d'une affection inflammatoire et d'origine rhumatismale des muscles ou des nerfs périphériques» (*La Grande Encyclopédie*, 1886, t. I, p. 1095, col. 1-2). On se rendait également à Aix-les-Bains pour contempler l'arc de Campanus, monument élevé au IIIe siècle, les restes d'un temple de Diane, les bains romains et la piscine antique, le château d'Aix-Sommariva, qui date du XVIe siècle. Dans *Mademoiselle la Quintinie*, le château de Turdy se situe «à peu près en face d'Aix-les-Bains» (p. 7).

⁶⁹ Cf. I, note 22.

l'aristocratie de naissance qu'elle l'honorait au lieu de la déparer. Elle s'était composé un rôle de veuve résignée et vaillante qu'elle jouait fort bien. Elle n'avait, disait-elle, que très peu d'espoir de conserver son mari; elle avait fait tout ce qu'elle pouvait faire pour lui sauver la vie. Ce n'était point un caprice de générosité, un moment de compassion. Elle l'avait toujours considéré et traité comme son meilleur ami. Elle s'était toujours dit que, si elle se décidait au mariage, ce serait en faveur de lui seul. Il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'elle eût accepté son nom; mais elle n'avait accepté que cela, elle tenait à le faire savoir⁷⁰. Elle répéta ce thème sous toutes les formes à trois cents personnes au moins dans l'espace d'une semaine, et quand elle se trouva suffisamment bien posée, elle me dit :

1785
1790
1795 – En voilà assez, je n'en puis plus. Toute l'Europe sait maintenant pourquoi je suis marquise de Rivonnière. Il n'y a que moi qui ne le sache plus.

Je la comprenais à demi-mot, mais je feignais de ne plus la comprendre. Je savais bien pourquoi elle avait consenti à ce mariage. Elle ne comptait pas sur celui de Paul, elle voulait le rassurer, le ramener par la confiance et l'amitié. Elle avait calculé que six mois au plus suffiraient à lui rendre sa liberté et à lui faire conquérir l'amour. Elle avait tout préparé pour éloigner Paul de Marguerite en feignant de vouloir l'unir à elle. Paul avait haï la femme qui s'offrait; il s'éprendrait de celle qui se refusait jusqu'à lui en vanter une autre. Elle avait réussi à détruire sa méfiance, mais non à empêcher son mariage, et elle n'avait plus d'autre partie à jouer que de paraître charmée du prix auquel elle avait obtenu ce résultat.

1800
1805
1810 Mais que ce prix était cruel, et comme elle le maudissait sous son air royalement ferme! J'admire sa force, car moi seule pus surprendre ses moments de désespoir et ses larmes cachées. Son père ne se douta de rien. Il ne pouvait rien empêcher, rien racheter; il était désormais inutile de rien lui dire. Le reste de la famille se réjouissait de la haute position acquise par Césarine, et Helmina donnait vingt ordres inutiles par jour pour avoir la joie de dire :

1815 – Prévenez madame la marquise.

Ses jeunes cousines Dietrich partageaient un peu cette vanité. L'aînée était mariée, la cadette fiancée; la petite Irma disait :

– Mes soeurs épousent des bourgeois. Elles sont furieuses! Moi, je veux un noble ou je ne me marierai pas⁷¹.

⁷⁰ III/1385-1388 : «Quant à sa fortune, ajoutai-je, je n'en voulais pas frustrer sa famille, étant bien assez riche par moi-même, et le titre de madame et de marquise n'avait aucun lustre à mes yeux de fille émancipée, de bourgeoise satisfaite de ses origines.»

⁷¹ Les femmes du temps de George Sand rêvent plutôt au coffre-fort ou à la corbeille de mariage qu'à la figure ou au caractère du fiancé lorsqu'il s'agit de penser

- 1820 Bertrand ne disait absolument rien. Il savait trop son monde; mais quand Césarine, après avoir annoncé qu'elle avait faim, repoussait son assiette sans y toucher, ou quand, après avoir commandé gaiement une promenade, elle donnait d'un air abattu l'ordre de dételer, il me regardait, et ses yeux froids me disaient :
- 1825 - Vous auriez dû faire sa volonté; elle mourra pour avoir fait celle des autres.

au mariage, comme le remarque Célia dans *Mademoiselle Merquem* (p. 237). «Au fond, les enfants de ce temps-ci n'aiment pas», ajoute Armand (p. 243). Dans *Monsieur Sylvestre*, Pierre Sorède est du même avis : «je suis de mon temps, et ce temps n'est plus aux grandes passions» (p. 84), «L'amour s'est envolé» (p. 90). Flavie avoue à Robertine qu'elle compte épouser Malcom Rosemonde pour sa fortune puisqu'elle «ne serai[t] pas fâchée de doubler [son] capital» (*Flavie*, p. 3).

Nous quittâmes enfin Paris le 15 juillet, sans que Césarine eût revu Paul ni Marguerite. Mireval était, par le confort¹ élégant du château, la beauté des eaux et des ombrages, un lieu de délices, à quelques heures de Paris. M. Dietrich faisait de grands frais pour
 5 améliorer l'agriculture : il y dépensait beaucoup plus d'argent qu'il n'en recueillait, et il faisait de bonne volonté ces sacrifices* pour l'amour de la science et le progrès des habitants². Il était réellement le bienfaiteur du pays, et cependant, sans le charme et l'habileté de sa
 10 fille il n'eût point été aimé. Son excessive modestie, son désintéressement absolu de toute ambition personnelle imprimaient à son langage et à ses manières une dignité froide qui pouvait passer aux yeux prévenus pour la raideur de l'orgueil³. On l'avait haï d'abord
 15 autant par crainte que par jalousie, et puis sa droiture scrupuleuse l'avait fait respecter; son dévouement aux intérêts communs le faisait maintenant estimer; mais il manquait d'expansion et n'était point sympathique à la foule. Il ne désirait pas l'être; ne cherchant aucune récompense, il trouvait la sienne dans le succès de ses efforts pour combattre l'ignorance et le préjugé. C'était vraiment un digne homme, d'un mérite solide et réel. Son manque de popularité en était la
 20 meilleure preuve.

Césarine s'affectait pourtant de voir qu'on lui préférait des notabilités médiocres ou intéressées. Elle l'avait beaucoup poussé à la députation, dont il ne se souciait pas, disant que certaines luttes valent tous les efforts d'une volonté sérieuse, mais que celles de
 25 l'amour-propre sont vaines et mesquines.

Cependant une question locale d'un grand intérêt pour le bien-être des agriculteurs du département s'étant présentée à cette époque, il se laissa vaincre par le devoir de combattre le mal, et, au risque

¹ La RDM et l'édition Lévy impriment «comfort» et «comfortable» (IV/846). Le GDU retient les deux graphies, *comfort* et *confort*, et souligne que *comfort* «est plus usité par ceux qui se piquent de savoir l'anglais» (GDU, t. IV, p. 915, col. 4). Le DAF de 1835 donne *confort*.

² Cf. I/165-167: «Il [M. Dietrich] se trouvait assez riche, trop riche, disait-il, il comptait s'adonner à l'agriculture et régir lui-même sa propriété territoriale». On observe le même souci d'améliorer la condition de vie des Normands chez Montroger dans *Mademoiselle Merquem*: «il est riche et il fait du bien» (p. 80). Ce «vieux garçon utile au progrès» (p. 83) consacre son activité et sa fortune «à servir le progrès de la civilisation» (p. 115). Dans *La Filleule*, la conservation et l'entretien de son fonds est l'unique occupation du père de Stephen (p. 3). D'après Stephen, l'ancien noble tient à la terre à cause du nom et du titre, mais le cultivateur enrichi aime naturellement la terre pour la terre (p. 3).

³ I/35-39: «M. Dietrich aîné, le père de Césarine, était un homme actif, énergique, habile et obstiné. Son irréprochable probité et son succès soutenu lui donnaient un peu d'orgueil et une certaine dureté apparente avec les autres hommes. Il se souciait plus d'être estimé et respecté que d'être aimé».

30 d'échouer, il se laissa porter⁴. Césarine se chargea d'avoir la volonté
 ardente qui lui manquait en cette circonstance. Elle avait peut-être
 besoin d'un combat pour se distraire de ses secrets ennuis. Son
 mariage lui donnait droit à une initiative plus prononcée, et M.
 Dietrich, qui depuis longtemps n'avait résisté à sa toute-puissance
 35 que dans la crainte du *qu'en dira-t-on*⁵, abandonna dès lors à la
 marquise de Rivonnière le gouvernement de la maison et des relations,
 qu'il avait cherché à rendre moins apparent dans les mains de
 mademoiselle Césarine. Les nombreux clients qui peuplaient les
 terres du marquis, et qui avaient beaucoup à se louer de l'indulgente
 40 gestion de son intendant, avaient eu peur en apprenant le mariage et
 l'absence indéfinie de leur patron. Ils avaient craint de tomber sous la
 coupe de M. Dietrich et d'avoir à rendre compte de beaucoup d'abus.
 Quand ils surent et quand ils virent que Césarine ne prétendait à rien,
 qu'elle n'allait pas même visiter les fermes et le château de son mari, il
 y eut un grand élan de reconnaissance et de joie. Dès ce moment, elle
 45 put disposer de leur vote comme de celui de ses propres tenanciers.

Mireval avait été jusque-là une solitude. M. Dietrich s'était
 réservé ce coin de terre pour se recueillir et se reposer des bruits du
 monde. Césarine, respectant son désir, avait paru apprécier pour elle-
 même les utiles et salutaires loisirs de cette saison de retraite
 50 annuelle. Cette fois elle déclarait qu'il fallait en faire le sacrifice et
 ouvrir les portes toutes grandes à la foule des électeurs de tout rang et
 de toute opinion. M. Dietrich se résigna en soupirant, la jeune
 marquise organisa donc un système de réceptions incessantes⁶. On

⁴ Se laisser porter candidat aux élections. Cf. *Porter quelqu'un* : lui donner sa voix dans une élection.

⁵ Devant l'opinion des autres, George Sand passe de la crainte à l'insouciance, au mépris, comme ses lettres à Charles d'Aragon, à Charles Didier, à Hippolyte Châtiron, à Pauline Viardot, entre autres, en témoignent. Dans *Indiana*, le narrateur dit de l'odieux colonel Delmare que «l'opinion le gouvernait à tel point, que le bon sens et la raison n'entraient pour rien dans ses décisions» (p. 134). À son tour, la tante d'Indiana s'inquiète davantage de l'opinion publique que de l'état de sa nièce lorsque cette dernière disparaît pendant une nuit entière : «la seule chose qui l'eût frappée dans la disparition de madame Delmare, c'était le scandale qui allait en résulter» (p. 235). Dans *Mademoiselle la Quintinie*, le *qu'en dira-t-on* des conservateurs et des dévots est bien plus sensible au général la Quintinie que le fait que sa fille veuille épouser un «athée» (p. 260).

⁶ Encore une fois, les situations romanesques sont inspirées par le vécu de l'auteur. Elle connaît bien les enjeux politiques. «Mon mari, s'occupant beaucoup d'opposition à cette époque [1827], était presque toujours à la ville. Il désira s'y créer un centre de réunions et y louer une maison où nous donnâmes des bals et des soirées». Élu le 17 novembre 1827 à La Châtre, réélu en 1830, Casimir Dudevant louera un appartement à La Châtre où il se rendra une fois la semaine, accompagné d'Aurore, pour donner des bals (*HMV*, IVe partie, ch. XI, dans *O. aut.*, t. II, p. 87-88).

ne donnait pas de fêtes, disait-on, à cause de l'absence et du triste
 55 état du marquis; et puis on en donnait qui semblaient improvisées
 lorsque le courrier apportait de bonnes nouvelles de lui, sauf à dire
 d'un air triste le lendemain que le mieux ne s'était pas soutenu.

J'aimais beaucoup Mireval, je m'y reposais du temps perdu à
 Paris. Je ne l'aimai plus lorsque je le vis envahi comme un petit
 60 Versailles ouvert à la curiosité. Dans toute agglomération humaine, la
 médiocrité domine. Ces dîners journaliers de cinquante couverts, ces
 réjouissances dans le parc, cet endimanchement⁷ perpétuel, me furent
 odieux. Je ne pouvais refuser d'aider mademoiselle Helmina dans ses
 fonctions de majordome; son activité ne suffisait plus à tout. Le
 65 marquisat de sa nièce lui avait porté au cerveau, elle ne trouvait plus
 rien d'assez magnifique ou d'assez ingénieux pour soutenir le lustre
 d'une position si haute. Je n'avais plus d'intimité avec Césarine.
 Depuis le mariage de Paul et le sien, ses lèvres étaient scellées, sa
 figure était devenue impénétrable. Elle ne se portait pas bien, c'était
 70 pour moi le seul indice d'une grande déception supportée avec
 courage. Je dois dire que, durant cette période d'efforts pour oublier
 sa blessure ou pour la cacher, elle fut vraiment la femme forte qu'elle
 se piquait d'être, et que, tout en l'admirant, je sentis se réveiller ma
 tendresse pour elle, la douleur que me causait sa souffrance, le
 75 dévouement qui me portait à l'alléger en lui sacrifiant mes goûts et ma
 liberté.

J'avais à peine le temps d'écrire à Paul. Il m'écrivait peu lui-
 même. Il avait un surcroît de travail pour se mettre au courant de ses
 nouvelles attributions. Sa femme était heureuse, son enfant se portait
 80 bien. Il n'avait, disait-il, rien de mieux à souhaiter. M. de Valbonne
 écrivait à M. Dietrich une fois par semaine pour le tenir au courant
 des alternances de mieux et de pire par lesquelles passait M. de
 Rivonnière. Il supportait mieux les déplacements que le repos, il
 parcourait la Suisse⁸ à petites journées. Césarine paraissait prendre
 85 beaucoup d'intérêt à ces lettres, mais M. Dietrich seul y répondait. La
 marquise cachait avec peine l'insurmontable aversion que lui inspirait
 désormais M. de Valbonne.

Au bout de deux mois de lutte, Césarine l'emporta, et son père
 fut élu à une triomphante majorité. Elle avait déployé une activité

⁷ *Endimanchement* : action de s'endimancher, de mettre une toilette plus soignée que d'habitude. *Endimanchement* est peu usité.

⁸ Cette fois, le marquis de Rivonnière y est vraiment. Il a déjà avoué à Pauline qu'il cachait ses folles amours à deux lieues de Paris, tandis que sa famille et ses amis le croyaient «parti pour la Suisse» (I/1508-1509). Lorsque le marquis se déguise et passe des jours à épier les mouvements de Césarine, «il prétend s'être absenté réellement, ce qui n'[est] pas vrai» encore une fois (III/25-27).

90 dévorante et une habileté délicate dont on parlait avec admiration. On
 vécut encore quelques jours de ce triomphe, qui n'enivrait pas M.
 Dietrich et qui commençait à désillusionner la marquise, car beaucoup
 de ceux qu'elle avait conquis avec tant de peine montraient de reste
 qu'ils ne valaient pas cette peine-là et n'avaient guère plus de coeur
 95 que des chiffres. Elle se sentit alors très fatiguée et très souffrante.
 M. Dietrich, qui ne l'avait jamais vue malade depuis son enfance,
 s'effraya beaucoup et la reconduisit à Paris pour consulter.

Nous nous retrouvâmes donc à l'hôtel Dietrich tout à fait calmes
 et à peu près seuls; tout le Paris élégant était à la campagne ou à la
 100 mer. Nous touchions à la mi-septembre, et il faisait encore très
 chaud. Le marquis allait décidément mieux. Césarine voyait
 s'éloigner indéfiniment la recouvrance de sa liberté; elle y était assez
 résignée, et son père espérait qu'elle aurait un jour quelque bonheur
 en ménage. L'engagement qu'avait pris son gendre de ne jamais la
 105 réclamer pour sa femme lui paraissait une délicatesse dont la
 marquise le tiendrait quitte en le revoyant guéri, soumis et toujours
 épris.

La consultation des médecins dissipa nos craintes. Césarine
 n'avait que l'épuisement passager qui résulte d'une grande fatigue. On
 110 lui conseilla de passer le reste de la belle saison, tantôt sur sa chaise
 longue, dans l'ombre fraîche de ses vastes appartements, tantôt en
 voiture un peu avant le coucher du soleil, de prendre du fer⁹, du
 quinquina¹⁰, et de se coucher de bonne heure. Elle se soumit d'un air
 d'indifférence, se fit apporter beaucoup de livres et se plongea dans la
 115 lecture, comme une personne détachée de toutes les choses

⁹ Le fer, entrant dans la composition normale du sang dont il est un élément essentiel, constitue le principal minéralisateur et thérapeutique important d'un grand nombre d'eaux minérales que l'on appelle «eaux minérales ferrugineuses». (Cf. Émile Littré, *Dictionnaire de médecine*, 15^e édition, Paris, J.-B. Baillière et Fils, 1884, p. 620-621).

¹⁰ Importé en France par Talbot en 1679, le quinquina est utilisé au XIX^e siècle non plus comme fébrifuge mais comme astringent, antiseptique et tonique stomachique. Il se prend de diverses manières: en macération (eau de quinquina, tisane de quinquina), en sirop, en tablettes, en teinture, en vin simple ou composé, etc. Cf. *Ibid.*, p. 1335-1338; Jean Jacques, «Quinine», *Dictionnaire du XIX^e siècle européen*, Paris, P.U.F., 1997, p. 977; Jean-Claude Dousset, *Histoire des médicaments. Des origines à nos jours*, Paris, Payot, 1985.

George Sand connaît bien les propriétés du quinquina. Elle l'a utilisé comme traitement lors de la maladie de son fils en 1870, soit peu avant de rédiger *Césarine Dietrich*. Cf. *Agenda*, t. IV, jeudi 7 avril 1870: «Je lui [à Maurice] donne son quinquina à 6 h.», et samedi 9 avril 1870: «Je lui donne son quinquina à 7 h. et je me couche.»

extérieures¹¹; puis elle prit des notes, entassa de petits cahiers, et un beau matin elle me dit :

– Durant ces jours de loisir et de réflexion, tu ne sais pas ce que j'ai fait? J'ai fait un livre! Ce n'est pas un roman, ne te réjouis pas; c'est un résumé lourd et ennuyeux de quelques théories philosophiques à l'ordre du jour. Cela ne vaut rien, mais cela m'a occupée et intéressée. Lire beaucoup, écrire un peu, voilà un débouché pour mon activité d'esprit; mais, pour que cela me fasse vraiment du bien, il faut que je sache si cela vaut la peine d'être dit et
120
celle d'être lu; j'ai écrit à ton neveu pour le prier de me donner son avis, et je lui ai envoyé mon manuscrit, puisque sa spécialité est de juger ces sortes de choses. Je ne tiens pas à être imprimée, je tiens
125
seulement à savoir si je peux continuer sans perdre mon temps.

– Et il t'a répondu?...

130 – Rien, sinon qu'il avait pris connaissance de mon travail et qu'il n'avait guère le temps de m'en faire la critique dans une lettre, mais qu'en un quart d'heure de conversation il se résumerait¹² beaucoup mieux, et qu'il se tenait à mes ordres pour le jour et l'heure que je lui fixerais.

135 – Et tu as fixé...

– Aujourd'hui, tout à l'heure; je l'attends.

Comme de coutume, Césarine m'avertissait à la dernière minute. Toute réflexion eût été superflue, deux heures sonnaient. Paul était très exact; on l'annonça.

140 J'observai en vain la marquise, aucune émotion ne se trahit; elle ne lui reprocha point de n'avoir pas tenu sa promesse de venir la voir;

¹¹ Lorsque George Sand vivait auprès de sa grand-mère, elle s'adonnait activement aux études pour combattre l'ennui. Selon elle, Mme Dupin de Francueil s'efforçait de la distraire par le travail lors des moments les plus difficiles de son enfance. Cf. *HMV*, IIe partie, ch. XVI, dans *O. aut.*, t. II, p. 637. Ainsi, grâce au travail et à la lecture, les personnages sandiens n'ont pas le temps de s'ennuyer, d'être tristes ou malades. Dans *La Confession d'une jeune fille*, le curé Costel et son neveu Frumence sont parfaitement heureux ensemble grâce aux lectures et aux études qui les absorbent et les rendent insensibles aux privations et à l'horreur de l'isolement. Lucienne avoue ne plus pouvoir vivre dans un terrible isolement sans y développer son intelligence avec passion. Elle étudie les langues anciennes, les sciences naturelles et la philosophie, lit des livres sérieux, aborde la géométrie, ce qui lui permet de remplir ses journées et peu à peu elle ne les trouve plus assez longues. De son côté, Love Butler vante les bienfaits du travail et affirme que «toutes les peines de l'âme cèdent devant une conquête de la science» (*Jean de la Roche*, p. 88). Le personnage principal de *Flavie* dit que l'étude lui a permis de guérir de deux mois de langueur et d'affaiblissement physique (p. 175). Le développement intellectuel rend moins austère la vie d'ermite de M. Sylvestre.

¹² En emploi pronominal réfléchi, pris absolument comme ici, «se résumer» est peu attesté.

elle ne s'excusa point de n'avoir pas tenu celle qu'elle avait faite de revoir Marguerite. Elle ne lui parla que littérature et philosophie, comme si elle reprenait un entretien interrompu par un voyage.

145 Quant à lui, calme comme un juge qui ne permet pas à l'homme d'exister en dehors de sa fonction, il lui rendit ainsi compte de son livre :

– Vous avez fait, sans paraître vous en douter, un ouvrage remarquable, mais non sans défauts; au contraire; les défauts
150 abondent. Cependant, comme il y a une qualité essentielle, l'indépendance du point de vue et une appréciation plus qu'ingénieuse, une appréciation très profonde de la question que vous traitez, je vous engage sérieusement à faire disparaître les détails un peu puérils et à mettre en lumière le fond de votre pensée. L'examen
155 des effets est de la main d'un écolier et prend infiniment trop de place. Le jugement que vous portez sur les causes est d'un maître, et vous l'avez glissé là avec trop de modestie et de défiance de vous-même. Refaites votre ouvrage, sacrifiez-en les trois quarts; mais du dernier quart composez un livre entier. Je vous réponds qu'il méritera d'être
160 publié, et qu'il ne sera pas inutile. Quant à la forme, elle est correcte et claire, pourtant un peu lâchée. J'y voudrais l'énergie froide, si vous voulez, mais puissante, d'une conviction qui vous est chère.

– Aucune conviction ne m'est chère, reprit Césarine, puisque j'ai fait ce travail avec indépendance.

165 – L'indépendance, reprit-il, est une passion qui mérite de prendre place parmi les passions les plus nobles. C'est même la passion dominante des esprits élevés de notre époque. C'est, sous une forme nouvelle, la passion de la liberté de conscience qui a soulevé les grandes luttes de vos pères protestants, madame la marquise.

170 – Vous avez raison, dit-elle, vous m'ouvrez la fenêtre, et le jour pénètre en moi. Je vous remercie, je suivrai votre conseil; je referai mon livre, j'ai compris, vous verrez.

Il allait se retirer, elle le retint.

– Vous avez peut-être à causer avec votre tante, lui dit-elle.
175 Restez, j'ai affaire dans la maison. Si je ne vous retrouve pas ici, adieu, et merci encore.

Elle lui tendit la main avec une grâce chaste et affectueuse en ajoutant :

180 – Je ne vous ai pas demandé des nouvelles de chez vous, j'en ai; Pauline vous dira que je lui en demande souvent.

Je trouvai inutile de dire à Paul qu'elle ne m'en demandait jamais. Mon rôle n'était plus de le prémunir contre les dangers que j'avais cru devoir lui signaler l'année précédente. Je devais au contraire lui laisser croire qu'ils étaient imaginaires et accepter pour

185 moi le ridicule de cette méprise. Je pensai devoir seulement lui demander s'il ne craignait pas d'éveiller la jalousie du marquis en venant voir sa femme.

– Je suis si éloigné de vouloir lui en inspirer, répondit-il, que je n'ai même pas songé à lui; mais, si vous craignez quelque
190 chose, je puis fort bien ne pas revenir et vous prendre pour intermédiaire des communications qui s'établissent entre madame de Rivonnière et moi à propos de son livre.

– Ton devoir serait peut-être d'en écrire à M. de Valbonne pour le consulter.

195 – Je trouverais cela bien puéril! Me poser en homme redoutable quand je suis marié me semblerait fort ridicule en même temps que fort injurieux pour cette pauvre marquise, que vous jugez un peu sévèrement. Supposez que vous ne vous soyez pas trompée, ma tante, et qu'elle ait eu réellement, dans un jour de rêverie
200 extravagante, la pensée de s'appeler madame Gilbert; elle est à coup sûr fort enchantée maintenant d'avoir une position plus conforme à ses goûts et à ses habitudes. Faudrait-il éterniser le souvenir d'une fantaisie d'enfant, et, si l'on fouillait dans le passé de toutes les femmes, n'y trouverait-on pas des milliers de peccadilles aussi
205 déraisonnables qu'innocentes? De grâce, ma tante, laissez-moi oublier tout cela et rendre justice à la femme intelligente et bonne qui rachète, par le travail sérieux et la grâce sans apprêt, les légèretés ou les rêveries de la jeune fille.

Devais-je insister? devais-je avertir M. Dietrich, alors absent
210 pour six semaines? devais-je inquiéter Marguerite pour l'engager à se tenir sur ses gardes? Évidemment je ne pouvais et ne devais rien faire de tout cela. J'avais depuis longtemps perdu l'espérance de diriger Césarine; je n'étais plus sa gouvernante. Elle s'appartenait, et je ne m'étais pas engagée avec son mari à veiller sur elle. Il n'y avait pas
215 d'apparence qu'il fût jamais en état de tirer vengeance d'un rival, et Paul avait désormais assez d'ascendant sur lui pour détruire ses soupçons. D'ailleurs Paul voyait peut-être plus clair que moi; Césarine, éprise de graves recherches et peut-être ambitieuse de renommée, ne songeait peut-être plus à lui.

220 Il la revit plusieurs fois, et peu à peu ils se virent souvent. M. Dietrich les retrouva sur un pied de relations courtoises et amicales si discrètes et si tranquilles, qu'il n'en conçut aucune inquiétude et ne jugea pas convenable d'en instruire M. de Valbonne dans ses lettres. L'automne arrivait, il se proposait de faire voyager un peu sa fille; mais
225 elle était parfaitement guérie et trouvait à Paris la solitude dont elle avait besoin pour travailler. Elle paraissait si calme et si heureuse qu'il consentit à attendre à Paris auprès d'elle l'ouverture de la session

parlementaire. Césarine n'aimait plus le monde, et il était de bon goût qu'elle vécût dans la retraite. Son cortège de prétendants l'avait naturellement abandonnée. Elle rechercha parmi ses anciens amis les personnes graves occupées de science ou de politique. Aucun beau jeune homme, aucune femme à la mode ne reparut à l'hôtel Dietrich. Paul, avec sa mise modeste et son attitude sérieuse, ne déparait pas cet aréopage de gens mûrs convoqué autour des élucubrations littéraires et philosophiques de la belle marquise. Il prenait plaisir aux discussions intéressantes que Césarine avait l'art de soulever et d'entretenir. Il y faisait très bonne figure quand on le forçait à y prendre part. Il avait déjà dans ce monde-là des relations qui devinrent plus intimes. On y faisait grand cas de lui; on en fit davantage en le voyant plus souvent et moins contenu par sa discrétion naturelle. Césarine réussissait à le faire briller malgré lui et sans qu'il s'aperçût de l'aide qu'elle lui donnait.

À la fin de l'hiver, leur amitié établie sans crise et sans émotion, elle l'engagea à lui amener Marguerite. Il refusa et lui dit pourquoi. Marguerite était trop impressionnable, trop peu défendue par l'expérience et le raisonnement, pour sortir de la sphère où elle était heureuse et sage.

Au printemps, Paul, dont la position s'améliorait chaque jour, avait pu louer, à une demi-heure de Paris, une petite maison de campagne¹³ où sa femme et son enfant vivaient avec madame Féron, sans qu'elles fussent forcées de beaucoup travailler. Il allait chaque soir les retrouver, et chaque matin, avant de partir, il arrosait lui-même un carré de plantes qu'il avait la jouissance de voir croître et fleurir. Il n'avait jamais eu d'autre ambition que de posséder un hectare de bonne terre, et il comptait acheter l'année suivante celle qui lui était louée. Il pouvait désormais quitter son bureau à cinq heures; il dînait à Paris et venait souvent nous voir après. Dès que les pendules marquaient neuf heures, quelque intéressante que fût la conversation, il disparaissait pour aller prendre le dernier train et rejoindre sa famille. Quelquefois il acceptait de dîner avec nous et quelques-unes des notabilités dont s'entourait la marquise.

Un jour que nous l'attendions, je reçus un billet de lui.

¹³ On assiste à l'évolution socio-économique de Paul Gilbert en le voyant passer d'une chambre exigüe chez le libraire-éditeur Latour (I/531) à un petit appartement rue d'Assas (II/1272). Lorsque sa position à la librairie s'améliore, il peut même se permettre de louer une petite maison de campagne.

265 *Je suis effrayé, ma tante, disait-il; Marguerite me fait dire que Pierre est très malade¹⁴; j'y cours. Excusez-moi auprès de madame de Rivonnière.*

– Prends ma voiture et cours chez mon médecin, me dit Césarine, emmène-le chez ton neveu. Je t'accompagnerais si j'étais libre; je te donne Bertrand, qui ira chez les pharmaciens et vous portera ce qu'il faut.

270 Je me hâtai. Je trouvai le pauvre enfant très mal, Paul au désespoir, Marguerite à peu près folle. Le médecin de l'endroit qu'on avait appelé s'entendit avec celui que j'amenaient. L'enfant, mal vacciné, avait la petite vérole¹⁵. Ils prescrivirent les remèdes d'usage¹⁶ et se retirèrent sans donner grand espoir, la maladie avait une intensité
275 effrayante. Nous restions consternés autour du lit du pauvre petit, quand Césarine entra vers dix heures du soir, encore vêtue comme elle l'était dans son salon, belle et apportant l'espoir dans son sourire. Elle s'installa près de nous, puis elle exigea que Marguerite et Paul nous

¹⁴ III/529-531 : «je m'intéresse à son enfant [Pierre, l'enfant de Marguerite et de Paul], qui est malade par parenthèse». Césarine avait déjà fait allusion à cette maladie en présence de ses interlocuteurs, Pauline et le marquis.

¹⁵ *Petite vérole*: Variole. La variole a une période d'incubation de neuf à douze jours, ensuite vient la période d'invasion qui a une durée de trois jours pleins et même de quatre dans la variole discrète. Cette période est marquée par des frissons violents, parfois par des convulsions chez les enfants, puis par une fièvre élevée, par une soif vive, par des vomissements bilieux, et surtout par des douleurs lombaires caractéristiques. Une éruption de pustules varioliques s'ensuit.

Sand écrit: «l'enfant, mal vacciné, avait la petite vérole». La vaccination et les revaccinations bien faites sont les seuls préservatifs contre la petite vérole. On doit faire vacciner les nouveau-nés dans les trois ou quatre premiers mois de leur vie. On ignore à cette époque si une vaccination pratiquée tout à fait au début de l'incubation de la variole peut atténuer la gravité de celle-ci. La vaccine est impuissante à prévenir la maladie si l'individu n'est inoculé que lorsqu'il est exposé à contracter la variole avant l'évolution vaccinale complète.

En 1837, Solange est atteinte de variole malgré la vaccine. Elle n'en est pas marquée, au grand soulagement de sa mère, qui en est bien tourmentée. N'oublions pas les ravages causés par la variole de 1867 à 1871. De fait, une épidémie de variole charbonneuse se propage à Nohant lorsque Sand achève ce roman en 1870. Que d'inquiétudes ont vécues la romancière et sa famille à cette époque. Cela explique peut-être pourquoi cette maladie revient fréquemment dans ses romans, par exemple, dans *Nanon*, les parents de la narratrice en sont morts puisque l'inoculation était surtout pratiquée dans les classes éclairées, en milieu urbain. La variole a laissé des marques indélébiles sur la figure de la narratrice.

¹⁶ Au XIXe siècle, le traitement de la variole et de ses complications varie. Les boissons diaphorétiques et adoucissantes, les lavements émollients, les pédiluves dérivatifs, les cataplasmes de farine de lin, les toniques, les onctions fréquentes avec du cérat ou de la glycérine sont souvent utilisés pour atténuer les effets de la maladie. Cf. É. Littré, *op. cit.*, p. 1681-1682.

280 laissassent toutes deux veiller le malade¹⁷. La chambre était trop
 petite pour qu'il fût prudent d'encombrer l'atmosphère. Elle se
 déshabilla, passa une robe de chambre qu'elle avait apportée dans un
 foulard, s'établit auprès du lit*, et resta là toute la nuit, tout le
 lendemain, toutes les nuits et tous les jours qui suivirent, jusqu'à ce
 285 que l'enfant fût hors de danger. Elle fut vraiment admirable, et Paul
 dut, comme les autres, accepter aveuglément son autorité. Elle avait
 coutume de soigner les malades à Mireval, et elle y portait un rare
 courage moral et physique. Les paysans la croyaient magicienne¹⁸, car
 elle opérait le miracle de ranimer la volonté et de rendre l'espérance¹⁹.

¹⁷ III/1261-1264 : «Je ne vous devrai jamais rien; vous n'allégerez pas mon travail, vous ne donnerez pas à manger à mon enfant, vous ne serez pas son médecin, vous ne vous emparerez pas de mon domicile, de mes secrets, de ma confiance, de mes affections.» Césarine veillera par contre sur l'enfant malade jour et nuit, son mariage avec le marquis et le travail auquel elle s'adonne l'ayant rachetée aux yeux de Paul.

¹⁸ Dans son *George Sand, écrivain de romans*, Nicole Mozet souligne qu'il est «passionnant de s'interroger sur la façon dont George Sand a traité de la question de la superstition, parce qu'elle s'est abstenue à la fois du mépris et de la croyance» (p. 22). Sand dira des paysans : «Je vais tous les jours avec Borie soigner les malades. Mais c'est bien difficile avec des paysans têtus, superstitieux, méfiants et pleins de préjugés. Ceux qui écoutent guérissent» (*Corr.*, t. IX, à Augustine de Bertholdi, 8 septembre 1849, p. 259). Dans ses romans, par exemple dans *Jeanne* (1844), elle mentionne souvent la superstition des «peuples naïfs». Dans *La Petite Fadette*, la Fadette passe pour une sorcière aux yeux des paysans, car sa science qui est d'origine pour ainsi dire divine, se montre supérieure à la science officielle des médecins. Dans *Tamaris*, Nama Roque se laisse aller à la superstition et a recours à la sorcellerie pour tenter de séduire La Florade.

¹⁹ Malgré son mauvais caractère habituel, Césarine soigne – pourtant souvent de façon intéressée – les malades : le Marquis (III/1125-1134, IV/1801-1802), le petit Pierre (IV/279-284), et aux dires de la narratrice, les paysans de Mireval (III/1133-1134, IV/285-288). La jeune fille auprès d'un malade en crise ou en délire est une situation fréquente, que l'on voit également dans *Jeanne*, *Tamaris*, *Monsieur Sylvestre*, *Pierre qui roule*, *Le Beau Laurence*, *Malgrétout*, entre autres. Rares sont les instances où ces filles sont atteintes de la maladie. Dans *Narcisse*, le docteur Fourchois dira de Juliette : «Elle a traversé toutes les épidémies, allant chez les malades et ne prenant aucune précaution, sans être jamais atteinte» (p. 237). Pourtant dans *Nanon*, la marquise de Franqueville meurt épuisée de fatigue pour avoir soigné les malades de son village au cours d'une épidémie. Jusque-là sa santé n'avait pas été affectée par les soins qu'elle dispensait aux malades.

De fait, George Sand elle-même, résistante à la maladie, avait l'habitude de traiter les malades. Elle raconte dans *Histoire de ma vie* : «... il est certain que toute ma vie j'ai pu soigner des maladies réputées contagieuses, et de pauvres galeux dont personne n'osait approcher, sans que j'aie attrapé un bouton. Il me semble que je soignerais impunément des pestiférés, et je pense qu'à quelque chose malheur est bon, moralement du moins, car je n'ai jamais vu de misères physiques dont je n'aie pu vaincre en moi le dégoût. Ce dégoût est violent cependant, et j'ai été bien souvent près de m'évanouir en voyant des plaies et des opérations repoussantes, mais j'ai

290 Ce miracle, elle le fit sur nous tous autour du pauvre enfant²⁰. Elle
 était entrée dans cette petite maison abîmée de douleur et d'effroi,
 comme un rayon de soleil au milieu de la nuit. Elle nous avait rendu
 la présence d'esprit, le sens de l'à-propos, la confiance de conjurer le
 mal, toutes conditions essentielles pour le succès des meilleures
 295 son intervention providentielle.

Je dus rester quelques jours encore pour soigner Marguerite,
 que le chagrin et l'inquiétude avaient rendue malade aussi. Césarine
 revint pour elle, ranima son esprit troublé, lui témoigna un intérêt
 dont elle fut très fière, rassura et égaya Paul, qui, à peine remis d'une
 300 terreur, retombait dans une autre, se fit aimer de madame Féron, avec
 qui elle causait des choses les plus vulgaires dans un langage si
 simple que la femme supérieure s'effaçait absolument pour se mettre
 au niveau des plus humbles. Cette séduction charmante me prit moi-
 même, car, dans nos entretiens, elle ne donnait plus de démenti
 305 confidentiel à sa conduite extérieure. Je me persuadai qu'elle était
 absolument guérie de son orgueil et de sa passion. Je ne craignis plus
 d'enflammer Paul en partageant l'admiration qu'il avait pour elle. Sa
 reconnaissance et son affection devenaient choses sacrées; une
 prévision du danger m'eût semblé une injure pour tous deux.

310 Et pourtant la marquise avait réussi là où avait échoué
 Césarine. Elle avait amélioré le sort de Paul, car, sans qu'il pût s'en
 douter, elle avait pesé, par l'intermédiaire de son père, sur les
 résolutions de M. Latour. Celui-ci, ayant éprouvé quelques pertes,
 voulait restreindre ses opérations. En lui prêtant une somme
 315 importante, M. Dietrich l'avait amené à faire tout le contraire et à

toujours pensé alors à ma gale et au premier baiser de ma grand-mère [Aurore Dupin, sa grand-mère paternelle, l'avait soignée sans se laisser rebuter par la maladie], et il est certain que la volonté et la foi peuvent dominer les sens, quelque affectés qu'ils soient» (*HMV*, IIe partie, ch. XIV, dans *O. aut.*, t. I, p. 588). Et encore, elle raconte que, pendant les premières années de son mariage, elle s'était faite médecin de campagne. À son dire, sa clientèle gratuite «s'était accrue au point de [l]'écraser de fatigue» (*HMV*, IVe partie, ch. XII, dans *O. aut.*, t. II, p. 103).

²⁰ Chez Sand, la maladie a un rôle précis, n'intervenant que lorsqu'on a besoin d'elle. Mireille Bossis soutient que «toutes les fois que des rapports entre des personnes semblent fixés de façon inéluçable par les convenances sociales ou morales, la maladie permet à un ordre nouveau de s'établir» (M. Bossis, «La Maladie comme ressort dramatique dans les romans de George Sand», *R.H.L.F.*, 76e année, n° 4, juillet-août 1976, p. 598). Et on le constate dans ce cas. Comment Sand aurait-elle pu réintroduire Césarine dans la maison d'un homme qui la redoute toujours? «Si vous ne respectez pas les autres, respectez-vous au moins vous-même, et ne revenez plus», s'écriait Paul devant une Césarine terrassée (III/1268-1269). Quelle autre situation que la maladie du petit Pierre aurait poussé Paul à revenir sur sa décision d'écarter la jeune femme?

charger Paul d'une affaire assez considérable. Elle avait ainsi donné du pain à l'enfant et du repos à la mère, elle avait été le médecin de l'une et de l'autre; elle s'était emparée de la confiance, de l'affection, voire des secrets de la famille. Tout ce que Paul avait juré de soustraire à sa sollicitude, elle le tenait, et, loin de s'en plaindre, il était heureux qu'elle l'eût conquis.

Une seule personne, celle qui jusque-là avait été la plus confiante, Marguerite, sans autre lumière que son instinct, devina ou plutôt sentit la fatalité qui l'enveloppait; elle le sentit d'autant plus douloureusement qu'elle adorait la belle marquise et ne l'accusait de rien²¹. Sa jalousie éclatait d'une manière tout opposée à celle que nous avons redoutée^{*22}. Un jour, je la trouvai en larmes, et, bien que j'eusse quelque ennui à écouter ses plaintes, je fus forcée de les entendre.

– Voyez-vous, me dit-elle, vous me croyez heureuse; eh bien! je le suis moins qu'avant ce mariage tant désiré. Je m'instruis un peu. Paul a un peu plus de temps pour s'occuper de moi, et il croit me faire grand bien en m'apprenant à raisonner²³. Cela me tue au contraire, car voilà que je comprends un *tas de choses* dont je ne me doutais pas, et toutes ces choses sont tristes, toutes me blessent ou me condamnent. Il ne peut pas me parler de ce qui est bien ou mal sans que je me rappelle le mal que j'ai fait et la répugnance qu'il doit avoir pour mon passé. Il me dit bien que je dois l'oublier, puisque tout est réparé; mais qu'est-ce qui a réparé? C'est lui, au risque de sa vie, en prenant la vie d'un autre et en me refaisant un honneur avec du sang. Il est bon, il s'est mis à plaindre celui qu'il détestait, et la pitié qu'il a pour son ennemi le rend triste quand il entend dire qu'il mourra. S'il m'aimait assez pour s'en consoler! Mais voilà ce qui ne se peut pas. Ce n'est pas le tout d'être jolie femme et d'aimer à la folie; il faut encore avoir de l'esprit et de l'instruction pour ne pas ennuyer un homme qui en a tant! Moi, quand je demandais le mariage, je ne savais pas ça. Je croyais qu'il devait se plaire avec moi et son enfant, et je lui disais toujours :

– Où seras-tu plus aimé et plus content qu'avec nous?

Il n'a jamais été contre, car il me répondait :

– Tu vois bien que je ne me trouve pas mieux ailleurs, puisque je ne vous quitte jamais que je n'y sois forcé.

²¹ III/340-341 : «c'est un ange pour moi, et je l'aime tant que je me jetterais au feu pour elle.»

²² La RDM donne «prévue» au lieu de «redoutée».

²³ II/1700-1702 : «Moi, je m'ennuie bien un peu d'être enfermée comme ça, mais je travaille de mes mains, et je tâche que ma pauvre tête ne travaille pas trop...»

Aujourd'hui pourtant il pourrait dîner avec nous tous les jours, et c'est bien rare qu'il revienne ici avant neuf heures et demie du soir.

355 Il ne voit plus Pierre s'endormir. Il le regarde bien dans son petit lit, et le matin il le porte dans le jardin et le dévore de caresses; mais je le regarde à travers le rideau de ma fenêtre, et je lui vois des airs tristes tout d'un coup. Je me figure même qu'il a des larmes dans les yeux.

360 Si j'essaye de le questionner, il me répond toujours avec sa même douceur et me gronde avec sa même bonté; cependant il a l'air sévère malgré lui, et je vois qu'il a de la peine à se retenir de me dire que je suis une ingrate. Alors je lui demande pardon et ne lui dis plus rien : j'ai trop peur de le tourmenter; mais il me reste un pavé sur le coeur²⁴.

365 Je chante, je ris, je travaille, je remue pour me distraire. Ça va bien tant que l'enfant est éveillé et que je m'occupe de lui; quand il ferme ses yeux bleus, le ciel se cache. Madame Féron s'en va dormir aussi tout de suite. Paul m'a défendu de lui faire des confidences; elle aime à causer, et mon silence l'ennuie. Je reste seule, j'attends que mon mari soit rentré; je prends mon ouvrage et je me dis :

370 – Deux heures, ça n'est pas bien long...

Cela me paraît deux ans. Je ne sais pas pourquoi ces deux heures-là, qu'il pourrait nous donner et qu'il ne nous donne presque plus, me rendent folle, injuste, méchante. Je rêve des malheurs, des désespoirs; si je ne craignais pas d'éveiller mon petit, je crierais, tant je souffre. Je regarde à la fenêtre comme si je pouvais voir par-dessus la

375 campagne ce que Paul fait à Paris... Et pourtant, je le sais, il ne fait pas de mal; il ne peut faire que du bien, lui! Je sais qu'il va souvent chez vous, c'est bien naturel : vous êtes pour lui comme sa mère. Quand il rentre, je lui demande toujours s'il vous a vue. Il répond oui,

380 il ne ment jamais... S'il a vu la belle marquise, s'il y avait du grand monde chez elle, s'il est content d'être revenu auprès de moi; il sourit en disant toujours oui. Il me fait raconter tout ce que le chéri a fait et dit dans la journée, à quels jeux il s'est amusé, ce qu'il a bu et mangé; enfin il paraît heureux de parler de lui, et je n'ose pas parler de moi.

385 Je me cache d'avoir souffert. Quelquefois je suis bien pâle et bien défaite, il ne s'en aperçoit pas, ou, s'il y prend garde, il ne devine pas pourquoi. Je voudrais lui tout dire pourtant, lui confesser que je m'ennuie de vivre, que par moments je regrette qu'il m'ait empêchée de mourir. J'ai peur de lui faire de la peine, d'augmenter celle qu'il a, car

390 il en a beaucoup, je le vois bien, et peut-être est-il plus à plaindre que moi...

²⁴ *Avoir un pavé sur le coeur* : expression introuvable qui exprime l'idée de quelque chose qui fait poids moralement. On trouve *avoir un pavé sur l'estomac* : avoir un poids indigeste (TLF, s.v. *pavé*, t. 12, p. 1218, col. 1, paragraphes 1, 2, 5).

Ce jour-là, Marguerite ne me laissa entrevoir aucune jalousie contre la marquise; mais une autre fois ce fut à Césarine elle-même qu'elle se révéla.

395 Quelques semaines s'étaient écoulées depuis la maladie de l'enfant. Césarine venait le voir tous les dimanches et passait ainsi avec Paul et moi une partie de cette journée, que Paul consacrait toujours à sa famille. Dans la semaine, il avait repris l'habitude de dîner à l'hôtel Dietrich le mardi et le samedi, et d'y venir passer une
400 heure le soir presque tous les jours. C'était là le gros chagrin de Marguerite, je le trouvais injuste. Je n'en avais point parlé à Paul, espérant qu'elle prendrait le sage parti de ne pas vouloir l'enchaîner si étroitement; il était bien assez esclave de son devoir. Un peu de loisir mondain n'était-il pas permis à cet homme d'intelligence condamné à
405 la société d'une femme si élémentaire?

Pourtant je commençais à m'inquiéter de son air souffreteux et de l'abattement où il m'arrivait souvent de la surprendre. La marquise s'en apercevait fort bien, et si elle ne la questionnait pas, c'est qu'elle savait mieux qu'elle-même la cause de son chagrin. Marguerite avait
410 besoin d'être questionnée; comme tous les enfants, elle ne savait que devenir quand on ne s'occupait pas d'elle. Parler d'elle-même, se plaindre, se répandre, se vanter en s'accusant, se faire juger, se repentir, promettre et recommencer, telle était sa vie, et depuis que la Féron n'était plus sa confidente, depuis que Paul, marié avec elle, lui
415 inspirait une sorte de crainte, elle amassait des tempêtes dans son coeur.

Comme nous étions toutes les trois dans son petit jardin, Paul se trouvant occupé dehors, elle rompit la digue que lui imposait notre absence de curiosité.

420 – Paul s'est donc bien amusé hier soir chez vous, nous dit-elle d'un ton assez aigre, qu'il a manqué le train et n'est rentré qu'à onze heures, à pied, par les sentiers²⁵?

– En vérité, lui dit Césarine, est-ce que vous avez été inquiète?

425 – Bien sûr que je l'ai été. Un homme seul comme ça sur des chemins où on ne rencontre que des gens qui rôdent on ne sait

²⁵ Paul avait pu louer, à une demi-heure de Paris, une petite maison de campagne. À pied, il franchira cette distance en deux heures par les sentiers puisqu'il a l'habitude de partir de chez les Dietrich un peu avant neuf heures. «Dès que les pendules marquaient neuf heures, quelque intéressante que fût la conversation, il disparaissait pour aller prendre le dernier train et rejoindre sa famille» (IV/257-260). Marguerite confirme ce fait : «c'est bien rare qu'il revienne ici avant neuf heures et demie du soir» (IV/354).

pourquoi! Vous devriez bien me le renvoyer plus tôt. Quand il n'arrive pas à l'heure, je compte les minutes; c'est ça qui me fait du mal!

430 – Chère enfant, reprit Césarine avec une douceur admirable, nous nous arrangerons pour que cela n'arrive plus. Nous gronderons Bertrand quand les pendules retarderont.

– Vous pouvez bien les avancer d'une heure, car il prend tant d'amusement chez vous qu'il m'en oublie.

435 – On ne s'amuse pas chez nous, Marguerite; on est très sérieux au contraire.

– Justement; c'est sa manière de s'amuser, à lui; mais vous ne me ferez pas croire que vous ne receviez pas quantité de belles dames?

440 – C'est ce qui vous trompe. Il ne vient plus de belles dames chez moi.

– Il y a vous toujours, et vous en valez cent.

– Fort aimable; mais vous ne pouvez pas être jalouse de moi?

445 Marguerite regarda la marquise en face avec une sorte de terreur, puis elle se courba sous le regard limpide et profond qu'elle interrogeait. Elle se mit aux genoux de Césarine, prit ses mains et les baisa.

450 – Ma belle marquise, lui dit-elle, vous savez que vous êtes mon bon dieu sur la terre. Vous m'avez fait marier, car c'est à vous que je dois ça, j'en suis sûre. Je vous dois la vie de mon enfant et aussi sa beauté, car sans vous il aurait été défiguré. Quand je pense quels soins vous avez pris de lui sans être dégoûtée de ce mal abominable, sans crainte de le prendre, sans me permettre d'y toucher, sans vous soucier de vous-même à force de vous soucier des autres! Oui, bien sûr, vous êtes l'ange gardien, et je ne pourrai jamais vous dire comme je vous aime; mais tout ça ne m'empêche pas d'être jalouse de vous. Est-ce que ça peut être autrement? Vous avez tout pour vous, et je n'ai rien. Vous êtes restée belle comme à seize ans, et moi, plus jeune que vous, me voilà déjà fanée; je sens que je me courbe comme une vieille, tandis que vous vous redressez comme un peuplier au printemps. Vous avez, pour vous rendre toujours jolie, des toilettes qui ne me serviraient de rien, à moi! Quand même je les aurais, je ne saurais pas les porter. Quand je mets un pauvre bout de ruban dans mes cheveux pour paraître mieux coiffée, Paul me l'ôte en

460 me disant :

465

– Ça ne te va pas, tu es plus belle avec tes cheveux.

Mais ils tombent, mes cheveux. Voyez! j'en ai déjà perdu plus de la moitié, et, quand je n'en aurai presque plus, si je m'achète un faux chignon²⁶, Paul se moquera de moi. Il me dira :

470 – Reste donc comme tu es! Ça n'est pas tes cheveux que j'aime, c'est ton coeur.

C'est bien joli, cela, et c'est vrai, c'est trop vrai. Il aime mon coeur, et il ne fait plus cas de ma figure; il y est trop habitué. L'amitié ne compte pas les cheveux blancs quand ils se mettent à pousser. Il
475 m'aimera vieille, il m'aimera laide, je le sais, j'en suis fière; mais c'est toujours de l'amitié, et je m'en contenterais, si j'étais bien sûre qu'il n'est pas capable de connaître l'amour. Il le dit. Il jure qu'il ne sait pas ce que c'est que de s'attacher à une femme parce qu'elle a de beaux yeux ou de belles robes...

480 – Je crois, dit Césarine en souriant d'une façon singulière, qu'il vous dit la vérité.

– Oui, ma marquise; mais quand, avec les belles robes et les beaux yeux, et toute la personne magnifique et aimable, il y a le grand esprit, le grand savoir, la grande bonté, tout ce qu'un homme doit
485 admirer... Tenez! il n'est pas possible qu'il ne vous aime pas d'amour, voilà ce que je me dis tous les soirs quand il est chez vous et que je l'attends²⁷.

– Ce que vous vous dites là est très mal, répondit Césarine sans montrer aucune autre émotion qu'un peu de mécontentement.
490 Voyons, ma pauvre Marguerite, êtes-vous sans conscience et sans respect des choses les plus saintes? Croyez-vous que, si votre mari avait la folie d'être épris de moi, je ne m'en apercevrais pas?

– Peut-être, ma marquise! Ne me grondez pas. Qui peut savoir? Paul est si drôle, si différent des autres! Je sais bien, moi, que
495 tout le monde n'est pas comme lui. Il y en a qui ne savent rien

²⁶ Dans son *XIXe siècle*, John Grand-Carteret souligne la réapparition des faux cheveux et surtout l'ampleur disproportionnée des chignons que consolident de grands peignes voyants (p. 342).

²⁷ La mère de la romancière, Marie-Victoire, lui aurait-elle servi de modèle dans la peinture du personnage de Marguerite? Dans *Histoire de ma vie*, George Sand écrit : «Ma mère était toujours jalouse, et surtout, comme il arrive dans cette maladie, des personnes qu'elle ne connaissait pas. Elle eut du dépit de voir qu'il [son mari, Maurice Dupin] ne rentrait pas de bonne heure, et ainsi qu'il le lui avait promis, et elle montra naïvement son chagrin à ma grand-mère» (*HMV*, IIe partie, ch. XIV, dans *O. aut.*, t. I, p. 594). Et encore : «Elle [sa mère] était sûre de sa beauté sans en être fière, et disait naïvement qu'elle n'avait jamais été jalouse de celle des autres, se trouvant assez bien partagée sous ce rapport-là. Mais ce qui la tourmentait, par rapport à mon père, c'était la supériorité d'intelligence et d'éducation qu'elle supposait aux femmes du monde» (*HMV*, IIe partie, ch. XIV, dans *O. aut.*, t. I, p. 608).

500 cacher : des gens qui ne le valent pas, mais qui sont plus ouverts, plus passionnés, dont on connaît vite le bon et le mauvais côté. On n'est pas longtemps trompé par eux : ils vont où le vent les pousse; mais Paul avec sa raison, son courage, sa patience, on ne peut rien savoir de lui!

– Il me semble, reprit Césarine avec une ironie dont Marguerite ne sentit pas toute la portée, que vous faites ici une étrange allusion au passé. Il semblerait que, tout en mettant votre mari beaucoup au-dessus du mien, vous ayez au fond du coeur
505 quelque regret d'une passion moins pure, mais plus vive que l'amitié.

Marguerite rougit jusqu'aux yeux, mais sans renoncer à s'épancher sur un sujet trop délicat pour elle. Je voyais en présence les deux natures les plus opposées* : l'une résumant en elle tout l'empire qu'une femme est capable d'exercer sur les autres et sur elle-
510 même; l'autre absolument dépourvue de défense, capable de raisonner et de réfléchir jusqu'à un certain point, mais forcée, par la nature de ses impressions, de tout subir et de tout révéler.

– Vous avez raison de vous moquer de moi, reprit-elle; ce n'est pas joli de se souvenir d'un vilain passé, quand on a le présent
515 meilleur qu'on ne mérite; mais à vous, est-ce que je ne peux pas parler de tout? Voyez donc si je n'ai pas sujet d'être jalouse de vous! Pour qui est-ce que j'ai été trompée et quittée? Vous pensez bien que je le sais à présent. Quoique Paul ne m'en ait jamais voulu parler, il a bien fallu que quelque parole lui échappât. Votre marquis vous aimait
520 depuis longtemps; c'est par dépit qu'il m'a recherchée, c'est pour retourner à vous qu'il m'a plantée là. Ce qui m'est arrivé une fois peut m'arriver encore. C'est peut-être mon sort que vous me fassiez tout le mal et tout le bien de ma vie.

– Vous déraisonnez tout à fait, Marguerite, lui dis-je. Vous
525 oubliez que la marquise de Rivonnière ne s'appartient plus; vous lui manquez de respect, vous outragez votre mari! J'admire la patience avec laquelle mon amie vous écoute et vous répond, je me demande ce que Paul penserait de vous, s'il pouvait vous entendre.

– Ah! s'écria-t-elle épouvantée, si vous le lui répétez, je suis
530 perdue.

– Je ne veux pas vous perdre, je ne veux pas surtout le rendre malheureux en le forçant à regretter son mariage.

Marguerite pleurait amèrement. La marquise la consola et l'apaisa avec une douceur maternelle, en me disant que j'avais tort de
535 la gronder, qu'il fallait persuader et non brusquer les enfants malades. Marguerite sanglota à ses pieds, la couvrit de caresses, lui demanda pardon, jura cent fois de ne plus être folle, et, entendant revenir Paul, s'enfuit au fond du jardin pour qu'il ne vît pas ses larmes.

540 Mais il les vit, s'en affecta et m'écrivit le lendemain la lettre suivante :

Ma pauvre Marguerite est malade, malade d'esprit surtout²⁸. Je l'ai confessée, je sais qu'elle a dit des choses insensées à madame de Rivonnière. Je sais aussi que madame de Rivonnière est trop saintement sage pour voir en elle autre chose qu'une pauvre enfant à plaindre, à soigner, à guérir. Je sais qu'elle y serait toute résignée, qu'elle en aurait la patience, et que sa pitié serait inépuisable; mais ici, qu'elle me le pardonne, ma fierté ou plutôt ma discrétion d'autrefois reparait. Je ne dois imposer qu'à moi-même le soin de guérir ma malade. Je crois que ce sera très facile. Il suffit que je m'abstienne pendant quelque temps de rester à Paris le soir. Je vais m'arranger pour vous présenter quelquefois mes respects vers cinq heures, puisqu'on vous trouve à cette heure-là, et je me priverai des bonnes causeries de l'après-dînée. Priez madame de Rivonnière d'être moins parfaite, c'est-à-dire d'être un peu sévère et de feindre de bouder ma compagne pendant une semaine ou deux. Il ne faut pas que l'enfant s'habitue à offenser impunément ce qu'au fond du coeur elle chérit et respecte. Ne vous tourmentez pas, ma tante, je sais aussi soigner les enfants et je ne me fais pas un malheur des puérides contrariétés de la vie. Mes respects très profonds à notre amie, mes tendresses à vous.

560 *PAUL.*

– Il aura beau faire pour le cacher, me dit Césarine, à qui je communiquai cette lettre. Il est bien malheureux, ton Paul! Il cède, et ce sera pire. Il prend la patience pour la force. Cette pauvre femme ne changera pas; elle ne croira jamais aux autres parce qu'elle a perdu le droit de croire à elle-même. Aucune femme, si puissante qu'elle soit, ne se relèvera jamais entièrement d'une chute, et, quand elle est faible, elle ne se relève pas du tout. Il y a au fond de ce malheureux coeur une amertume que rien ne peut en arracher. La faiblesse dont elle rougit, elle souhaite ardemment de la constater chez celles qui n'ont point à rougir. Si elle pouvait la surprendre chez moi, en même temps que furieuse et désespérée, elle serait triomphante d'une joie lâche et mauvaise. Je te le disais bien que Paul ne pouvait pas épouser cette

²⁸ Les personnages féminins sont bien souvent sujets à de «lents dépérissements», et cela tant au plan physique que moral, comme le constate Mireille Bossis dans l'article précité. Elle nous donne les exemples de Valentine, qui sombre dans le remords et se laisse mourir, et d'Indiana Delmare, qui cache ses souffrances à l'affection de son mari et se laisse mourir «sous le poids du chagrin et du découragement» (p. 125). Presque tous les personnages sandiens sont à un moment ou à un autre touchés par la maladie. Césarine, Pierre, Jacques de Rivonnière et Marguerite en offrent autant d'exemples. À l'exception du marquis, dont la guérison n'est pas complète, tous se rétabliront, leur maladie n'ayant pas de conséquences durables.

filles, et tu le sentais bien aussi! Elle lui fera cruellement expier sa grandeur d'âme.

575 - Ne crains-tu pas qu'il ne t'en arrive autant? Ne t'es-tu pas mariée sans amour, par un mouvement de générosité?

- Je me suis mariée avec un mort, ce n'est pas la même chose, et j'ai pris mes précautions pour que ce mort ne revive pas avec moi. Je n'ai point fait acte de sensiblerie. J'ai cru frapper un grand coup, et je l'aurais frappé, si Paul n'eût brisé mon ouvrage en épousant sa maîtresse!...

585 Je n'osais demander l'explication de ces paroles mystérieuses, tant je craignais de voir Césarine repousser le piédestal sur lequel elle était remontée; mais elle était lasse de se taire, l'expansion de la pauvre Marguerite avait rompu le charme; la sérénité de la déesse était troublée par cet incident vulgaire. Césarine, tout comme Marguerite, avait besoin de parler, elle parla malgré moi.

- Tu ne veux pas comprendre? reprit-elle irritée de mon silence.

590 - Non, lui dis-je; j'aime mieux croire.

- Cruelle, comme il y a longtemps que tu ris du châtement que tu crois m'être infligé par la destinée! Tu me crois vaincue et brisée, n'est-ce pas? Eh bien! tu te trompes, je ne le suis pas, je ne le serai jamais. J'ai voulu être aimée de Paul Gilbert; je le suis!

595 - Tu mens! m'écriai-je; son amitié pour toi est aussi sainte que tous les autres sentiments de sa vie.

- Et qui donc voudrait qu'il en fût autrement? répondit-elle en se dressant dans sa plus écrasante fierté. T'es-tu jamais imaginé que je voulais le rendre adultère et descendre à l'être moi-même?

600 - Non, certes; mais tu crois peut-être troubler sa raison, torturer son coeur et ses sens...

605 - Je ne m'abaisse pas à savoir s'il a des sens et si mon image les trouble. Je vis dans une sphère d'idées et de sentiments où ces malsaines préoccupations ne pénètrent pas. Je suis une nature élevée, je vis au-dessus de la réalité; tu devrais le savoir, et je trouve qu'en l'oubliant tu te rabaisses plus que tu ne m'offenses. J'ai voulu être la plus noble et la plus pure affection de Paul en même temps que la plus vive. Crois-tu que j'aie échoué?

610 - Si tu n'as pas échoué, tu as accompli une oeuvre de malheur et de destruction. Se mettre à la place de la femme légitime dans le coeur et la pensée de l'époux, retirer soi-même, à celui qu'on a choisi, la place qu'il doit occuper dans le coeur et dans la pensée de sa femme, c'est commettre, dans la haute et funeste région que tu prétends occuper, un double adultère qui n'a pas besoin du délire des sens pour être criminel. C'est se jouer froidement des liens de la

615

620 famille, c'est renverser les notions les plus vraies et se créer un code de libres attractions en dehors de tous les devoirs. C'est un échafaudage de sophismes, de mensonges à sa propre conscience, et tout cela prémédité, raisonné, travaillé, me semble odieux; voilà mon jugement, et si tu ne peux le supporter sans colère, quittons-nous. Tu t'es trop dévoilée, je ne t'estime plus; je m'efforcerai de ne plus t'aimer...

625 - Comme tu deviens irritable et intolérante! répondit-elle froidement; voyons, calme-toi, tu me dis mes vérités avec fureur, tu me forces à te dire les tiennes de sang-froid. Il se peut que je sois romanesque, mais je prétends l'être avec dignité, avec succès, et faire triompher dans ma vie ces prétendus sophismes dont je saurai faire des vérités; toi, pauvrete²⁹, tu ne comprends rien ni à l'amour, ni au devoir, ni à la famille. N'ayant jamais été aimée³⁰, tu as cru que toute la vertu consistait à n'aimer point; tu t'en es tirée avec dignité, je le reconnais; tu n'as donné à personne le droit de te trouver ridicule; c'est tout ce que tu pouvais faire. Quant à la science du coeur humain, tu ne pouvais pas l'acquérir, n'ayant pas l'occasion de l'étudier sur toi-même. Tu as pris tes notions dans les idées sociales, 635 c'est-à-dire dans le code du convenu. Tu ne peux pas voir par-dessus ces vaines barrières, tu n'es pas assez grande! Il te semble que ce qui est *arrangé* est sacré, que je dois à l'homme à qui j'ai juré fidélité mon âme tout entière, de même que Paul, selon toi, doit tout son coeur, toute sa pensée à Marguerite. Eh bien! cela est faux, paradoxal, 640 illusoire, impossible. C'est la convention hypocrite du monde* qui dit ces choses-là et ne les pense pas. On ne me trompe pas, moi! J'ai très bien compris qu'en m'engageant à M. de Rivonnière, dont je ne veux pas être la femme, j'avais fait voeu de chasteté, parce que je ne dois pas le forcer à donner son nom aux enfants d'un autre. Il l'a 645 compris aussi, puisqu'en s'engageant sur l'honneur à me respecter, il a fait acte de confiance absolue dans ma loyauté. Paul n'a pas non plus trompé Marguerite, bien que la convention fût toute autre. Il lui a toujours refusé l'impossible enthousiasme que la pauvre sotte voudrait lui inspirer. Il lui a donné sa protection, qu'il lui devait, et ses sens, 650 dont je ne suis pas jalouse. Elle est sa ménagère, sa *femelle*, et ne peut être que cela. Elle n'est ni sa femme parce qu'elle n'est pas son égale devant Dieu, ni son amante parce qu'elle avilit l'amour dans ses appréciations misérables. Il ne *peut pas* l'aimer. Ce que l'homme de

²⁹ Pauvrete : terme *vieilli* et *régional* d'après les dictionnaires récents ; le DAF (1835) le définit comme un terme de commisération qui ne se dit que bassement.

³⁰ I/13-14 : «J'étais laide, et personne ne m'avait aimée. Je ne devais pas songer au mariage».

655 bien ne *peut pas* faire, c'est le mal, et ce qui avilit l'âme, ce qui rétrécit
 le coeur et l'esprit, c'est l'amour mal placé. Tu veux qu'il aime cette
 femme! Ta conscience te crie que tu mens, car elle te choque et te
 froisse toi-même; tu le lui fais sentir plus durement que moi. Tu veux
 que j'aime ce demi-sauvage déguisé en paladin³¹ que j'ai épousé pour
 660 montrer à Paul que je n'avais pas de sens? Si j'aimais ce Rivonnière,
 qui, malgré ses belles manières et sa bonne éducation, est, à un autre
 échelon social, le pendant de l'*élémentaire* Marguerite, je serais
 vraiment avilie; mais je n'ai pas le goût des choses basses : j'aime mon
 mari comme Paul aime sa femme. Ce sont deux personnes d'une
 665 autre variété de l'espèce humaine que la variété à laquelle nous
 appartenons. Des convenances extérieures nous ont forcés à nous les
 associer dans une certaine limite, lui pour avoir des enfants, moi pour
 n'en point avoir. Ce que nous leur devons, c'est le contraire de
 l'amour; Paul doit la paternité, moi la virginité. Pourquoi souffrirait-il
 670 de mon état de neutre, quand il m'est indifférent qu'il soit procréateur
 avec une autre? Notre lien, c'est l'intelligence; notre fraternité, c'est la
 pensée; notre amour c'est l'idéal. Nous nous aimons, et tu n'y peux
 rien, va! Dis-lui maintenant tout ce que ta maladroite prudence te
 suggérera contre moi : il n'y croira plus, il ne te comprendra même
 675 pas; essaye, je veux bien, quitte-moi, va vivre avec lui en lui disant
 que tu as horreur de ma perversité. Il te recevra à bras ouverts, mais
 tu liras à toute heure cette réflexion dans ses yeux attristés : ma
 pauvre tante est folle, cela me met sur les bras deux malades à
 soigner!

680 M'ayant ainsi terrassée, elle s'en alla tranquillement écrire à
 Paul qu'elle l'approuvait infiniment de ménager les souffrances de sa
 compagne, qu'elle respectait son désir de ne pas la revoir de quelque
 temps, mais qu'elle ne pouvait se résoudre à paraître fâchée, vu qu'elle
 pardonnait tout à la mère de l'adorable petit Pierre. – Puis trois pages
 de *post-scriptum* pour demander l'opinion de Paul sur quelques
 685 ouvrages à consulter. – La correspondance était entamée. Ses
 réponses remplirent tous les loisirs de Paul, car elle sut l'obliger à lui
 écrire tous les soirs où il s'était condamné à ne plus aller chez elle.

690 Un matin, Marguerite tomba chez nous à l'improviste. Paul
 l'avait amenée à Paris pour acheter quelques objets nécessaires à leur
 enfant, et elle s'était échappée pour voir *sa marquise*; elle la suppliait
 de ne pas la trahir.

³¹ *Paladin* : Le *DAF* note qu'on appelait ainsi, dans les vieux romans, quelques-uns des principaux seigneurs qui suivaient Charlemagne à la guerre et, par extension, les chevaliers qui couraient le monde en quête d'aventures. Familièrement, on traite de *paladin* celui qui a beaucoup de prétention à la bravoure et à la galanterie (*DAF*, 1835, t. II, p. 330).

- Je sais bien que je désobéis, ajouta-t-elle; mais je ne peux pas vivre comme cela sans vous demander pardon. Je sais que vous ne m'en voulez pas, mais je m'en veux, moi, je me déteste d'avoir été si insolente et si mauvaise avec vous. Je ne le serai plus, vous êtes si grande et Paul est si bon! Quand il a vu comme je me tourmentais de vos lettres, il me les a montrées. Je n'y ai rien compris, sinon que vous l'approuviez de rester avec moi, et que vous m'aimiez bien toujours. À présent écoutez. Je ne peux pas accepter le sacrifice qu'il me fait de travailler dans une petite chambre sans air aux heures où il pourrait vous dire tout ce qu'il vous écrit, dans vos beaux salons, avec vous pour lui répondre et faire sortir son grand esprit, qui étouffe avec moi. Non, non, je ne veux pas le rendre malheureux et prisonnier; je le lui ai dit, il ne veut pas le croire, c'est à vous de le ramener chez vous. Écrivez-lui que vous avez besoin de lui, il n'a rien à vous refuser.

- Ce ne serait pas vrai, répondit Césarine. Je n'ai pas besoin de le voir pour achever mon travail. C'est pour l'acquit de ma conscience que je le consulte : quand j'aurai fini, je lui soumettrai le tout; mais cela peut se communiquer par écrit.

- Non, non, ce n'est pas la même chose! Il a besoin de parler avec vous, il s'ennuie à la maison. Qu'est-ce que je peux lui dire pour l'amuser? Rien, je suis trop simple.

Marguerite avait l'habitude de s'humilier afin qu'on lui fit des compliments pour la relever à ses propres yeux. Elle était fort avide de ce genre de consolations. Césarine ne le lui épargna pas, mais avec une si profonde ironie au fond du coeur que la pauvre femme la trouva trop indulgente pour elle, et lui répondit :

- Vous dites tout cela par pitié! vous ne le pensez pas, vous êtes bonne jusqu'à mentir. Je vois bien que je vous lasse et vous ennue, je ne reviendrai plus; mais vous pouvez me faire du bien de loin. Appelez Paul à vos dîners et à vos soirées, voilà tout ce que je vous demande.

- Alors vous n'êtes plus jalouse, c'est fini?

- Non, ce n'est pas fini, je suis jalouse toujours. Plus je vous regarde, plus je vois qu'il est impossible de ne pas vous aimer plus que tout; mais, quelque idiot que je sois, j'ai plus de coeur et plus de force que vous ne pensez, plus que Paul lui-même ne le croit. Vous le verrez avec le temps. Je suis capable d'aimer jusqu'à me faire un devoir, une vertu et peut-être un bonheur de ma jalousie.

- C'est très profond ce qu'elle dit là, observa Césarine dès qu'elle se retrouva seule avec moi. Elle exprime à sa manière un sentiment qui la ferait très grande, si elle était capable de l'avoir. Aimer Paul jusqu'à me bénir de lui inspirer l'amour qu'il ne peut avoir

- 735 pour elle, ce serait un sacrifice sublime de sa personnalité farouche; mais elle aime à se vanter, la pauvre créature, et si par moments elle est capable de concevoir une noble ambition, il ne dépend pas d'elle de la réaliser. Ce ne sont point là travaux de villageoise, et ce n'est pas en battant la lessive qu'on apprend à tordre son coeur comme un linge
- 740 pour l'épurer et le blanchir.
- Qui sait, grande Césarine? Il y a une chose que savent quelquefois ces natures primitives, et que vos travaux métaphysiques et autres ne vous apprendront jamais...
- Et cette chose, c'est...
- 745 – C'est l'abnégation.
- Qu'est-ce donc que ma vie alors? Je croyais n'avoir pas fait autre chose que de sacrifier tous mes premiers mouvements...
- À quoi? À la volonté de réussir en vue de toi-même. La volonté d'échouer pour qu'un autre triomphe, tu ne l'auras jamais.
- 750 Cela est bien plus au-dessus de toi que de Marguerite.
- Tu vas faire d'elle une martyre, une sainte? Nouveau point de vue!
- Ce qu'elle vient de faire en te priant de lui garder son mari tous les soirs, aux heures où elle s'inquiète et s'ennuie, est déjà assez
- 755 généreux. Tu ne daignes pas y prendre garde, moi j'en suis frappée.
- Il n'y a pas de quoi; Paul s'ennuie avec elle, elle l'a dit; elle a peur qu'il ne s'ennuie trop et ne cherche quelque distraction moins noble que ma conversation.
- Tu cherches à la rabaisser; tu es peut-être plus jalouse
- 760 d'elle qu'elle ne l'est de toi.
- Jalouse, moi, de cette créature?
- Tu la hais, puisque tu l'injuries.
- Je ne peux pas la haïr, je la dédaigne.
- Et toute cette bonté que tu dépenses pour la charmer et la
- 765 soumettre, c'est l'hypocrisie de ton instinct dominateur.
- La pitié s'allie fort bien avec le dédain, elle ne peut même s'allier qu'avec lui. La souffrance noble inspire le respect. La pitié est l'aumône qu'on fait aux coupables ou aux faibles.
- Césarine s'attendait à voir revenir Paul le soir même. Il ne revint
- 770 pas, et, quelque sincère que fût le repentir de Marguerite, il ne reparut à l'hôtel Dietrich que rarement et pour échanger quelques paroles à propos du livre dont les premières épreuves étaient tirées. Il approuvait les changements que l'auteur y avait faits, mais il ne me cachait pas que ces améliorations ne réalisaient point ce qu'il avait
- 775 attendu d'une refonte totale de l'ouvrage. Césarine n'avait pas atteint, selon lui, le complet développement de sa lucidité. Il n'osait pas

l'engager à recommencer encore, et, comme je lui reprochais de manquer à sa probité littéraire accoutumée, il me répondit :

780 – Je ne crois pas y manquer, je ne vois pas pourquoi la
marquise de Rivonnière serait obligée de faire un chef-d'oeuvre; c'est
ma faute de m'être imaginé qu'elle en était capable. Ce qu'elle m'a
demandé, je l'ai fait; j'ai dit mon opinion, j'ai signalé les endroits
mauvais, les endroits excellents, les endroits faibles. J'ai discuté avec
785 elle, je lui ai indiqué les sources d'instruction et les sujets de réflexion.
Ce qu'elle désirait, disait-elle, c'était de faire un travail très lisible et
un peu profitable; elle est arrivée à ce but. Je suis convaincu encore
qu'avec plus de maturité elle arriverait à un résultat vraiment sérieux;
mais son entourage ne lui en demande pas tant; elle se fait illusion sur
790 le mérite de son oeuvre, comme il arrive à tous ceux qui écrivent, ou
bien elle est douée d'une extrême modestie et se contente d'un
médiocre effet. Je n'ai pas le droit d'être plus sévère et plus exigeant
qu'elle ne l'est pour elle-même. Si on lit peu son livre, si on n'en parle
que dans son cercle, ce ne sera point un obstacle à un livre meilleur
par la suite.

795 J'aimais toujours Césarine malgré nos querelles, qui devenaient
de plus en plus vives, et je l'aimais peut-être d'autant plus que je la
voyais se fourvoyer. Il devenait évident pour moi que Paul n'avait pas
pour elle l'amitié enthousiaste, absorbante, dominant tout en lui,
qu'elle se flattait de lui inspirer. Il était capable d'une sérieuse
800 affection, d'une reconnaissance volontairement acquittée par le
dévouement; mais la passion n'éclatait pas du tout, et il ne semblait
nullement éprouver le besoin que Césarine et Marguerite lui
attribuaient de s'enflammer pour un idéal.

805 Déçue bientôt de ce côté-là, que deviendrait la terrible volonté de
Césarine, si elle ne pouvait se rattacher à la gloire des lettres? Je
n'étais pas dupe de son insouciance modestie. Je voyais fort bien
qu'elle aspirait aux grands triomphes et qu'elle associait ces deux
buts : le monde soumis et Paul vaincu par l'éclat de son génie.
810 J'aurais souhaité qu'à défaut de l'une de ces victoires elle remportât
l'autre. Je tâchai de l'avertir, et avec le consentement de Paul je lui fis
connaître son opinion. Elle fut un peu troublée d'abord, puis elle se
remit et me dit :

815 – Je comprends; mon livre imprimé, il croit que j'oublierai le
conseil³² utile et le correcteur dévoué. Il veut prolonger nos rapports
d'intimité : il a raison; je ne l'oublierais pas, mais j'aurais moins de

³² Conseil : personne dont on prend conseil. George Sand emploie communément le mot dans cette acception, sans en faire un terme du Palais comme le signalent les dictionnaires de son temps.

motifs pour le voir souvent. Dis-lui que j'ai reconnu la supériorité de son jugement; qu'il arrête le tirage; je recommencerais tout. Dis-lui aussi que cela ne me coûte pas, s'il me croit capable de faire quelque chose de bon.

820 Tant de sagesse et de douceur, dont il ne m'était plus permis de lui dire la cause véritable*, désarma Paul, et fit faire à Césarine un grand pas dans son estime; mais plus ce sentiment entraînait en lui, plus il paraissait s'y installer pur et tranquille. Césarine ne s'attendait pas à l'obstination qu'il mit à rester chez lui le soir; on eût dit qu'il s'y plaisait. J'allais le voir le dimanche.

825 – Marguerite va moralement beaucoup mieux, me disait-il. J'ai réussi à lui persuader qu'il m'était plus agréable de lui faire plaisir que de me procurer des distractions en dehors d'elle. Au fond, c'est la vérité; certes sa conversation n'est pas brillante toujours et ne vaut
830 pas celle de la marquise et de ses commensaux; mais je suis plus content de la voir satisfaite que je ne souffre de mes sacrifices personnels. Mon devoir est de la rendre heureuse, et un homme de cœur ne doit pas savoir s'il y a quelque chose de plus intéressant que le devoir.

835 Marguerite se disait heureuse. N'étant plus forcée de travailler pour vivre, elle lisait tout ce qu'elle pouvait comprendre et se formait véritablement un peu³³; mais elle était malade, et sa beauté s'altérait. Le médecin de Césarine, qui la voyait quelquefois, me dit en confidence
840 qu'il la croyait atteinte d'une maladie chronique du foie ou de l'estomac. Elle savait si mal rendre compte de ce qu'elle éprouvait, qu'à moins d'un examen sérieux auquel elle ne voulait pas se prêter, il ne pouvait préciser sa maladie. J'avertis Paul, qui exigea l'examen. La tuméfaction du foie³⁴ fut constatée, l'état général était médiocre; des soins quotidiens étaient nécessaires, et on ne pouvait se procurer à la

³³ Comme Marguerite, Abel, dans *Malgrétout*, se prendra en main pour plaire à sa fiancée Sarah Owen. Ne voulant plus être illettré, il s'instruira et apprendra à lire et à écrire sous la tutelle de son ami Nouville.

³⁴ L'hépatite donne lieu à l'inflammation du foie et est caractérisée dans sa forme aiguë par une tension et une douleur plus ou moins vive dans l'hypocondre droit, avec fièvre, frissons, tuméfaction du foie, vomissements bilieux. Dans son *Dictionnaire de médecine*, Émile Littré précise que: «Si l'inflammation occupe la face convexe de l'organe, il y a de plus toux, difficulté de respirer, douleur sympathique dans l'épaule droite; si elle occupe la face inférieure, on observe un ictère plus ou moins étendu, des déjections bilieuses, etc. [...] Le traitement de l'hépatite aiguë est le même que celui des phlegmasies en général: émissions sanguines, révulsifs, dérivatifs; celui de l'hépatite chronique ou lente consiste particulièrement dans les moyens hygiéniques; les eaux de Vichy produisent de très bons effets» (p. 749). Comme Marguerite, M. Butler, dans *Jean de la Roche*, est atteint d'une grave maladie du foie, maladie de laquelle est morte son épouse. Dans *Mademoiselle Merquem*, Madame de Montroger souffre de la même maladie qui menace sa vie.

845 campagne tout ce qui était prescrit. La petite famille alla s'établir rue
de Vaugirard³⁵ dans un appartement plus confortable que celui de la
rue d'Assas et tout près des ombrages du Luxembourg. Paul vint nous
dire qu'il était désormais à nos ordres à toute heure. Il avait un
850 commis pour tenir son bureau et n'était plus esclave à la chaîne. Il
avait fait gagner de l'argent; ses relations le rendaient précieux à M.
Latour. Il arrivait beaucoup plus vite qu'il ne l'avait espéré à l'aisance
et à la liberté. On se vit donc davantage, c'est-à-dire plus souvent,
mais sans que Paul prolongeât ses visites au delà d'une heure. Il était
855 véritablement inquiet de sa femme, et quand il ne la soignait pas chez
elle, il la soignait encore en la promenant, en cherchant à la distraire;
elle désirait vivement revoir sa marquise pour lui montrer, disait-elle,
qu'elle était redevenue bien raisonnable. Césarine engagea Paul à la
lui amener dîner*, avec le petit Pierre, promettant de les laisser partir
à l'heure du coucher de l'enfant. Elle y mit tant d'insistance qu'il
860 céda.

Ce fut une grande émotion et une grande joie pour Marguerite.
Elle mit sa belle robe des dimanches, sa robe de soie noire, qui lui
allait fort bien; elle se coiffa de ses cheveux avec assez de goût³⁶. Elle
fit la toilette de petit Pierre avec un soin extrême. Paul les mit dans un
865 fiacre et les amena à six heures à l'hôtel Dietrich. Césarine avançait
son dîner pour que l'enfant ne s'endormît pas avant le dessert. Elle
n'avait invité personne à cause de l'heure *indue*, c'était un vrai dîner
de famille. M. Dietrich vint serrer les mains de Paul, saluer sa femme
et embrasser son fils, puis il alla s'habiller pour dîner en ville.

870 Césarine s'était résignée à *communier*³⁷, comme elle disait, *avec
la fille déchue*; mais elle n'en souffrait pas moins de l'espèce d'égalité à

³⁵ Située dans les VI^e et XV^e arrondissements. Actuellement la plus longue rue de Paris, elle provient de la fusion, en 1868, de la rue de Vaugirard avec la Grande-Rue de la commune de Vaugirard. Au n°15 se trouve le palais du Luxembourg, au n°17 le Petit Luxembourg, au n°18 le Théâtre de l'Odéon. Cf. Jacques Hillairet, *Dictionnaire historique des rues de Paris*, Paris, Éditions de Minuit, 3^e éd., 1966, t. II, p. 601-609. La rue d'Assas, où se situait l'ancien appartement de Paul Gilbert, coupe la rue de Vaugirard en diagonale. Le dernier domicile parisien de George Sand, à compter de 1868, se trouvait rue Gay-Lussac, «tout en face du Luxembourg» (Georges Lubin, *Album-Sand*, Paris, Gallimard, 1973, p. 203-204).

³⁶ II/1296-1298 : «Paul m'avait dit vrai; elle était plus belle dans sa petite tenue de grisette modeste que Césarine dans tout l'éclat de ses diamants.»

³⁷ *Communier* : Le DAF de 1835 ainsi que le DN de 1867 ne retiennent que la définition religieuse du terme. Même chose pour le substantif *communion*. George Sand prête aux mots *communier*, *communion* une acception qu'illustre bien un passage de *Elle et lui* (1859) : «Manger tête à tête surtout est une grande source d'intimité. C'est la satisfaction en commun d'un besoin de l'être matériel, et, quand on y cherche un sens plus élevé, c'est une communion comme le mot l'indique» (*Elle et Lui*, Paris, Calmann-Lévy, 1908, p. 92). Cf. *Mademoiselle Merquem*, p. 188-189,

laquelle elle se décidait à l'admettre. Il y avait plus d'un mois qu'elle ne l'avait vue; elle fut frappée du changement qui s'était fait en elle. Marguerite avait beaucoup maigri, ses traits amincis³⁸ avaient pris
 875 une distinction extrême*. Elle avait fait de grands efforts depuis ce peu de temps pour s'observer, et ne plus paraître vulgaire; elle ne l'était presque plus. Elle parlait moins et plus à propos. Paul la traitait non avec plus d'égards, il n'en avait jamais manqué avec elle, mais avec une douceur plus suave et une sollicitude plus inquiète. Ces
 880 changements ne passèrent pas inaperçus. Césarine reçut un grand coup dans la poitrine, et en même temps qu'un sourire de bienveillance s'incrustait sur ses lèvres³⁹, un feu sombre s'amassait dans ses yeux, la jalousie mordait ce coeur de pierre; je tremblai pour Marguerite.

885 Il me sembla aussi que Marguerite s'en apercevait, et qu'elle ne pouvait se défendre d'en être contente. Le dîner fut triste, bien que le petit Pierre, qui se comportait fort sagement et qui commençait à babiller, réussît par moments à nous déridier. Paul eût été volontiers enjoué, mais il voyait Césarine si étrangement distraite qu'il en
 890 cherchait la cause, et se sentait inquiet lui-même sans savoir pourquoi. Quand nous sortîmes de table, il me demanda tout bas si la marquise avait quelque sujet de tristesse. Il craignait que le jugement porté sur son livre, ne lui eût, par réflexion, causé quelque découragement*. Césarine entendait tout avec ses yeux : si bas qu'on
 895 pût parler, elle comprenait de quoi il était question.

– Vous me trouvez triste, dit-elle sans me laisser le temps de répondre; j'en demande pardon à Marguerite, que j'aurais voulu mieux recevoir, mais je suis très troublée : j'ai reçu tantôt de mauvaises nouvelles du marquis de Rivonnière.

900 Comme elle ne me l'avait pas dit, je crus qu'elle improvisait ce prétexte. La dernière lettre de M. de Valbonne à M. Dietrich n'était pas de nature à donner des inquiétudes immédiates. J'en fis l'observation. Elle y répondit en nous lisant ce qui suit :

905 *Mon pauvre ami m'inquiète chaque jour davantage. Sa vie n'est plus menacée, mais ses souffrances ne paraissent pas devoir se calmer de si tôt. Il me charge de vous présenter ses respects, ainsi qu'à madame de Rivonnière.*

Vicomte DE VALBONNE.

note 242. *Communier* et *communion* appartiennent au vocabulaire de la «philosophie humanitaire» (*Ibid.*, p. 188 *infra*), c'est-à-dire celle de certains penseurs socialistes ou socialisants.

³⁸ La RDM donne «ses traits animés».

³⁹ I/426-428 : «si parfois elle était mécontente de moi, je ne m'en apercevais qu'à un redoublement de déférence et d'égards.»

Cette lettre parut bizarre à Paul.

910 – Quelles sont donc, dit-il, ces souffrances qui ne menacent plus sa vie et qui persistent de manière à inquiéter? Est-ce que M. de Valbonne n'écrit jamais plus clairement?

– Jamais, répondit Césarine. C'est un esprit troublé, dont l'expression affecte la concision et n'arrive qu'au vague; mais ne parlons plus de cela, ajouta-t-elle avec un air de commisération pour Marguerite : nous oublions qu'il y a ici une personne à qui le souvenir et le nom de mon mari sont particulièrement désagréables.

915 Paul trouva cette délicatesse peu délicate, et avec la promptitude et la netteté d'appréciation dont il était doué, il répondit très vite et sans embarras :

– Marguerite entend parler de M. de Rivonnière sans en être froissée. Elle ne le connaît pas, elle ne l'a jamais connu.

– Je croyais qu'elle avait eu à se plaindre de lui, reprit Césarine en la regardant pour lui faire perdre contenance, et certes elle sait que je ne plaide pas auprès d'elle la cause de mon mari en cette circonstance.

920 – Vous avez tort, ma marquise, répondit Marguerite avec une douceur navrée; il faut toujours défendre son mari.

– Surtout lorsqu'il est absent, reprit Paul avec fermeté. 930 Quant à nous, les offenses punies n'existent plus. Nous ne parlons jamais d'un homme que j'ai eu le cruel devoir de tuer. Celui qui vit aujourd'hui est absous, et la femme vengée n'a plus jamais lieu de rougir.

Il parlait avec une énergie tranquille, dont Césarine ne pouvait s'offenser, mais qui faisait entrer la rage et le désespoir dans son âme. 935 Marguerite, les yeux humides, regardait Paul avec le ravissement de la reconnaissance. Je vis que Césarine allait dire quelque chose de cruel.

– L'enfant s'endort, m'écriai-je. Il ne faut pas vous attarder plus longtemps. Votre fiacre est en bas. Prends M. Pierre, mon cher 940 Paul, il est trop lourd pour moi...

En ce moment, Bertrand vint annoncer que le fiacre demandé était arrivé, et il ajouta avec sa parole distincte et son inaltérable sérénité :

– M. le marquis de Rivonnière vient d'arriver aussi.

945 – Où? s'écria Césarine comme frappée de la foudre.

– Chez madame la marquise, répondit Bertrand avec le même calme; il monte l'escalier.

– Nous vous laissons, dit Paul en prenant le bras de Marguerite sous le sien et son enfant sur l'autre bras.

950 – Non, restez, il le faut! reprit Césarine éperdue.

– Pourquoi? dit Paul étonné.

– Il le faut, vous dis-je, je vous en prie.

– Soit, répondit-il en reculant vers le sofa, où il coucha l'enfant endormi, et fit asseoir Marguerite auprès de lui.

955 Césarine craignait-elle la jalousie de son mari et tenait-elle à lui faire voir qu'elle recevait Paul en compagnie de sa femme, ou bien, plus préoccupée de son dépit que de tout le reste, se trouvait-elle vengée par une nouvelle rencontre de Marguerite avec son séducteur sous les yeux de Paul? Peut-être était-elle trop troublée pour savoir ce
960 qu'elle voulait et ce qu'elle faisait; mais, prompte à se dominer, elle sortit pour aller à la rencontre du marquis. Nous l'entendîmes qui lui disait de l'escalier à voix haute :

– Quelle bonne surprise! Comment, guéri? quand on nous écrivait que vous étiez plus mal...

965 – Valbonne est fou, répondit le marquis d'une voix forte et pleine, je me porte bien; je suis guéri, vous voyez. Je marche, je parle, je monte l'escalier tout seul...

Et entrant dans l'antichambre qui précédait le petit salon, il ajouta :

970 – Vous avez du monde?

– Non, répondit Césarine, entrant la première; des amis à vous et à moi qui partaient, mais qui veulent d'abord vous serrer les mains.

975 – Des amis? répéta le marquis en se trouvant en face de Paul, qui venait à lui. Des amis? je ne reconnais pas...

– Vous ne reconnaissez pas M. Paul Gilbert et sa femme?

– Ah! pardon! il fait si sombre chez vous! mon cher ami!...

Il serra les mains de Paul.

– Madame, je vous présente mon respect.

980 Il salua profondément Marguerite.

– Ah! mademoiselle de Nermont! Heureux de vous revoir.

Il me baisa les mains.

– Vous me paraissez tous en bonne santé.

– Mais vous? lui dit Paul.

985 – Moi, parfaitement, merci; je supporte très bien les voyages.

– Mais comment arrivez-vous sans vous faire annoncer? lui dit Césarine.

– J'ai eu l'honneur de vous écrire.

990 – Je n'ai rien reçu.

– Quand je vous dis que Valbonne est fou!

– Mon cher ami, je n'y comprends rien. Pourquoi se permet-il de supprimer vos lettres?

995 – Ce serait toute une histoire à vous raconter, histoire de
médecins déraisonnant autour d'un malade en pleine révolte qui ne se
souciait plus de courir après une santé recouvrée autant que possible.

– Vous arrivez d'Italie? lui demanda Paul.

1000 – Oui, mon cher, un pays bien surfait⁴⁰, comme tout ce
qu'on vante à l'étranger. Moi je n'aime que la France, et en France je
n'aime que Paris. Donnez-moi donc des nouvelles de votre jeune ami,
M. Latour?

– Il va fort bien.

1005 – M. Dietrich est sorti, à ce qu'on m'a dit⁴¹; mais il doit
rentrer de bonne heure. Madame la marquise me permettra-t-elle de
l'attendre ici?

– Oui, certainement, mon ami. Avez-vous dîné?

– J'ai dîné, merci.

1010 Paul échangea encore quelques paroles insignifiantes et polies
avec le marquis et Césarine avant de se retirer. L'arrivée foudroyante
de M. de Rivonnière avait amené un calme plat dans la situation. Il
était doux, content, presque bonhomme. Il n'était ému ni étonné de
rien, c'est-à-dire qu'il était redevenu du monde comme s'il ne l'eût
jamais quitté. Il revenait de la mort comme il fût revenu de Pontoise⁴².
1015 Il se retrouvait chez sa femme, devant son rival et son meurtrier, en
face de la femme dont il avait payé la possession de son sang, tout cela
à la fois, sans paraître se souvenir d'autre chose que des lois du
savoir-vivre et des habitudes d'aisance que comporte toute rencontre,
si étrange qu'elle puisse être. L'impassibilité du parfait gentilhomme
couvrait tout.

1020 Mal avec sa conscience, Césarine avait été un moment terrifiée;
mais, forte de quelque chose de plus fort que l'usage du monde, forte
de sa volonté de femme intrépide, elle avait vite recouvré sa présence
d'esprit. Toutefois elle éprouvait encore quelque inquiétude de se

⁴⁰ On y voit l'opinion de George Sand qui prévenait Henry Harrisse en mai 1867 contre l'«idéal dont il faut rabattre sur bien des points» en visitant l'Italie (*Corr.*, t. XX, p. 416). Pour reprendre ce qu'en disait lui-même Harrisse, elle écrit : «L'Italie est donc toujours le pays où rien ne marche, pas même la poste, et où les lettres subissent un embargo mystérieux ? Je savais bien que vous y auriez des déceptions terribles. L'étranger et le pape ne pèsent pas durant des siècles sur une nation pour qu'elle se réveille un beau matin jeune et forte» (*Corr.*, t. XX, à Henri Harrisse, 28 juillet 1867, p. 470-471). Dans *Flavie*, Flavie dira à propos de l'Italie : «Je ne remarque pas grand'chose en particulier, et ne retiens absolument rien qui vaille la peine d'être écrit» (p. 2).

⁴¹ IV/868-869. M. Dietrich est parti dîner en ville.

⁴² Pontoise est située à une courte distance de Paris, ce qui explique la comparaison utilisée par la narratrice dans ce cas.

1025 trouver seule avec son mari, et elle me pria de rester, m'adressant ce mot à la dérobée pendant qu'on allumait les candélabres.

– Enfin, dit le marquis quand Bertrand fut sorti, je vous vois donc, madame la marquise, plus belle que jamais et avec votre splendide rayon de bonté dans les yeux. Vrai, on dirait que vous êtes contente de me revoir!

1030 La figure de Césarine n'exprimait pas précisément cette joie. Je me demandai s'il raillait ou s'il se faisait illusion.

– Je ne réponds pas à une pareille question, lui dit-elle en souriant du mieux qu'elle put; c'est à mon tour de vous regarder. Vrai, vous êtes bien portant, on le jurerait! Qu'est-ce que signifient
1035 donc les craintes de votre ami, qui parlait de vous comme d'un incurable?

– Valbonne est très exalté. C'est un ami incomparable, mais il a la faiblesse de voir en noir, d'autant plus qu'il croit aux
1040 médecins⁴³. Vous me direz que j'ai sujet d'y croire aussi, étant revenu de si loin. Je ne crois qu'en Nélaton, qui m'a ôté une balle de la poitrine. La cause enlevée, ces messieurs ont prétendu me délivrer des effets, comme s'il y avait des effets sans cause; au lieu de me laisser guérir tout seul, ils m'ont traité comme font la plupart d'entre eux, de la manière la plus contraire à mon tempérament. Quand, il y
1045 a un an bientôt, j'ai secoué leur autorité pour faire à ma tête, je me sentais guéri. Il m'est resté de fortes migraines, voilà tout; mais j'en ai eu deux ou trois ans de suite avant d'avoir l'honneur de vous connaître, et je m'en suis débarrassé en ne m'en occupant plus.
1050 Valbonne, en m'emmenant cette fois-ci, m'avait affublé d'un jeune médecin intelligent, mais têtu en diable, qui, mécontent de me voir guérir si vite, rien que par la vertu de ma bonne constitution, a voulu absolument me délivrer de ces migraines et les a rendues beaucoup

⁴³ Pendant les deux premiers tiers du XIXe siècle, les médecins ne sont consultés que par une fraction réduite de la population, pour la raison qu'ils n'inspirent pas la confiance. Dans *Histoire de ma vie*, George Sand avouera sa méfiance face à la médecine en général : «Pour ma part, j'avais été dégoûtée par les remèdes, et, à cette époque, on en faisait un tel abus, que j'avais pris l'habitude de ne jamais me plaindre de mes petites indispositions. [...] Enfin c'était une droguerie perpétuelle, et il faut que la génération à laquelle j'appartiens ait été bien fortement constituée pour résister à tous les soins qu'on a pris pour la conserver» (*HMV*, IIe partie, ch. XV, dans *O. aut.*, t. I, p. 616-617). Elle se fera sans cesse critique du traitement de ses proches par des médecins qu'elle déclare incompetents. Ce sera le cas avec les médecins traitant Chopin, Maurice, et un bon nombre de ses personnages romanesques. Ceux-ci partagent son opinion sur les médecins, particulièrement les pauvres qui croient que la «figure du médecin guérit les riches, [...] tue souvent les pauvres» (*François le Champi*, p. 347).

1055 plus violentes. Il m'a fallu l'envoyer promener, me quereller un peu avec mon pauvre Valbonne, et les planter là pour ne pas devenir victime de leur dévouement à ma personne.

– Les planter là! dit Césarine; vous n'êtes donc pas revenu avec eux?

1060 – Je suis revenu tout seul avec mon pauvre Dubois, qui est mon meilleur médecin, lui! Il sait bien qu'il ne faut pas s'acharner à contrarier les gens, et quand je souffre, il patiente avec moi. C'est tout ce qu'il y a de mieux à faire.

– Et les autres, où sont-ils?

1065 – Valbonne et le médecin? Je n'en sais rien; je les ai quittés à Marseille, d'où ils voulaient me faire embarquer pour la Corse, sous prétexte que j'y trouverais un climat d'été à ma convenance. J'en avais accepté le projet, mais je ne m'en souciais plus. J'ai confié à Dubois ma résolution de venir me reposer à Paris, et nous sommes partis tous deux, laissant les autres* aux douceurs du premier
1070 sommeil. Ils ont dû courir après nous, mais nous avons douze heures d'avance^{*44} et je pense qu'ils seront ici demain.

– Tout ce que vous me contez là est fort étrange, reprit Césarine; je ne vous savais pas si écolier que cela, et je ne comprends pas un médecin et un ami tyranniques à ce point de forcer un malade
1075 à prendre la fuite. Ne dois-je pas plutôt penser que vous avez eu la bonne idée de me surprendre, et que vous n'avez pas voulu laisser à vos compagnons de voyage le temps de m'avertir?

– Il y a peut-être aussi de cela, ma chère marquise.

– Pourquoi me surprendre? à quelle intention?

1080 – Pour voir si le premier effet de votre surprise serait la joie ou le déplaisir.

– Voilà un très mauvais sentiment, mon ami. C'est une méfiance de coeur qui me prouve que vous n'êtes pas aussi bien guéri que vous le dites.

1085 – Il est permis de se méfier du peu qu'on vaut.

Pendant que Césarine causait ainsi avec son mari, j'observais ce dernier, et, d'abord émerveillée de l'aspect de force et de santé qu'il semblait avoir, je commençais à m'inquiéter d'un changement très singulier dans sa physionomie. Ses yeux n'étaient plus les mêmes; ils
1090 avaient un brillant extraordinaire, et cet éclat augmentait à mesure que, provoqué aux explications, il se renfermait dans une courtoisie plus contenue. Était-il dévoré d'une secrète jalousie? avait-il un reste ou un retour de fièvre? ou bien encore cet oeil étincelant, qui semblait

⁴⁴ L'édition Lévy avait oublié «d'avance», que l'on trouve dans la version de la *RDM*.

1095 s'isoler de la paupière supérieure, était-il la marque ineffaçable que lui avait laissée la contraction nerveuse des grandes souffrances physiques?

En ce moment, Bertrand entra pour dire au marquis que Dubois était à ses ordres.

1100 – Je comprends, répondit M. de Rivonnière : il veut m'emmener. Il craint que je ne sois fatigué. Dites-lui que je suis très bien et que j'attends M. Dietrich.

1105 Puis il reprit son paisible entretien avec sa femme, la questionnant sur toutes les personnes de son entourage et ne paraissant pas avoir perdu la mémoire du moindre détail qui pût l'intéresser. Son oeil étrange m'étonnait toujours; il me sembla entendre la voix de Dubois dans la pièce voisine. Je me levai comme sans intention, et je me hâtai d'aller le questionner.

– Il faut que madame la marquise renvoie M. le marquis, répondit-il à voix basse; c'est bientôt l'heure de son accès.

1110 – Son accès de quoi?

Dubois porta d'un air triste la main à son front.

– Quoi donc? des migraines?

– Des migraines terribles.

– Qui l'abattent ou qui l'exaspèrent?

1115 – D'abord l'un, et puis l'autre.

– Est-ce qu'il y a du délire?

– Hélas oui! Ces dames ne le savent donc pas?

– Nous ne savons rien.

1120 – Alors M. de Valbonne a voulu le cacher; mais à présent il faut bien qu'on le sache ici. C'est un secret à garder pour le monde seulement.

– Est-ce qu'il a la fièvre dans ces accès de souffrance et d'exaltation?

– Non, c'est ce qui fait que j'espère toujours.

1125 – C'est peut-être ce qui doit nous inquiéter le plus⁴⁵. Tranchons le mot, Dubois; votre maître est fou?

– Eh bien! oui, sans doute, mais il l'a déjà été deux fois, et il a toujours guéri. Est-ce que mademoiselle croit qu'il était dans son bon sens quand il a séduit et abandonné la pauvre fille?...

1130 – C'est la femme de mon neveu à présent.

– Ah! j'oubliais; pardon, je n'ai que du bien à dire d'elle, un ange d'honnêteté et de désintéressement. M. le marquis n'eût pas

⁴⁵ Dans *Tamaris*, on craint que La Florade ne soit atteint d'un sérieux désordre mental pour la simple raison qu'il n'a pas de fièvre malgré sa crise nerveuse (p. 167).

1135 commis cette faute-là dans son état naturel, et plus tard, quand il prenait des déguisements pour surveiller les démarches de mademoiselle Dietrich, je voyais bien, moi, qu'il n'avait pas sa tête. Il souffrait la nuit, comme il souffre à présent, et il n'avait pas ses journées lucides comme il les a.

- Est-ce qu'il est fou furieux la nuit?

1140 - Furieux, non, mais fantasque et violent. Avec moi, il n'y a pas de danger. Il me résiste, il se fâche, et puis il cède. Il ne me maltraite jamais. Tout autre l'exaspère. Il avait pris son médecin en aversion et M. de Valbonne en grippe. Je lui ai conseillé de quitter Marseille, où son état ne pouvait pas rester caché, et je lui ai donné pour raison qu'on le soignait mal. On le soignait très bien au
1145 contraire; mais, quand un malade est irrité, il faut changer son milieu et le distraire avec d'autres visages. J'ai donné rendez-vous pour ce soir à son ancien médecin : je veux qu'il le voie dans sa crise; mais c'est vers neuf heures que cela commence, et il faut décider madame la marquise à le renvoyer. Je ne crois pas qu'il lui résiste; il l'aime tant!

1150 - Il l'aime toujours?

- Plus que jamais.

- Et il n'est plus jaloux d'elle?

- Ah! voilà ce que je ne sais pas; mais je crains qu'il ne me cache la vraie cause de son mal.

1155 - De qui donc serait-il jaloux?

- Toujours de *la même personne*.

Un coup de sonnette sec et violent nous interrompit. Je rentrai au plus vite au salon en même temps que Bertrand; Dubois se tenait sur le seuil avec anxiété.

1160 - M. le marquis veut se retirer, nous dit Césarine avec précipitation.

C'était comme un ordre irrité qu'elle donnait à son mari de s'en aller.

Le marquis éclata de rire; ce rire convulsif était effrayant.

1165 - Allons donc! dit-il, je n'ai pas le droit d'attendre mon beau-père chez ma femme? Je l'attendrai, mordieu, ne vous en déplaise! Qu'on me laisse seul avec elle; je n'ai pas fini de l'interroger*!

- Bertrand, s'écria Césarine, reconduira M. le marquis à sa voiture.

1170 Elle s'adressait d'un ton de détresse au champion dévoué à sa défense dans les grandes occasions. Il s'avançait impassible, prêt à emporter le marquis dans ses bras nerveux, lorsque Dubois s'élança et le retint. Il prit le bras de son maître en lui disant :

1175 - Monsieur le marquis m'a donné sa parole de rentrer à neuf heures, et il est neuf heures et demie.

Le marquis sembla s'éveiller d'un rêve, il regarda son serviteur en cheveux blancs avec une sorte de crainte enfantine :

- Tu viens m'ennuyer, toi? lui dit-il d'un air hébété; tu me payeras ça!

1180 - Oui, à la maison, je veux bien; mais venez.

- Vieille bête! je cède pour aujourd'hui; mais demain...

Dubois l'emmena sans qu'il fit résistance. Bertrand les suivit, toujours disposé à prêter main-forte au besoin. Nous restâmes muettes à les suivre tous trois des yeux; puis, ayant vu le marquis monter dans sa voiture, Bertrand revint pour nous dire :

1185 - Il est parti.

- Bertrand, lui dit Césarine, s'il arrive à M. de Rivonnière de se présenter encore chez moi en état d'ivresse, dites-lui que je n'y suis pas et empêchez-le d'entrer.

1190 - M. le marquis n'est pas ivre, répondit Bertrand de son ton magistral, et, d'un geste expressif et respectueux, m'engageant à tout expliquer, il se retira.

- Qu'est-ce qu'il veut dire? s'écria Césarine.

- Tu crois, lui dis-je, que ton mari s'enivre?

1195 - Oui certes! il est ivre ce soir, ses yeux étaient égarés. Pourquoi nous as-tu laissés ensemble? Je t'avais priée de rester. À peine étions-nous seuls, qu'il s'est jeté à mes genoux en me faisant les protestations d'amour les plus ridicules, et quand je lui ai rappelé les engagements pris avec moi, il ne se souvenait plus de rien. Il devenait méchant, idiot, presque grossier... Ah! je le hais, cet homme qui prétend que je lui appartiens et à qui je n'appartiendrai jamais!

1200 - Ne le hais pas, plains-le; il n'est pas ivre, il est aliéné!

Elle tomba sur un fauteuil sans pouvoir dire un mot, puis elle me fit quelques questions rapides. Je lui racontai tout ce que m'avait dit Dubois; elle m'écoutait, l'oeil fixe, presque hagard.

1205 - Voilà, dit-elle enfin, une horrible éventualité qui ne s'était pas présentée à mon esprit, - être la femme d'un fou! avoir la plus répugnante des luttes à soutenir contre un homme qui n'a plus ni souvenir de ses promesses ni conscience de mon droit⁴⁶! Combattre non plus une volonté, mais un instinct exaspéré, se sentir liée, saine et vivante, à une brute privée de raison! Cela est impossible; une telle chaîne est rompue par le seul fait de la folie. Il faut faire constater cela. Il faut que tout le monde le sache, il faut qu'on enferme cet homme et qu'on me préserve de ses fureurs! Je ne peux pas vivre avec
1210
1215 cette épouvante d'être à la merci d'un possédé; je n'ai fait aucune

⁴⁶ Cf. III/1468-1476 : le marquis et Césarine ont signé un contrat en juin 1863.

action criminelle pour qu'on m'inflige ce supplice de tous les instants. Ah! ce Valbonne qui me hait, comme il m'a trompée! Il le savait, lui, qu'il me faisait épouser un fou! Je dévoilerai sa conduite, je le ferai rougir devant le monde entier.

1220 M. Dietrich rentrait, elle l'informa en peu de mots, et continua d'exhaler sa colère et son chagrin en menaces et en plaintes, adjurant son père de la protéger et d'agir au plus vite pour faire rompre son mariage. Elle voulait le faire déclarer nul, la séparation ne lui suffisait pas⁴⁷. M. Dietrich, accablé d'abord, se releva bientôt lorsqu'il vit sa
1225 fille hors d'elle-même. S'il la chérissait avec tendresse, il n'en était pas moins, avant tout, homme de bien, admirablement lucide dans les grandes crises.

- Vous parlez mal, ma fille, lui dit-il, et vous ne pensez pas ce que vous dites. De ce que Jacques a des nuits agitées et des heures
1230 d'égarément, il ne résulte pas qu'il soit fou, puisqu'un pauvre vieux⁴⁸ homme comme Dubois suffit à le contenir et vient à bout de cacher son état. Nous aurons demain plus de détails; mais pour aujourd'hui ce que nous savons ne suffit pas pour provoquer la cruelle mesure
1235 d'une séparation légale. Songez qu'il nous faudrait porter un coup mortel à la dignité de celui dont vous avez accepté le nom. Il faudrait accuser lui et les siens de supercherie, et qui vous dit qu'un tribunal se prononcerait contre lui? En tout cas, l'opinion vous condamnerait, car personne n'est dispensé de remplir un devoir, quelque pénible qu'il
1240 soit⁴⁹. Le vôtre est d'attendre patiemment que la situation de votre mari s'éclaircisse, et de faire tout ce qui, sans compromettre votre fierté ni votre indépendance, pourra le calmer et le guérir. Si, après avoir épuisé les moyens de douceur et de persuasion, nous sommes forcés de constater que le mal s'aggrave et ne laisse aucun espoir, il sera temps de songer à prendre des mesures plus énergiques; sinon,

⁴⁷ Contrairement à la loi de 1792 du *Code civil*, celle de 1804 n'inclut plus la folie de l'un des époux comme un motif de divorce. Subsistera toutefois «le divorce pour motifs déterminés, dont le nombre est réduit à trois, tous constitutifs d'une faute de l'un des époux: adultère, condamnation à une peine infamante, excès, sévices ou injures graves». Cf. *Code civil* de 1804.

⁴⁸ Lorsque l'adjectif précède le substantif, et que ce substantif commence par une voyelle ou un *h* non aspiré, on dit ordinairement *vieil*. On dit cependant aussi quelquefois *vieux* dans ce cas. ex : *un vieux homme*. «Mais on dit toujours, dans le style de la chaire, le vieil homme, le vieil Adam.», note Bescherelle (*DN*, t. II, p. 1626, col. 2). Cet emploi de «vieux» pour «vieil» devant un nom à initiale vocalique est attesté jusqu'au XXe siècle et est d'emploi fréquent chez George Sand. On cite des exemples pris chez les meilleurs écrivains dans *Le Bon Usage* de Grevisse, 13^e édition, 1993, § 345, 1^o).

⁴⁹ III/1135-1137 : «c'est en présence d'un devoir à remplir qu'il ne faut pas se soucier de l'opinion, à moins qu'on ne soit égoïste et lâche», a déjà affirmé Césarine.

1245 vous serez cruellement et justement blâmée de lui avoir refusé vos soins et vos consolations.

Césarine, atterrée, ne répondit rien, et passa la nuit dans un désespoir dont la violence m'effraya. Je n'osai la quitter avant le jour; je craignais qu'elle ne se portât à quelque acte de désespoir. Cette fois
 1250 elle ne posait pas pour attendrir les autres, elle se retenait au contraire, et n'eut point d'attaque de nerfs; mais son chagrin était profond, les larmes l'étouffaient, elle jugeait son avenir perdu, sa vie sacrifiée à quelque chose de plus sombre que le veuvage, l'obligation incessante d'employer son intelligence supérieure à contenir les
 1255 emportements farouches ou à subir les puérides préoccupations d'un idiot méchant à ses heures, toujours jaloux et osant se dire épris d'elle.

Le châtement était cruel en effet, mais c'est en vain qu'elle me le présentait comme une injustice du sort. Elle avait épousé ce
 1260 moribond, moitié par ostentation de générosité, moitié pour se relever aux yeux de Paul, un peu aussi pour être marquise et indépendante par-dessus le marché.

Le lendemain, M. Dietrich alla dès le matin voir son gendre. Il le trouva endormi et put causer longuement avec Dubois et le médecin
 1265 qui avait passé la nuit à observer son malade. Le résumé de cet examen fut que le marquis n'était ni fou ni lucide absolument. Il avait les organes du cerveau tour à tour surexcités et affaiblis par la surexcitation. Quelques heures de sa journée, entre le repos du matin, qui était complet, et le retour de l'accès du soir, pouvaient offrir
 1270 une parfaite santé d'esprit⁵⁰, et nulle consultation médicale dressée avec loyauté n'eût pu faire prononcer qu'il était incapable de gérer ses affaires ou de manquer d'égards à qui que ce soit. Il avait causé avec lui après l'accès et l'avait trouvé bien portant de corps et d'esprit. Il ne jugeait point qu'il eût jamais eu le cerveau faible. Il le croyait en proie
 1275 à une maladie nerveuse, résultat de sa blessure ou de la grande passion sans espoir qu'il avait eue et qu'il avait encore pour sa femme.

Là se présentait une alternative sans issue. En cédant à son amour, Césarine le guérirait-elle? S'il en était ainsi, n'était-il pas à
 1280 craindre que les enfants résultant de cette union ne fussent prédisposés à quelque trouble essentiel dans l'organisation? Le médecin ne pouvait et ne voulait pas se prononcer. M. Dietrich sentait que sa fille se tuerait plutôt que d'appartenir à un homme qui lui

⁵⁰ *Sanité* : «qualité de ce qui est sain, en bonne santé physique ou mentale». Le *TLF* donne un exemple tiré du *Rocamboles* de Ponson du Terrail : «Il avait vu tant de fois les fous tenir ce langage et essayer de prouver par une logique rigoureuse leur *sanité d'esprit*, qu'il ne pouvait que douter, et pour croire aux paroles de la jeune femme, il lui fallait une preuve» (*TLF*, s.v. *sain*², Rem., t. XIV, p. 1422, col. 1).

faisait peur, et dont elle eût rougi de subir la domination. Il se retira sans rien conclure. Il n'y avait qu'à patienter et attendre, essayer un rapprochement purement moral, en observer les effets, séparer les deux époux, si le résultat des entrevues était fâcheux pour le marquis; alors on tenterait de le faire voyager encore⁵¹. On ne pouvait s'arrêter qu'à des attermoiments; mais en tout cas, jusqu'à nouvel ordre, M. Dietrich voulait que l'état du marquis fût tenu secret, et Dubois affirmait que la chose était possible vu les dispositions locales de son hôtel et la discrétion de ses gens, qui lui étaient tous aveuglément dévoués.

Deux heures plus tard, M. de Valbonne, arrivé dans la nuit, venait s'entretenir du même sujet avec M. Dietrich. M. de Valbonne était absolu et cassant. Il n'aimait pas Césarine, pour l'avoir peut-être aimée sans espoir avant son mariage. Il la jugeait coupable de ne pas vouloir se réunir à son ami, et quand M. Dietrich lui rappela le pacte d'honneur par lequel, en cas de guérison, Jacques s'était engagé à ne pas réclamer ses droits, il jura que Jacques était trop loyal pour songer à les réclamer : c'était lui faire injure que de le craindre.

1285
1290
1300

– Pourtant, dit M. Dietrich, il a fait hier soir une scène inquiétante, et dans ses moments de crise il ne se rappelle plus rien.

– Oui, reprit Valbonne, il est alors sous l'empire de la folie, j'en conviens, et si sa femme n'eût été la cause volontaire ou inconsciente de cette exaltation en le gardant sous sa dépendance durant cinq ans, elle aurait le droit d'être impitoyable envers lui; mais elle l'a voulu pour ami et pour serviteur. Elle l'a rendu trop esclave et trop malheureux, je dirai même qu'elle l'a trop avili pour ne pas lui devoir tous les sacrifices, à l'heure qu'il est.

1305
1310

– Je ne vous permets pas de blâmer ma fille, monsieur le vicomte. Je sais qu'en épousant votre ami contre son inclination, elle n'a eu en vue que de le relever de l'espèce d'abaissement où tombe dans l'opinion un homme trop soumis et trop dévoué.

– Oui, mais les devoirs changent avec les circonstances : Jacques était condamné. La réparation donnée par mademoiselle Dietrich était suffisante alors et facile, permettez-moi de vous le dire; elle y gagnait un beau nom...

1315
1320

– Sachez, monsieur, qu'elle n'était pas lasse de porter le mien, et rappelez-vous qu'elle n'a pas voulu accepter la fortune de son mari.

⁵¹ Faire voyager le malade, c'est le médecin et l'entourage du marquis, et non le patient, qui le suggèrent cette fois. Cf. III/1759-1760.

– Elle l’aura quand même, elle en jouira du moins, car elle y a droit, elle est sa femme; rien ne peut l’empêcher de l’être, et la loi l’y contraint.

– Vous parlez de moi, dit Césarine, qui entra chez son père et qui entendit les derniers mots. Je suis bien aise de savoir votre
1325 opinion, monsieur de Valbonne, et de vous dire, en guise de salut de bienvenue, que ce ne sera jamais la mienne.

M. de Valbonne s’expliqua, et, la rassurant de son mieux sur la loyauté du marquis, il exprima librement son opinion personnelle sur
1330 la situation délicate où l’on se trouvait. Si Césarine m’a bien rapporté ses paroles, il y mit peu de délicatesse et la blessa cruellement en lui faisant entendre qu’elle devait abjurer toute autre affection secrète, si pure qu’elle pût être, pour rendre l’espoir, le repos et la raison à l’homme dont elle s’était jouée trop longtemps et trop cruellement.

Il s’ensuivit une discussion très amère et très vive que M. Dietrich voulut en vain apaiser; Césarine rappela au vicomte qu’il avait prétendu à lui plaire, et qu’elle l’avait refusé. Depuis ce jour, il l’avait haïe, disait-elle, et son dévouement pour Jacques de Rivonnière couvrait un atroce sentiment de vengeance. La querelle s’envenimait
1340 lorsque Bertrand entra pour demander si l’on avait vu le marquis. Il l’avait introduit dans le grand salon, où le marquis lui avait dit avec beaucoup de calme vouloir attendre madame la marquise. Bertrand avait cherché madame chez elle, et, ne l’y trouvant pas, il était retourné au salon d’honneur pour dire à M. de Rivonnière qu’il allait la chercher dans le corps de logis habité par M. Dietrich; mais le marquis
1345 n’était plus là, et les autres domestiques assuraient l’avoir vu aller au jardin. Dans le jardin, Bertrand ne l’avait pas trouvé davantage, non plus que dans les appartements de la marquise. Il était pourtant certain que M. de Rivonnière n’avait pas quitté l’hôtel.

M. Dietrich et M. de Valbonne se mirent à sa recherche; Césarine rentra dans son appartement, où le marquis s’était glissé inaperçu et l’attendait; elle eut un mouvement d’effroi et voulut sonner. Il l’en empêcha en se plaçant entre elle et la sonnette.

– Écoutez-moi, lui dit-il, c’est pour la dernière fois! Je
1355 connais trop votre maison pour y errer à l’aventure. Je voulais parler à votre père, j’ai pénétré tout à l’heure dans son cabinet, j’ai entendu votre voix et celle de Valbonne. J’ai écouté. Un homme condamné a le droit de connaître les motifs de sa sentence. J’ai appris une chose que j’ignorais, c’est que je suis fou, et une chose dont je voulais encore
1360 douter, c’est que votre indifférence pour moi s’était changée en terreur et en aversion. Je suis bien malheureux, Césarine; mais je vous absous, moi, d’avoir fait sciemment mon malheur. Vous n’avez jamais connu l’amour et ne le connaîtrez jamais, c’est pourquoi vous ne vous

- êtes pas doutée de la violence du mien. Vous n'avez jamais cru qu'on
 1365 en pût devenir fou; vous avez toujours raillé mes plaintes et mes
 transports. C'est assez souffrir, vous ne me ferez plus de mal.
 Puissiez-vous oublier celui que vous m'avez fait et n'en jamais
 apprécier l'étendue, car vous auriez trop de remords! Je vous les
 épargne, ces reproches, car, aliéné ou non, je me sens calme en ce
 1370 moment comme si j'étais mort. Adieu. Si j'étais vindicatif, je serais
 content de penser que votre passion du moment est de réduire un
 autre homme que vous ne réduirez pas. Il vous préférera toujours sa
 femme. Je l'ai vu tantôt, je sais ce qu'il pense et ce qu'il vaut. Vous
 souffrirez dans votre orgueil, car il est plus fort de sa vertu que vous
 1375 de votre ambition; mais je ne suis pas inquiet de votre avenir; vous
 chercherez d'autres victimes, et vous en trouverez. D'ailleurs ceux qui
 n'aiment pas résistent à toutes les déceptions. Soyez donc heureuse à
 votre manière; moi, je vais oublier la funeste passion qui a troublé ma
 raison et avili mon existence.
- 1380 J'étais entrée chez Césarine dès les premiers mots du marquis.
 Il se dirigea vers moi, prit ma main qu'il porta à ses lèvres sans me
 rien dire, et sortit sans se retourner.
 Inquiète, je voulais le suivre.
- Laissons-le partir, dit Césarine en faisant signe à
 1385 Bertrand, qui se tenait dans l'antichambre et qui suivit le marquis. Il
 se rend justice à lui-même. Ses reproches sont injustes et cruels,
 mais je n'y veux pas répondre. À la moindre excuse, à la moindre
 consolation que je lui donnerais, il me reparlerait de ses droits et de
 ses espérances. Laissons-le rompre tout seul ce lien odieux.
- 1390 Bertrand revint nous dire que M. de Rivonnière était remonté
 dans sa voiture et avait donné l'ordre de retourner chez lui.
 – Dubois l'a-t-il accompagné ici?
 – Non, madame la marquise. Dubois veille M. le marquis
 toutes les nuits, il dort le jour; mais M. de Valbonne, qui n'avait pas
 1395 encore quitté l'hôtel, est monté en voiture avec M. de Rivonnière.
 – N'importe, Bertrand, allez savoir ce qui se passe à l'hôtel
 Rivonnière; vous viendrez me le dire.
 Bertrand obéit en annonçant mon neveu.
- Venez, s'écria Césarine en courant à lui; donnez-moi
 1400 conseil, jugez-moi, aidez-moi, j'ai la tête perdue, soyez mon ami et
 mon guide!
 – Je sais tout, répondit Paul. Je viens de voir M. Dietrich.
 Il ne songe qu'à vous préserver. Vous ne songez pas non plus à autre
 chose. Le conseil que vous donnerait ma conscience, vous ne le
 1405 suivriez pas.
 – Je le suivrai! répondit Césarine avec exaltation.

- Eh bien! demandez votre voiture et courez chez votre mari, car je l'ai vu sortir d'ici d'un air si abattu que je crains tout. Il m'a serré la main en passant, et son regard semblait m'adresser un éternel adieu.
- 1410 – J'y cours, dit Césarine en tirant la sonnette.
- Mais ce n'est pas tout d'aller lui donner quelques vagues consolations, reprit Paul. Il faut rester près de lui, il faut le veiller dans son délire, il faut le distraire et le rassurer à ses heures de calme.
- 1415 S'il veut quitter Paris, il faut le suivre; il faut être sa femme, en un mot, dans le sens chrétien et humain le plus logique et le plus dévoué.
- Ah!... voilà... ce que vous conseillez? s'écria Césarine en portant convulsivement un verre d'eau froide à ses lèvres desséchées et frémissantes, c'est vous qui me dites d'être la femme de M. de Rivonnière?
- 1420 – Et pourquoi, reprit-il, ne serait-ce pas moi? Je suis le plus nouveau et le plus désintéressé de vos amis; vous me consultez, je ne me serais pas permis, sans cela, de vous dire ce que je pense.
- Ce que vous pensez est odieux : une femme ne doit pas se respecter, elle doit se donner sans amour comme une esclave vendue?
- 1425 – Non, jamais; mais si elle est noblement femme, si elle a du coeur, si elle plaint le malheur qu'elle a volontairement causé, elle fait entrer l'amour dans la pitié. Qu'est-ce donc que l'amour, sinon la charité à sa plus haute puissance?
- 1430 – Ah oui! vous pensez cela, vous! vous voulez que j'aime mon mari par charité comme vous aimez votre femme...
- Je n'ai pas dit *par charité*; j'ai dit *avec charité*. J'ai invoqué ce qu'il y a de plus pur et de plus grand, ce qui sanctifie l'amour et fait du mariage une chose sacrée.
- 1435 – C'est bien, dit Césarine tout à coup froide et calme, vous avez prononcé, j'obéis...
- Elle sortit sans me permettre de la suivre.
- Oui, c'est bien, Paul, dis-je à mon neveu en l'embrassant : toi seul as eu le courage de lui tracer son devoir!
- 1440 Mais il repoussa doucement mes caresses, et, tombant sur un fauteuil, il éclata d'un rire nerveux entrecoupé de sanglots étouffés.
- Qu'est-ce donc? m'écriai-je, qu'as-tu? es-tu malade? es-tu fou?
- Non, non! répondit-il avec un violent effort sur lui-même pour se calmer, ce n'est rien. Je souffre, mais ce n'est rien.
- 1445 – Mais enfin... cette souffrance... Malheureux enfant, tu l'aimes donc?
- Non, ma tante, je ne l'aime pas dans le sens que vous attachez à ce mot-là; elle n'est pas mon idéal, le but de ma vie. Si elle

1450 le croit, détrompez-la, elle n'est même pas mon amie, ma soeur, mon
 enfant, comme Marguerite; elle n'est rien pour moi qu'une émouvante
 beauté dont mes sens sont follement et grossièrement épris. Si elle
 veut le savoir, dites-le-lui pour la désillusionner; mais, non, ne lui
 dites rien, car elle se croirait vengée de ma résistance, et elle est
 1455 femme à se réjouir de mon tourment. Cela n'est pourtant pas si grave
 qu'elle le croirait. Les femmes s'exagèrent toujours les supplices
 qu'elles se plaisent à nous infliger. Je ne suis pas M. de Rivonnière,
 moi! Je ne deviendrai pas fou, je ne mourrai pas de chagrin, je ne
 souffrirai même pas longtemps. Je suis un homme, et jamais une
 1460 convoitise de l'esprit ni de la chair, comme disent les catholiques, n'a
 envahi ma raison, ma conscience et ma volonté. Le conseil que je
 viens de donner m'a coûté, je l'avoue. Il m'a passé devant les yeux des
 lueurs étranges, mon sang a bourdonné dans mes oreilles, j'ai cru que
 j'allais tomber foudroyé; puis j'ai résisté, je me suis raillé moi-même,
 1465 et cela s'est dissipé comme toutes les vaines fumées qu'un cerveau de
 vingt-cinq ans peut fort bien exhaler sans danger d'éclater. Ne me
 dites rien, ma tante, je ne suis pas un héros, encore moins un martyr;
 je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger⁵²,
 comme porte la consigne du sage : aussi la prudence, le point
 1470 d'honneur, le respect de moi-même, me sont-ils aussi familiers que les
 émotions de la jeunesse. Je donne la préférence à ce qui est bien sur
 ce qui ne serait qu'agréable. Le devoir avant le plaisir, toujours! et,
 grâce à ce système, tout devoir me devient doux⁵³... À présent parlons
 de Marguerite, ma bonne tante; cela me touche, me pénètre et
 1475 m'intéresse beaucoup plus. Elle n'est pas bien et m'inquiète chaque
 jour davantage. On dirait qu'elle me cache encore quelque chose qui
 la fait souffrir, et que je cherche en vain à deviner. Venez la voir un de
 ces jours, je vous laisserai ensemble et vous tâcherez de la confesser.
 Je m'en retourne auprès d'elle. Puis-je boire ce verre d'eau qui est là?
 1480 Cela achèvera de me remettre.

Il prit le verre, puis, se souvenant que Césarine agitée y avait
 trempé ses lèvres, il le reposa et en prit un autre sur le plateau en
 disant avec un sourire demi-amer, demi-enjoué :

– Je n'ai pas besoin de savoir sa pensée, je la sais de reste⁵⁴.
 1485 – Tu crois la connaître?

⁵² «Homo sum et humani nihil a me alienum puto» (Térence, *Heautontimoroumenos*, acte I, scène 1). Cette maxime est universellement répandue.

⁵³ Comme Valmarina qui aime trop la vertu pour aimer une femme, selon Lélia : «Son idéal, c'est le devoir.» (*Lélia*, Édition de Béatrice Didier, 1987, t. I, p. 169).

⁵⁴ On dit que boire dans le verre d'un autre laisse deviner ses pensées.

– Je l’ai connue, puis je m’y suis trompé. Après l’avoir trop accusée, je l’ai trop justifiée; mais tout à l’heure, quand elle m’a dit :

– C’est vous qui me conseillez d’être la femme d’un autre?

J’ai compris son illusion, son travail, son but. Déjà je les avais
 1490 pressentis hier dans son attitude vis-à-vis de Marguerite, dans son
 sourire amer, dans ses paroles blessantes; elle n’est pas si forte qu’elle
 le croit, elle ne l’est du moins pas plus que moi. Et pourtant je ne suis
 pas un héros, je vous le répète, ma tante; je suis l’homme de mon
 1495 temps, que la femme ne gouvernera plus, à moins de devenir loyale et
 d’aimer pour tout de bon! Encore un peu de progrès, et les coquettes,
 comme tous les tyrans, n’auront plus pour adorateurs que des
 hommes corrompus ou efféminés!

Il me laissa rassurée sur son compte, mais inquiète de Césarine.
 Je n’osais la rejoindre; je demandai à voir M. Dietrich, il était sorti
 1500 avec elle.

Bertrand vint au bout d’une heure me dire, de la part de la
 marquise, que M. de Rivonnière était calme et qu’elle me priait de venir
 passer la soirée chez lui à huit heures. Je fus exacte. Je trouvai le
 marquis mélancolique, attendri, reconnaissant. Césarine me dit
 1505 devant lui dès que j’entrai :

– Nous ne t’avons pas invitée à dîner parce qu’ici rien n’est
 en ordre. Le marquis nous a fait très mal dîner; ce n’est pas sa faute.
 Demain je m’occuperai de son ménage avec Dubois, et ce sera mieux.
 En revanche, nous avons fait une charmante promenade au bois, par
 1510 un temps délicieux; tout Paris y était.

Elle était si tranquille, si dégagée, que j’eus peine à cacher ma
 surprise.

– Prends ton ouvrage, si tu veux, ajouta-t-elle, tu n’aimes
 pas à rester sans rien faire. Mon père était en train de nous raconter
 1515 la séance de la chambre.

M. Dietrich continua de parler politique au marquis, voulant
 peut-être s’assurer de la lucidité de son esprit, mais procédant avec lui
 comme s’il n’en eût jamais douté. Je vis que c’était une cure
 consciencieusement entreprise. Le marquis écoutait avec une sorte
 1520 d’effort, mais répondait à propos. De temps en temps il paraissait
 éprouver quelque anxiété en regardant la pendule. Le malheureux,
 depuis qu’il se savait réputé fou, semblait avoir conscience de son mal
 et en redouter l’approche.

Il s’observa sans doute beaucoup, car il triompha de l’heure
 1525 fatale, et arriva jusqu’à près de dix heures sans perdre sa présence
 d’esprit et sans paraître souffrir. Alors il tomba dans une sorte
 d’abattement méditatif, répondit de moins en moins aux paroles qu’on
 lui adressait, et finit par ne plus répondre du tout.

1530 – Je vois que vous souffrez beaucoup, lui dit Césarine; vous allez vous coucher, nous resterons au salon jusqu'à ce que vous dormiez. Nous jouerons aux échecs, mon père et moi. Si vous ne dormez pas, vous viendrez nous trouver.

1535 Il répondit par un vague sourire, sans qu'on sût s'il avait bien compris. Dubois l'emmena. M. Dietrich se glissa dans une pièce voisine de la chambre à coucher de son gendre; il voulait écouter et observer les phénomènes de l'accès⁵⁵. Dubois laissa les portes ouvertes sous la tenture rabattue.

1540 Césarine, restée au salon avec moi, allait et venait sans bruit. Bientôt elle m'appela pour écouter aussi. Le marquis souffrait beaucoup et se plaignait à Dubois comme un enfant. Le brave homme le reconfortait, lui répétant sans se lasser :

– Ça passera, monsieur, ça va passer.

1545 La souffrance augmenta, le malade demanda ses pistolets, et ce fut une exaspération d'une heure environ, durant laquelle il accabla Dubois d'injures et de reproches de ce qu'il voulait lui conserver la vie; mais il n'avait pas l'énergie nécessaire pour faire acte de rébellion, la

⁵⁵ Ce qui suivra fait beaucoup penser aux accès d'Alfred de Musset décrits par Louise Allan-Despréaux, actrice qui fut, seize ans après George Sand, la maîtresse de Musset : «être exquis, lunaire, shakespearien, qui se transforme soudain en un dément». Dans ses lettres à Madame Samson-Toussaint, on trouve les passages suivants : « Rentré chez lui, il a été pris d'un accès de délire. Il y est sujet lorsque sa tête s'exalte, ce qui tient à ses anciennes et funestes habitudes. Dans ce cas, il a des hallucinations et parle avec des fantômes [...] Je n'ai jamais vu de contrastes plus frappants que les deux êtres enfermés dans ce seul individu. L'un bon, doux, tendre, enthousiaste, plein d'esprit, de bon sens, naïf (chose étonnante : naïf comme un enfant), bonhomme, simple, sans prétentions, modeste, sensible, exalté, pleurant d'un rien, artiste en tous genres... Retournez la page et prenez le contre-pied : vous avez affaire à un homme possédé d'une sorte de démon, faible, violent, orgueilleux, despotique, fou, dur, petit, méfiant jusqu'à l'insulte, aveuglément entêté, personnel et égoïste autant que possible, blasphémant tout et s'exaltant autant dans le mal que dans le bien». Voilà une description qui correspond assez bien au personnage de Jacques de Rivonnière. Cf. André Maurois, *Lélia ou la vie de George Sand*, Paris, Hachette, 1985 [1952], p. 193. Des extraits des lettres de Louise Allan-Despréaux publiées par Léon Séché dans la *Revue de Paris* du 1er avril 1906, p. 519-556 y sont insérées.

Ce sont des scènes horribles comme celles-ci qui ont sans doute poussé Sand dans les bras du médecin Pietro Pagello à Venise. Dans une lettre à Jules Boucoiran datant du 8 février 1834, elle décrit l'état déplorable de Musset : «Les nerfs du cerveau sont tellement entrepris, que le délire est affreux et continu. Aujourd'hui, cependant, il y a eu un mieux extraordinaire. Six heures d'une frénésie telle que, malgré deux hommes robustes, il courait nu dans la chambre. Des cris, des chants, des hurlements, des convulsions, ô mon Dieu, quel spectacle ! Il a failli m'étrangler en m'embrassant. [...] Les médecins annoncent un accès du même genre pour la nuit prochaine et d'autres encore peut-être, car il n'y aura pas à se flatter avant six jours encore» (*Corr.*, t. II, p. 497).

souffrance paralysait sa volonté. Tout à coup elle cessa comme par enchantement, il se mit à déraisonner. Il parlait assez bas; nous ne pûmes rien suivre et rien comprendre, sinon qu'il passait d'un sujet à un autre et que ses préoccupations étaient puérides. Nous entendions mieux les réponses de Dubois, qui le contredisait obstinément; à ce moment-là, il ne craignait plus de l'irriter :

1550 – Vous savez bien, lui disait-il, qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ce que vous me dites. Vous êtes à Paris et non à Genève; l'horloger n'a pas dérangé votre montre pour vous jouer un mauvais tour. Votre montre va bien, aucun horloger n'y a touché.

Nous entendîmes le marquis lui dire :

– Ah! voilà! tu me crois fou! c'est ton idée!

1555 – Non, monsieur, répondit le patient vieillard. Je vous ai connu tout petit, je vous ai, pour ainsi dire, élevé : vous n'êtes pas fou, vous ne l'avez jamais été; mais vous étiez fort railleur, et vous l'êtes encore; vous me faisiez un tas de contes pour vous moquer de moi, et c'est une habitude que vous avez gardée. Moi, je me suis habitué à vous écouter et à ne rien croire de ce que vous me dites.

1560 Le marquis parla encore bas; puis, distinctement et raisonnablement :

– Mon ami, dit-il, je sens que ma tête va tout à fait bien, et que je vais dormir; mais il faut que tu me rappelles ce que j'ai fait hier, je ne m'en souviens plus du tout.

1570 – Et moi, je ne veux pas vous le dire, parce que vous ne dormiriez pas. Quand on veut bien dormir, il faut ne se souvenir de rien et ne penser à rien. Allons, couchez-vous; demain matin, vous vous souviendrez.

1575 – C'est comme tu voudras; pourtant j'ai quelque chose qui me tourmente : est-ce que j'ai été méchant tantôt?

– Vous! jamais!

– Je ne t'ai pas brutalisé pendant que je souffrais?

– Cela ne vous est jamais arrivé que je sache.

– Tu mens, Dubois! Je t'ai peut-être frappé?

1580 – Quelle idée avez-vous là, et pourquoi me dites-vous cela aujourd'hui?

– Parce qu'il me semble que je me souviens un peu, à moins que ce ne soit encore un rêve; rêve ou non, embrasse-moi, mon pauvre Dubois, et va te coucher; je suis très bien.

1585 Un quart d'heure après, nous entendîmes sa respiration égale et forte; il dormait profondément. Dubois vint nous trouver.

– M. le marquis est sauvé, nous dit-il. Il n'a pas encore conscience du bien que vous lui avez fait; mais il l'éprouve, son accès a été plus court et plus doux de moitié que les autres jours; continuez,

1590 et vous verrez qu'il ira de mieux en mieux; c'est le chagrin qui l'a brisé, le bonheur le guérira, je n'en doute plus.

M. Dietrich lui demanda si c'était la première fois que le marquis avait une vague conscience de ses emportements.

1595 – Oui, monsieur, c'est la première fois, vous voyez que son bon coeur se réveille, et comme il m'a embrassé, le pauvre enfant! C'est comme quand il était petit.

1600 Il était quatre heures du matin, Dubois avait fait préparer pour nous l'appartement qu'occupait madame de Montherme lorsqu'elle venait soigner son frère; elle ignorait son retour, et passait l'été à Rouen, où son mari avait des intérêts à surveiller.

Nous prîmes donc du repos, et nous pûmes assister en quelque sorte au réveil du marquis en nous tenant dans la pièce d'où nous l'avions écouté durant la nuit. Il éveilla Dubois à neuf heures, et se jetant à son cou :

1605 – Mon ami, lui dit-il, je me souviens d'hier, j'ai été bien cruellement éprouvé! J'ai appris que j'étais fou et que ma femme avait peur de moi; mais ensuite elle est venue au moment où de sang-froid j'étais résolu à me faire sauter la cervelle⁵⁶. Elle a été bonne comme un ange, son père excellent; ils n'ont pas voulu discuter avec moi. Ils

1610 m'ont traité comme un enfant, mais comme un enfant qu'on aime. Ils m'ont pris, bon gré, mal gré, dans leur voiture, et ils m'ont promené à travers toutes les élégances de Paris, pour bien montrer que j'étais guéri, pour faire croire que je n'étais pas aliéné, et que ma femme prétendait vivre avec moi. Cela m'a fait du mal et du bien; je vois

1615 qu'elle se préoccupe de ma dignité, et qu'elle veut sauver le ridicule de ma situation. Je lui en sais gré; elle agit noblement, en femme qui veut faire respecter le nom qu'elle porte. Elle me fait encore un plus grand bien, elle détruit ma jalousie, car, en feignant d'être à moi, elle rompt avec les espérances qu'elle a pu encourager. Il n'y a qu'un

1620 lâche qui accepterait ce partage même en apparence, et l'homme que je soupçonnais de l'aimer malgré lui est homme de coeur et très orgueilleux; tout cela est bon et bien de la part de ma femme et de son père, et aussi de cette excellente Nermont, qui a toujours donné les meilleurs conseils.

1625 – Monsieur ne sait pas qu'ils ont passé la nuit ici, et qu'ils y sont encore?

– Que me dis-tu là? Malheur à moi! ils m'ont vu dans mon accès!

⁵⁶ La tentation de se brûler la cervelle : scénario fréquent dans les romans de George Sand. Combien de personnages sandiens parlent de mettre fin à leur vie de cette façon? Pourtant Sand n'est pas la seule à créer des personnages qui menacent délibérément ou passagèrement de se faire sauter la cervelle.

– Non, monsieur, mais ils auraient pu vous voir. Vous
1630 n'avez pas eu d'accès.

– Tu mens, Dubois; j'en ai toutes les nuits! Valbonne l'a
avoué; j'ai bien entendu, je me souviens bien! Ma femme a voulu
s'assurer de la vérité, elle sait à présent que je ne suis plus un homme,
et qu'elle ne pourra jamais m'aimer!

1635 Césarine entra en l'entendant sangloter. Elle le trouva en robe
de chambre, assis devant sa toilette et pleurant avec amertume. Elle
l'embrassa et lui dit :

– Votre folie, c'est de vous croire fou; vous n'en avez pas
d'autre. Nous avons été trompés, vous avez votre raison. Qu'elle se
1640 trouble un peu à certaines heures de la nuit, c'est de quoi je ne
m'inquiète plus à présent. Je me charge de vous guérir en restant
près de vous pour vous consoler, vous distraire et vous prouver que je
n'ai pas de meilleur et de plus cher ami que vous.

– Restez donc! répondit-il en se jetant à ses genoux. Restez
1645 sans crainte et guérissez-moi! Je veux guérir; il faut que l'homme
dont vous vous êtes déclarée la femme en vous montrant en public
avec lui ne soit pas un insensé ou un idiot. Je vous serai soumis
comme un enfant⁵⁷, et ma reconnaissance sera plus forte que ma
passion, car je n'oublierai plus mes serments, et ce que j'ai juré, je le
1650 tiendrai; soignez donc votre ami, votre frère, jusqu'à ce qu'il soit digne
d'être votre protecteur.

C'était là que Césarine avait voulu l'amener, c'était en somme ce
qu'elle pouvait faire de mieux, et elle l'avait fait avec vaillance. Elle
s'installa chez son mari et me pria d'y rester avec elle. M. Dietrich
1655 retourna chez lui, et vint tous les jours dîner avec nous. Bertrand
passa les nuits à surveiller toutes choses, toujours prêt à contenir le
malade s'il arrivait à la fureur, bien que Dubois ne fût ni inquiet ni
fatigué de sa tâche. En très peu de jours, les accès, toujours plus
faibles, disparurent presque entièrement, et tout fit présager une
1660 guérison complète et prochaine. On fit des visites, on en rendit; un
bruit vague de démence avait couru. Toutes les apparences et bientôt
la réalité le démentirent.

Je voyais Marguerite assez souvent, et je n'étais pas aussi
rassurée sur son compte que sur celui du marquis. Elle allait toujours
1665 plus mal; minée par une fièvre lente, elle n'avait presque plus la force
de se lever. Paul voyait avec effroi l'impuissance absolue des remèdes.
Après une consultation de médecins qui par sa réserve aggrava nos

⁵⁷ Le marquis fait tout «comme un enfant»: il pleure «comme un enfant»
devant Césarine (III/239-240), se plaint à Dubois «comme un enfant» (IV/1540), se
fait traiter par les Dietrich «comme un enfant qu'on aime» (IV/1610), et enfin est
soumis «comme un enfant».

inquiétudes, Marguerite vit malgré nous qu'elle était presque condamnée.

1670 - Écoutez, me dit-elle un jour que nous étions seules ensemble, je meurs; je le sais et je le sens. Il est temps que je parle pendant que je peux encore parler. Je meurs parce que je dois, parce que je veux mourir⁵⁸; j'ai commis une très mauvaise action. Je vous la confie comme à Dieu. Réparez-la, si vous le jugez à propos. J'ai surpris une lettre qui était pour Paul; je l'ai ouverte; je l'ai lue, je la lui ai cachée, il ne la connaît pas! Seulement laissez-moi vous dire qu'en faisant cette bassesse j'avais déjà pris la résolution de me laisser mourir, parce que j'avais tout deviné; à présent lisez.

1680 Elle me remit un papier froissé, humide de sa fièvre et de ses larmes, qu'elle portait sur elle comme un poison volontairement savouré. C'était l'écriture de Césarine, et elle datait d'une quinzaine.

1685 *Paul, vous l'avez voulu. Je suis chez lui. Je le sauverai; il est déjà sauvé. Je suis perdue, moi, car dès qu'il sera guéri, je n'aurai plus de motifs pour le quitter et pour réclamer ma liberté. Il faudra que je sois sa femme, entendez-vous? Son amour est invincible; c'est sa vie, et, s'il perd encore une fois l'espérance, il se tuera. Vous l'avez voulu, je serai sa femme! Mais sachez qu'auparavant je veux être à vous⁵⁹. Vous m'aimez, je le sais, nous devons nous quitter pour jamais, nos devoirs nous le prescrivent, et nous ne serons point lâches; mais nous nous dirons adieu, et nous aurons vécu un jour, un jour qui résumera pour nous toute une vie. Je vous ferai connaître ce jour de suprême adieu, je trouverai un prétexte pour m'absenter, un prétexte qui vous servira aussi. Ne me répondez pas et soyez calme en apparence.*

1690 Je relus trois fois ce billet. Je croyais être hallucinée, je voulais
1695 douter qu'il fût de la main de Césarine. Le doute était impossible. La passion l'avait terrassée, elle abjurait sa fierté, sa pudeur; elle descendait des nuées sublimes où elle avait voulu planer au-dessus de toutes les faiblesses humaines; elle se jugeait d'avance avilie par l'amour de son mari; elle voulait se rendre coupable auparavant⁶⁰.

⁵⁸ II, note 35.

⁵⁹ III/1754-1755 : «Césarine est trop fière pour songer à un homme marié», du moins c'est ce que croyait son époux. L'adultère féminin est au centre des romans suivants : *Indiana*, *Valentine*, *Jacques*, *Le Dernier Amour*, *Flamarande*, entre autres.

⁶⁰ Elle avait déjà tout annoncé à Pauline : « T'es-tu jamais imaginé que je voulais le rendre adultère et descendre à l'être moi-même? » (IV/598-599). La *Correspondance* de Sand ainsi que son *Histoire de ma vie* font souvent mention des mariages entre personnes mal assorties. George Sand fera dire à Flaminien d'Autremont, veuf âgé de moins de trente ans, dans son roman inachevé, *Albine Fiori* : « Il y a quelque chose de pis que les souffrances qu'on endure seul et que l'on peut combattre sans pitié pour soi-même. Il y a la souffrance à deux, le mariage mal

- 1700 Étrange et déplorable folie dont je rougis pour elle au point de ne pouvoir cacher à Marguerite l'indignation que j'éprouvais!
 La pauvre femme ne me comprit pas.
 – N'est-ce pas que c'est bien mal? me dit-elle en entendant mes exclamations. Oui, c'est bien mal à moi d'avoir intercepté une
- 1705 lettre comme celle-là! Que voulez-vous? je n'ai pas eu le courage qu'il fallait. Je me suis dit :
 – Puisque je vais mourir!
 Il l'aime, elle le lui dit. Il me trompe par vertu, par bonté, mais il l'aime, c'est bien sûr. S'il ne le lui a pas dit, elle l'a bien vu, et moi
- 1710 aussi d'ailleurs je le voyais bien... Pauvre Paul, comme il a été malheureux à cause de moi! comme il s'est défendu, comme il a été grand et généreux! J'ai eu tort de lui cacher son bonheur. Il n'en eût pas profité tant que j'aurais vécu; c'est pour cela qu'il faut que je me dépêche de partir. Je reste trop longtemps; chaque jour que je vis, il
- 1715 me semble que je le lui vole⁶¹. Ah! j'ai été lâche, j'aurais dû lui dire :
 – Laisse-moi encore quelques semaines pour bien regarder mon pauvre enfant; je voudrais ne pas l'oublier quand je serai morte! Va donc à ce rendez-vous, ce ne sera pas le dernier : vous vous aimez tant que vous ne saurez pas si vous êtes coupables de vous aimer; seulement ne me dis rien. Laisse-moi croire que tu n'iras peut-être
- 1720 pas. Pardonne-moi d'avoir été ton fardeau, ton geôlier, ton supplice; mais sache que je t'aimais encore plus qu'elle ne t'aime, car je meurs pour que tu aies son amour, et elle n'eût pas fait cela pour toi⁶²...
 Elle parla encore longtemps ainsi avec exaltation et une sorte
- 1725 d'éloquence; je ne l'interrompais point, car Paul était entré sans bruit. Il se tenait derrière son rideau et l'écoutait avec attention. Il voulait tout savoir. De son côté, elle m'avouait tout.
 – Vous me justifierez quand je n'y serai plus, disait-elle; faites-lui connaître que, si je ne suis pas morte plus tôt, ce n'est pas
- 1730 ma faute. J'ai fait mon possible pour en finir bien vite : tous les

assorti si vous voulez» (*Albine Fiori* [édition établie et annotée par Aline Alquier], Tusson, Éditions duLérot, 1997, p. 15). «Le mariage sans amour, ce sont les galères à perpétuité...», affirmera Sand à son fils Maurice. Cf. *Corr.*, t. IX, 17 décembre 1850, p. 855.

⁶¹ II/1724-1726 : «Il n'aurait qu'une manière de me renvoyer, comme vous dites : c'est de me faire voir qu'il serait malheureux avec moi; alors je n'attendrais pas mon congé, je le prendrais.»

⁶² IV/732-740 : «Elle exprime à sa manière un sentiment qui la ferait très grande, si elle était capable de l'avoir. Aimer Paul jusqu'à me bénir de lui inspirer l'amour qu'il ne peut avoir pour elle, ce serait un sacrifice sublime de sa personnalité farouche [...] ce n'est pas en battant la lessive qu'on apprend à tordre son coeur comme un linge pour l'épurer et le blanchir.» Césarine s'était complètement trompée à l'égard de l'«élémentaire» Marguerite, qui devient le modèle de l'abnégation.

remèdes qu'on me présente, je les mets dans ma bouche, mais je ne les avale que quand on m'y force en me regardant bien⁶³. La nuit, quand on dort un instant, je me lève, je prends froid. Si on me dit de prendre de l'opium, j'en prends trop. Je cherche tout ce qui peut me
 1735 faire mal. Je fais semblant de ne pouvoir dormir que sur la poitrine, et je *m'étouffe le coeur* jusqu'à ce que je perde connaissance⁶⁴. Je voudrais savoir autre chose pour me faire mourir!

- Assez, Marguerite! lui dit Paul en se montrant. J'en sais assez pour te sauver, et je te sauverai; tu le voudras, et nous serons
 1740 heureux, tu verras! Nous oublierons tout ce que nous avons souffert. Montre-moi cette lettre dont tu parles, et ne crains rien.

Il lui prit doucement la lettre, la lut sans émotion, la jeta par terre et la roula sous son pied.

- C'est une lettre infâme! s'écria-t-il; c'est une insulte à
 1745 mon honneur! Comment, j'aurais tendu la main à son mari après le duel, j'aurais accepté ses excuses, pardonné à son repentir, conseillé le mariage, et après le mariage le rapprochement, tout cela pour le tromper, pour posséder sa femme avant lui et m'avilir à ses yeux plus qu'il n'était avili aux miens par sa conduite envers toi! Tiens, cette
 1750 femme est plus folle que lui, et sa démence n'a rien de noble. C'est l'égarément d'une conscience malade, d'un esprit faux, d'un méchant coeur. Je devrais la haïr, car son but n'est pas même la passion aveugle : elle a espéré me punir des conseils sévères que je lui ai donnés en mettant dans ma vie ce qu'elle jugeait devoir être un regret
 1755 poignant, éternel. Eh bien! sais-tu ce que j'eusse fait vis-à-vis une pareille femme, si ni Jacques de Rivonnière, ni ma tante, ni toi, n'eussiez jamais existé? J'aurais été à son rendez-vous, et je lui aurais dit en la quittant :

- Merci, madame, c'est demain le tour de quelque autre; je
 1760 vous quitte sans regret!

Mais supposer que j'aurais avec elle une heure d'ivresse au prix de mon honneur et de ta vie, ah! Marguerite, ma pauvre chère enfant, tu ne me connais donc pas encore? Allons, tu me connaîtras! En attendant, jure-moi que tu veux guérir, que tu veux vivre! Regarde-
 1765 moi. Ne vois-tu pas dans mes yeux que tu es, avec mon Pierre, ce que j'ai de plus cher au monde?

Il alla chercher l'enfant et le mit dans les bras de sa mère.

⁶³ IV/1666 : «Paul voyait avec effroi l'impuissance absolue des remèdes.» On comprend maintenant pourquoi ils n'étaient pas efficaces.

⁶⁴ Dans *Monsieur Sylvestre*, Zoé se couche la poitrine bien à plat sur le lit, espérant étouffer, lorsqu'elle souffre, pour être une charge de moins à Mademoiselle Vallier qui la soigne depuis longtemps (p. 98).

- Vois donc le trésor que tu m’as donné; dis-moi si je peux ne pas aimer⁶⁵ la mère* de cet enfant-là? Dis-moi si je pourrais vivre sans elle? Mettons tout au pire; suppose que j’aie eu un caprice pour cette folle que tu as toujours beaucoup plus admirée que je ne l’admirais, serait-ce un grand sacrifice à te faire que de rejeter ce caprice comme une chose malsaine et funeste? Faudrait-il un énorme courage pour lui préférer mon bonheur domestique et l’admirable dévouement d’un cœur qui veut *s’étouffer*, comme tu dis, par amour pour moi? Non, non, ne l’étouffe pas, ce cœur généreux qui m’appartient! Suppose tout ce que tu voudras, Marguerite : admets que je sois un sot, une dupe vaniteuse, un libertin corrompu, un traître, je ne croyais pas mériter ces suppositions; mais au moins ne suppose pas qu’en te voyant désirer la mort j’accepte le honteux bonheur que tu veux me laisser goûter... Allons, allons, lui dit-il encore en voyant renaître le sourire sur ses lèvres décolorées, relève-toi de la maladie et de la mort, ma pauvre femme, ma seule, ma vraie femme! Ris avec moi de celles qui, prétendant n’être à personne, tomberont peut-être dans l’abjection d’être à tous. Ces êtres forcés sont des fantômes. La grandeur à laquelle ils prétendent n’est que poussière : ils s’écroulent devant le regard d’un homme sensé. Que la belle marquise devienne ce qu’elle pourra, je ne me soucierai plus de redresser son jugement; j’abdique même le rôle d’ami désintéressé qu’elle m’avait imposé; je ne lui répondrai pas, je ne la reverrai pas, je t’en donne ici ma parole, aussi sérieuse, aussi loyale que si, pour la seconde fois, je contractais avec toi le lien du mariage, et ce que je te jure aussi, c’est que je suis heureux et fier de prendre cet engagement-là.
- 1770
- 1775
- 1780
- 1785
- 1790
- 1795
- 1800
- 1805
- Huit jours plus tard, Marguerite, docile à la médication et rassurée pour toujours, était hors du danger. On faisait des projets de voyage auxquels je m’associais, car mon cœur n’était plus avec Césarine : il était avec Paul et Marguerite. Je ne fis aucun reproche à Césarine de sa conduite et ne lui annonçai pas ma résolution de la quitter. Il eût fallu en venir à des explications trop vives, et après l’avoir tant aimée, je ne m’en sentais pas le courage. Elle continuait à soigner admirablement bien son mari. Il était ivre de reconnaissance et d’espoir. M. Dietrich était fier de sa fille; tout le monde l’admirait. On la proposait pour modèle à toutes les jeunes femmes. Elle réparait les allures éventées⁶⁶ de sa jeunesse et l’excès de son indépendance par une soumission au devoir et par une bonté sérieuse qui en

⁶⁵ La RDM donne «chérir» au lieu d’«aimer».

⁶⁶ *Éventé, ée* : subst., «personne frivole, écervelée» (TLF, t. III, p. 351, col. 2). En emploi adjectif, «étourdi, inconsidéré». Littré donne les syntagmes «tête éventée», «homme éventé», «airs éventés» (t. II, p. 1545, col. 3).

prenaient d'autant plus d'éclat; elle préparait tout pour aller passer l'automne à la campagne avec son mari.

- L'avant-veille du jour fixé pour le départ, elle écrivit à Paul :
- 1810 *Soyez à sept heures du matin à votre bureau, j'irai vous prendre.*
- Paul me montra ce billet en haussant les épaules, me pria de n'en point parler à Marguerite, et le brûla comme il avait brûlé le premier. Je vis bien qu'il avait un peu de frisson nerveux. Ce fut tout. Il ne sortit pas de chez lui le lendemain.
- 1815 Craignant que Césarine, déçue et furieuse, ne sût pas se contenir, je m'étais chargée de l'observer, voulant lui rendre ce dernier service pour l'empêcher de se trahir. Elle sortit à sept heures et fut dehors jusqu'à neuf; elle revint, sortit encore et revint à midi; elle voulait retourner encore chez Latour après avoir déjeuné avec son
- 1820 père. Je l'en empêchai en lui disant, comme par hasard, que j'allais voir mon neveu, qui m'attendait chez lui.
- Est-ce qu'il est gravement malade? s'écria-t-elle hors d'elle-même.
- Il ne l'est pas du tout, répondis-je.
- 1825 – J'avais à lui parler de mon livre, je lui ai écrit deux fois. Pourquoi n'a-t-il pas répondu? Je veux le savoir, j'irai chez lui avec toi.
- Non, lui dis-je, voyant qu'il n'y avait plus rien à ménager. Il a reçu tes deux billets et n'a pas voulu y répondre. Ils sont brûlés.
- 1830 – Et il te les a montrés?
- Oui.
- Ainsi qu'à Marguerite?
- Non!
- Voilà tout ce que tu as à me dire?
- 1835 – C'est tout.
- Il a voulu nous brouiller alors, il m'a condamnée à rougir devant toi! Il croit que je supporterai ton blâme!
- Tu ne dois pas le supporter, je vais vivre avec ma famille.
- C'est bien, répliqua-t-elle d'un ton sec; et elle alla
- 1840 s'enfermer dans sa chambre, d'où elle ne sortit que le soir.
- Je fis mes derniers préparatifs et mes adieux à M. Dietrich sans lui laisser rien pressentir encore. Je prétextais une absence de quelques mois en vue du rétablissement de ma nièce. Nous étions à l'hôtel Dietrich, où Césarine avait dit à son mari vouloir passer la
- 1845 journée pour préparer son départ du lendemain; elle en laissa tout le soin à sa tante Helmina, et, après avoir été toute l'après-midi enfermée sous prétexte de fatigue, elle vint dîner avec nous; elle avait tant pleuré que cela était visible et que son père s'en inquiéta; elle mit le

1850 tout sur le compte du chagrin qu'elle avait de quitter la maison paternelle et nous accabla de tendres caresses.

Le lendemain, elle partait seule avec son mari, et j'allai m'établir rue de Vaugirard⁶⁷. Comme je quittais l'hôtel, je fus surprise de voir Bertrand qui me saluait d'un air cérémonieux.

1855 – Comment, lui dis-je, vous n'avez pas suivi la marquise?
– Non, mademoiselle, répondit-il, j'ai pris congé d'elle ce matin.

– Est-ce possible? Et pourquoi donc?

– Parce qu'elle m'a fait porter avant-hier une lettre que je n'approuve pas.

1860 – Vous en saviez donc le contenu?

1865 – À moins de l'ouvrir, ce que mademoiselle ne suppose certainement pas, je ne pouvais pas le connaître; mais, à la manière dont M. Paul l'a reçue en me disant d'un ton sec qu'il n'y avait pas de réponse, et à l'obstination que madame la marquise a mise hier à vouloir le trouver dans son bureau, à son chagrin, à sa colère, j'ai vu que, pour la première fois de sa vie, elle faisait une chose qui n'était pas digne, et que sa confiance en moi commençait à me dégrader. Je lui ai demandé à me retirer; elle a refusé, ne pouvant pas supposer qu'un homme aussi dévoué que moi pût lui résister. J'ai tenu bon, ce qui l'a beaucoup offensée; elle m'a traité d'ingrat, j'ai été forcé de lui dire que ma discrétion lui prouverait ma reconnaissance. Elle m'a parlé plus doucement, mais j'étais blessé, et j'ai refusé toute augmentation de gages, toute gratification.

1870 J'approuvai Bertrand* et montai en voiture, le coeur un peu gros
1875 de voir Césarine si humiliée; le tendre accueil de mes enfants d'adoption effaça ma tristesse⁶⁸. Nous passâmes l'été à Vichy⁶⁹ et en

⁶⁷ Chez Paul et Marguerite. Cf. IV/845-846.

⁶⁸ Le départ de Bertrand et de Mademoiselle de Nermont s'effectue à l'automne 1864. La narratrice écrit deux ans après avoir quitté l'hôtel Dietrich, en 1866: «Depuis deux ans, Paul ne l'a revue qu'une seule fois, le mois dernier...» (IV/1904-1905).

⁶⁹ IV/838-840: «Le médecin de Césarine, qui la [Marguerite] voyait quelquefois, me dit en confidence qu'il la croyait atteinte d'une maladie chronique du foie ou de l'estomac.» Cf. IV/842-843: «La tuméfaction du foie fut constatée, l'état général était médiocre». Le choix de Vichy n'est donc pas fait par hasard. Vichy est la station thermale idéale pour quiconque souffre du foie, comme l'affirme Gustave Flaubert à une George Sand souffrante: «Est-ce le foie qui est le plus malade, allez à Vichy. On s'y soigne tout aussi bien en hiver qu'en été» (15 novembre 1873, dans *Correspondance Flaubert-Sand*, Paris, Flammarion, 1981, p. 445). Jules de Goncourt y était allé en train, accompagné de son frère, lorsqu'il souffrait du foie (*Journal*, t. II, Édition de Robert Ricatte, Paris, Flammarion, 1959, p. 569). Dans *Vacances en France de 1830 à nos jours*, André Rauch affirme que le trajet aller

1880 Auvergne⁷⁰, d'où nous ramenâmes Marguerite guérie, heureuse et splendide de beauté, le petit Pierre plus robuste et plus gai que jamais. Je pus constater par mes yeux à toute heure que Paul était heureux désormais et qu'il ne pensait pas plus à Césarine qu'à un roman lu avec émotion, un jour de fièvre, et froidement jugé le lendemain.

1885 Quant à la belle marquise, elle reparut avec éclat dans le monde l'hiver suivant. Son luxe, ses réceptions, sa beauté, son esprit, firent fureur. C'était la plus charmante des femmes en même temps qu'une femme de mérite, coeur et intelligence de premier ordre. Nous seuls, dans notre petit coin tranquille, nous savions le côté vulnérable de cette armure de diamant; mais nous n'en disions rien et nous parlions fort peu d'elle entre nous. Marguerite, malgré le jugement sévère porté sur cette idole par son mari, était toujours prête à la défendre et à

1890 l'admirer; elle ne pouvait pas oublier qu'elle devait la vie de son fils à sa belle marquise. Paul lui laissa cette religion⁷¹ d'une âme tendre et généreuse. Pour mon compte, cette absence de haine dans la jalousie me fit aimer Marguerite, et reconnaître qu'elle ne s'était pas vantée en disant que, si elle était la plus simple et la plus ignorante de nous

1895 tous, elle était la plus aimante et la plus dévouée⁷².

Je me suis plu à raconter cette histoire de famille à mes moments perdus. Quel sera l'avenir de Césarine? Son père et son mari, que je vois quelquefois, après de vains efforts pour me ramener chez eux, paraissent les plus heureux du monde; elle seule me tient rigueur et n'a pas fait la moindre démarche personnelle pour se rapprocher de moi. Peut-être se ravisera-t-elle; je ne le désire pas. Les sept années que j'ai passées auprès d'elle ont été sinon les plus pénibles, du moins les plus agitées de ma vie.

1900

1905 Depuis deux ans, Paul ne l'a revue qu'une seule fois, le mois dernier*, et voici comment il me raconta cette entrevue fortuite :

Paris-Vichy coûte 40,2 F en première classe, 30,70 F en deuxième et 22,55 F en troisième en 1864 (p. 22).

⁷⁰ La romancière connaît bien cette région, l'ayant vue en 1859 avec Manceau et Bérangère. Cf. *Corr.*, t. XX, à André Boutet, 14 juin 1866, p. 26, note 1 de Georges Lubin. La mère et la soeur du narrateur de *Tamaris* (1862) habitent l'Auvergne. Dans *Pierre qui roule* (1870), Pierre Laurence ainsi que deux personnages secondaires, Madame Romajoux et son mari, sont originaires de l'Auvergne. Les Diamant dans *Monsieur Sylvestre* sont également auvergnats.

⁷¹ *Religion* : sentiment de respect, de vénération comparé au sentiment religieux.

⁷² Cf. II/1682-1684 : «mais j'ai quelque chose pour moi, c'est que j'aime comme les autres n'aiment pas. Paul verra bien! qu'il essaye d'en aimer une autre!». IV/727-729 : «j'ai plus de coeur et plus de force que vous ne pensez, plus que Paul lui-même ne le croit. Vous le verrez avec le temps.»

- Hier, comme j'étais à Fontainebleau pour une affaire, j'ai voulu profiter de l'occasion pour faire à pied un bout de promenade jusqu'aux roches d'Avon⁷³. En revenant par le chemin boisé qui longe la route de Moret, tout absorbé dans une douce rêverie, je n'entendis pas le galop de deux chevaux qui couraient derrière moi sur le sable.
- 1910 L'un d'eux fondit sur moi littéralement, et m'eût renversé, si, par un mouvement rapide, je ne me fusse accroché et comme suspendu à son mors. La généreuse bête, qui était magnifique, par parenthèse – j'ai eu assez de sang-froid pour le remarquer – n'avait nulle envie de me piétiner; elle s'arrêtait d'elle-même, quand un vigoureux coup de cravache de l'amazone intrépide qui la montait la fit se dresser et me porter ses genoux contre la poitrine. Je ne fus pas atteint, grâce à un saut de côté que je sus faire à temps sans lâcher la bride.
- 1915 – Laissez-moi donc passer, monsieur Gilbert! me dit une voix bien connue avec un accent de légèreté dédaigneuse.
- 1920 – Passez, madame la marquise, répondis-je froidement, sans perdre mon temps à lui adresser un salut qu'elle ne m'eût pas rendu.
- Elle passa comme un éclair, suivie de son groom, laissant un peu en arrière le cavalier qui l'accompagnait, et qui n'était autre que le vicomte de Valbonne.
- 1925 Il s'arrêta, et, me tendant la main :
- Comment, diable, c'est vous? s'écria-t-il : j'accourais pour vous empêcher d'être renversé, car je voyais un promeneur distrait qui ne se rangeait pas devant l'écuyère la plus distraite qui existe. Savez-vous qu'un peu plus elle vous passait sur le corps?
- 1930 – Je ne me laisse pas passer sur le corps, répondis-je. Ce n'est pas mon goût.
- Hélas! reprit-il, ce n'est pas le mien non plus! À revoir⁷⁴, cher ami, je ne puis laisser la marquise rentrer seule dans la ville.
- 1935 Et il partit ventre à terre pour la rejoindre. – J'en savais assez.
- Quoi, mon enfant? que sais-tu?
- Je sais que le pauvre vicomte, tout rude qu'il est de manières et de langage, est devenu, en qualité de cible, mon

⁷³ Chef-lieu d'arrondissement de la Seine-et-Marne, au milieu de la forêt de Fontainebleau. Avon, commune de Seine-et-Marne, est une banlieue de Fontainebleau. Sand connaît bien la forêt de Fontainebleau pour y avoir passé un certain temps avec Alfred de Musset pour échapper à la chaleur accablante de Paris en août 1833. C'est là qu'elle assistera à un accès de délire de son compagnon de voyage. De fin juillet au 17 septembre 1837 elle séjournera à Fontainebleau. À propos de la forêt, voir *Corr.*, t. IV, p. 616, p. 175 i, p. 177 i, p. 178 s.

⁷⁴ À revoir : Emploi *vieilli* pour *au revoir* (TLF, s.v. *revoir*², t. XIV, p. 1104, col. 2). George Sand en use souvent dans sa correspondance.

1940 remplaçant aux yeux de l'impéreuse Césarine, qu'il a été moins heureux que moi, et qu'elle lui a passé sur le corps! J'ai vu cela d'un trait à son regard, à son accent, à ses trois mots d'amertume profonde. On lui fait expier son hostilité par un servage qui pourra bien durer autant que celui du marquis, c'est-à-dire toute la vie⁷⁵. Rivonnière est

1945 heureux, lui; il se croit adoré, et il passe pour l'être. Valbonne est à plaindre. Il trahit son ami⁷⁶, il est humilié, il finira peut-être mal, car c'est un homme sombre et mystique.

Sais-tu, ma tante, ajouta Paul, que cette femme-là a failli me faire bien du mal, à moi aussi? Je peux te le dire à présent. J'étais

1950 plus épris d'elle que je ne te l'ai jamais avoué. Je ne me suis pas trahi devant elle; mais elle le voyait malgré moi, c'est ce qui t'explique l'audace de ses aveux, et les rend, je ne dis pas moins coupables, mais moins impudents. Où en serais-je si je n'avais pas eu un peu de force morale? Ne m'a-t-elle pas mis au bord d'un abîme? Si j'ai failli perdre

1955 ma pauvre femme, n'est-ce pas parce que, ébloui et troublé, je manquais de clairvoyance et m'endormais sur la gravité de sa blessure? On n'est jamais assez fort, crois-moi, et ne me reproche plus d'être un homme dur à moi-même. Si Marguerite n'eût été sublime dans sa folie, j'étais perdu. Je la laissais mourir sans voir ce

1960 qui la tuait. Elle avait sujet d'être jalouse. J'avais beau être impénétrable et invincible, son coeur, puissant par l'instinct, sentait le vertige du mien.

Tout cela est passé, mais non oublié. La belle marquise eût été fort aise hier de me voir rouler honteusement dans la poussière, sous

⁷⁵ Le marquis de Rivonnière l'avait bien deviné : «je ne suis pas inquiet de votre avenir; vous chercherez d'autres victimes, et vous en trouverez», disait-il à son épouse (IV/1375-1376). Césarine a donc réussi à se venger du vicomte de Valbonne comme elle l'en menaçait : «Ah! ce Valbonne qui me hait, comme il m'a trompé! Il le savait, lui, qu'il me faisait épouser un fou! Je dévoilerai sa conduite, je le ferai rougir devant le monde entier» (IV/1217-1219). De fait, elle se venge d'une vengeance : «Césarine rappela au vicomte qu'il avait prétendu à lui plaire, et qu'elle l'avait refusé. Depuis ce jour, il l'avait haïe, disait-elle, et son dévouement pour Jacques de Rivonnière couvrait un atroce sentiment de vengeance» (IV/1336-1339).

Après avoir lu la lettre infâme de Césarine, Paul avait bien prédit à Marguerite que la marquise finirait par appartenir à tout le monde : «Ris avec moi de celles qui, prétendant n'être à personne, tomberont peut-être dans l'abjection d'être à tous» (IV/1784-1785). On voit encore une fois un lien de parenté avec Félicie Morgeron dont on dit : «Il ne restait qu'une vanité de femme irritée et des désirs maladifs sans objet déterminé, puisqu'elle était désormais à qui voudrait la prendre» (*Le Dernier Amour*, p. 292).

⁷⁶ Dans *Le Péché de Monsieur Antoine*, le marquis de Boisguilbaut est trompé par son épouse au profit de son meilleur ami. Cette thématique est reprise dans *Flamarande* lorsque Rolande est accusée et terriblement punie par son bourreau de mari pour la même raison.

1965 le sabot de son destrier⁷⁷. Et moi, je me souviens pour me dire à toute heure : Ne laisse jamais entamer ta conscience de l'épaisseur d'un cheveu.

Aujourd'hui, 5 août 1866, Paul est l'heureux père d'une petite fille aussi belle que son frère. M. Dietrich a voulu être son parrain. 1970 Césarine n'a pas donné signe de vie, et nous lui en savons gré.

Je dois terminer un récit, que je n'ai pas fait en vue de moi-même, par quelques mots sur moi-même. Je n'ai pas si longtemps vécu de préoccupations pour les autres sans en retirer quelque enseignement. J'ai eu aussi mes torts, et je m'en confesse. 1975 Le principal a été de douter trop longtemps du progrès dont Marguerite était susceptible. Peut-être ai-je eu des préventions qui, à mon insu, prenaient leur source dans un reste de préjugés de naissance ou d'éducation. Grâce à l'admirable caractère de Paul, Marguerite est

devenue un être si charmant et si sociable que je n'ai plus à faire d'effort pour l'appeler ma nièce et la traiter comme ma fille. 1980 Le soin de leurs enfants est ma plus chère occupation⁷⁸. J'ai remplacé madame Féron, que nous avons mise à même de vivre dans une aisance relative. Quant à nous, nous nous trouvons très à l'aise pour le peu de besoins que nous avons. Nous mettons en commun nos modestes

ressources. Je fais chez moi un petit cours de littérature à quelques jeunes personnes. Les affaires de Paul vont très bien. Peut-être sera-t-il un jour plus riche qu'il ne comptait le devenir. C'est la résultante 1985 obligée de son esprit d'ordre, de son intelligence et de son activité; mais nous ne désirons pas la richesse, et, loin de le pousser à

l'acquérir, nous lui imposons des heures de loisir que nous nous efforçons de lui rendre douces. 1990

Nohant, 15 juillet 1870.

FIN

⁷⁷ *Destrier* : «vieux mot qui signifiait, cheval de main, de bataille. Il était opposé à *palefroi*, qui se disait d'un cheval de cérémonie» (DAF, 1835, t. I, p. 534). On l'appelait ainsi puisqu'on le menait de la main droite ou *dextre*.

⁷⁸ Comme dans le roman de Solange, *Jacques Bruneau*, la narratrice s'occupera de ses neveux, les enfants de Paul et de Marguerite dans ce cas.

NOTE SUR L'ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

En l'absence du manuscrit, nous avons choisi de reproduire l'édition de Michel Lévy frères (1871). Elle a été préférée au texte de la *Revue des Deux Mondes*, publié entre le 15 août et le 1^{er} octobre 1870, puisque la règle générale veut que l'on publie la dernière version donnée par un auteur de son vivant.

Peu de modifications ont été apportées au texte de base. Le présente édition est rigoureusement fidèle à l'édition Michel Lévy frères, exception faite des nécessaires aménagements d'usage:

- *Correction des fautes d'impression*

On en relève une quinzaine dans l'édition Lévy : *espéré* [le contexte commande l'emploi du féminin], *hesite* (sans r), *excellen* (sans t), *Marguerit* (sans e), *vons* (pour vous), *guéri,on* (pour guérison), *position* [.] *Il, qu'est-ce qui* [qui est-ce qui] *a réparé, d vous moquer* (sans e), *je n'ai que du bien dire d'elle, se se sentir liée, l'un deux*.

- *Uniformisation des graphies.*

Dans ce roman, il arrive à quelques reprises qu'un même mot connaisse plus d'une graphie: *parti pris, parti-pris*; etc.

- *Normalisation des graphies.*

Le roman contient certaines graphies désuètes par rapport à l'usage actuel et même, dans certains cas, par rapport à l'usage dominant de l'époque. On ne placera pas ces expressions dans la liste des fautes d'orthographe, ces mots étant repérables dans les lexiques du XIX^e siècle. Toutes les graphies ont été modernisées. En voici le relevé exhaustif : *collége, complètement, contre-mine, cortége, dévoûment, entre-sol, entr'ouvert, gaieté, là-dessus, manége, privilège, poètes, parti-pris, piège, protégé, résolûment, siège*.

De même ont été supprimés les tirets après l'adverbe *très*, l'apostrophe dans certains mots comme *entr'ouvert*; et on a uniformisé le pluriel des mots en *ant* et en *ent*, que l'on graphiait encore à l'occasion *ans* et *ens*.

- *Ponctuation.*

La ponctuation est conforme à celle de l'édition Lévy, hormis en une dizaine d'endroits où il a fallu suppléer une ponctuation lacunaire ou aberrante.

VARIANTES

La présence de variantes est signalée par l'emploi d'astérisques (*) dans le texte de base.

Revue des Deux Mondes (1870)

**Éditions Michel Lévy
frères (1871)**

*Les chiffres renvoient aux pages
de l'édition de chacune des livraisons
de la RDM.*

*Les chiffres renvoient aux
lignes de la présente édition.*

<p>Partie I</p> <p>p. 770 une population affolée de luxe ou de mouvement</p> <p>p. 770 un choix d'amis et de parents</p> <p>p. 773 il aspirait au printemps, qui était proche, pour se retirer</p> <p>p. 774 Allons, dit M. Dietrich, on ne vendra pas [...]</p> <p>p. 774 elle n'entrera dans aucune de mes vues, elle ne partagera aucun de mes goûts.</p> <p>p. 793 <i>à moins que mon avenir ne soit dans les mains de M. Dietrich.</i></p> <p>p. 803 Elle disait : Je vous aime; jamais : je vous remercie.</p> <p>p. 807 le marquis se jetait, par réaction contre elle, dans une autre <i>affection</i></p>	<p>ligne 47 une population affolée de luxe et de mouvement</p> <p>ligne 58 un choix de parents et d'amis</p> <p>lignes 162 il aspirait au printemps, pour se retirer</p> <p>lignes 202-203 Allons, dit M. Dietrich en se levant, on ne vendra pas [...]</p> <p>ligne 211 elle n'entrera dans aucun de mes goûts.</p> <p>lignes 966-967 <i>à moins que mon avenir ne fût dans les mains de M. Dietrich.</i></p> <p>lignes 1393-1394 Elle disait : Je vous aime. Jamais elle ne disait : Je vous remercie.</p> <p>lignes 1545-1546 le marquis se jetait, par réaction contre elle, dans une <i>affection</i></p>
---	--

<p>Partie II</p> <p>p. 19 les conseils et l'exemple qu'il a reçus de vous</p> <p>p. 21 je tiens pour une vertu de premier ordre celle de M. Paul Gilbert.</p> <p>p. 24 dans tout cela, lui dit-elle, nous ne concluons pas.</p> <p>p. 26 c'est cela!</p> <p>p. 30 j'ai une maîtresse aussi jeune et plus belle que mademoiselle Dietrich.</p> <p>p. 32 Sa mère l'envoyait porter l'ouvrage aux pratiques dans le village et les environs. Elle avait rencontré, l'année précédente, un bel étudiant</p> <p>p. 35 tenant dans ses bras</p> <p>p. 38 se rendant maîtresse d'elle-même</p> <p>p. 45 Je lui ai promis d'aller la voir, reprit Césarine [...]</p> <p>p. 50 demander une audience</p> <p>p. 50 annonça M. le marquis de Rivonnière.</p>	<p>lignes 620-621 les conseils qu'il a reçus de vous</p> <p>lignes 675-676 je tiens donc la pauvreté pour une vertu de premier ordre de M. Paul Gilbert.</p> <p>ligne 818 dans tout cela, nous ne concluons pas.</p> <p>lignes 891-892 c'est comme cela!</p> <p>lignes 1068-1069 j'ai une maîtresse plus jeune et plus belle que mademoiselle Dietrich.</p> <p>lignes 1145-1147 Sa mère l'envoyant porter l'ouvrage aux pratiques dans le village et les environs, elle avait rencontré, l'année précédente, un bel étudiant</p> <p>ligne 1280 portant dans ses bras</p> <p>ligne 1429 se rendant maîtresse d'elle</p> <p>ligne 1703 Je lui ai promis d'aller la voir [...]</p> <p>ligne 1933 écrire pour demander une audience</p> <p>ligne 1935 annonça le marquis de Rivonnière.</p>
<p>Partie III</p> <p>p. 211 un simple étudiant</p>	<p>ligne 456 un étudiant</p>

<p>p. 215 une bonne petite ferme</p> <p>p. 216 Tu auras beau faire, ma pauvre Marguerite, tu ne seras jamais regardée comme une femme honnête</p> <p>p. 216 le chemin de fer vous mène dans ce pays et vous ramène</p> <p>p. 217 sortie de chez elle sans ma permission</p> <p>p. 223 revenant à moi étouffée par les sanglots</p> <p>p. 224 choses personnelles</p> <p>p. 227 une nuit d'émotions à partager avec Paul</p> <p>p. 228 je ne puis supporter très longtemps l'horrible méprise</p> <p>p. 230 depuis qu'elle imagine</p> <p>p. 234 on lui permettait</p> <p>p. 234 passer quelques heures sur un fauteuil.</p> <p>p. 234 ses fantaisies de malade.</p> <p>p. 240 je ne me suis jamais laissé gouverner</p> <p>p. 241 il faudrait obtenir qu'elle allât passer l'été à la campagne.</p>	<p>ligne 626 une petite ferme</p> <p>ligne 643 Tu auras beau faire, ma pauvre Marguerite, reprit la Féron, tu ne seras jamais regardée comme une femme honnête</p> <p>lignes 649-650 le chemin de fer vous mène et vous ramène</p> <p>lignes 726-727 sortie sans ma permission</p> <p>lignes 967-968 revenant étouffée par les sanglots</p> <p>ligne 1018 choses intimes</p> <p>lignes 1127-1128 une nuit d'émotions avec Paul</p> <p>lignes 1192-1193 je ne puis supporter longtemps l'horrible méprise</p> <p>lignes 1298-1299 depuis qu'elle s'imagine</p> <p>ligne 1449 on permettait au malade</p> <p>lignes 1449-1450 passer quelques heures dans un fauteuil.</p> <p>ligne 1456 ses fantaisies.</p> <p>ligne 1713 je ne me suis pas laissé gouverner</p> <p>ligne 1753 il faudrait obtenir qu'elle passât l'été à la campagne.</p>
---	---

<p>p. 241 Elle ne voudra pas quitter Paris</p>	<p>lignes 1758-1759 Elle voudra ne pas quitter Paris</p>
<p>Partie IV</p> <p>p. 393 il faisait de bonne grâce et de bonne volonté ces sacrifices</p> <p>p. 400 auprès du petit lit</p> <p>p. 401 celle que nous avions prévue</p> <p>p. 405 Je voyais en présence les deux natures les plus opposées que l'imagination d'un romancier eût pu évoquer: ...</p> <p>p. 408 C'est la convention hypocrite d'un monde.</p> <p>p. 412 la véritable cause</p> <p>p. 413 Césarine engagea Paul à la lui amener</p> <p>p. 413 Marguerite avait beaucoup maigri, ses traits animés avaient pris une distinction extrême.</p> <p>p. 414 Il craignait que le jugement porté sur son livre, et si bien accueilli d'abord, ne lui eût, par réflexion, causé quelque découragement.</p> <p>p. 418 les laissant</p> <p>p. 418 nous avons douze heures d'avance</p>	<p>ligne 6 il faisait de bonne volonté ces sacrifices</p> <p>ligne 283 auprès du lit</p> <p>lignes 326-327 celle que nous avions redoutée</p> <p>lignes 507-508 Je voyais en présence les deux natures les plus opposées : ...</p> <p>ligne 640 C'est la convention hypocrite du monde</p> <p>ligne 821 la cause véritable</p> <p>lignes 857-858 Césarine engagea Paul à la lui amener dîner</p> <p>lignes 874-875 Marguerite avait beaucoup maigri, ses traits amincis avaient pris une distinction extrême.</p> <p>lignes 892-894 Il craignait que le jugement porté sur son livre, ne lui eût, par réflexion, causé quelque découragement.</p> <p>ligne 1069 laissant les autres</p> <p>lignes 1070-1071 nous avons douze heures</p>

<p>p. 420 je n'ai pas fini de t'interroger!</p>	<p>ligne 1167 je n'ai pas fini de l'interroger!</p>
<p>p. 434 chérir la mère</p>	<p>ligne 1769 aimer la mère</p>
<p>p. 436 Je l'approuvai</p>	<p>ligne 1874 J'approuvai Bertrand</p>
<p>p. 437 Paul ne l'a revue qu'une seule fois</p>	<p>ligne 1905 Paul ne l'a revue qu'une seule fois, le mois dernier</p>

BIBLIOGRAPHIE

Césarine Dietrich

Première publication

La Revue des Deux Mondes, tome 88, 15 août 1870, p. 769-808; tome 89, 1^{er} septembre 1870, p. 5-50; 15 septembre 1870, p. 201-242; 1^{er} octobre 1870, p. 393-439.

Première édition non autorisée (1871)

Césarine Dietrich par M^{me} George Sand, Naumbourg, G. Paetz Libraire-éditeur, 1871, 3 vol. de 160 p., 159 p., 133 p. (le texte de *Césarine Dietrich* s'achève à la page 34 du t. III. Il est suivi de *Madame de Nailhac* par Amédée Achard.)

Première édition autorisée (1871)

Césarine Dietrich par M^{me} George Sand, Paris, Michel Lévy Frères, 1871, 319 p.

Écrits intimes et oeuvres autobiographiques de George Sand

SAND, George, *Agendas*, Textes transcrits et annotés par Anne Chevereau, préface de Georges Lubin, Paris, Jean Touzot Libraire-Éditeur, 1990-1994, 5 vol. et un *Index*.

-----, *Correspondance*, Textes réunis, classés et annotés par Georges Lubin, Paris, Éditions Garnier Frères, (t. I-XVII), puis Éditions Garnier (t. XVIII-XXII), puis Classiques Garnier [Bordas] (t. XXIII-XXV), 1964-1991, 25 vol.

-----, *Oeuvres autobiographiques: Histoire de ma vie. Lettres d'un voyageur. Un Hiver à Majorque. Journal intime, etc.* Texte établi, présenté et annoté par Georges Lubin, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1970-1971, 2 vol., t. 1, LVI-1470 p., t. 2, 1638 p.

Oeuvres de George Sand

SAND, George, *Albine Fiori*, édition établie et annotée par Aline Alquier, Tusson, Éditions Du Lérot, 1997, 139 p.

-----, *Le Beau Laurence*, Paris, Michel Lévy frères, 1870, 324 p.

-----, *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré*, texte établi, présenté et annoté par René Bourgeois, Grenoble, Les Éditions de l'Aurore, 1990, 2 vol., t. 1, 269 p., t. 2, 237 p.

-----, *Le Château des Désertes*, texte établi, présenté et annoté par Joseph-Marc Bailbé, Meylan, Les Éditions de l'Aurore, 1985, 190 p.

-----, *La Confession d'une jeune fille*, Paris, Michel Lévy frères, 1865, 2 vol., t. 1, 311 p., t. 2, 317 p.

-----, *Consuelo. La Comtesse de Rudolstadt*, texte présenté et annoté par Simone Vierre et René Bourgeois, Meylan, Les Éditions de l'Aurore, 1983, 3 vol., ill.

-----, *Les Dames vertes*, Paris, Michel Lévy frères, 1866, 207 p.

-----, *Le Dernier amour*, présenté par Mireille Bossis, Paris, Des femmes, 1991, 318 p.

-----, *Elle et lui*, Paris, Calmann-Lévy, [1908], 295 p.

-----, *La Filleule*, texte établi, présenté et annoté par Marie-Paule Rambeau, Meylan, Les Éditions de l'Aurore, 1989, 269 p.

-----, *Flamarande*, Paris, Calmann-Lévy, [1903], 323 p.

-----, *Flavie*, Paris, Michel Lévy frères, 1866, 221 p. [*Flavie* occupe les pages 1-179].

-----, *François le Champi*, Paris, Garnier, 1981, 320 p.

-----, *L'Homme de neige*, texte établi, présenté et annoté par Joseph-Marc Bailbé, Grenoble, Les Éditions de l'Aurore, 1990, 2 vol., t. 1, 253 p., t. 2, 213 p.

- , *Horace*, texte établi, présenté et annoté par Nicole Courier, Choix de variantes et étude du manuscrit par Thierry Bodin, Meylan, Les Éditions de l'Aurore, 1982, 395 p.
- , *Indiana*, présentée par Béatrice Didier, Paris, Gallimard, 1984, 398 p.
- , *Jean de la Roche*, texte établi, présenté et annoté par Claude Tricotel, Meylan, Les Éditions de l'Aurore, 1988, 206 p., 23 ill., 2 cartes.
- , *Jeanne*, texte présenté et annoté par Simone Vierre, deuxième édition revue et corrigée, Grenoble, Éditions Glénat, Collection de l'Aurore, 1993, 316 p., ill.
- , *Lélia*, texte de l'édition 1839 établi, présenté et annoté par Béatrice Didier, Meylan, Les Éditions de l'Aurore, 1997, t. 1, 239 p., t. 2, 248 p.
- , *Lélia*, texte établi, présenté et annoté par Pierre Reboul, Paris, Garnier frères, 1960, LXVII-601 p.
- , *Mademoiselle la Quintinie*, Paris, Calmann Lévy, 1880, XI-347 p.
- , *Mademoiselle Merquem*, texte établi, présenté et annoté avec le relevé intégral des variantes par Raymond Rheault, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1981, 560 p.
- , *Les Maîtres Sonneurs*, Paris, Garnier, 1980, 323 p.
- , *Malgrétout*, Préface de Jean Chalon, notes et dossiers de Claude Tricotel, Grenoble, Les Éditions de l'Aurore, 1992, 224 p.
- , *Marianne [Chevreuse]* dans la *Revue des Deux Mondes*, XLV^e année, troisième période, t. X, 1^{er} août 1875, p. 481-508 ; 15 août 1875, p. 721-746.

- , *Le Meunier d'Angibault*, présentation par Georges Lubin, [Paris], Éditions d'Aujourd'hui, coll. «Les Introuvables», 1979, 380 p.
- , *Monsieur Sylvestre*, présenté par Simone Vierne, Paris/Genève, Slatkine Reprints, coll. «Ressources», 1980, 338 p.
- , *Nanon*, Paris, Calmann-Lévy, éditeurs, [1911], 354 p.
- , *Narcisse*, texte établi, présenté et annoté avec le relevé des variantes par Raymond Rheault, Sainte-Foy/Paris, Les Presses de l'Université Laval/Klincksieck, 1994, XV-426 p.
- , *Le Péché de Monsieur Antoine*, texte établi, présenté et annoté par Jean Courrier et Jean-Hervé Donnard avec choix de variantes, Meylan, Les Éditions de l'Aurore, [1982], 415 p., ill.
- , *La Petite Fadette*, Paris, Gallimard, 1981, 330 p.
- , *Pierre qui roule*, Paris, Michel Lévy frères, 1870, 300 p.
- , *Le Secrétaire intime*, texte établi, présenté et annoté par Lucy M. Schwartz, Grenoble, Les Éditions de l'Aurore, 1991, 207 p.
- , *Les Sept cordes de la lyre*, introduction par René Bourgeois, [Paris], Flammarion, coll. «Nouvelle bibliothèque romantique», 1973, 189 p.
- , *Tamaris*, texte établi, présenté et annoté avec choix de variantes par Georges Lubin, Meylan, Les Éditions de l'Aurore, 1984, 214 p.
- , *Valentine*, texte établi, présenté et annoté par Aline Alquier, Grenoble, Éditions Glénat, coll. de l'Aurore, 1995, 255 p.
- , *Valvèdre*, Paris, Calmann-Lévy, 1884, 360 p.
- , *La Ville noire*, texte établi, présenté et annoté par Jean Courrier, Clermont-Ferrand, DeBorée, 1999, 174 p., ill.

Études et ouvrages exploités dans l'appareil critique

Études consacrées à George Sand et à son oeuvre

ADAM, Mme Juliette [Juliette Lamber], *Mes sentiments et nos idées avant 1870*, Paris, Alphonse Lemerre, 1905, 480 p.

BOISDEFFRE, Pierre de, *George Sand à Nohant, sa vie, sa maison, ses voyages, ses demeures*, St-Cyr-sur-Morin, Christian Pirot éditeur, 2000, 240 p.

BOSSIS, Mireille, «La maladie comme ressort dramatique dans les romans de George Sand», *Revue d'histoire littéraire de France*, 76^e année, n° 4, juillet-août 1976, p. 598-613.

CHALON, Jean, *Chère George Sand*, Paris, Grandes Biographies Flammarion, 1991, 474 p.

CHOVELON, Bernadette, *George Sand et Solange, mère et fille*, St-Cyr-sur-Morin, Christian Pirot éditeur, coll. «Voyage immobile», 1994, 430 p.

COLIN, Georges, *Bibliographie des premières publications des romans de George Sand*, Bruxelles, Société des bibliophiles et iconophiles de Belgique, 1965, 175 p.

DIDIER, Béatrice, «Ophélie dans les chaînes ou le masochisme d'Indiana», *Sade, une écriture du désir*, Paris, Denoël-Gonthier, 1976, p. 147-155.

DIDIER, Béatrice et Jacques NEEFS, [sous la direction de], *George Sand : Écritures du romantisme II: George Sand*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, coll. «Manuscrits modernes», 1990, 159 p.

DION-TENENBAUM, Anne et Marie-Noëlle DE GRANDRY, *L'Art de vivre à l'époque de George Sand*, Paris, Flammarion, 1999, 192 p.

HATIN, Eugène, *Bibliographie historique et critique de la presse périodique française*, Paris, Firmin Didot frères, 1866; Torino, d'Erasmus, 1964, CXVII-660 p.

- HECQUET, Michèle [textes réunis par], *L'Éducation des filles au temps de George Sand*, Arras, Artois presses universitaires, 1998, 269 p.
- HOOG NAGINSKI, Isabelle, traduit par Nadine Dormoy en collaboration avec l'auteur, *George Sand : l'écriture ou la vie*, Paris, Champion, 1999, 300 p.
- JACK, Belinda, *A Woman's Life Writ Large*, London, Vintage, 2001, XIV-420 p., ill.
- KARÉNINE, Wladimir [Mme Varvara Dmitrievna Komarova-Stasova], *George Sand, sa vie et ses oeuvres*, Paris, Plon et Nourrit, t. I-III, puis Librairie Plon, t. IV, 1899-1926, 4 vol. de III-450 p. 460 p., V-698 p., 757 p.
- LE ROY, Albert, *George Sand et ses amis*, Paris, Société d'éditions littéraires et artistiques, Librairie Paul Ollendorff, 1903, 530 p.
- LUBIN, Georges, *Album Sand*, Iconographie réunie et commentée par Georges Lubin, Paris, Gallimard, 1973, 251 p., 480 ill.
- MASSARDIER-KENNEY, Françoise, *Gender in the Fiction of George Sand*, Amsterdam, Rodopi, 2000, 197 p.
- MAUBLANC, Jean-Daniel, préface par Madame Aurore Sand, *George Sand. Malade et médecin*, Toulouse, Le Bon Plaisir, 1927, 97 p.
- MAUROIS, André, *Lélia ou la vie de George Sand*, Paris, Hachette, 1985 [1952], 569 p.
- MOZET, Nicole, *George Sand, écrivain de romans*, St-Cyr-sur-Morin, Christian Pirot Éditeur, [1997], 214 p.
- POISSON, Cam-Thi Doan, *Poétique de la mobilité : les lieux dans Histoire de ma vie de George Sand*, Amsterdam, Rodopi, 2000, 260 p.
- POLI, Annarosa, *George Sand et les années terribles*, Bologna, Editore R. Pàtron; Paris, Librairie A.-G. Nizet, 1975, 498 p., 16 ill.

- , *L'Italie dans la vie et dans l'oeuvre de George Sand*, Paris, Armand Colin, 1960, XI-453 p.
- RAMBEAU, Marie-Paule, «Maladie mentale et folie dans l'oeuvre de G. Sand», *George Sand et son temps* [Hommage à Annarosa Poli, textes recueillis par Elio Mosele], Genève, Slatkine, 1994, p. 523-538.
- ROCHEBLAVE, Samuel, *George Sand et sa fille d'après leur correspondance inédite*, Paris, Calmann-Lévy, 1905, II-299 p.
- [SAND], *Catalogue de la bibliothèque de Mme George Sand et de M. Maurice Sand*, Paris, Librairie des Amateurs, A. Ferroud, libraire-expert, 1890, 107 p.
- SPOELBERCH DE LOVENJOUL, Vicomte [Charles] de, *George Sand : étude bibliographique sur ses oeuvres*, Paris, Henri Leclerc, 1914; New York, Burt Franklin, 1971 [éd. fac-sim.], 118 p.
- SZABÓ, Anna, *Préfaces de George Sand*, Édition établie et annotée par Anna Szabó, Debrecen, Kossuth Lajos Tudományegyetem, Studia Romanica, 1997, 2 vol., t. 1, p. 1-280, t. 2, p. 281-490.
- , *Le Personnage sandien : constantes et variations*, Debrecen, Kossuth Lajos Tudományegyetem, Studia Romanica, 1991, 157 p.
- , «Espaces finals : une approche de typologie locative des séquences de clôture dans les romans de George Sand», *Les Amis de George Sand*, Nouvelle série, n° 11, 1990, p. 36-40.
- UBERSFELD, Anne, *George Sand après 1848*, dans *Histoire littéraire de la France* par un collectif sous la direction de Pierre Abraham et Roland Desné, Paris, Éditions sociales, 1977, t. IX, p. 313-318.
- VINCENT, L[ouise], *George Sand et l'amour*, Paris, Librairie ancienne Honoré Champion, 1917, 2 f. n. p., 271 p., ill.

Études et travaux divers

Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque Nationale, Paris, Imprimerie Nationale, MDCCCXLI (1941), t. CLXII, *Salvan-Saquet*, 1172 col. (George Sand, col. 428-519 *supra*).

Code civil, contenant La série des Lois qui le composent, avec leurs motifs; Et suivi d'une Table raisonnée des matières, par l'auteur du *Dictionnaire Forestier*, Paris, de L'Imprimerie Nationale [...], An XI-1804, t. 1, 476 p.

AMBRIÈRE, Madeleine [sous la direction de], *Dictionnaire du XIXe siècle européen*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, xlv-1375 p.

BINET, Jean-Paul, *L'Acte chirurgical*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1990, 299 p.

BRENNER, Jacques, *Tableau de la vie littéraire en France de l'avant-guerre à nos jours*, [Paris], Luneau Ascot Éditeurs, 1982, 295 p.

CLÉSINGER-SAND, Solange, *Jacques Bruneau*, Paris, Michel Lévy frères, 1870, 312 p.

COMBEAU, Yvan, *Histoire de Paris*, Paris, PUF, coll. «Que sais-je?», 1999, 127 p., bibliographie p. 124-125.

DASH, comtesse, [Gabrielle Anne de Cisternes de Courtiras, marquise de Poilow de Saint-Mars], *Comment on fait son chemin dans le monde. Code du savoir-vivre*, Paris, Michel Lévy frères, 1868, 290 p.

DAUZAT, Albert, *Dictionnaire étymologique des noms de familles et prénoms de France*, Paris, Librairie Larousse, 1972 [1951], 626 p.

DELON, Michel, *L'idée d'énergie au tournant des Lumières (1770-1820)*, Paris, Presses universitaires de France, 1988, 528 p.

DOUSSET, Jean-Claude, *Histoire des médicaments des origines à nos jours*, Paris, Payot, 1985, 405 p.

- FIERRO, Alfred, *Histoire et dictionnaire de Paris*, Paris, Robert Laffont, coll. «Bouquins», deuxième édition, 1996, 1580 p.
- GERBOD, Paul, *La Vie quotidienne dans les lycées et collèges au XIXe siècle*, Paris, Hachette, 1968, 272 p.
- GRAND-CARTERET, John, *XIXe siècle (en France). Classes, moeurs, usages, costumes, inventions*, Paris, Librairie de Firmin-Didot et cie, 1893, 774 p.
- HEFFER, Jean, SERMAN, William, *Le XIXe siècle, 1815-1914*, Paris, Hachette, coll. «Histoire université», 1982, 320 p.
- HILLAIRET, Jacques, *Dictionnaire historique des rues de Paris*, Paris, Éditions de Minuit, 3e éd., 1966, 2 vol., ill.
- JOANNE, Adolphe, *Atlas historique et statistique des chemins de fer français [...] contenant 8 cartes gravées sur acier*, Paris, Librairie de L. Hachette et Cie, 1859.
- , *La Normandie*, Paris, Librairie L. Hachette et Cie, 1867, XX-304 p., avec 1 carte et 4 plans.
- LAVATER, [Johann Caspar], *La Physiognomonie ou l'Art de connaître les hommes d'après les traits de leur physionomie, leurs rapports avec les divers animaux, leurs penchants, etc.* Traduction nouvelle par H[enri] Bacharach, Paris, Gustave Havard, [1845], XVI-320 p., 120 pl. (750 gravures). Rééd. en fac-sim., Delphica-L'Âge d'Homme, 1979.
- LELOIR, Maurice, *Dictionnaire du Costume et de ses accessoires, des Armes et des Étoffes des origines à nos jours [...]*, Paris, Librairie Gründ, 1951, XII-435 p., ill.
- LITTRÉ, Émile, *Dictionnaire de Médecine*, 15^e édition, Paris, J.-B. Baillièrre et Fils, 1884, VIII-1880 p.
- MOLLIER, Jean-Yves, *Michel et Calmann Lévy ou la naissance de l'édition moderne, 1836-1891*, Paris, Calmann-Lévy, 1984, 549 p.

- NÈGRE, Ernest, *Les Noms de lieux en France*, Paris, Librairie Armand Colin, 1963, 222 p.
- PAILLERON, Marie-Louise, *François Buloz et ses amis (III) : Les Derniers romantiques*, Paris, Perrin, 1923, 253 p.
- PERROT, Philippe, *Les Dessus et les dessous de la bourgeoisie. Une histoire du vêtement au XIXe siècle*, [Bruxelles], Éditions Complexe, 1984, 349 p.
- QUEFFÉLEC, Lise, *Le roman-feuilleton français au XIXe siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 1989, 128 p.
- RAUCH, André, *Les Vacances en France de 1830 à nos jours*, Paris, Hachette, coll. «La vie quotidienne, l'Histoire en marche», 1996, 279 p.
- RONVIN, Francis, *Les divorciés. Affrontements politiques et conceptions du mariage dans la France du XIXe siècle*, Paris, Aubier, 1992, 390 p.
- ROUSSEAU, Pierre, *Histoire des transports*, Paris, Fayard, 1961, 561 p.
- VERARDI, Louis, [Pierre Boitard], *Manuel du bon ton et de la politesse française. Nouveau Guide pour se conduire dans le monde*, Paris, Passard, [1853], 192 p.

Dictionnaires de la langue française - Lexiques spéciaux - Recueils lexicographiques

- [ACADÉMIE FRANÇAISE], *Dictionnaire de l'Académie française, revu, corrigé et augmenté par l'Académie elle-même*, cinquième édition, Paris, J. J. Smits et Cie, l'an VII de la République [t. I]; l'an VI de la République, (1798) [t. II], 2 vol. de XII-768 p. et 776 p.
- [ACADÉMIE FRANÇAISE], *Dictionnaire de l'Académie française*, sixième édition, Paris, Imprimerie et librairie de Firmin Didot frères, 1835, 2 vol. de XXXII-2 f. n. p.-911 p. et 961 p.

- [BESCHERELLE, Louis-Nicolas], *Dictionnaire national ou Dictionnaire universel de la langue française* [...] par Bescherelle aîné, treizième édition, Paris, Garnier frères, libraires-éditeurs, 1869, 2 vol. de VII-1319-XI p. et 1683-VIII p.
- FRANCE, Hector, *Dictionnaire de la langue verte. Archaïsmes. Néologismes. Locutions étrangères. Patois*, Paris, Librairie du Progrès, [1907], 4 f.n.p.-495 p., front.
- GREVISSE, Maurice, *Le Bon Usage* [refondu par André Goose], Paris, Duculot, treizième édition, 1993, XXXVIII-1762 p.
- [GUÉRIN, Paul], [...] *Dictionnaire des dictionnaires*, Sous la direction de Paul Guérin, Paris, Librairies-imprimeries réunies, [1892] (deuxième édition), 6 vol. (première édition 1886).
- [LAROUSSE, Pierre], *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle* [...] par Pierre Larousse, Paris, Administration du Grand Dictionnaire universel, 1866-1876, 15 vol. et 2 vol. formant *Suppléments* (1878,1890).
- [LAROUSSE], *Nouveau Larousse Illustré. Dictionnaire universel encyclopédique* publié sous la direction de Claude Augé, Paris, Librairie Larousse, [1898-1904], 7 vol., et 1 vol. formant *Supplément* [1907].
- [LAROUSSE], *Grand Larousse de la langue française*, Paris, Librairie Larousse, 1971-1978, 7 vol.
- LITTRÉ, Émile, *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Jean-Jacques Pauvert éditeur (t. I-IV), puis Gallimard/Hachette (t. V-VII), 1956-1958, 7 vol.
- [ROBERT], *Le Grand Robert de la langue française* [...] Deuxième édition entièrement revue et enrichie par Alain Rey, Paris, Le Robert, 1985, 9 vol.
- [TLF] *Trésor de la langue française - Dictionnaire de la langue du XIXe et du XXe siècle* [...] publié sous la direction de Paul Imbs (t. I-VII), puis de Bernard Quemada (t. VIII-XVI), Paris, Éditions du

Centre National de la Recherche Scientifique, Klincksieck (t. I-VIII), puis Gallimard (t. IX et suiv.), 1971-1994, 16 vol.

Publications périodiques

Association «Les Amis de George Sand» - Bulletin de liaison depuis 1976.

Présence de George Sand – Revue de l'Association pour l'étude et la diffusion de l'oeuvre de George Sand. (janvier 1978-février 1990)

Revue des Deux Mondes, 1870-1871.

Revue d'histoire littéraire de France, 1894 et suiv.

Table des matières

Remerciements.....	2
Abréviations et sigles.....	3
Introduction.....	5
<i>Césarine Dietrich</i>	
première partie.....	54
deuxième partie.....	111
troisième partie.....	171
quatrième partie.....	224
Note sur l'établissement du texte.....	282
Variantes.....	283
Bibliographie.....	288